



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 00055924 9







LE  
VOYAGEUR  
*FRANÇOIS.*

*Tome XVII.*

A



LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS,  
O U  
LA CONNOISSANCE  
DE L'ANCIEN  
ET DU NOUVEAU MONDE,  
*Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.*  
NOUVELLE EDITION.

---

TOME XVII.

---

*Prix 3 liv. relié.*

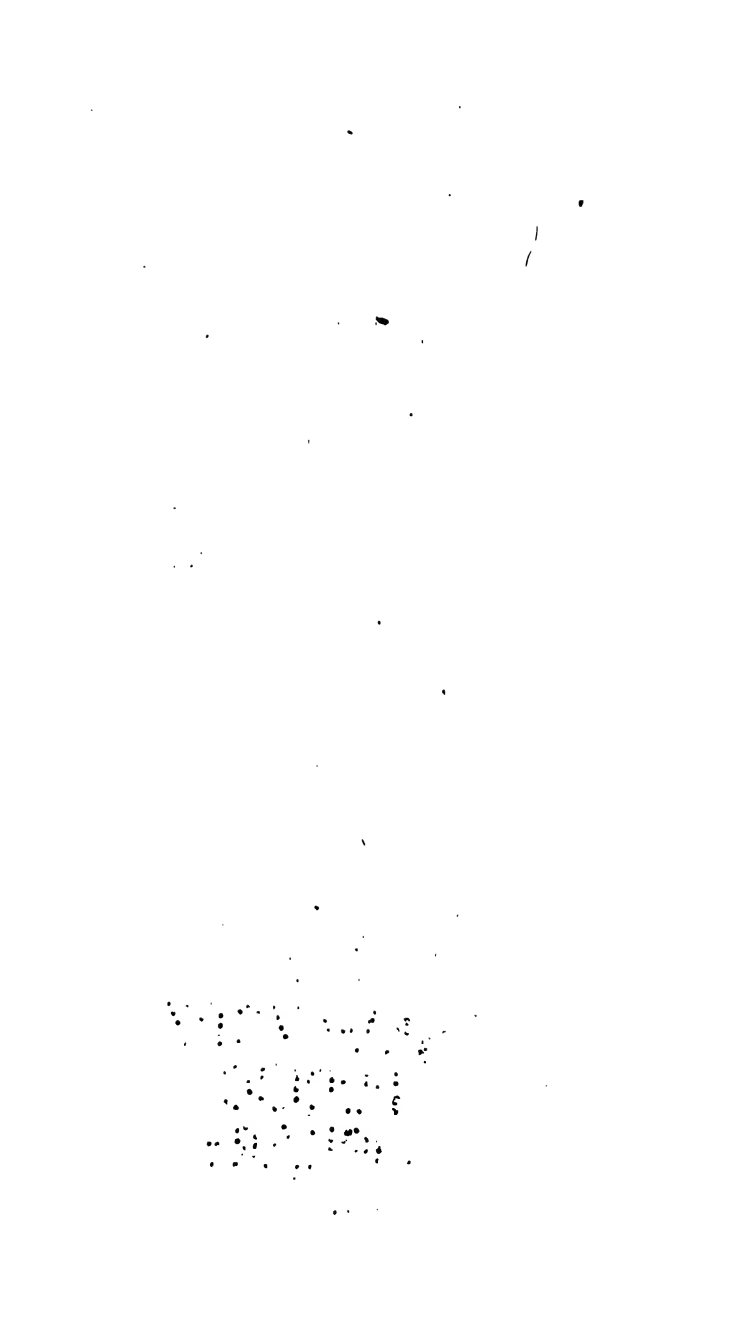


A PARIS,  
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire ,  
rue Dauphine.

---

M. DCC. LXXVI.

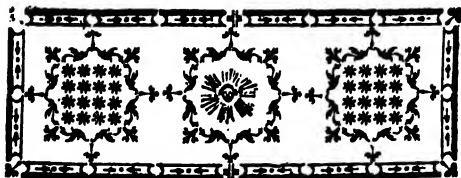
*Avec Approbation , & Privilège du Roi.*



THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION  
125 WEST 47TH STREET  
NEW YORK 19







LE  
VOYAGEUR  
*FRANÇOIS.*

---

LETTRE CCVIII.

*L' ANGLETERRE.*

**U**N vaisseau Hollandois , faisant voile pour Amsterdam , me passa en Angleterre par le canal de la manche. Quelques-uns croient que ce détroit , qui sépare la France de la Grande-Bretagne , étoit anciennement coupé par un isthme qui joignoit les deux royaumes ; qu'on alloit par terre de Douvres à Calais ; que l'Angleterre enfin étoit une presque-isle , qui faisoit partie de notre continent.

## 6 L'ANGLETERRE.

Ce qui semble donner quelque crédit à cette opinion, c'est, Madame, la ressemblance qui se trouve entre le langage des Gaulois & celui des anciens Bretons. Cette conformité peut faire croire qu'ils n'ont formé d'abord qu'un même peuple. Ils avoient la même religion, les mêmes loix, les mêmes mœurs, les mêmes habillemens: ils devoient donc avoir aussi la même origine.

Mais, direz-vous, il suffisoit qu'une colonie de Gaulois vînt s'établir en Angleterre, pour qu'on y observât les mêmes usages. On répond que dans ces tems reculés, on ne connoissoit point la navigation; que d'ailleurs il y avoit dans cette Isle, des animaux malfaisans, qui certainement n'y étoient venus ni sur des vaisseaux, ni à la nage, & conséquemment n'avoient pu y arriver que par terre. De plus, en sondant le fond de la mer dans l'endroit le plus étroit du canal, on découvre qu'elle n'a que seize brasses de profondeur. A mesure qu'on s'éloigne de côté & d'autre, l'eau devient toujours plus profonde: à l'extrémité de la Manche, elle descend à quatre-vingt brasses, & à plus de six cens vingt pieds en pleine mer. Le

## L'ANGLÈTERRE. 7

fond du détroit est donc le sommet applati d'une montagne, qui, élevant sa pointe au milieu des eaux, formoit un isthme entre deux mers. Aussi voit-on que les deux côtes du canal sont exactement les mêmes : c'est la même forme, la même matière, la même étendue, la même hauteur. Elles sont également coupées en ligne perpendiculaire, se répondent mutuellement ; & enfin cette conjecture est appuyée sur une ancienne & constante tradition.

Mais comment cet isthme s'est-il rompu ? par quel mécanisme un terrain d'une grandeur si prodigieuse, a-t-il pu être enlevé ? Les uns attribuent ce phénomène à quelque violent tremblement de terre ; les autres à l'éruption d'un volcan, d'autres à des mouvemens extraordinaires des eaux de la mer ; tous, en un mot, à quelque révolution singulière arrivée dans cette partie de notre globe.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre fut peuplée de bonne heure ; elle commerçoit, dit-on, avec les Phéniciens, qui l'avoient découverte plus de cinq cents ans avant notre Ère ; & ce fut aux Celtes & aux Gaulois du rivage oppo-

fé, qu'elle dut ses premiers habitans.

Ce pays, à cause de la blancheur des dunes qui regnent le long de ses côtes, portoit anciennement le nom d'Albion, & presque dans le même tems celui de Bretagne. Les Romains lui donnoient indifféremment ces deux noms ; & ce ne fut qu'au commencement du neuvieme siecle, qu'en vertu d'un édit du Roi Egbert, qui voulut perpétuer le souvenir de la nation des Angles, dont il étoit originaire, il prit le nom d'Angleterre. Dans la suite, plusieurs de ses successeurs se qualifierent de rois de la Grande-Bretagne, par opposition à l'Irlande, que les Romains appelloient la Petite-Bretagne, ou, si vous voulez, par opposition à la Bretagne-Armorique, province occidentale de la France, dont une colonie s'étoit établie dans cette Isle.

Les anciens Bretons habitoient des cabanes couvertes de chaume, nourrissoient de nombreux troupeaux, ne semoient point de bled, vivoient de chair & de lait, étoient vêtus de peaux, se peignoient le corps, & se rasoient le visage, excepté la levre supérieure. Chez eux les femmes n'appartenoient

à personne en particulier ; ils habitoient indifféremment avec toutes. C'est un reproche que fit, à Rome, l'impératrice Julie à la femme d'un prince Breton. « Il est vrai , répondit-elle , que nous » nous faisons honneur d'obliger des » hommes de mérite , & de faire avec » eux en public , ce que vous faites en » secret avec des hommes méprisa- » bles ». On adjugeoit les enfans à celui qui avoit eu la virginité de la mere.

Ce peuple , aussi sauvage que les forêts qu'il habitoit , aussi féroce que les animaux dont il partageoit la demeure , ne se refusoit cependant pas à l'observation des loix qui servoient de frein à son caractère. Les Druides possédoient la suprême magistrature , & toute la juridiction civile & religieuse. Leur pouvoir étoit sans bornes ; ils décidoient de tous les différends , distribuoient les récompenses , ordonnoient les punitions. Quiconque osoit résister à leurs décrets , s'exposoit aux châtimens les plus severes : on prononçoit une espece d'excommunication contre le rebelle ; & tout accès au culte public lui étoit interdit. On ne lui permettoit aucun

commerce avec ses concitoyens, même pour l'usage ordinaire de la vie ; & la mort étoit l'unique ressource qui lui restât contre l'opprobre & la misère. Enfin eux seuls exerçoient l'art de deviner, offroient des sacrifices, & interprétoient la volonté des dieux. Ils rendoient les honneurs divins à Jupiter, Mars, Apollon, Mercure ; mais outre ces divinités, qu'ils regardoient comme inférieures, ils adoroient un Dieu suprême, immense, infini, l'unique à qui ils n'élevoient point de temples, parce qu'ils les croyoient trop au dessous de ses attributs. On sait que les Druides immoloient des victimes humaines : usage barbare, qui n'a que trop longtemps subsisté chez toutes les nations même de l'Europe.

Les nobles Bretons, à l'imitation des Gaulois du continent, portoient des robes de différentes couleurs. Ils alloient au combat armés de longues épées, de javelots & de fleches, & avoient, pour armes défensives, des boucliers de bois, couverts de peau, & garnis de cloux. Le peuple se servoit de pieux ou de grands bâtons, terminés par une pointe de fer ou de cuivre.

Il imagina le premier d'attacher des faux tranchantes aux roues des chars : rien n'égalait son adresse à manier ces voitures dans un jour de bataille , à les arrêter , à les faire tourner au plus fort de la course , sur le penchant d'une montagne , à les quitter pour joindre l'ennemi , à s'élancer dessus pour y combattre assis ou debout.

Si la science du gouvernement, la discipline militaire & les ressources des finances eussent égalé la bravoure naturelle des Bretons , peut-être que jamais ils n'eussent obéi qu'à des maîtres de leur choix. Leur premier vainqueur ne dut ses succès qu'à la supériorité de son génie , de sa valeur , de sa capacité ; & les Romains , en marchant sous les drapeaux de César , eurent besoin de toute la fermeté de leur discipline , pour soumettre ces fiers Insulaires. Leur pays étoit peu connu , lorsque le Conquérant des Gaules forma le dessein d'y porter les armes de la République. César parut , obtint de grands avantages , conclut un traité avec les vaincus , exigea des otages , & fut forcé , par les circonstances , de repasser dans les Gaules. Le traité fut mal observé ; le Vainqueur revint ,



trouva un peu plus de résistance , remporta de nouvelles victoires, & dompta enfin le courage aveugle & féroce des Bretons. Ils reçurent le joug en frémissant ; mais ils ne tarderent pas à le secouer. L'entreprise de ce Général ne fut donc pas aussi utile aux Romains , qu'il le dit dans ses commentaires , à moins qu'on ne regarde comme un avantage , cette foule de captifs qu'on employa au théâtre. Pompée lui reprocha en pleine assemblée , qu'il avoit tourné le dos aux Bretons. Il ne laissa point de garnison dans cette isle ; il n'y bâtit point de forts ; & les tributs que ces peuples avoient promis , ne furent point payés.

Auguste s'étoit proposé de soumettre la Grande-Bretagne ; mais ce projet n'ayant eu aucune exécution , la paix se soutint jusqu'au regne de Caligula. Rien n'est si ridicule , que l'expédition de ce dernier , qui voulut aussi devenir conquérant. Il fit avancer sur la côte des Gaules , une armée de deux cens mille hommes , les mit en bataille , & fit sonner la charge ; mais comme il ne parut aucun ennemi , il commanda à ses soldats de ramasser des coquilles , qui furent envoyées à Rome comme les dépouilles

de l'Océan, & servirent à orner son triomphe encore plus risible, que sa burlesque & ridicule expédition.

Celle de l'empereur Claude fut plus sérieuse. Ostorius son général, remporta une victoire signalée sur Caractacus, un des principaux chefs des insulaires, qui fut livré aux vainqueurs ; mais tout le pays n'étant pas encore soumis, Néron y envoya Suetonius, qui, pour faciliter la conquête entière, résolut de ravager l'isle de Mona, aujourd'hui Anglesey, devenue la principale retraite des Druides.

Ces Prêtres, qui exerçoient un empire absolu sur les peuples, sentirent bien que des conquérans seroient nécessairement ennemis de leur puissance. Pour se procurer quelque sûreté, ils firent de cette isle le centre de leurs superstitions, & la défendirent avec l'acharnement du fanatisme. Les Bretons opposèrent les plus grands efforts à la descente des Romains. On voyoit les femmes & les prêtres mêlés aux soldats sur le rivage, courant les cheveux épars, des torches enflammées dans leurs mains, formant les plus terribles imprécations, & poussant des hurlemens effroyables de

rage , de douleur & de désespoir. Ce spectacle frappa d'abord les Romains ; qui demeurèrent immobiles sur le rivage , où ils reçurent la première attaque sans se défendre. Mais bientôt la honte d'être arrêtés par une troupe de femmes & de prêtres , dissipa ces premières terreurs ; & chargeant les Bretons l'épée à la main , ils se rendirent maîtres de l'Isle. Le premier usage que le Général fit de sa victoire , fut d'immoler les Druides dans les mêmes feux qu'ils avoient destinés au sacrifice des prisonniers ; & pour marquer son horreur pour les barbaries propres de leurs superstitions , il fit démolir leurs autels , & abattre leurs bois sacrés , ne voulant pas qu'il demeurât aucun vestige de ce culte exécrable. Mais le Vainqueur ne tarda guère à s'appercevoir qu'il ne faut pas attaquer de front la religion des peuples & l'autorité des Prêtres. A peine il se fut éloigné , que les esprits irrités se révolterent ; & toutes les places lui furent enlevées.

Ce fut le sujet d'une guerre encore plus cruelle ; mais la gloire d'une soumission totale étoit réservée à Julius Agricola. Ce Général dut ses succès

moins à ses armes qu'à sa politique. Il comprit que pour dompter une nation indocile & féroce , il falloit y introduire le luxe & la mollesse , la familiariser avec la langue & les mœurs des Romains , & lui rendre ses chaînes légères & agréables.

Il prit d'abord le parti d'éloigner ceux qui lui parurent les plus ennemis du joug, & de les reléguer , malgré eux , dans les lieux les plus sauvages de l'Isle. Il imagina un mur de séparation entre l'Angleterre & l'Ecosse , traça un rempart , établit des garnisons , & ôta à ces barbares toute communication avec les pays dont les Romains s'étoient rendus maîtres. On voit encore les restes de cette muraille fameuse , toute construite en pierres de taille. Elle fut réparée , entretenue & augmentée sous les regnes d'Adrien , d'Antonin & de Sévere ; & ce monument , remarquable par sa solidité & son étendue , devint la défense des Bretons civilisés contre les Bretons sauvages , qui dès-lors formèrent un peuple différent & ennemi des premiers , sous le nom de Pictes & d'Ecossois.

La Bretagne , devenue province de

l'empire sous les successeurs de Constantin, se fit une habitude de son esclavage. Elle reçut le joug des Romains avec leurs arts, leurs plaisirs & leurs vices ; & la corruption lui ôta jusqu'au souvenir même de la liberté. Les choses restèrent ainsi jusqu'au regne d'Honorius, qui, incapable de résister à la puissance des Gots, laissa les Bretons en proie aux autres Insulaires leurs ennemis. Ils réclamèrent en vain la puissance Romaine, & envoyèrent des Députés, pour demander du secours. « D'un côté, disoient-ils, les barbares » nous culbutent dans la mer ; de l'autre, la mer nous rejette sous le fer » des barbares. Ainsi nous n'avons plus » que l'horrible choix de périr par l'épée ou dans les flots ». L'Empereur leur déclara que dans les circonstances où il se trouvoit lui-même, il n'étoit point en état de les défendre, & qu'ils pouvoient désormais se gouverner à leur gré : mais efféminés par leur commerce avec les Romains, abandonnés par la retraite des légions, comment se flatter de tenir tête à des ennemis puissans, qui avoient conservé leur ancienne férocité ? Liés les uns aux autres

par la conformité des mœurs & des besoins, les Pictes & les Ecoſſois ſe répandirent comme un torrent, pillant, ravageant, ſaccageant tout le pays, dont ils ſe feroient rendus maîtres, ſi les Bretons, privés du ſecours des Romains, n'avoient cherché un autre appui.

Une colonie, ſortie de Saxe vers le milieu du cinquieme ſiecle, & embarquée ſur trois vaiſſeaux, ſous la conduite de deux freres, Hengiſt & Hoſa, couroit les mers de Bretagne, lorſque Vortigern, à qui les peuples avoient déſéré le commandement de l'Iſle, leur offrit des établiſſemens, à condition qu'ils combattroient pour ſa déſenſe. Ils aborderent en effet, battirent les Ecoſſois & les Pictes, & ſe propoſerent bientôt de ſubjuguer les Bretons eux-mêmes, avec un nouveau renfort qu'ils firent venir de leur pays. Hengiſt avoit une niece, d'autres diſent une fille, d'une extrême beauté, dont Vortigern devint amoureux, & qu'il épouſa, en répudiant ſa femme. La jeune Reine, engagée dans les erreurs du paganisme, eut la liberté de profeſſer ſa religion, ce qui ſcandalisa tellement les Evêques, qu'ils excommunièrent leur Souverain; & les peu-

ples le forcèrent de remettre à son l'autorité du gouvernement.

Alors Hengist s'allia avec les Pi contre ces mêmes Bretons qu'il é venu secourir ; & bientôt il se vit état de balancer toutes les forces tionales. Le Général le plus redout qu'il eut à combattre , fut le vai Arthur , sur lequel les Romancier sont presque autant exercés , que si fameux Roland , neveu de Charle gne. Plusieurs le regardent comme personnage fabuleux , & n'ajouten plus de foi à l'ancien ordre militai la *Table Ronde*, dont on le dit le fo teur , qu'aux douze batailles qu'on fait gagner contre les Saxons.

Insensiblement ces derniers, touj secourus par de nouveaux renf s'emparèrent de toute la longue l'Isle jusqu'en Ecosse , partagerent eux le pays conquis , & formeren sept royaumes de Nortumberland Mercie , d'Essex , de Kent , de Su d'Estanglie & de Wessex , si cél dans l'histoire d'Angleterre , so nom d'Heptarchie , ou administr partagée entre sept Souverains. To regardoient comme freres ; &



qu'absolus , chacun dans son district , ils nommoient entre eux un Chef général , qui veilloit aux intérêts communs , mais n'avoit sur les autres , que quelques prérogatives particulières. Dans les assemblées , où se rendoient les principaux de l'Heptarchie , on traitoit des affaires qui concernoient toute la nation. Egbert , roi de Wessex , qui servit long-tems sous Charlemagne , & eut tant de part à son estime , s'empara de toutes ces Couronnes vers le commencement du neuvieme siecle.

La religion Chrétienne s'étoit introduite dans la Grande-Bretagne long-tems avant l'invasion des Saxons ; mais ces derniers qui étoient idolâtres , en ralentirent tellement les progrès , qu'il fallut y envoyer de nouveaux Missionnaires. Grégoire-le-Grand mit à leur tête le Moine Augustin , que l'Angleterre regarde comme son premier Apôtre. Le royaume de Kent fut le premier théâtre de son zele , Cantorbéry sa premiere église. Le Christianisme s'étant répandu par ses soins , le Souverain Pontife établit plusieurs évêchés , dont il le fit métropolitain , avec l'usage du *Palatium*. Saint Grégoire lui conseilla de

changer les temples en églises , plutôt que de les abattre ; & tous les Rois de l'Heptarchie , à l'exemple de celui de Kent , nommé Ethelbert , qui le premier avoit embrassé l'Evangile , s'empresserent de les enrichir.

Le Roi de Mercie imposa une taxe sur toutes les maisons , pour l'entretien d'un college Anglois qu'il fonda à Rome ; & ce tribut , qui , sous le nom de *Denier de saint Pierre* , s'étendit successivement sur les six autres royaumes , fut la source des prétentions des Papes sur la suzeraineté de l'Angleterre. Il leur parut un hommage utile , que le vassal payoit à son Seigneur ; & ils chercherent à le percevoir sur toutes les nations , comme un moyen de parvenir à la domination universelle. Grégoire VII , qui regardoit tous les états de la Chrétienté comme des fiefs de son église , voulut l'exiger en France , où il prétendoit que Charlemagne l'avoit établi ; mais on ne lui répondit que par le mépris & beaucoup de fermeté. Olaus , Roi de Suede , l'avoit imposé sur ses Sujets ; & ses successeurs l'abolirent. On le percevoit également en Boheme & en Pologne ; mais cette odieuse institution n'avoit

nulle part le même succès qu'en Angleterre. Son produit annuel étoit de trois cens marcs d'argent. Lorsqu'Henri VIII se sépara de l'église Romaine , il affranchit ses Etats de ce tribut. La reine Marie le rétablit , ainsi que la religion Catholique ; mais Elisabeth , ayant repris les maximes d'Henri son pere , bannit le Catholicisme ; & le Denier de S. Pierre n'a plus été payé depuis cette époque.

Dès les premiers siècles de l'Eglise , & avant qu'une nouvelle mission vînt ranimer la Foi dans ce royaume , les Ariens , les Monothelites , les Quartodécimans , les Iconoclastes , les Pélagiens y avoient répandu leurs erreurs , comme dans les autres lieux de la Chrétienté. Pélage même , ce fameux Hérésiarque , avoit pris naissance chez les Bretons , & se nommoit Morgan , nom qui , dans la langue du pays , a la même signification que Pélage en grec , c'est-à-dire , Homme de mer. Il embrassa l'état monastique ; mais la sainteté de sa profession ne le rendit ni plus soumis ni plus humble.

On distinguoit alors trois sortes de moines ; les solitaires , qui vivoient reclus dans des cellules ; les Cénobites ,

qui formoient une communauté sous la discipline d'un supérieur ; & les simples Moines , qui n'avoient de cet état que le nom & l'habit. Ces derniers faisoient profession de suivre les conseils évangéliques , sans autre regle que leur ferveur. Pélage étoit un des Moines de cette troisième espèce , auxquels on donnoit en Orient , avec plus de raison , le nom de Philosophes. Il s'appliqua d'abord à l'étude de l'éloquence & des Saintes-Ecritures , & y fit de grands progrès ; mais son pays ne lui paroissant pas un théâtre assez vaste , l'ambition , ou peut-être la dévotion , lui inspira l'envie d'aller à Rome , qui étoit en même tems le centre de la grandeur mondaine , & de la piété chrétienne. Il s'y montra d'abord avec la réputation d'un homme d'esprit , & d'un saint , & surprit par là l'estime des personnes les plus distinguées. Il s'insinua dans l'amitié de S. Jérôme , devint le directeur le plus accrédité des dames Romaines , & soutint cette réputation par les maximes les plus outrées de la morale sévère. Pélage s'appliqua encore à gagner les beaux esprits , tels que Julien & Célestius , qui devinrent les plus zélés défenseurs de la doc-

trine de leur Maître. Celui-ci ne se borna plus à la direction ; il composa des livres pour répandre ses erreurs.

Ses disputes avec les Catholiques ne roulerent d'abord que sur la condition d'Adam ; s'il avoit été créé mortel ou immortel ? Pélagé étoit du premier sentiment , & soutenoit par conséquent , que la mort n'étoit pas une des peines du péché du Premier Homme , & que par sa transgression , il n'avoit porté aucun dommage à sa postérité. Comme les Catholiques objectoient la réparation de la nature par Jesus-Christ, la foiblesse de la volonté , & la nécessité de la grace , les Pélagiens franchirent encore ce pas , & soutinrent que la nature n'avoit été ni affoiblie , ni corrompue par le péché , conséquemment qu'elle n'avoit pas besoin de la grace de Jesus-Christ. C'étoit détruire le mystere de la Rédemption : mais après avoir nié l'existence du mal , il falloit rejeter la nécessité du remede ; voilà tout le Pélagianisme.

On avoit grand soin de cacher au Pape les premieres étincelles du feu qui s'allumoit en Italie ; & le nouveau

sectaire vint à bout de tromper dant quelque tems , la vigilance Saint-Siège. Il voulut aussi gagner saint Augustin , & fit à ce dessein voyage en Afrique ; mais les convolutions particulieres qu'ils eurent ensemble , & les lettres qu'il écrivit au Docteur , ne produisirent aucun fruit. Pélage réussit mieux auprès de l'Evêque de Jérusalem , dans un voyage qu'il fit dans la Palestine ; & sous sa protection il donna en Asie un libre cours à ses erreurs. Il fut dénoncé au Concile de Diospolis ; ses sentimens y furent proscrits ; mais en feignant de les condamner lui-même , il trouva moyen de se faire absoudre.

Les Souverains Pontifes ne s'étoient point encore élevés contre la nouvelle secte ; saint Innocent fut le premier qui la condamna. Pélage , pour éluder son jugement , dressa une profession de foi captieuse ; mais la mort d'Innocent laissa à son successeur Zosime le soin de foudroyer l'hérésie & ses partisans. La constitution de Zosime fut reçue avec applaudissement de tout le monde chrétien ; il n'y eut que Pélage & ses adhérens

adhérens qui refuserent d'y souscrire. L'Empereur fit des loix sévères contre ceux qui ne voudroient pas se soumettre aux décrets du Saint-Siége ; & ces ordres rigoureux acheverent de dissiper le parti. Pour comble de disgrâce , Pélagé , qui étoit toujours à Jérusalem , fut chassé de cette ville. On ignore le lieu où il se retira : il est à présumer qu'il alla cacher sa honte dans quelque solitude.

Le même siecle vit naître en Angleterre le célèbre enchanteur Merlin , que le peuple qualifioit de Prophete , & les Moines de Sorcier ; ce qui prouve seulement qu'il en savoit plus que le peuple & les Moines. Les plus raisonnables le regardent comme un imposteur , qui , semblable aux anciens oracles , trompoit les simples par des prédictions équivoques. C'étoit probablement un homme d'esprit , qui n'avoit pour sortilèges , que des connoissances étrangères à ce siecle d'ignorance & de crédulité.

A peine Egbert a réuni toute la Bretagne sous sa puissance , que les Danois viennent fondre sur son royaume , & préparent aux Saxons les mêmes chaînes , que ces derniers avoient données aux Bretons. Ils sont défaits par ce



Prince ; mais ils prennent leur revanche après sa mort. Ils gagnent & perdent des batailles , retiennent l'isle de Thanet & quelques autres établissemens.

Alfred , surnommé le Grand , & digne de ce titre par toutes les qualités qu'il peut rendre un Monarque recommandable , fut un des Rois qui surent leur résister avec plus de valeur & de succès. C'est lui , c'est ce Prince , immortel dans le cœur des Anglois , que son pays regarde comme l'instituteur des loix , de la police , de la discipline & le pere des arts dans ce siècle de félicité & d'ignorance. C'est lui qui établit les Jurés , partagea l'Angleterre en comtés , & encouragea le premier ses sujets à faire le commerce. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages , qui trafiquèrent dans la mer de Perse. Il avoit fait des progrès dans les sciences , & passoit même pour le meilleur poëte de son tems. Il fonda la célèbre université d'Oxford , & y appella par ses bienfaits les professeurs les plus distingués de l'Europe. Les manufactures attirèrent son attention ; il fit venir d'habiles ouvriers en tout genre , apprit à ses sujets l'art de bâtir en pierre & en brique

& décora la ville de Londres de plusieurs beaux édifices.

C'est encore sous le regne d'Alfred, que fut enlevé aux Danois le fameux étendard, nommé *Reafen*, dans lequel ces peuples avoient une extrême confiance ; car vous savez qu'il est peu de nations guerrieres, qui n'aient eu une bannière triomphante, sous laquelle elles se promettoient une victoire certaine. Tel fut, chez les François, l'*Oriflamme*, chez les Romains le *Labarum*, le *Palladium* chez les Grecs. Le *Reafen* portoit la figure d'un corbeau, & les Danois étoient persuadés qu'il étoit l'ouvrage de trois filles d'un de leurs Rois ; que ces Princesses l'avoient enchanté, & que ses divers mouvemens annonçoient les bons ou les mauvais succès.

Les regnes des successeurs d'Alfred offrent de nouvelles guerres, excitées par les Danois qui s'étoient rendus redoutables dans toute l'Europe. Leur roi Canut devient souverain d'Angleterre, & met fin au gouvernement Anglo-Saxon, qui duroit depuis six cens ans. Ces Saxons étoient divisés en trois classes, les nobles, les hommes libres,

les esclaves. D'un ordre on ne pouvoit s'allier avec un autre ; & l'on observoit si scrupuleusement cette loi , qu'on n'alloit jusqu'au Tuteur qui autorisoit la mésalliance de son Pupille. Les Codes de Justice, même pour les affaires civiles, n'étoient composées que de ceux qui portoient les armes ; & nul d'entre eux n'avoit ce droit, qu'après avoir été solennellement armé par quelque parent, ou parrain, qui, de l'aveu du Conseil, lui donnoit la lance & le bannier. Les punitions, pour les crimes capitales, étoient de pendre ou de noyer les coupables : les fautes plus légères s'expioient en payant certaines amendes, dont une partie étoit pour le plaignant, & le surplus pour le Juge. Il y avoit d'autres châtimens pour les femmes infidèles. Les maris leur coupoient les cheveux, les chassoient nues de leurs maisons, & les fouettoient dans les places publiques.

On peut juger par le discours qui se fit dans une assemblée d'Evêques, sous le Roi Edgard, quel étoit alors le dégoût des Ecclésiastiques. « A peine les clercs daignent-ils assister aux vêpres ; ils semblent venir à la messe plutôt pour y rire, que pour y prier.

» s'abandonnent aux débauches de la  
 » table & du lit ; enforte qu'on regarde  
 » leurs maisons comme des lieux infames , & le rendez-vous des farceurs.  
 » On y joue aux jeux de hasard ; on y  
 » danse ; on y chante , on y veille avec  
 » un bruit scandaleux. Voilà , disoit ce  
 » Prince , comme on emploie le patri-  
 » moine des Rois & des particuliers qui  
 » se sont épuisés pour le soulagement  
 » des pauvres ».

Ce même Edgard , si zélé pour la réforme du clergé , viola une religieuse , fit mourir un favori pour jouir de sa femme , arracha une jeune fille des bras de sa mere , pour la mettre dans son lit , & n'en fut pas moins l'amour , les délices de ces peuples , & le frondeur des gens d'église. Il changea le tribut que lui payoient les habitans du pays de Galles , en trois cens têtes de loups , qui devoient être fournies annuellement. Il fit aussi publier une amnistie générale , moyennant un certain nombre de langues de ces animaux , déterminé d'après la nature du crime ; & c'est ainsi , dit-on , que l'espece des loups fut détruite en Angleterre. Je suis , &c.

*A Londres , ce. 11 juillet 1755.*

## LETTRE CCIX.

## SUITE DE L'ANGLETERRE.

**M**ALGRÉ quelques révolutions , trône d'Angleterre fut occupé par des Princes Danois , jusqu'à l'invasion de Guillaume le Conquérant ; nouvelle époque , où l'on voit , sur ce même trône , d'autres Danois , qui s'étoient établis en Normandie. Guillaume étoit fils naturel du duc Robert , dit le Diable : une seule victoire le mit en possession de ce beau royaume. Plusieurs tentatives étouffées , de nouvelles irruptions du Nord rendues inutiles , des lois rigoureuses , durement exécutées , signalèrent les commencemens de son règne. Les Normands qui avoient eu part à la victoire , partagèrent , par ses bienfaits , les terres des vaincus. De là toutes les familles Normandes , dont les descendants , ou du moins les noms , subsistent encore en Angleterre.

Parmi les lois pleines de sagesse , Guillaume donna à ses peuples , il voulut qu'on éteignît le feu dans toutes les maisons , à huit heures du soir , au

d'une cloche qu'on appella & qu'on appelle encore aujourd'hui le *Couvre feu*. Ces maisons étant bâties de bois, la bonne police demandoit qu'on redoublât les soins pour prévenir les incendies. Il n'étoit plus permis alors de sortir ; & la tranquillité publique , qu'on n'avoit pas tant de moyens d'affurer qu'aujourd'hui, se trouvoit ainsi établie. Cet usage passa les mers, & s'introduisit en France ; il en reste encore quelques traces dans plusieurs de nos provinces. L'église de Notre-Dame de Paris , si attachée aux loix de ses devanciers, a conservé celle du *Couvre-feu*.

Le pouvoir de Guillaume devint si absolu en Angleterre , qu'il changea les coutumes du pays, & régna jusques sur les mœurs. Anciens Bretons, Danois , Anglo-Saxons , tout fut confondu dans la même servitude. Il anéantit leurs privilèges , s'appropriâ leurs biens , & leur donna même un autre langage. Il voulut qu'on plaidât en normand ; & dès-lors tous les actes furent expédiés en cet idiôme. C'étoit une langue barbare , mêlée de françois & de danois , qui n'avoit aucun avantage sur celle qu'on parloit dans la Grande-Bretagne ; mais c'é-

### 32 SUITE DE L'ANGLETERRE.

toit la langue du Vainqueur ; il fallut l'apprendre & la parler. Si les peuples ne furent pas heureux sous Guillaume le Bâtard , ils furent du moins tranquilles , & à l'abri des révolutions. Ce Prince fit bâtir des citadelles , & donna les premiers ordres pour la construction de la Tour de Londres. Inconnus ou méprisés jusqu'alors en Europe , les Anglois commencerent à y jouer un rôle par leurs lumieres , leur puissance , leur commerce & leurs conquêtes.

Guillaume le Roux , fils & successeur du Conquérant , n'héritait que des défauts de son pere , eut ses vices , & pas une de ses vertus. Il en faut excepter la valeur , qui même ne fut en lui qu'une féroce timidité. Ce Monarque étoit à la chasse avec un chevalier François nommé Tyrrel , fameux par son adresse à tirer de l'arc. Le chevalier voulant percer un cerf qui s'élançoit d'un fort , frappa le Roi au cœur. Guillaume mourut & ne fut point regretté. Les Ecclésiastiques l'ont dépeint sous les couleurs les plus odieuses. Ils n'en pouvoient dire assez de mal ; car ce Prince réunissoit dans sa personne l'archevêché de Cantorbery , les évêchés de Winchester , de Salisbury ,

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 33**  
douze riches abbayes & un grand nombre d'autres bénéfices qu'il avoit laissé vacans pour en percevoir les revenus.

Son regne fait place à celui d'Henri I, son frere : regne orageux, fertile en révoltes & en troubles, soit domestiques, soit étrangers. Il fit prisonnier son frere Robert, qui mourut après une captivité de vingt-huit ans. Ce frere lui avoit sauvé la vie au siege du mont Saint-Michel. Henri, pour se délivrer de ses remords, fonda une abbaye ; & les moines trouverent l'expiation suffisante. A peine la tranquillité est rétablie dans ses Etats, que ce Monarque meurt âgé de soixante-huit ans. Il avoit imposé sur ses Sujets, pour marier sa fille Mathilde, une taxe qui fut l'origine de celle qui se perçoit encore en Angleterre pour le mariage des Princesses, filles du Roi.

Etienne de Blois, successeur de Henri par usurpation sur Mathilde, petite fille de Guillaume le Conquérant, eut, comme particulier, des vertus qu'il ne put conserver sur le trône. Il le laissa par sa mort à Henri II, fils de Mathilde & de Geoffroi, comte d'Anjou ; & la couronne passa ainsi des Normands à



### 34 SUITE DE L'ANGLETERRE.

des Princes François, qui l'occupèrent long-tems sous le nom de *Plantagenets*. On a beaucoup disputé sur l'origine de ce nom. Quelques-uns disent qu'un comte d'Anjou alla visiter les lieux saints, & que, pour expier ses péchés, il se fit fouetter devant le saint sépulchre avec des branches de genêt, qui croissent en abondance aux environs de Jérusalem.

La vie de Henri II est un mélange de triomphes & de disgraces ; heureux contre ses ennemis naturels, malheureux dans le sein de ses Etats & sur-tout de sa famille. Aucun de ses fils ne lui ressembloit : Richard l'aîné, surnommé Cœur-de-Lion, n'eut pour toute vertu qu'une valeur féroce. Jean *Sans-Terre* perd ses possessions du continent contre Philippe Auguste, son honneur contre le Pape, & tous ses droits contre les Seigneurs de son royaume.

Ces trois regnes offrent des événemens bien extraordinaires : un Archevêque assassiné aux pieds des autels ; un Roi puissant enfermé dans une tour, & tout un royaume en interdit. Le fils d'un bourgeois de Londres, Thomas Becquet, élevé par son Roi aux premières dignités de l'Eglise & de l'Etat, paroît

SUITE DE L'ANGLETERRE. 35

oublier les égards dus à la majesté du trône. Henri passe la moitié de sa vie à lutter contre ce caractère inflexible ; & Thomas ose dire à son Maître : « Je vous » dois révérence comme à mon Souve- » rain ; mais je vous dois châtiment com- » me à mon fils spirituel ». Henri , fu- rieux , s'écrie dans un accès de colere : « Est il possible qu'aucun de ceux que » j'ai comblés de biens , ne me vengera » des insolences de ce Prêtre » ! Aussitôt quatre de ses domestiques courent à l'église , & assomment l'Archevêque qui a été mis au rang des Saints.

Le Roi seul fut regardé comme l'auteur de ce meurtre ; & le Pape l'ayant excommunié , ce Prince ne sut se tirer de cette affaire malheureuse , qu'aux conditions les plus avilissantes. Il partit de Normandie revêtu d'un sac de pénitent , arriva à Cantorbery nuds pieds & tête nue , marcha ainsi jusqu'au tombeau de l'Archevêque , s'y dépouilla de ses habits , & reçut cinq coups de discipline de la main de chaque Evêque , de chaque Abbé , de chaque Moine qui s'y trouverent en très-grand nombre.

Richard prit part , comme tous les Princes de l'Europe , à la guerre des

### 36 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Croisades. Il avoit offensé par ses hauts le Duc d'Autriche , sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer à son retour de la Palestine. Ce Duc le chargea de fers , & le livra à l'Empereur qui le garda quinze mois dans une étroite prison. Cet événement a fourni le sujet d'un roman Anglois , intitulé la *Tour ténébreuse* , que Mademoiselle Lhéritier de Villandon , niece de M. Perrault , de l'Académie Française , a imité ou traduit dans notre langue.

Jean *Sans-Terre* s'étant brouillé avec le Saint-Siege au sujet de la nomination d'un Archevêque de Cantorbery , le Pape délia ses peuples du ferment de fidélité , mit ses Etats en interdit , les donna au Roi de France Philippe Auguste , & promit la rémission de tous leurs péchés à ceux qui aideroient Philippe à s'en emparer. Pour appaiser le Souverain Pontife , le Roi d'Angleterre lui fit don de sa Couronne ; & cet hommage fut accompagné des circonstances les plus humiliantes en présence de toute sa Nation. Il s'obligea entre les mains du Légat , à une redevance annuelle de mille marcs d'argent , prononça la formule du plus humble vasselage ; & pour surcroît de honte , son sceptre

& sa couronne ne lui furent remis qu'au bout de quelques jours , pour lui faire sentir que la Cour de Rome étoit la maîtresse de les garder. Jean *Sans-Terre* avoit déjà perdu la Normandie , qui rentra sous la domination de la France , deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'elle eût été cédée à Rollon par Charles-le-Simple.

Les Barons soulevés contre leur Roi , lui firent signer cette fameuse charte , que les Anglois regardent comme le Palladium de leur liberté , le fondement de leur constitution , & l'origine de cette indépendance , qui tôt ou tard peut-être , portera la mort dans le sein de cet Etat. Elle est connue sous le nom de la Grande-Charte , & honorée avec une espèce d'idolâtrie. Ils en conservent une expédition authentique avec toute l'attention qu'on peut apporter aux choses les plus saintes ; & ils en ont fait des copies qui imitent si parfaitement l'original , que s'il venoit à se perdre , elles pourroient en tenir lieu. Les articles les plus essentiels de cette pièce importante sont , que , ni le Roi , ni ses Officiers ne pourront , sous aucun prétexte , s'emparer du bien des particuliers ; qu'il ne sera levé aucun impôt ,

### 38 SUITE DE L'ANGLETERRE.

sans le consentement des Grands du royaume ; que chacun sera jugé par ses pairs , & que la justice sera accordée à quiconque la demandera ; que les amendes seront toujours proportionnées à la faute & à la fortune du coupable , mais que , pour satisfaire à ce paiement , aucun payfan ne sera privé des instrumens du labourage. En un mot , on y pourvoit à la distribution de la justice , à la liberté des citoyens , & à la jouissance de la propriété ; trois grands objets , pour lesquels les hommes ont institué les sociétés politiques.

Telle est , Madame , cette fameuse Charte Angloise , célèbre écueil de l'autorité royale , l'origine des mouvemens populaires , le titre primordial d'une liberté qui a produit , entre le Roi d'Angleterre & ses peuples , ce premier divorce , la source de toutes ces révolutions successives , qui ont affligé la Grande-Bretagne. Ce sont moins les expressions de cette piece , qui rend la grande charte redoutable aux Rois d'Angleterre , que les conséquences que peut en tirer une nation jalouse de ses prétentions , & unie pour les soutenir. Vous verrez cependant beaucoup de regnes , où , au mépris de ces mêmes

privilèges ; les Monarques Anglois ont joui du pouvoir le plus absolu & le plus illimité : mais vous en verrez d'autres , où , en vertu de cette même Charte , la Nation a cru pouvoir donner la loi à ses Souverains.

Le regne de Henri III , fils de Jean , fut long & ignominieux. Le trait suivant peint bien le caractère des Anglois , héritiers, en quelque sorte, du mépris des Romains pour les Rois. Un Comte de Leicester fut accusé par les Gascons, de s'être mal comporté dans son gouvernement de Guienne. Obligé de comparoître devant les Pairs du royaume pour rendre compte de sa conduite , il ne se borna pas à se justifier ; il vanta encore ses services , & en demanda la récompense. Le Roi , indigné de son audace , lui répondit qu'il ne se croyoit obligé à rien à l'égard d'un traître. « Vous en avez menti , répondit le » Comte ; & si vous n'étiez pas Roi , je » vous ferois repentir de ce que vous » venez de dire ». Que croyez-vous qu'on fit à cet audacieux Sujet ? Le Monarque se contenta d'une excuse légère, & le renvoya dans son gouvernement. La femme de ce même Prince passant en bateau sous le pont de Londres , le

#### 40 SUITE DE L'ANGLETERRE.

peuple l'accabla d'injures, & poussa la brutalité jusqu'à lui jeter des pierres.

Edouard I, fils de Henri III, réunit à sa Couronne la principauté de Galles, où un reste des anciens Bretons s'étoient maintenus pendant l'espace de plusieurs siècles contre les efforts des Rois de la Grande-Bretagne. Ce pays n'est distingué aujourd'hui des autres provinces du royaume, qu'en ce qu'il donne son nom aux fils aînés des Rois d'Angleterre.

Sous ce même regne, le titre de Barons & de Pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la Chambre-haute du Parlement. La Chambre des Communes commença à régler les subsides. Edouard donna du poids à cette Chambre, pour balancer le pouvoir des Barons. Ce Prince, assez habile & assez ferme pour les ménager & ne les pas craindre, forma cette espece de gouvernement qui avec tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie, en a tous les inconvéniens.

Le foible Edouard II, fils du précédent, est gouverné par ses favoris, détrôné par sa femme, enfermé par son fils, & assassiné par ses gardes. Un de

SUITE DE L'ANGLETERRE. 41

ses mignons a la tête tranchée ; un autre est traîné, pendu, décapité & mis en quartier. Un troisieme est mutilé comme un infame, & son cœur jetté au feu. La Reine fit mettre dans l'arrêt de mort de ce favori, qu'on lui arracheroit les parties dont il avoit fait un coupable usage avec son époux ; & elle ne craignoit point d'assister à l'exécution. Quel tems ! & nous osons nous plaindre du nôtre.

Il ne restoit plus qu'à prononcer sur le sort du Roi : on l'accusoit de n'avoir pas gouverné selon les loix du pays, d'avoir rejeté les remontrances de ses Sujets, & suivi de mauvais conseils. Le Parlement le déclara indigne du trône & défera la Couronne à son fils, qui fut depuis l'heureux & célèbre Edouard III. Un nommé Trussel signifia, en ces termes, la déposition au Prince détrôné : « Moi, Procureur Général du Parlement » de la Nation, je vous déclare, en leur » nom & par leur autorité, que je révo- » que & rétracte l'hommage à vous fait, » & que je vous prive de la puissance » royale ». On prétend que sur quelques mouvemens entrepris en sa faveur, on corrompit ses gardes, qui eurent



## 42 SUITE DE L'ANGLETERRE.

l'horrible cruauté de lui enfoncer un tuyau de corne dans le fondement , & d'insinuer au travers du cornet , un fer ardent qui lui brûla les entrailles.

Le Parlement donna un conseil au jeune Edouard ; mais la Reine retint toute l'autorité , & l'eût même conservée long-tems , si elle n'eût pas voulu la partager avec Mortimer son amant. On arrêta ce dernier dans son anti-chambre , malgré les pleurs & les gémissemens de cette Princesse , qui ne cessoit de s'écrier : « Mon fils , mon cher fils , épargnez le gentil Mortimer ». Il fut pendu , mutilé , écartelé ; ses membres furent envoyés dans les villes les plus considérables d'Angleterre , sa tête exposée sur la tour de Londres , & la Reine enfermée dans un château , où elle pleura ses infortunes plus que ses fautes.

Nous entrons dans ces tems périlleux , où les Anglois forcent nos villes , envahissent nos provinces , défont nos armées royales , tuent nos Chefs les plus vaillans , prennent nos Princes prisonniers , & font couronner leurs Rois dans Paris même. Ensuite , par une espèce de miracle , ils sont chassés , renfermés dans leur isle , & peuvent à peine

SUITE DE L'ANGLETERRE. 43  
conserver une seule place dans toute la France.

Edouard III entre dans le royaume à la tête d'une armée nombreuse ; nous perdons les batailles de Creci & de Poitiers ; & la ville de Calais se rend aux ennemis. Trois anecdotes rendent la défaite de Creci également mémorable. Elle fut le premier exploit du Prince de Galles , fils d'Edouard , surnommé le *Prince noir* , à cause de la couleur de ses armes. Son pere refusa de prendre part à cette journée , afin , disoit-il , que son fils pût y gagner ses éperons. Le Roi de Boheme parut dans l'armée Françoisse. Il étoit aveugle ; & l'on avoit attaché son cheval à ceux de deux cavaliers qui l'escortoient. On le voyoit dans le fort de la mêlée , donnant des coups à tâtons , frappant indistinctement amis & ennemis. Il fut trouvé parmi les morts , son cheval encore attaché aux deux autres. Geoffroi d'Harcourt , qui s'étoit jetté dans le parti des Anglois , voyant son frere expirant sur le champ de bataille , fut si touché de l'énormité de son crime , qu'il vint se présenter à son Roi comme criminel ; & son pardon lui fut accordé.

#### 44 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Vous savez qu'un des articles de la capitulation de Calais portoit que six habitans de cette ville viendroient , la corde au cou , s'offrir à la mort. Il y a peu d'apparence que le Roi d'Angleterre ait eu réellement envie de faire pendre six braves citoyens , qui avoient combattu vaillamment pour leur patrie , ni que ceux-ci crussent sérieusement qu'un Monarque aussi généreux qu'Edouard voulût se déshonorer par une pareille atrocité. Il y auroit donc peut-être beaucoup à rabattre de l'héroïsme prétendu que les historiens leur attribuent. Le véritable héroïsme des habitans de Calais eût été , non pas de se dévouer à une mort ignominieuse pour assouvir la rage du Vainqueur , mais de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang , plutôt que de souffrir que celui de leurs compatriotes fût répandu par la main du bourreau.

Quelques historiens se sont aussi fort extasiés sur la modestie avec laquelle le Prince de Galles conduisit à Londres le Roi de France , qu'il avoit fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Il étoit sur un petit cheval noir , marchant à gauche à côté du Monarque , qui montoit un

cheval remarquable par sa beauté & par son harnois. N'êtes-vous pas de l'avis de ceux qui pensent qu'il y avoit bien de l'orgueil dans cette modestie, & bien de la cruauté à exposer ainsi un Roi malheureux à la vue de la populace ?

Edouard III voit ses lauriers flétris dans sa vieillesse , & la fortune se tourner du côté des François. Il s'en console dans les bras d'une maîtresse , à laquelle il sacrifie sa gloire propre , & qui lui coûte plus d'argent que toutes ses guerres contre la France. Alix Pierce , jeune Angloise d'une beauté rare , mais indigne de la tendresse du Monarque , le captura jusqu'au tombeau. Quand on le vit près de sa fin , tout le monde l'abandonna ; & Alix , qu'il avoit comblée de biens , lui arracha la bague qu'il portoit au doigt , & se retira comme les autres.

Ce Prince avoit institué l'ordre de la Jarretiere sous la protection de saint George. Une petite aventure arrivée dans un bal donna lieu , dit-on , à cet établissement. La jarretiere de la Comtesse de Salisbury étant tombée pendant qu'elle dançoit , Edouard se baissa pour la ramasser. L'action du Roi alarma

#### 46 SUITE DE L'ANGLETERRE.

la pudeur de la Comtesse, qui soupçonnoit un autre dessein. Ce Prince la rassura par ces paroles : « Honni soit , » qui mal y pense », qui sont devenues la devise de l'ordre. Les Chevaliers portent une jarretiere bleue à la jambe gauche. Leur nombre est fixé à vingt-six , y compris le Roi qui en est le Chef. Outre cette jarretiere , ils ont encore un large ruban bleu de l'épaule gauche à la droite , d'où pend l'image de saint George à cheval. Les trois Officiers de l'Ordre sont le Prélat, c'est l'Evêque de Winchester ; le Chancelier, c'est l'Evêque de Salisbury ; le Greffier, c'est le Doyen de Windsor. Depuis sa premiere institution , on compte huit Empereurs , plus de trois cens Rois , & un grand nombre de Princes qui en ont été décorés. Quelques-uns lui assignent une autre origine , & l'attribuent à la victoire de Crecy , où l'on prétend qu'Edouard ayant déployé sa jarretiere pour signal de la bataille , ce Prince voulut qu'une jarretiere aussi fût le principal ornement de l'Ordre.

Richard II , petit fils d'Edouard III , succede à son aieul. Ce Prince , timide par caractère , & cruel par foiblesse ,

épouse Isabelle de France , fille de Charles VI, dans la vue de se faire un appui contre les entreprises de ses sujets , auxquels il s'étoit rendu odieux. Le Duc de Lancastre , son cousin , appelé au trône par les vœux de la nation , fait son entrée à Londres sans la moindre résistance ; & la révolution étoit prête à éclater , que Richard ignoroit encore l'orage qui le menaçoit. Ses troupes dispersées vinrent fortifier celles du Duc , qui le fit enfermer. Richard mettant le comble à son ignominie , ne tarda pas à donner lui même l'acte de sa démission. Le Parlement commence ensuite son procès , & le dépose comme ayant dissipé les revenus de l'Etat , violé les loix du pays , ravagé les provinces , fait tuer plusieurs Princes du sang , pillé les églises , & sollicité des bulles de la Cour de Rome contre ses peuples. Le Duc de Lancastre demanda ensuite la couronne , qui lui fut adjugée comme à un des plus prochains héritiers. La sentence de déposition est notifiée à Richard par un simple Chevalier ; & ce n'est pas pour lui le comble des humiliations. On le fait paroître dans une assemblée des Princes , des Prélats ,

#### 48 SUITE DE L'ANGLETERRE.

des Seigneurs & des principaux Bourgeois de Londres, revêtu de tous les ornemens royaux, qu'on le force de remettre entre les mains de l'Archevêque de Cantorbery. Il réitéra sa démission; & le Duc de Lancastre fut couronné Roi de la Grande-Bretagne sous le nom d'Henri IV. Il avoit promis au Monarque détrôné, de lui conserver la vie, supposé qu'il ne se fît aucun mouvement pour le rétablir; mais au premier bruit d'une conspiration qui se formoit en sa faveur, huit scélérats entrèrent dans sa prison pour l'assassiner. Richard défendit mieux sa vie, qu'il n'avoit fait ses états: il arracha la hache à un de ses meurtriers, & en tua quatre avant que de succomber.

On a remarqué que George II, actuellement vivant, est le seul des Souverains d'Angleterre, seconds de leur nom, qui ait régné heureusement dans ce royaume. Guillaume II, surnommé le Roux, fut tué à la chasse. Henri II fut malheureux pendant toute la première partie de son regne, par les affaires que lui suscita l'Archevêque de Cantorbery. Il le fit assassiner; & le  
repentir

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 49**

repentir qu'il en eut, empoisonna le reste de sa vie. Edouard II fut détrôné par son fils, & assassiné. Richard II fut déposé. On a prétendu que la mort de Charles II n'étoit point naturelle. Enfin Jacques II, après avoir perdu sa couronne, est mort en exil.

Le regne de Henri IV ne fut ni long, ni heureux, ni tranquille. Son fils, Henri V, lui succéda, & gagna contre les François, la bataille d'Azincourt, qui, donnée à peu près dans les mêmes circonstances que celles de Crecy, fut aussi malheureuse pour la France. Henri fit revivre d'anciennes prétentions des Monarques Anglois sur cette couronne, qu'Edouard III, son bisaïeul, avoit abandonnées. La conjoncture lui parut d'autant plus favorable, que Charles VI, devenu, par sa démence, incapable de gouverner, avoit conclu le fameux traité de Troyes, par lequel il lui donnoit Catherine sa fille pour épouse, avec la France en dot, au préjudice des droits du Dauphin. En attendant la mort de Prince insensé, tous les ordres de l'Etat prêterent serment au Monarque Anglois, en qualité de Régent du royaume; & pour colorer cet attentat,



50 SUITE DE L'ANGLETERRE  
on s'autorisoit de l'assassinat du  
Bourgogne, dont on supposoit  
phin coupable. Le Roi d'Angle  
gna donc en France, tandis qu  
les VI étoit enfermé avec ses c  
ques, & que l'héritier légitim  
dans quelques provinces qui n'  
pas suivi l'exemple de la Capital  
ri V marcha contre lui ; mais il  
malade en chemin ; & s'étant fai  
au château de Vincennes , il y  
de la fistule.

On proclama Roi à Paris &  
dres, son fils Henri VI , enfant  
mois ; & le Duc de Bedford , o  
jeune Prince , fut déclaré Rég  
royaume. Cette année & les su  
jusqu'en 1428 , furent marquée  
victoires continuelles des Ang  
s'emparèrent de la plus grande  
des places qui tenoient enco  
Charles VII ; & la France ent  
roissoit devoir bientôt passer s  
domination étrangere. La vill  
léans étoit réduite à l'extrémit  
elle fut délivrée par la fameuse  
d'Arc ; & dès-lors les affaires  
glois tombèrent en décadence,  
ce qu'ils fussent entièrement ch  
royaume. Le Duc de Bedford cr

# SUITE DE L'ANGLETERRE. 51

peller la fortune, en faisant couronner le jeune Henri dans l'église de Notre-Dame ; mais elle s'étoit tellement attachée au parti de Charles VII, que, malgré la magnifique réception que firent les Parisiens au Roi d'Angleterre, ce Prince fut enfin obligé de se retirer dans son isle. Ses successeurs n'ont pas laissé de prendre le titre de Rois de France, & d'orner de fleurs-de-lys l'écusson de leurs armes, malgré l'inutilité & le peu de fondement de cette ridicule prétention.

La foiblesse de Henri désola ses propres Etats. D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans son enfance ; & son mariage avec Marguerite d'Anjou acheva de tout bouleverser. Cette femme voulut régner ; & il fallut se défaire du Duc de Glocester, oncle du Roi, qu'on l'accusa d'avoir fait assassiner. Cette violence rend le gouvernement de la Reine & le nom du Monarque odieux aux Anglois ; & les Anglois haïssent rarement sans conspirer. Il se trouvoit alors un duc d'Yorck, descendant d'Edouard III, & dont la branche étoit d'un degré plus près du trône, que celle du Roi. Ce Duc portoit sur son écu une

52 SUITE DE L'ANGLETERRE.

rose blanche , & Henri VI , de la branche de Lancaſtre , une roſe rouge. C'eſt de là que vinrent ces noms fameux conſacrés à la guerre civile , & ces diſſiſions longues & terribles , qui remplirent le royaume de ſang & de carnage

Le Roi d'Angleterre avoit une maladie de langueur , qui le rendoit , de années entières , incapable d'agir & de penſer. Pendant une de ces années funeſtes , le Duc d'Yorck devient le maître du Conſeil ; & laiſſant à Henri le titre de Roi , il prend pour lui celui de Proteſteur. Le Monarque , ſouvent malade , & toujours foible , n'eſt plus qu'un priſonnier ſervi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulant le rendre libre , pour l'être elle-même leve des troupes avec les Seigneurs de ſon parti , tire ſon mari de la ville de Londres , devient la Générale de ſon armée , eſt vaincue par le Comte de Warwick qui commande celle du Duc d'Yorck , a la douleur de voir prendre ſon époux dans ſa tente ; & tandis que ce malheureux Prince lui tenoit les bras , elle eſt obligée de s'enfuir toute bride avec ſon fils le Prince de Galles. Henri eſt reconduit pour la ſeconde fois , par les vainqueurs , dans

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 53**

Capitale, toujours Roi & toujours prisonnier. La Reine s'occupe des moyens de le délivrer; & avec une armée qu'elle lève à la hâte, elle vient attaquer son grand ennemi le Duc d'Yorck, qui est vaincu & meurt percé de coups.

Marguerite victorieuse prend la route de Londres; elle rencontre l'armée du Comte de Warwick, & a encore le bonheur de vaincre; mais elle ne peut être reçue dans la Capitale, où le fils du Duc d'Yorck venoit de se faire proclamer Roi, sous le nom d'Edouard IV. Ce Prince avoit acquis l'estime des Anglois par une valeur héroïque, & s'en étoit fait aimer par ses manières populaires. Il apprend que la Reine rassemble, au Nord d'Angleterre, une armée de soixante mille hommes: il marche contre elle accompagné du comte de Warwick. On se trouve en présence à Santon, vers les bords de la rivière d'Aire; & l'on combat pendant dix heures avec un acharnement, dont l'histoire offre peu d'exemples. Edouard avoit défendu qu'on fît aucun quartier; & après des efforts inouïs, il remporta une victoire, où il périt plus de trente-six mille hommes. Chaque parti, dans le cours de ces

#### 54 SUITE DE L'ANGLETERRE.

guerres cruelles , exterminoit tour à tour , par la main des bourreaux , les principaux prisonniers. L'Angleterre devint un vaste théâtre de carnage , où les échaffauds étoient dressés de tous côtés sur les champs de bataille.

La Reine va en France demander du secours à Louis XI , emprunte de l'argent & des vaisseaux , se rembarque pour la Grande Bretagne , affronte le sort des batailles , éprouve de nouvelles défaites , se sauve en Ecosse avec son fils , qu'elle conduit par la main , & revient en Angleterre sans secours , sans domestiques , exposée à tous les accidens , à tous les affronts. Elle entre dans une forêt , & est rencontrée par des voleurs qui lui enlèvent ses pierreries. Pendant qu'ils se querellent pour le partage du butin , elle s'échappe tenant son fils entre ses bras , & rencontre un autre brigand , qui s'approche d'elle l'épée à la main. Il est prêt à la percer , lorsque , ranimant tout son courage , elle lui présente le jeune Edouard , & lui dit de ce ton de dignité qui lui étoit naturel : « sauve le fils de ton Roi ». A ce nom sacré , ce malheureux , pénétré de respect & de crainte , laisse tomber son

SUITE DE L'ANGLETERRE. 55

épée, offre ses secours à la Reine, & la mène au bord de la mer, où elle trouve une barque qui la passe heureusement à l'Ecluse. Le Duc de Bourgogne lui donne une somme d'argent, & la fait conduire au Roi René son père, qui ne peut que la plaindre. Le Prince son époux est promené dans les rues de Londres avec ignominie; & on le renferme dans la Tour comme un criminel.

Edouard IV, mis sur trône par les mains de Warwick, le charge de négocier son mariage avec la Princesse de Savoie. Le Comte va lui-même en faire la demande; mais lorsqu'on est prêt à conclure, il apprend qu'Edouard a épousé en secret Elisabeth Woodville, veuve du chevalier Gray, & l'a déclarée Reine sans lui en faire part. Outré d'avoir été le jouet d'un homme qui lui devoit sa couronne, Warwick revient en Angleterre dans la résolution de détruire son ouvrage. Le Roi, qui s'étoit refroidi à son égard, lui avoit ôté sa confiance; mais Warwick eut la force de dissimuler son ressentiment, jusqu'à ce qu'il fût en état d'éclater. Les dégoûts qu'il essuyoit à la Cour, lui firent prendre le parti de se retirer dans ses terres, bien

## 56 SUITE DE L'ANGLETERRE.

réfolu de relever la maison de Lancastre au préjudice de celle d'Yorck. Les combats , les treves , les négociations , les trahisons se succéderent rapidement ; & Warwick chassa enfin le roi Edouard , pour placer sur le trône le malheureux Henri VI , qu'il fit sortir de sa prison. Ce Prince parut insensible au changement de sa fortune ; il sembla même regretter la solitude & le repos. On le fit monter à cheval , & traverser la ville en triomphe , précédé du Comte de Warwick qui crioit à chaque pas : « vive Henri » & la maison de Lancastre » ; spectacle étrange pour ceux qui se souvenoient d'avoir entendu sortir de la même bouche : « périssent Henri & ses partisans » ! Aussi l'appelloit-on le *Faiseur & Défai-  
seur de Rois*.

Cette longue & sanglante tragédie n'est pas encore à son dénouement. Le parti d'Edouard ouvre à ce Prince les portes de Londres ; & Henri , toujours le jouet de la fortune , est remis dans la Tour. Marguerite d'Anjou repasse en Angleterre , & apprend que Warwick , qui l'a tant persécutée , est devenu son défenseur ; mais elle apprend presque en même tems , qu'il vient d'être tué dans un combat , & qu'Edouard est vic

torieux. Elle rassemble les débris de l'armée vaincue ; & par de nouvelles levées , se met en état de tenter encore une fois le sort des armes. Elle commande les troupes elle-même , mene de rang en rang le prince de Galles ; le combat est opiniâtre ; mais enfin la victoire se déclare en faveur d'Edouard. La Reine , qui s'étoit évanouie à la première nouvelle de sa défaite , fut mise sur un charriot , & transportée dans la Tour de Londres , où étoit son mari. Son fils , le Prince de Galles , après s'être long-tems défendu , fut pris les armes à la main. Edouard le voyant paroître , lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il venoit faire dans ses Etats ? Le Prince , sans s'émouvoir , répondit fierement : « je suis venu dans » le royaume de mon pere , pour le » venger & sauver mon héritage de » vos mains ». Edouard irrité le frappa de son gantelet au visage ; & dans l'instant quelques Seigneurs de sa suite se jetterent sur ce malheureux Prince , qu'ils percerent de coups.

Edouard IV s'attendoit à être désormais tranquille ; mais il trouva , en entrant à Londres , quelque émotion



58 SUITE DE L'ANGLETERRE.

en faveur de Henri. Cet infortuné captif n'y avoit point de part, & en fut pourtant la victime. Instruit par plus d'une expérience, Edouard crut devoir s'en débarrasser. On assure que le duc de Glocester, frere du Roi, qui avoit déjà fait mourir le Prince de Galles, offrit sa main pour cette barbare exécution. Il se rendit à la Tour, apprit à Henri les malheurs de sa maison & celui qui le menaçoit. Ce Prince comprenant que sa dernière heure étoit arrivée, se jette à genoux, leve les yeux & les bras vers le Ciel, & présente son sein au Duc, qui le perce froidement d'un coup de poignard. Ainsi périt ce Monarque infortuné, qui, couronné en naissant, Roi de France & d'Angleterre, laissa échapper la première de ces Couronnes, perdit trois fois la seconde, & fut enfin assassiné par ses Sujets. La Reine fut retenue dans la Tour, & n'en sortit que quatre ans après, pour être renvoyée en France en payant une forte rançon. Cette Princesse, qui avoit soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils, mourut en 1482, la Reine; l'épouse & la mere la plus malheureuse

de l'Europe. Il n'y avoit plus de la maison de Lancaſtre, que le Comte de Richemont; mais Edouard payoit une forte penſion au Duc de Bretagne pour le garder à vue dans ſes Etats, & n'avoit aucune inquiétude à cet égard.

Il lui reſtoit une dernière victime à immoler; c'étoit le Duc de Clarence, ſon frère, Prince bizarre, inquiet & imprudent, qui n'épargnoit pas même la perſonne du Roi. Il faiſoit entendre que le Monarque, né d'un commerce criminel de la Duchefſe leur mere, ne pouvoit être regardé comme l'héritier légitime du trône qu'il occupoit. On prenoit ſoin d'empoifonner ces diſcours; & Edouard trop crédule, le fit condamner par le Parlement. Il crut lui accorder une grace, en lui laiſſant le choix du genre de mort: Clarence, qui aimoit à boire, demanda à être noyé dans un tonneau de vin; ce qui fut exécuté. Le Roi ſe repentit depuis de ſa précipitation; & quand on venoit lui demander la vie pour quelque criminel: il s'écrioit: « Hélas! il ne s'eſt trouvé » perſonne qui intercédât pour mon » pauvre frère Clarence ».

Ce Monarque, croyant s'être défait

**60 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

de tous ceux qui lui portoient ombrage, & n'ayant aucune défiance de son autre frere, le Duc de Glocestre, qui ne cessoit de le tromper par des apparences d'attachement, se livra pendant le reste de son regne, à son penchant pour la vie voluptueuse, & mourut, suivant l'opinion la plus commune, d'un excès de table, dans la quarante-deuxieme année de son âge. Comme il étoit d'une constitution très-robuste, on soupçonna ce même Duc de Glocestre de l'avoir empoisonné. Ce n'étoit pas juger témérairement d'un homme capable de commettre de sang froid les plus grands crimes.

Edouard IV laissa huit enfans en bas âge, Edouard V qui lui succéda, le jeune Duc d'Yorck, & six Princesses, dont une épousa le Comte de Richemont, qui fut depuis Roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri VII. L'ambitieux & cruel Glocestre forma d'abord le dessein d'arracher les deux Princes à la Reine leur mere, & de les faire mourir pour régner. Il s'étoit déjà rendu maître de la personne du Roi; il le fut bientôt de celle du Duc d'Yorck, & les fit mettre tous deux dans la Tour.

## **SUITE DE L'ANGLETERRE. 61**

Nommé Protecteur du royaume , il se hâta d'exécuter le projet qu'il avoit formé de s'emparer de la Couronne ; mais ne pouvant engager le lord Hastings , qui avoit à Londres beaucoup de crédit , à le seconder dans ses vues , il l'accusa dans le Conseil d'avoir conspiré contre sa vie ; & sans en produire aucune preuve , il lui fit sur le champ couper la tête. On arrêta comme complices trois autres Seigneurs qui n'avoient d'autres crimes , que d'être attachés à la famille du feu Roi ; & il y eut ordre le même jour , de les faire mourir. Il osa ensuite déshonorer sa propre mere , qui vivoit encore , en publiant qu'Edouard IV , son frere , étoit né d'adultere ; que lui seul étoit le véritable héritier du trône ; & rassemblant des malheureux de la lie du peuple , il se fit proclamer Roi d'Angleterre sous le nom de Richard III. Le Duc de Buckingham , à la tête du Conseil de la ville , lui offrit la Couronne , qu'il fit en apparence difficulté d'accepter ; mais il consentit enfin à se charger de ce pesant fardeau.

L'usurpateur se maintint sur le trône par les mêmes moyens qui l'y avoient

## 62 SUITE DE L'ANGLETERRE.

élevé. Il fit égorger les deux Princes ses neveux qu'il tenoit prisonniers à la Tour; & le Parlement eut la bassesse de déclarer qu'ils n'avoient aucun droit à la Couronne. Cependant le Duc de Bukingham, qui avoit le plus contribué à la mettre sur la tête de Richard, n'éprouva, de sa part, que de l'ingratitude; &, pour se venger, il fut résolu que le Comte de Richemont, descendant de la maison de Tudor, unie par les femmes à celle de Lancastre, reviendrait de Bretagne; qu'on lui formeroit un parti puissant, à la tête duquel il attaquerait Richard; qu'il épouserait Elisabeth, fille d'Edouard IV; & que réunissant les droits de la maison de Lancastre & de celle d'Yorck par ce mariage, il monteroit sur le trône d'Angleterre.

Ce fut la bataille de Bosworth, en 1485, qui décida cette querelle. Richard y combattit en furieux, & y trouva une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Au commencement du combat, il avoit mis sa couronne sur sa tête pour être mieux reconnu. Elle fut trouvée sur un tas de cadavres, & portée à Henri de Richemont, comme un signe de sa victoire. Les soldats, inf.

pirés d'un même mouvement , s'écrièrent , vive notre Roi Henri ; & cette journée mit fin aux malheurs qui avoient persécuté la famille d'Edouard III, & aux désolations dont la Rose rouge & la Rose blanche avoient rempli la Grande-Bretagne.

Le corps de Richard , nud & sanglant , trouvé dans la foule des morts , fut porté à Leycester sur un cheval , la tête pendante d'un côté , les pieds de l'autre , & y resta deux jours exposé aux yeux du peuple. Ce Prince étoit bossu , fort laid ; & la férocité de son caractère étoit peinte dans sa physionomie. Il n'a guère joui plus de deux ans de son usurpation ; & son fils qu'il faisoit appeller le Prince de Galles , étant mort jeune , Richard III fut le dernier des Rois Angevins , surnommés Plantagenets , qui , depuis Henri II , Chef de cette race , avoient , de pere en fils , occupé le trône d'Angleterre.

Ce royaume n'avoit point de famille illustre , dont le sang le plus pur n'eût coulé dans les batailles & sur les échafauds. Chaque parti , dans les factions des deux Roses , étant successivement pros crit avec des formalités , il en ré-

**64 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
sultoit un carnage juridique après la victoire. On ne faisoit grace à aucun de ceux qui , ayant suivi la cause malheureuse , se trouvoient condamnés par des arrêts ; & le bourreau versoit plus de sang , que les soldats n'en faisoient couler.

Je suis , &c.

*A Londres , ce 17 juillet 1755.*



LETTRE CCX.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**J'**AI dit , Madame , qu'Henri VII ne descendoit que par les femmes de la maison de Lancastre ; car par lui-même & du chef de son pere , à peine le croyoit-on gentilhomme. Il étoit petit-fils d'un aventurier Ecoissois , sans considération & sans naissance , & qui , sans autre mérite qu'une figure avantageuse , fut plaire à une Princesse du sang royal , qui en fit son mari. Son fils épousa à son tour une arriere-petite-fille d'Edouard III ; & cette Princesse donna le jour à Henri VII , appelé auparavant Comte de Richemont. Rien ne le portoit à la Couronne ; & il n'auroit probablement jamais conçu l'idée d'y parvenir , si Richard III n'avoit , par ses crimes , éteint à la fois les deux familles qui pouvoient y prétendre.

Henri n'eut pas besoin de montrer des droits , quand , pour punir un tyran justement haï , il parut à la tête d'une ar-



## 66 SUITE DE L'ANGLETERRE.

mée. Son mariage avec la fille d'Edouard IV acheva de lui assurer les suffrages publics ; mais cette alliance , dictée par la politique , n'avoit pas été avouée par l'amour , & , soit froideur naturelle , soit dégoût d'un lien plus nécessaire qu'agréable , il traita la Reine avec une réserve qui approchoit de l'aversion. Peut être rougissoit-il de penser , qu'il ne devoit son trône qu'à son Epouse ; & l'amour que le peuple avoit pour elle excitoit encore sa jalousie.

Cette conduite indisposa tous les partisans de la maison d'Yorck. La Reine douairière , mère de la jeune Reine , & la Duchesse de Bourgogne sa tante étoient indignées de voir , l'une sa fille , l'autre sa nièce , traitée avec tant de mépris. Elles imaginèrent de faire renaître les anciens troubles , & de punir ce mari ingrat & dédaigneux par la perte de sa Couronne. Il restoit un Prince de la maison d'Yorck , que Richard III avoit fait mettre dans les fers presqu'en naissant , & que la politique de Henri ne permettoit pas d'en faire sortir. C'est de lui , ou plutôt de son nom , que les Princesses résolurent de se servir. On choisit un jeune homme de son âge ;

& d'une figure agréable : c'étoit le fils d'un boulanger nommé Simnel, qu'un prêtre d'Oxford, qu'on avoit mis dans le secret, accoutuma à jouer le rôle de Prince. Son instituteur le conduisit en Irlande : Simnel y fut reçu par les acclamations du peuple, & reconnu Roi sous le nom d'Edouard VI. Le nouveau Monarque passa en Angleterre ; & s'avancant vers Londres, il reçut par-tout des secours qui le mirent en état de livrer bataille à son rival. Henri fut victorieux ; & Simnel devint son prisonnier. Soit pitié, soit grandeur d'ame, soit envie de jeter du ridicule sur une entreprise que la sévérité auroit pu rendre respectable, le Vainqueur se contenta de remettre dans son rang ce Chef d'un parti malheureux ; & pour humilier les factieux, Henri l'employa à son service en qualité de garçon de cuisine. Un jour que ce Prince donnoit à dîner aux Députés d'Irlande, il les fit servir à table par ce même Simnel, qu'ils avoient jugé digne d'être leur Roi.

Ce premier projet ayant mal réussi, la Duchesse de Bourgogne n'eut pas de honte de dresser elle-même un autre aventurier, qu'elle supposâ être Richard,

**68 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

Duc d'Yorck, second fils d'Edouard IV, échappé, disoit-on, aux fers de ses bourreaux. Elle avoit trouvé à Anvers le fils d'un Juif converti, nommé Perkins, qui lui parut propre à jouer ce personnage. Des circonstances particulieres l'avoient fait naître en Angleterre. La beauté, la noblesse de ses traits lui donnoient beaucoup de ressemblance avec Edouard IV, qui avoit été son parrein & passoit même pour son pere, ayant eu avec sa mere un commerce de galanterie. On accoutuma ce jeune homme à se dire & à se croire le Duc d'Yorck; & après l'avoir suffisamment instruit, on le fit paroître à la Cour de France, où plusieurs Anglois allerent se joindre à lui. Ils passerent ensemble chez la Duchesse de Bourgogne, & de là en Irlande, asyle ordinaire des mécontents. Perkins trouva, dans le Roi d'Ecosse, un protecteur ardent, qui lui fit épouser une de ses parentes, & prit ouvertement les armes en sa faveur. Le succès n'en fut pas heureux; & dans une autre occasion, au lieu de justifier, par sa valeur, le beau nom qu'il avoit osé prendre, le faux Duc d'Yorck fuyant lâchement au commencement du combat, courut se ca-

SUITE DE L'ANGLETERRE. 69  
cher dans un monastere. Il en sortit  
pour être transféré dans la Tour de  
Londres ; mais ayant voulu s'évader ,  
il paya sa hardiesse de sa tête ; & , ce  
qu'il ne faut pas oublier dans l'histoire  
du cœur humain , son épouse , qui lui  
donna jusqu'à la fin les marques de la  
plus vive tendresse , fut inconsolable de  
sa perte.

Le commencement du regne d'Henri  
VII fut affligé d'une maladie d'un genre  
extraordinaire , qui répandit la désola-  
tion dans toute l'isle. Elle s'est depuis  
renouvelée plusieurs fois en Angle-  
terre , où les médecins ne la connoissent  
que sous le nom de *Sueur Angloise*. Le  
mal consistoit en effet en une sueur qui  
ne finissoit que par la mort ou la guéri-  
son du malade. S'il ne mouroit pas dans  
les vingt-quatre heures , il étoit sauvé.  
La négligence & le trop de soin étoient  
également contraires. Il falloit atten-  
dre sans se remuer dans son lit ou dans  
ses habits , selon l'état où l'on se trou-  
voit , que la nature , qui avoit été sur-  
prise , se reconnût , sans l'accabler ni  
de remèdes , ni d'alimens , ne se cou-  
vrir ni trop ni trop peu ; se passer , s'il  
étoit possible , de boire & de manger.

70 SUITE DE L'ANGLETERRE.

On n'avoit jamais ouï parler d'une telle épidémie : elle se répandit que en un même jour, & finit également tout d'un coup. Dans plusieurs endroits elle emporta le tiers des habitans.

On augura mal d'un regne, les commencemens étoient si funestes. L'avarice étoit la passion dominante du Roi d'Angleterre. En joignant une excessive rapacité à la plus étroite économie, il vint à bout d'amasser des sommes incroyables pour un siècle. Les espèces d'or & d'argent étoient encore extrêmement rares en Europe. Elles augmentoient chaque jour de très-peu, & qui, comme il arrive communément, fut bientôt dissipé par les passions de son Successeur.

Henri VII avoit envoyé à Paris la Princesse Marguerite sa fille, qui devoit épouser Charles VIII ; mais ce Prince lui renvoya pour conclure son mariage avec Anne de Bretagne. Henri déclara la guerre à la France, & pour la soutenir, imposa une taxe extraordinaire. L'archevêque Morton, Chancelier du royaume, apprit aux collecteurs un moyen singulier d'augmenter le produit de cet impôt. « Si ceux qui doi-

» le payer, leur dit-il, vivent frugale-  
 » ment, vous supposerez que leur éco-  
 » nomie a dû les enrichir. Si au con-  
 » traire ils vivent avec faste, vous ju-  
 » gerez de leurs richesses par leur dé-  
 » pense ». Ce dilemme absurde fut ap-  
 pellené par les uns la fourche du chan-  
 celier Morton, & par d'autres, la bé-  
 quille : ce qui montre que, dans ce tems-  
 là les Anglois, lorsqu'ils éprouvoient  
 quelque disgrâce, savoient, comme nous,  
 s'en consoler par des plaisanteries.

Henri passa à Calais avec une armée  
 de vingt-six mille hommes, disant qu'il  
 arrivoit pour conquérir la France ; mais  
 il ne fallut, pour l'arrêter, que lui offrir  
 de l'argent. Le traité conclu, il retour-  
 na en Angleterre, pour ajouter à son  
 trésor les sommes qu'il venoit de gagner  
 sur ses sujets par la guerre, & sur ses en-  
 nemis par la paix. Ce Monarque fit  
 épouser à l'aîné de ses fils, une Infante  
 d'Espagne, fille de Ferdinand, Roi d'A-  
 ragon, & d'Isabelle de Castille ; mais le  
 jeune Prince étant mort peu de tems  
 après son mariage, son père, pour s'é-  
 paragner la douleur de restituer la dot,  
 imagina de marier la veuve avec son  
 second fils. Il y avoit de grandes difficul-

tés à cette alliance ; mais on trouva dans la loi judaïque , de quoi l'autoriser. Jules II , peu scrupuleux , accorda cette dispense , qui , comme vous le verrez bientôt , a détruit , sans ressource , le catholicisme dans la Grande-Bretagne.

Le Monarque Anglois fut toute sa vie dans l'union la plus intime avec la Cour de Rome , & en obtint une infinité de bulles favorables à ses projets. Les Papes , dès qu'il le demandoit , excommunioient tous ses ennemis. Il avoit eu fort envie de faire canoniser l'imbécile Henri VI ; mais la dépense excessive qu'eût exigé cette apothéose , l'en détourna ; & son économie sordide épargna cette honte au Saint-Siège & à la chrétienté ; car l'amitié du Pape n'alloit pas jusqu'à lui faire grace des frais attachés à cette cérémonie.

Ce Prince sentant sa fin approcher , tourna les yeux vers un avenir , dont les iniquités & les cruautés de son regne lui rendoient la perspective effrayante. Pour en adoucir les terreurs , il fit des aumônes & des fondations de maisons religieuses ; & il expira en défavouant , à grands cris , les attentats dont il s'étoit souillé.

SUITE DE L'ANGLETERRE. 73  
llé, recommandant à son successeur  
de réparer.

Peu de tems avant sa mort, ce Prince,  
desiroit d'épouser la jeune Reine de  
France, avoit envoyé des Ambassadeurs  
chargés d'instructions singulieres & cu-  
rieuses, pour prendre une notice fidele  
de l'extérieur de la Princeesse, de son ca-  
ractere, de sa complexion, &c. Il leur  
avoit enjoint d'observer avec attention  
de son visage, s'il étoit fardé ou non,  
si elle étoit maigre, long ou rond ; si sa phy-  
sionomie étoit gaie & aimable, ouverte  
ou mélancolique, assurée ou changean-  
te, si elle rougissoit en parlant ; si elle  
avoit une belle peau ; de quelle couleur  
étoient ses cheveux, ses yeux, ses sour-  
cils, ses dents & ses levres ; si ses bras  
étoient gros ou petits, ses mains grasses  
ou maigres, ses doigts courts ou longs ;  
sur tout, qu'elle étoit la forme de sa  
figure, & si la Princeesse avoit quelques  
taches autour de la bouche. Les envoyés  
devoient converser avec elle à jeun, tâ-  
cher de la faire parler long-tems, & s'ap-  
procher le plus près qu'ils pourroient de  
sa bouche, pour savoir si elle avoit l'ha-  
le douce, si elle employoit des aro-  
mats, du musc, &c. Ils ne devoient

*Tome XVII.* D



74 SUITE DE L'ANGLETERRE.

pas omettre la hauteur de sa taille ,  
chaussure , la forme & la grosseur d  
pied. Ils avoient ordre de s'inform  
elle avoit quelque maladie de naiss  
quelques taches sur son corps ; q  
étoit sa façon de vivre ; si elle man  
beaucoup , buvoit souvent , & m  
de l'eau avec son vin , &c ?

Les réponses portent « que la j  
» Reine est réservée dans ses parc  
» posée dans son maintien , avec la  
» tenance d'une vierge ; & quand  
» parle aux dames qui sont assise  
» tour d'elle , il lui échappe un son  
» plein de charmes. Nous avons v  
» mains , disent les Ambassadeurs , m  
» nues plusieurs fois ; & nous les a  
» trouvées très-belles. Elle nous a  
» blé avoir beaucoup de gorge ; &  
» bout nous en a paru assez gros. N  
» n'avons jamais pu parler à jeun  
» Princesse ; mais dans toutes les o  
» sions où nous avons conversé :  
» elle , nous nous sommes approché  
» son visage autant que l'honnêteté  
» le permettre ; & nous n'avons sen  
» eaux , ni parfums ; nous jugeons  
» me , par la netteté & la propre  
» sa bouche , que ladite Reine a l'hal  
» convenable , &c , &c ».

Le regne d'Henri VIII offre des événemens tragiques & plus variés, que celui de son pere. Un des principaux est le divorce de ce Monarque & de Catherine d'Aragon. Henri avoit épousé cette Princesse, sans inclination & par politique; & cette union mal assortie lui fit porter ailleurs ses affections. Leur premier objet fut Anne de Boulen, peu réglée dans ses mœurs, mais qui feignant d'en avoir, persuada au Roi, que le seul moyen de se satisfaire, étoit de l'épouser. Jusques-là le Monarque n'avoit eu que des dégoûts de son mariage; mais sa nouvelle passion lui fit naître des scrupules d'habiter avec la veuve de son frere. D'un autre côté, le Cardinal de Volfey, premier ministre, flatté long-tems par Charles-Quint, de l'espoir de la tiare, s'aperçut que cet Empereur le trompoit; & pour se venger il porta son maître à répudier Catherine, tante de Charles, sous prétexte qu'il n'avoit pu l'épouser légitimement, & que la dispense qu'on lui avoit accordée, étoit nulle.

Henri, qui ne demandoit qu'à se séparer, s'adressa au Pape précisément dans le tems où le Pontife, mécontent de Char-

76 SUITE DE L'ANGLETERRE.

les-Quint, eût été plus disposé à donner cette satisfaction au Roi d'Angleterre. François I joignit ses sollicitations à celles de Henri ; mais l'affaire ayant été discutée sous toutes ses faces , on reconnut l'injustice ; & toutes les parties répondirent qu'un mariage contracté depuis vingt ans avec une Princesse tueuse , sur la foi d'une Bulle & d'un Bref qui la confirmoit, étoit indissoluble. Le fameux Cranmer , archevêque de Cantorbery , qui avoit succédé à l'aveugle de Volsey , fut plus hardi que le Souverain Pontife ; appuyé de la sanction de plusieurs docteurs gagnés d'argent , il déclara nul le mariage du Roi & prononça la sentence du fatal divorce , qui sépara , avec Henri , toute l'Angleterre de l'église Romaine. Le Roi alla prendre ensuite sa nouvelle épouse , la conduisit avec pompe dans le palais de Witehall , & la mit dans l'appartement des Reines. Elle fit son entrée à Londres sur un char de triomphe , au bruit du canon de la Tour , & au son de toutes les cloches de la capitale. Quelques jours après elle fut couronnée à Westminster.

Le Pape alors ne put se dispenser d'accorder à Charles-Quint outrage

aux prérogatives du Saint-Siège, une Bulle contre Henri VIII. Ce Prince fut solennellement excommunié, déclaré déchu de la couronne, & ses enfans avec Anne de Boulen, incapables de lui succéder. Henri, pour se venger, se fit reconnoître par son clergé, chef de la religion dans ses Etats; & il y trouva les plus grandes facilités. Son Parlement lui confirma ce titre, & abolit l'autorité du Pape, ses annates, son Denier de S. Pierre, les provisions des bénéfices. Les peuples prêterent au Roi un nouveau serment, qu'on appella le serment de Suprématie; & le crédit du Souverain Pontife, si puissant en Angleterre pendant tant de siècles, tomba sans la plus légère contradiction.

Depuis cette époque, quiconque voulut rester uni à l'Eglise & soumis au Saint-Siège, devint l'objet des vengeances du Monarque, qui fit couler des ruisseaux de sang. Il proposoit des articles de foi, qu'il changeoit ensuite à son gré; faisant brûler en même tems, & les Catholiques qui refusoient de reconnoître sa suprématie, & les Protestans qui ne vouloient pas se soumettre à ses dogmes. Souvent il publioit

**78 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

des loix contradictoires , qui mettoient en péril la vie de ses Sujets, pour la faire dépendre de sa seule volonté ; & l'on ne vit jamais de traits si bizarres & si multipliés du despotisme le plus arbitraire , & de la plus cruelle tyrannie. Thomas Morus , Chancelier du royaume , fut une de ces victimes , & paya de sa tête son attachement à l'église Romaine.

Les Religieux , qui s'étoient toujours montrés contraires au mariage du Roi avec Anne de Boulen , ne cessoient de déclamer contre lui dans les chaires ; & c'est par eux que le Monarque schismatique comença le cours de ses vengeances. Tous les couvens furent supprimés ; & l'on a remarqué , comme une chose singulière , qu'Edouard chassa les Juifs d'Angleterre , Edgard les loups , & Henri VIII les Moines. Leurs revenus furent mis dans la main du Roi. Le mobilier , l'argent comptant étoient considérables ; & de ces dépouilles , Henri fonda six nouveaux évêchés & un college , récompensa quelques serviteurs , & convertit le reste à son usage. Il fit brûler les reliques, les images & les autres marques extérieures de dévotion, avec lesquelles il prétendoit que les Moines s'étoient

joué pendant trop long-tems de la crédulité des peuples. Il étoit sur-tout irrité des honneurs qu'on rendoit à S. Thomas de Cantorbery. Il fit sommer ce Prélat, mort depuis tant d'années, de comparoître devant son tribunal, & le condamna par défaut, comme criminel de Leze-Majesté. Ses cendres furent jettées au vent; & son nom rayé du calendrier; il fut défendu, sous peine de la vie, de célébrer sa fête; & les richesses qu'un culte de plus de trois cens ans avoit consacrées à ce saint martyr, passerent dans les coffres du Roi.

La conduite de ce Prince avec ses femmes, présente un spectacle tout à la fois tragique & ridicule. Après Anne de Boulen, qui fut décapitée, sous prétexte de libertinage, il épousa Jeanne Seymour, dont il sacrifia la vie pour sauver son fruit. A celle-ci succederent Anne de Cleves qu'il répudia, Catherine Howard qui périt comme Anne de Boulen, & Catherine Parre, qui n'eût pas été plus heureuse, si son adresse ne l'eut sauvée du divorce & de l'échafaud.

L'ordre de la succession ne fut pas plus respecté, que l'honnêteté conjugale. Catherine d'Aragon avoit eu une fille

**80 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
nommée Marie, qu'Anne de Boule  
exclure du trône. A la mort de  
derniere, sa fille Elisabeth eut égale  
l'exclusion en faveur d'Edouard, fi  
Jeanne Seymour, qui fut déclaré  
tier légitime du royaume. On cha  
ces dispositions avant la mort du P  
regnant : Edouard, Marie & Elisa  
furent appelés à la Couronne, ch  
suivant ses droits, & y parvinrent  
trois successivement.

Edouard joignit l'hérésie au scl  
d'Angleterre : Marie eut la gloire d  
truire l'un & l'autre en s'attach  
l'église Romaine ; Elisabeth ne fit,  
religion, qu'une affaire de politi  
qu'elle conduisit suivant ses int  
Tout ceci demande quelques déta

Anne de Boulén passa du trône  
chafaud par la jalousie d'un mari q  
l'aimoit plus. Henri crut avoir tr  
des preuves manifestes de ses infidé  
dans l'inclination particuliere qu'el  
moignoit à son frere & à quelque  
des principaux domestiques qui  
quentoient sa maison. Elle fut con  
à la Tour ; & elle conserva toute f  
sence d'esprit dans une circonsta  
accablante. On fit le procès à ceux

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 81**  
soit d'être ses complices ; & ils furent tous condamnés à mort. Anne fut jugée par une assemblée de Pairs ; l'arrêt étoit qu'elle seroit brûlée vive ou décapée , selon le bon plaisir du Roi. Elle consentit au moindre supplice , à condition qu'elle reconnoîtroit la nullité de son mariage. Ce Prince , aveuglé par la passion , ne s'appercevoit pas de la contradiction qu'il y avoit à la punir pour un adultere , pour avoir violé les vœux d'un hymen qu'il faisoit déclarer nul. Elle consentit à tout ce qu'il vouloit , mais la crainte du plus grand des malheurs ne put jamais lui arracher l'aveu des désordres dont on l'accusoit. Son véritable crime étoit de n'être aimée d'un époux dégoûté par la passion , & qu'un tempérament violent portoit à d'autres amours. Il étoit aimé de la jeune Seymour , une des favorites d'honneur de la Reine ; & par une coquetterie singulière , il sembloit ne trouver que les jouissances ratifiées par le mariage. Le lendemain de la mort de sa femme , il épousa sa maîtresse ; & le lendemain même se hâta de reconnoître la légitimité de cette nouvelle union. Jeanne Seymour mourut en couches ; & quoi-



## 82 SUITE DE L'ANGLETERRE.

que son mari n'eût peut-être pas core eu le tems de s'en dégoûter prétend qu'il contribua , au moins directement , à sa mort. On vint lui qu'il falloit absolument sacrifier la ou l'enfant. « Sauvez mon fils , ré » dit-il ; je trouverai toujours assez » femmes ». On fit à la mere l'opération Césarienne , qui le lendemain la mit au tombeau.

Henri contracta un quatrième mariage avec une princesse de Cle dont la figure lui déplut tellement, fut sur le point de la renvoyer. « » tendois une Reine, dit-il ; & l'on » mene une jument Flamande ». Le mariage fut célébré néanmoins avec beaucoup de pompe ; mais ceux qui s'étoient mêlés de cette négociation , périrent sur un échafaud , comme criminels de trahison. Ce dégoût , joint aux effets d'une nouvelle maîtresse , déterminèrent le Roi à demander le divorce. La Reine consentit , & se crut trop heureuse de quitter un époux , qui avoit tous les vices & tous les bourreaux à ses ordres.

Catherine Howard , devenue Reine d'Angleterre , favorisa les Catholiques & dès ce moment , les partisans

SUITE DE L'ANGLETERRE. 83  
nouvelles erreurs résolurent sa ruine dans l'esprit du Monarque. On épia sa conduite ; on rechercha ses actions ; on lui trouva des amans dans les plus basses classes des citoyens ; & les amans , la Reine , les parens , les complices , tous furent condamnés à périr par la main du bourreau. Catherine avoua sur l'échafaud , qu'à la vérité , avant son mariage , elle n'avoit pas été irréprochable ; mais elle nia d'avoir jamais rien fait contre les loix de l'honneur , depuis qu'elle étoit l'épouse du Roi. En conséquence , le Parlement fit une loi , qui prononçoit la peine de mort contre toute fille , qui , ayant eu des foiblesses , n'en avertiroit pas le Roi , s'il la vouloit épouser , & contre quiconque , sachant que cette fille n'est pas vierge , balanceroit à le déclarer. Le trône d'Angleterre ne pouvoit donc plus guere convenir qu'à une veuve ; & ce fut une veuve en effet qui y monta.

Catherine Parre , autrefois épouse d'un baron de Latimer , dit au Roi , que si sa Majesté lui laissoit le choix , elle aimeroit mieux être sa maîtresse que sa femme ; mais ce Prince la rassura ; & Catherine eut la hardiesse d'entrer dans

#### 84 SUITE DE L'ANGLETERRE.

ce lit redoutable, dont on ne sortoit que par le divorce ou par l'échafaud. Elle fut près de subir le sort d'Anne de Boulen & de Catherine Howard, non pour ses galanteries ; mais parce qu'elle osoit être quelquefois d'un autre avis que sa Majesté, sur des matieres de théologie. Elle fut pourtant si bien retourner l'esprit du Monarque, que ce Prince, vieux & infirme, & peu propre aux plaisirs d'un nouvel hymen, révoqua l'ordre barbare de la faire mourir.

Ainsi se montra, sur la scene du monde, ce Roi cruel avec réflexion, esclave des passions les plus avilissantes, ayant pour ministres des maîtres & des tyrans, pour amis des scélérats & des esclaves, & pour épouses des concubines. Prêtres, évêques, femmes, maîtresses, pairs, chanceliers, tout fut sacrifié aux barbares caprices de ce fou sanguinaire. S'il n'eût été qu'un simple particulier, on l'eût enchainé comme un furieux ; mais parce qu'il étoit fils d'un Tudor usurpateur, qui fut vainqueur d'un tyran, il ne trouva pas un juge, qui ne s'empressât d'être l'organe de ses cruautés, & le ministre de ses assassinats judiciaires. On prétend que

mais même ne pouvant surmonter  
loin de sacrifier à ses desirs l'hon-  
de ses maîtresses, il ne trouvoit  
elles aucun rang au-dessous du  
; & l'hymen ne manquoit jamais  
couronner ses amours.

fuis, &c.

*Londres, ce 20 juillet 1755.*



## LETTRE CCXI.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**E**DOUARD VI, fils de Henri & de Jeanne Seymour, n'avoit que neuf ans & quelques mois, lorsqu'il monta sur un trône qu'il n'occupa que sept ans. Son pere l'avoit déclaré son successeur & le royaume fut gouverné par un Conseil de Régence, dont Cranmer Archevêque de Cantorbery, étoit le Chef; mais la principale autorité fut remise entre les mains du Duc de Somerset, oncle du jeune Roi, avec le titre de Protecteur & de Régent. Ce Seigneur entreprit d'abord de donner une autre forme à l'Eglise Anglicanne. Ceci a besoin d'un éclaircissement.

Henri VIII avoit conservé la croyance Catholique. Edouard son fils, ajouta l'hérésie au schisme. Marie sa sœur, fille de Catherine d'Aragon, entreprit de rétablir le catholicisme & l'union avec Rome. Le nombre des Catholiques étoit encore assez grand, pour qu'elle en fût venue à bout avec facilité, si son regne eût été plus long, & sur-tout,

elle eût moins versé le sang des hérétiques. Les supplices aigrirent les esprits, inspirerent de l'enthousiasme, & rendirent les conversions plus difficiles.

Elisabeth, en prenant les rênes de l'empire, attacha sa gloire à établir une croyance commune, & imagina un milieu entre les Catholiques & les Protestans, qui pût concilier plus aisément les uns & les autres. Elle eût voulu conserver la plus grande partie du culte extérieur, & sur-tout les images; mais elle sacrifia ses idées à celles de sa nation. Le code de sa nouvelle Eglise fut rédigé en trente-neuf articles, approuvés & confirmés dans un synode. On y établit l'Ecriture-sainte pour la seule règle de Foi; ce qui étoit tout accorder aux novateurs. On y statua sur le nombre des livres canoniques; on y traita du péché originel, du libre arbitre, de la justification, de la prédestination, des péchés commis après le baptême; mais en prenant un milieu sur tous ces objets, on s'écarta du point véritable. L'infailibilité des conciles généraux y fut niée; on ne voulut reconnoître que deux sacremens; la tradition fut rejetée; le dogme de la présence réelle éludé

## 88 SUITE DE L'ANGLETERRE.

par des expressions équivoques, le célibat des prêtres condamné, les images prosrites.

Telles sont les principales erreurs de l'église Anglicane. On y conserva la pratique de l'ordination des Evêques ; & ceux qui s'y conformerent, furent, dans la suite, appelés Conformistes ou Episcopaux. Les Calvinistes ayant pénétré en Angleterre, s'éleverent contre leur autorité, & formerent deux autres sectes, nommées, l'une les Presbytériens, parce qu'ils égaloient le sacerdoce à l'épiscopat ; & l'autre les Puritains, parce qu'ils adoptoient la réforme en entier, & s'en tenoient à la pure parole de l'Evangile.

Les Episcopaux avoient retenu la hiérarchie ecclésiastique, telle quelle étoit dans l'église Romaine lorsqu'ils s'en étoient séparés. Ils avoient des Evêques, des Prêtres, des Chanoines, un Office qu'ils appelloient la liturgie Anglicane ; mais dans le dogme, ils ne différoient guere des Calvinistes, ennemis déclarés de cette même hiérarchie, qui est encore aujourd'hui la religion dominante en Angleterre, celle du Prince & du Parlement, en un mot, la religion Anglicane.

Les Presbytériens , tant pour la discipline que pour le dogme , suivoient les Protestans de Geneve , & prétendoient que l'écriture ne mettoit aucune différence entre les Prêtres & les Evêques. Ils gouvernoient leur église par des Ministres & des anciens : c'est-à-dire , que chaque paroisse avoit un Pasteur & deux Laïques, élus par la communauté elle-même. Ces trois personnes régissoient toute la paroisse en ce qui concernoit la discipline ecclésiastique. Ils avoient des Classes , des Assemblées provinciales, & des Synodes nationaux.

La Classe consistoit en un certain nombre de paroisses réunies, dont les Ministres & les anciens connoissoient de toute matiere de religion dans leur district , avec la même autorité , que chaque pasteur & ses adjoints dans leur paroisse particuliere. Le Synode provincial étoit une assemblée de toutes les Classes d'une province ou d'un comté. Ils envoyoient leurs Députés au Synode national. La Classe se tenoit une fois par mois, le Synode provincial deux fois par an , & le national , quand il plaisoit au Parlement de le convoquer ; car le Parlement fut presbytérien du tems de Charles I.



90 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Ces sectaires, qui eurent beaucoup de crédit sous ce même regne , affectoient la plus grande austérité. Leur rigueur, ou plutôt leur hypocrisie alloit si loin , qu'ils ne vouloient pas même permettre aux gens de la campagne de s'amuser à des jeux innocens. Les Puritains étoient encore plus outrés dans leur morale. Ce qu'ils appelloient le despotisme de la Cour de Rome , paroissoit l'objet capital de leur sollicitude & de leur zele. Ils croyoient le voir encore dans l'épiscopat , qu'avoit conservé Henri VIII , & montroient au Souverain, dans chaque Evêque , un autre Thomas de Cantorbery.

Du sein de cette secte sortirent , sous prétexte d'une plus grande réforme, les *Indépendans*, ainsi nommés parce qu'ils faisoient profession de ne dépendre d'aucune assemblée ecclésiastique. Ils soutenoient que chaque église, chaque paroisse, chaque congrégation avoit en elle-même radicalement & essentiellement, tout ce qui est nécessaire pour se gouverner ; qu'elle possédoit toute la puissance, toute la juridiction spirituelle ; qu'elle n'étoit sujette à aucune assemblée, à aucun synode, à aucun

évêque, en un mot, à aucun Chef ecclésiastique. Vous observerez que ces opinions regardoient plutôt la discipline, que le fond de la religion, qui étoit le même que le presbytérianisme.

Les Indépendans se déclarerent non-seulement les ennemis du Roi, mais de la royauté qu'ils entreprirent d'abolir, pour former une république, au gouvernement de laquelle chacun pût avoir part. Comme ils devinrent les plus puissans avec les Presbytériens, presque toutes les autres sectes contraires à l'Eglise Anglicane, c'est-à-dire, à l'épiscopat, se rangerent de leur parti; & c'est cette réunion qui fit périr Charles I. Elles s'étoient liguées pour éteindre l'épiscopat, & la monarchie qui en étoit le soutien.

Le célèbre Butler, dans son poëme burlesque d'Hudibras, a démasqué l'hypocrisie & le fanatisme de ces enthousiastes, commis alors par le Parlement, pour opprimer les Royalistes & tous ceux qui étoient attachés à l'ancien gouvernement de l'Eglise & de l'Etat. Butler, par le ridicule qu'il répandit sur cette secte, servit beaucoup la cause royale, & peut-être ne contribua-t-il pas

92 SUITE DE L'ANGLETERRE  
peu au rétablissement de Charles.  
Presbytériens , les Puritains &  
dépendans subsistent encore en  
terre & dans les colonies , mai  
nombreux , moins redoutables  
ciennement.

Sous le regne d'Edouard VI  
glois furent protestans , par  
Roi & son Conseil faisoient p  
de l'être ; mais personne ne f  
cuté pour sa foi , excepté deux  
femmes anabaptistes , que le cr  
mer s'obstina à faire brûler. Le  
en pleurant l'arrêt de mort ,  
l'Archevêque : « si vous me fa  
» une mauvaise action , vous e  
» drez devant Dieu ». Ce Princ  
& sensible mourut à seize ans  
gnant des cruautés que ses Mi  
furent commettre. Il avoit décl  
tiere du royaume sa cousine  
Gray , descendante d'Henri VI  
parti & le droit de Marie pré  
Le pere, le beau pere, l'époux  
Gray, & elle-même enfin furen  
nés à perdre la tête. On l'avoit  
recevoir la Couronne ; & e  
troisième Reine expirante en  
par la main du bourreau.

SUITE DE L'ANGLETERRE. 93

Marie , à peine montée sur le trône , lut de rétablir le catholicisme , & écarter ceux qui osèrent en combattre les pratiques & les dogmes. Elle eut des raisons personnelles de haïr les Protestans , qui s'étoient toujours opposés contre la légitimité de sa naissance ; mais pour ne pas effaroucher les esprits par des coups trop précipités , elle dissimula d'abord ses véritables sentimens , & promit aux deux religions une égale tolérance. Cranmer , trompé sans doute par ces apparences de modération , s'avisa de publier un mandement contre la messe. Son imprudence lui coûta la vie. Il fut arrêté ; & lorsque la Reine se déclara ouvertement contre le nouveau culte , ce Prélat , qui avoit gouverné souverainement toutes les affaires ecclésiastiques pendant le regne d'Edouard , fut condamné à mourir sur le bûcher. Il signa , pour éviter ce supplice , une rétractation de sa doctrine ; mais la Reine voulut immoler cette victime aux mânes de sa mère cruellement outragée par la sentence de divorce qu'il avoit publiée sous Henri VIII. inflexible , malgré cette renonciation , l'arrêt fut exécuté dans toute sa rigueur. Avant

94 SUITE DE L'ANGLETERRE.

que de mourir, Cranmer rétracta son abjuration, & déclara qu'il persistoit dans le luthéranisme. Il plongea dans les flammes la main qui avoit signé cette même abjuration, & ne lança son corps dans le bûcher, que lorsqu'elle fut consumée.

Les feux de l'Inquisition étoient allumés dans toute l'Angleterre ; & l'on exerça contre les Protestans les mêmes cruautés qu'Henri VIII avoit fait souffrir aux Catholiques. C'étoit alors une espece de maladie épidémique, qui désoloit toute l'Europe : on ne connoissoit pas de moyens plus efficaces que les bûchers & les échafauds, pour extirper les hérésies ; & cette barbarie ne put s'éteindre que par degrés ; comme s'il eût fallu passer par tous ces excès, pour arriver à ces tems heureux, où les Locke ont approfondi l'entendement humain, où les Newton ont développé les loix de la nature, & où les Anglois ont embrassé le commerce de toutes les parties du monde ?

La France profita de ces divisions ; pour recouvrer la ville de Calais ; événement qui ne contribua pas peu à décréditer le gouvernement de Marie. Sa santé chanceloit depuis long-tems : l'a-

battement de son ame ajoutoit encore à ses maux : la certitude d'être haïe de ses sujets , l'horreur de prévoir qu'Elisabeth , qu'elle ne pouvoit souffrir , lui succéderoit , le regret de la perte de Calais , & sur-tout le chagrin que lui cau-  
soit le départ de son époux Philippe II , roi d'Espagne , qui alloit s'y fixer pour le reste de sa vie , étoient autant d'ob-  
jets douloureux , sous lesquels elle suc-  
comba.

Cette Princesse avoit épousé Philippe par le Conseil de Charles-Quint, qui lui fit dire que si son âge le rendoit encore propre au mariage , il n'auroit pas de plus grande satisfaction que de l'épouser lui-même ; mais qu'il n'osoit lui proposer un mari vieux & infirme ; & que ne pouvant lui offrir sa personne , il n'avoit rien de plus cher à lui présenter que son propre fils. La Reine se rendit d'autant plus volontiers à cette proposition , qu'on prétend qu'elle éprouvoit alors les rigueurs du jeune Courtenay , dont on la disoit amoureuse. Il s'étoit attaché à Elisabeth , dont l'esprit & la jeunesse lui plaisoient davantage. Il oublia les offres séduisantes de l'ainée pour les charmes de la cadette ; & dans les

96 SUITE DE L'ANGLETERRE.

transports de son amour , il se fit , dit-on , un plaisir de lui sacrifier une Couronne. La Reine , irritée de cette préférence , ne met plus de bornes à son ressentiment ; son amour méprisé se change en haine ; elle ne voit plus dans sa sœur , qu'une rivale odieuse & triomphante , & dans son amant , un ingrat qu'elle veut oublier.

Devenue l'épouse de Philippe II , Marie desiroit passionnément d'avoir un enfant. Elle se crut grosse , & ne l'étoit pas. On eut l'imprudènce d'écrire à tous les Evêques de faire chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu , & le prier de conserver le fruit de la Reine. Les Anglois en firent des plaisanteries ; & il y eut un placard affiché à la porte du palais , qui portoit en substance : « Serons-nous donc toujours si bêtes , » de croire notre Souveraine enceinte ? » Et de quoi le seroit-elle , si ce n'est » d'un marmot ou d'un dogue » ?

Chérie des Catholiques , détestée des Protestans , Marie mourut après cinq ans & demi d'un regne aussi funeste , par sa brièveté à la Religion Romaine , que celui d'Elisabeth fut , par sa durée , avantageux à l'Eglise Anglicane.

Quand

ine n'aimoit pas les Calvinistes ,  
qu'elle les regardoit comme les  
angereux ennemis de la préro-  
royale , dont elle fut toujours  
l'ouïe ; mais elle n'abandonna pas  
fait leurs principes , quoiqu'elle  
prochât davantage de ceux de

n autre côté , pour ne pas effa-  
er les Catholiques qu'elle détes-  
fond du cœur , parce qu'ils at-  
ent hautement la légitimité de  
l'ance , en abolissant le culte de  
Romaine , elle conserva toujours  
ande partie de ses pratiques. Un

chapelains osant déclamer de-  
elle dans un sermon , contre le  
de la croix , elle lui cria de sa  
e , qu'il eût à finir cette scarda-  
digression , & qu'il revînt à son

Elle adopta le chant des pseau-  
n langue vulgaire ; mais elle affecta  
moigner beaucoup de dégoût

re XVII.

E



pour les prédications , dans lesquelles les Calvinistes , qu'on appelloit , pour cette raison, les Prédicans , faisoient consister presque tout l'extérieur de leur culte. Ce fut aussi pour s'éloigner de leurs principes , qu'elle maintint l'épiscopat dans tout son lustre. Elle porta même le desir de conserver les distinctions de la hiérarchie , jusqu'à vouloir créer des Cardinaux à l'exemple du Pape, dont elle prétendoit tenir la place en Angleterre; & elle n'abandonna ce projet ridicule , que parce que Bacon & d'autres lui en firent voir l'absurdité.

Au reste , il seroit assez difficile de prononcer sur les vrais sentimens de cette femme en matiere de religion. En la suivant dans toute sa conduite , on la voit toujours employer l'esprit tortueux de la politique , & jamais la noble franchise de la vérité. Si Rome avoit pu servir à ses projets , elle se fût soumise sans peine au pouvoir du Souverain Pontife. Elle voulut être sacrée par un évêque de notre communion; mais il lui échappa de dire aux Dames d'Honneur, qui étoient auprès d'elle lorsqu'on l'oignoit des saintes huiles : « ne m'appro-  
» chez pas ; cette huile puante vous fe-

» roit mal au cœur ». Dans les troubles de la Hollande, elle ne cessoit de répéter combien cette Nation avoit tort de faire tant de bruit pour une Messe. « Voilà , » continuoît-elle indécemment, un beau » sujet de se gendarmer. Si l'on ne veut » pas y assister comme à un mystere , » qu'on y assiste comme à une comédie ». Un Prélat osoit un jour lui représenter, que, dans une occasion qu'il lui rappelloit, elle avoit plus agi en politique qu'en Chrétienne. « Je vois bien, » dit-elle, que vous avez lu tous les » livres de l'Écriture, excepté celui des » Rois ».

Par une conduite pleine d'artifice ; cette Princeesse vint à bout d'accoutumer le peuple à tous les changemens qu'elle voulut introduire ; & la longueur d'un regne de quarante-cinq ans la mit en état de donner à la religion Anglicane une consistance qu'elle n'avoit pas même du tems d'Henri VIII ; car sous le regne de ce Prince, le schisme ressembloit plutôt à une innovation momentanée , introduite par des circonstances étrangères, qu'à un renoncement solide & réfléchi à la vraie Foi. Elisabeth n'eut point recours à la persécution ; mais

quiconque voulut troubler l'Etat par principe de conscience , fut sévèrement puni. Elle rappella de l'exil , & fit sortir des prisons tous ceux qui , sous le regne précédent , y avoient été envoyés pour cause de religion. Le chancelier Bacon se trouvant dans la chambre de la Reine lorsque ces prisonniers vinrent la remercier de leur délivrance , lui dit ; « il y en a d'autres à qui Votre Majesté » ne fait pas grace , & qui , depuis le » regne de Marie , sont toujours dans » les fers. Nommez-les moi , répondit-elle ; je vous promets de les délivrer sur le champ. Ils s'appellent Matthieu , Marc , Luc & Jean , répondit Bacon ; votre peuple attend leur liberté. Ils l'obtiendront , n'en doutez pas , répliqua-t-elle : je m'en occupe sérieusement ; mais je veux auparavant m'entretenir avec eux , & apprendre de leur bouche même , ce que je dois faire en leur faveur ».

Le Parlement lui envoyant des Députés , pour la supplier de se nommer un Successeur , ou de choisir un Epoux qui lui donnât des enfans dignes de régner après elle : « Je suis , dit-elle , » encore trop jeune pour faire mon

» testament , & trop vieille pour pren-  
 » dre un mari. D'ailleurs , je ne crains  
 » point de manquer de successeurs ; &  
 » je ne veux avoir d'autres enfans que  
 » mes Sujets ». Elle répondit à l'Am-  
 » bassadeur d'Henri III , qui lui faisoit ,  
 de la part de son Maître , des propo-  
 » sitions de mariage : « J'aimerois mieux  
 » épouser un Prince que je ferois Roi ,  
 » qu'un Roi qui me feroit Reine ». Sixte-Quint dit à un Anglois qui lui  
 » présentoit le portrait d'Elisabeth : « Vo-  
 » tre Reine gouverne son royaume avec  
 » beaucoup de bonheur. Il faudroit  
 » qu'elle devînt ma femme ; nous don-  
 » nerions au monde un second Alexan-  
 » dre ». Elle dit à son tour , en voyant  
 le portrait du Pape : « Si le Saint-Père  
 » faisoit couper sa barbe , je l'épouse-  
 » rois pour voir s'il a dit vrai ; mais ce  
 » seroit se donner à la fois trop de ri-  
 » dicules , que d'épouser en même  
 » tems un Grand-Prêtre , & une grande  
 » barbe ».

Lorsque Philippe II équippa cette fa-  
 meuse flotte , qui , sous le nom si peu  
 mérité d'*Invincible* , menaçoit l'Angle-  
 terre d'une invasion totale , Elisabeth  
 parut à cheval au camp de Tellebury ;

& parcourant tous les rangs avec un air qui annonçoit la fermeté de son ame , elle exhorta les soldats à se souvenir de leur devoir , de leur patrie & de leur religion. « Moi-même, ajouta-t-elle , je » vous conduirai à l'ennemi. Je fais que » je n'ai que le foible bras d'une femme ; » mais j'ai l'ame d'un Roi , & qui plus » est , d'un Roi d'Angleterre. Je périrai » plutôt dans le combat , que de sur- » vivre à la ruine ou à l'esclavage de » mon peuple ». Les vents & les écueils ayant combattu pour elle , une partie de la flotte Espagnole périt par la tempête ; & l'autre devint la proie des Anglois.

L'assassinat de Marie Stuard , Reine d'Ecosse , qu'Elisabeth osa commettre avec le glaive de la justice , est un des événemens les plus mémorables de ce règne. Marie avoit des droits à la Couronne d'Angleterre , comme descendante de Henri VII ; & dès-lors elle fut regardée comme une victime nécessaire à la sûreté de la Reine. On l'impliqua dans une conspiration ; & Elisabeth nomma des Commissaires qui lui firent son procès , & la condamnerent à perdre la vie. Cette Princesse, née peu de jours

• SUITE DE L'ANGLETERRE. 103  
avant la mort de son pere le Roi d'E-  
cosse, fut Reine dès le berceau. A six ans  
elle vint en France pour épouser le  
Dauphin , fils aîné de Henri II. Veuve  
de François II , elle reprit le chemin  
d'Ecosse ; & ce fut alors que s'éleve-  
rent , entre elle & Elisabeth , ces se-  
mences de discorde & de jalousie , qui  
devinrent si funestes à Marie Stuard.

Vous aimerez , Madame , la peinture  
du départ de cette jeune Souveraine, &  
de sa douleur lorsqu'elle quitta la France,  
le seul théâtre où la fortune l'ait favori-  
sée d'un sourire. Après avoir fait de tris-  
tes adieux à ses serviteurs, l'ame accablée  
de chagrins , les yeux baignés de lar-  
mes , Marie fixa ses regards sur les  
côtes du royaume , & ne cessa d'y por-  
ter la vue, tant qu'elle put les apperce-  
voir. Plongée dans la tristesse , elle pré-  
vit dès-lors cette suite de malheurs qui  
répandirent tant d'amertume sur le reste  
de sa vie ; & la voix entrecoupée de  
sanglots , elle s'écria : « adieu , France ;  
» adieu , pays chéri , que je ne reverrai  
» jamais » ! Elle ne permit pas même  
aux ténèbres de la nuit , de lui cacher  
cette terre de délices ; & elle ordonna  
que son lit fut portée sur le tillac. A la

pointe du jour , les côtes de France s'offrirent encore à sa vue ; & de si loin qu'elle les apperçut , l'accablement & la douleur lui arracherent de nouveaux regrets.

La Reine d'Angleterre avoit eu l'adresse d'engager les Ambassadeurs François à promettre qu'à l'avenir , Marie s'abstiendrait de prendre les armes & le titre de Reine de la Grande-Bretagne. Mais elle refusa de ratifier cette promesse ; & de là cette haine implacable , qui la conduisit à l'échafaud. Une rivalité d'une autre espèce animoit le cœur d'Elisabeth. Eprise d'une folle admiration pour sa propre personne , elle avoit un soin singulier de sa parure , & cherchoit , même dans un âge avancé , à se donner tous les agrémens de la jeunesse. Quoique très-inférieure pour les graces & la beauté , à la Reine d'Ecosse , elle avoit la foiblesse de se comparer à elle , & même de vouloir l'emporter.

Marie n'avoit que dix-huit ans quand elle quitta la France. La plupart des Princes d'Europe la demanderent en mariage. Elisabeth redoutoit cette union : elle eût même désiré que la Reine d'Ecosse se fût comme elle , soumise

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 105**  
aux loix du célibat. Marie la satisfît en partie ; elle renonça à toute alliance étrangere pour épouser un de ses Sujets. Elle en eut un fils qui fut dans la suite Jacques I, sous qui l'Angleterre & l'E-cosse furent à jamais réunies sous un même Maître.

La mort imprévue de son époux, dont elle s'étoit dégoûtée, fit naître des soupçons contre cette Princeesse ; & son mariage avec Bothwel , qui suivit immédiatement cette mort , laissera toujours une idée défavantageuse à sa réputation. Il est prouvé que Bothwel fut coupable de ce meurtre ; & l'on ne peut guere douter que la Reine n'y eût quelque part. Ses Sujets se révoltent ; Marie se retire en Angleterre ; & cette imprudence met le comble à ses malheurs. Elle demande à voir Elisabeth qui lui refuse une entrevue, sous prétexte que, chargée de l'assassinat de son mari , elle ne peut l'admettre en sa présence , sans faire tort à sa réputation. La Reine d'E-cosse essuie , pendant une longue captivité, les rigueurs de cette fiere rivale, & passe enfin de la prison à l'échafaud , en protestant toujours de son innocence.

On a voulu révoquer en doute l'a-



mour d'Elisabeth pour le célèbre Comte d'Essex , qui , comme vous savez , a fourni matière à l'histoire , aux romans , & même au théâtre de toutes les nations. On oppose l'inégalité de leur âge ; mais la conduite du Comte, quoique très-jeune , n'étoit-elle pas plutôt celle d'un amant heureux , que d'un simple favori ? S'il étoit contredit dans le moindre de ses desirs , il s'éloignoit du palais , & faisoit acheter cher son retour. S'il étoit malade, la Reine alloit le voir, s'affeyoit au chevet de son lit , & ordonnoit elle-même ses médecines , ses bouillons , &c. Il se perdit pour n'avoir pas assez ménagé cette Souveraine , aussi grande aux yeux de la politique , que petite aux yeux de la raison.

On dit que le Comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un soufflet ; & qu'au lieu d'appaîser sa Maîtresse par son respect, le fougueux Favori, portant la main à son épée, & jurant qu'il n'auroit pas souffert cet affront de la part d'Henri VIII, se retira transporté de fureur. Bientôt après il entra dans un projet de révolte qui fut cause de sa perte. Il ne voulut cependant jamais en convenir.

La Reine lui envoya des Commissaires pour l'entendre ; il osa les retenir prisonniers , & les menaça de la mort , s'ils cherchoient à s'évader. Il fut poursuivi , contraint de se rendre , & conduit à Westminster. Ses amis eurent la liberté de le voir , & lui conseillèrent de demander grace ; mais , protestant toujours de son innocence , il crut n'avoir point de pardon à solliciter. La sentence de mort , portée contre lui , fut exécutée dans la Tour de Londres ; & depuis ce tems , Elisabeth tomba dans une sombre mélancolie. Elle se plaignoit de ce qu'on avoit précipité ce jugement ; & quand on lui demandoit la grace des autres rebelles : « Ah ! » répondoit-elle , personne ne m'a parlé « en faveur du Comte d'Essex » ! Quelquefois elle se jettoit à terre ; & poussant de longs gémissemens , elle répétoit sans cesse ce nom chéri : Comte d'Essex , Comte d'Essex !

On a représenté au théâtre cet amour , comme une passion violente , jalouse , effrénée , mais tendre , indulgente , susceptible de toutes les foiblesses , prête à tout sacrifier pour l'objet aimé , & telle enfin que peut la fen-

# 108 SUITE DE L'ANGLETERRE.

tir une femme du vulgaire , éprise à soixante ans d'un jeune homme de vingt-cinq. Ce n'est point tout à fait là le tableau que nous représente la vérité de l'histoire. On y apperçoit , sans doute, une Reine sujette aux passions de son sexe , mais encore plus livrée aux foudres de l'ambition & aux soins du gouvernement ; plus jalouse du pouvoir que du cœur de son favori , redoutant ses conspirations plus que ses infidélités, & lui pardonnant ses succès en galanterie , plus que son crédit dans l'Etat.

Sous son regne & celui de ses prédécesseurs , l'autorité du Parlement d'Angleterre fut très-bornée , & celle des Souverains très-absolue. Elisabeth ne souffroit pas qu'il prît aucune connoissance des affaires ecclésiastiques , dont le soin lui appartenoit uniquement par le droit de sa suprématie ; & si quelque membre des Communes proposoit d'entrer en délibération sur cette matiere , il étoit réprimandé comme un sujet rebelle aux volontés de sa Souveraine. S'il s'avisait d'insister , on ne manquoit pas de l'arrêter au sortir de l'assemblée. Le pouvoir arbitraire de cette Princesse s'étendoit jusqu'à régler

la foi & la conscience de ses peuples. Elle dresseoit des articles de créance, qu'elle les forçoit d'admettre aveuglément ; & , ce qu'on n'avoit pas vu jusqu'alors , une femme se trouva Chef de l'Eglise. En conséquence de ce pouvoir illimité , les Anglois changerent quatre fois de religion sous le regne des Tudors : schismatiques sous Henri VIII, protestans sous Edouard VI, catholiques sous Marie , & fixés enfin , sous Elisabeth, dans la religion Anglicane.

Lorsque cette Princeesse demandoit au Parlement de nouveaux subsides, elle étoit toujours sûre de les obtenir, & les levoit de sa pleine autorité, sans le consentement des deux Chambres. Sa volonté tenoit lieu de loi jusques dans les jugemens criminels : aucun juré n'auroit osé absoudre un innocent, que la Cour étoit résolue de condamner ; souvent même le malheureux subissoit sa condamnation sans qu'on eût instruit son procès. De pareils traits, qui souleveroient aujourd'hui toute l'Angleterre, étoient soufferts avec une patience inaltérable, & regardés comme les actes d'une puissance légitime.

On suivit d'autres principes & d'au-

**110 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

tres loix, lorsque les Stuards furent blis sur le trône Britannique. Toutes taxes annexées par l'usage au don de la Couronne, furent mises au des usurpations les plus odieuses & plus injustes. On imposa au Souv l'obligation indispensable de demander les subsides ; & l'on s'arrogea le de les refuser. Il ne lui fut plus permis de régler la discipline ecclésiastique aucune partie du culte extérieur le consentement des deux Chambres. C'est à la secte des Puritains, & à qu'ils ont toujours fait paroître mettre des bornes & des entraves à la prérogative royale, qu'on attribua la stabilité de cette forme de gouvernement.

Si les Anglois furent asservis sous le joug d'Elisabeth, ils n'en furent moins puissans, ni moins industriels, ni moins entreprenans. C'est le résultat de leurs premiers voyages dans les diverses parties du monde, de leurs premières navigations au Nord & au Levant, de leurs premiers établissemens sur les côtes de la Guinée, de leurs premières colonies dans l'Amérique septentrionale. Il se forma parmi eux des Sociétés

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 111**  
ommerce, qui leur donnerent la  
eure marine de l'Europe ; & ils  
nt dès-lors cette supériorité sur  
qu'ils ne perdirent presque jamais.  
appliquerent aux arts & aux manu-  
res : ils considérèrent l'agriculture  
ne le premier de tous les biens ,  
ouvrirent des sources de richesses  
fécondes & plus durables , que les  
s de Golconde , du Mexique & du  
B.

e suis , &c.

*Londres , ce 23 juillet 1755.*



## LETTRE CCXII.

## SUITE DE L'ANGLETERRE.

JACQUES I, successeur d'Elisabeth fils de Marie Stuard, ne tira qu'un seul parti de l'état florissant, où il trouva l'Angleterre à son avènement à la Couronne. Quoiqu'issu de parens catholiques, il avoit embrassé la religion luthérienne formée. Il se croyoit un habile controversiste, un excellent théologien, pouvoit cette manie jusqu'au pédantisme. Il se piquoit aussi de bel esprit, aimoit sur-tout à jouer sur le mot. Volant un jour faire parade de son érudition & de son talent pour le polémique il indiqua au college d'Edimbourg une assemblée solennelle, où l'on devoit argumenter sur diverses matières en sa présence. La séance finie, le Roi se nomma les Disputans, dont les noms anglois signifient *Fils d'Adam*, *Bonsomme*, *Sable*, *le Jeune*, *le Rouge*, *le Roi*. Jacques discourut savamment sur les sujets de leur controverse; & ensuite faisant un commentaire sur le

eu à faire , s'appelle *Beau-Mén-*  
*ge*. Quelle merveille ! & précisé-  
ment il y avoit dans sa these de beaux  
songes , dont il s'est tiré avec  
honneur , en donnant de beaux dé-  
nis à son adversaire. Mais pour-  
quoi M. Sable n'est il pas entré dans  
les fables le premier ? Il en seroit sorti  
avec succès ; & je vois à présent que  
les fables ne sont pas stériles ; car  
évidemment celui-ci a montré , dans  
cette dispute, un esprit très fertile. M.  
Lune m'a paru fort vieux dans Aris-  
tote ; & M. le Rouge n'a point à rou-  
gir de la maniere dont il a soutenu  
son acte. A l'égard de M. le Roi , il a  
agité comme un Roi sur un sujet  
royal , c'est-à-dire , sur l'empire que  
l'on doit exercer sur les passions.  
Enfin , ajouta l'ingénieux Monarque,



#### 114 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Quelqu'un dit à Sa Majesté , qu'il avoit dans la compagnie un homme d'un très-grand mérite , mais d'une timidité si insurmontable, qu'il n'avoit osé se présenter devant cette auguste assemblée : c'étoit M. *Chartier*, principal du college. « C'est bien ! dit le Roi ; ce nom convient bien à son caractère ; car les chanceries contiennent ordinairement beaucoup de matières très-importantes ; cependant elles ne disent mot & ne se croient pas de parler ; mais elles fournissent à ceux qui le peuvent, de quoi dire de fort belles choses ».

Ce Salomon du Nord , car c'est ainsi qu'ils l'appelloient ses flatteurs , fut fatigué de ces ridicules calambours , & souhaita qu'on les mît en vers latins ; vous jugez bien que tous les poètes s'empressèrent à le satisfaire. Henri , qui l'estimoit peu , disoit de lui : « Je ne fais pas pourquoi on donne à ce Prince le titre de Salomon , si ce n'est parce qu'il est fils de David , joueur de luth ».

Marie Stuard, mère de Jacques , avoit eu un commerce de galanterie avec David Rizio , musicien , que son mari jaloux fit assassiner.

Les Catholiques s'étoient réjoins

**ITE DE L'ANGLETERRE. 115**  
d'Elisabeth , dans l'espérance  
ls de sa rivale leur seroit plus  
e ; mais se voyant trompés  
r attente , ils entreprirent , dans  
se conspiration des poudres , de  
e en même tems du Roi , de  
e Royale , des Ministres & du  
nt. Ils louerent une maison  
hoit à la salle de Westminster ,  
rent le projet d'y creuser une  
our la faire sauter un jour que  
monde devoit y être assemblé.  
d même parut favoriser leur  
ffe. Une cave située sous cette  
lle se trouva libre ; ils y place-  
te barils de poudre qu'ils cou-  
le fagots ; & pour éviter toute  
r , ils en laisserent les portes  
t. Une lettre ambiguë , écrite  
Conjuré ; est remise entre les  
u Roi qui en démêle le vrai  
conspiration se découvre ; &  
est puni. L'histoire du monde  
peu d'exemples d'un projet si

aliéna principalement les An-

116 SUITE DE L'ANGLETERRE  
rence pour ses favoris , qu'il  
néanmoins , comme une fem-  
son amant pour un autre. I  
voyage d'Ecosse en Angleterre  
frit que les Dames se tînssent à  
devant lui , & joignit à ce pro-  
galant , les propos les plus ou-  
contre les femmes en général  
tre la passion qu'elles nous in-  
naturellement. Il ajouta publ-  
des réflexions personnelles co-  
ri IV , au sujet du penchant qu-  
commun avec tant de héros  
sexe adorable. Ces discours in-  
fort les Angloises, qu'elles ne  
plus de mesure en parlant de  
leur Souverain.

Robert Carre , dont la for-  
rite d'être remarquée , paroît  
âgé de vingt ans , avec une fig-  
mante. Le lord Hay , à qui il  
commandé , connoissant la  
Roi pour la beauté , la jeune  
graces extérieures de notre se-  
Carre , dans une fête de chev-  
présenter à Sa Majesté son b-  
sa devise. Pendant que le jeu-  
s'approche du Monarque , il  
le jette par terre , & lui casse

, le duc de Rochefort, donne l'ordre de la Jarretière, l'ad-  
u Conseil ; & sans lui assigner un  
particulier, lui confie la direc-  
suprême de toutes les affaires du  
me. Les richesses sont accumulées  
tête de ce Favori ; & tandis que  
ministres sont embarrassés de trou-  
les fonds pour entretenir la ma-  
surchargée du gouvernement,  
es, d'une main prodigue, comble  
sors son inutile & frivole créa-  
Le jeune homme ne fait point  
er de sa fortune ; & s'étant souillé  
empoisonnement pour plaire à sa  
ie, il est enfermé avec elle dans  
ur.

George Villiers lui succede dans les  
es graces de son Maître. C'étoit ce  
ux Duc de Buckingham, si connu  
toute l'Europe par les agrémens

# 118 SUITE DE L'ANGLETERRE.

la Comtesse de Sherewsbury. L'époux qui jusqu'alors n'avoit jamais troublé les amours de sa femme, s'avisa de s'offenser, & se fit tuer pour venger son honneur. On dit que la Comtesse, déguisée en page, tenoit le cheval du Duc pendant le combat, & que pour récompenser la valeur de son amant elle le reçut dans son lit, le même soir avec la chemise encore teinte du sang de son mari.

Buckingham mit dans la tête du Prince de Galles, qui fut depuis l'infortuné Charles I, d'aller, déguisé & sans suite faire l'amour dans Madrid à l'Infante d'Espagne, dont on ménageoit alors le mariage avec ce Prince. Il l'accompagna dans ce voyage; mais étant lui-même devenu amoureux de la Duchesse d'Olivarez, il outragea de paroles son époux, rompit l'hymen projeté avec l'Infante, & ramena le Prince en Angleterre aussi précipitamment qu'il en étoit parti.

Je ne fais où j'ai lu que ce même Favori, chargé de faire la demande d'Henriette de France pour Charles I, avoit su plaire à Anne d'Autriche, mere de Louis XIV; qu'elle combattit à la vérité

favorablement écouté. Une seule  
e, dit-on, échappa à la Reine, ce  
de lui envoyer secrètement, la  
e de son départ, des ferrets de  
ians, que le Roi venoit de lui don-

Ce présent, & le mystère avec le-  
il se fit, persuaderent Buckingham  
étoit aimé, & qu'il n'avoit man-  
d'être heureux, que faute de har-  
e & d'occasion. De-là toutes les  
s qu'il fit à Amiens, où il eut avec  
eine une entrevue pendant la nuit.  
s il fallut se résoudre à quitter sans  
ès un pays, où les belles mains qui  
ortoient le sceptre, avoient mis le  
rdre dans son cœur.

C'est sous le regne de Jacques I, que  
eut naissance les deux fameuses fac-  
s, si connues dans l'histoire d'An-  
erre, sous les noms de Whigs &

120 SUITE DE L'ANGLETERRE.  
d'une troupe de brigands qui  
geoient alors la Grande-Bretagne  
de ces deux partis soutenoient l'  
rité royale; l'autre défendoit les  
leges du peuple. Les Toris domir  
dans la Chambre des Pairs , les  
dans celle des Communes. Ce  
mal à propos néanmoins , qu'on  
buerait , aux premiers , une foun  
constante , & aux autres , une o  
tion toujours soutenue aux volon  
la Cour. Les uns & les autres ont  
à cet égard , selon que l'intérêt a  
qu'ils fussent pour ou contre le  
tere. On ne peut pas dire qu'ils  
entièrement éteints en Anglete  
quoique leur nom paroisse l'être.  
subsistent encore , mais incorpor  
fondus , pour ainsi dire , dans les  
partis qui ont réuni ou absorbé to  
autres ; savoir , les Toris dans le  
de la Cour , & les Whigs dans l'O  
sition.

Jacques I , par son entêtement  
le pouvoir absolu , peut être re  
comme l'auteur de tous les maux  
ces deux factions ont causés da  
Grande-Bretagne, Ce Prince ayan

able deux Evêques, mit en question  
 s'il ne pourroit pas, sans toutes les formalités du Parlement, prendre l'argent  
 de ses Sujets lorsqu'il en auroit besoin ?  
 Pourquoi, non, dit l'un d'eux ? Nous  
 ne respirons que par votre Majesté.  
 Vous êtes le souffle de nos narines ». L'autre évita de s'expliquer ; mais ;  
 pressé par le Roi, il répondit : » je  
 crois, Sire, que sans blesser aucune  
 loi, vous pouvez prendre l'argent de  
 mon Confrère ; car il vous l'offre ».

Jacques I eut deux fils, Henri &  
 Charles. Le premier mourut à l'âge de  
 dix-huit ans, emportant les regrets de  
 la Nation. Un jour on lui amena un  
 cheval extrêmement vif, seulement  
 pour le lui faire voir. Il voulut le mon-  
 trer ; on s'y opposa ; il fallut se rendre à  
 son desir ; & s'étant élancé sur le cour-  
 sier avec une agilité surprenante, il le  
 fit partir au grand galop. Après l'avoir  
 bien exercé, il le ramena au pas, & le  
 rendit à ses écuyers. Un Ambassadeur  
 de France étant venu prendre congé de  
 lui, le trouva dans l'exercice de la lan-  
 ce : « racontez à votre Maître, lui dit  
 » Henri, dans quelle occupation vous  
 » m'avez trouvé ».



Ce Prince aimoit beaucoup son le Duc d'Yorck ; mais il se plaisoit à contrarier sans cesse , en lui disant qu'il seroit d'Eglise. Lui ayant mis par sur la tête le chapeau d'un Evêque » vous étudiez bien , lui dit-il , je » ferai Archevêque de Cantorb. Charles piqué jetta le chapeau à terre & le foula aux pieds avec fureur , & répondit à son frere : « gardez-le » vous , si vous voulez ; car pour » je veux être Roi ». Il le fut en sous le nom malheureux de Charles

Sakespear , si célèbre par les beautés & les défauts de ses tragédies ; Bacon si connu par ses dignités , sa chute & l'étendue de ses connoissances ; Fauchet qui a traduit le Tasse avec une naïveté & une exactitude , une élégance qui nient dans son siècle , ont illustré le règne de Jacques I. Ce Prince lui-même composa plusieurs ouvrages , dans lesquels on reconnoît un génie au-dessus du médiocre. Bacon , Chancelier du royaume , au milieu des intrigues de la Cour & des occupations de sa charge trouva le tems d'être un grand philosophe , un bon historien , un écrivain élégant , Il fut , comme c'est l'usage ,

regne pacifique succede le gou-  
ernement orageux & sanglant de Char-  
les I. Le Parlement, déjà indisposé  
contre son pere, garde peu de mesures  
pour le nouveau Roi, dont toutes les  
exigences sont mitigées, combattues ou  
refusées. Lui-même est contraint de se  
renoncer sur la plupart de ses droits;  
si l'on accorde, plus on veut avoir.  
Le nombre-Basse s'empare de l'autori-  
té, la partie des Pairs s'absente; Char-  
les est à Londres; & la guerre civile  
est allumée. Huit batailles, quoique  
toutes avantageuses au parti du  
Roi, ne peuvent ni abattre, ni  
arrêter la révolte, & un nouvel appui  
se fortifie dans la personne de  
Charles II.

Charles II. homme, né d'une bonne & an-  
cienne famille, mais fils d'un second  
mariage, hérita qu'un bien médiocre,  
ses déréglemens eurent bientôt dis-  
sipulé son bien. On raconte qu'à l'âge de trois ans,  
il passa un marchand d'estampes,  
qui lui fit quelques-unes, parmi les-  
quelles étoit le portrait du Prince Char-

#### 124 SUITE DE L'ANGLETERRE.

les, & le jetta au feu; ce trait fut regardé comme un présage de la haine, qu'il devoit porter un jour à ce Monarque.

Cromwel étant en France, fut présenté au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre lui donna sa main à baiser, & dit en le regardant : « son air me plaît ; & » si sa physionomie ne trompe point » il sera un jour un grand homme. » L'Anglois se promenant avec un ami Vincennes : « voilà, lui dit ce dernier » un château qui a servi de prison aux » Princes. Je le sais, répondit Cromwel » mais il ne faut toucher les Princes » qu'à la tête ».

La dévotion succéda aux désordres de sa jeunesse : la même ardeur de tempérament, qui l'avoit porté à l'excès de plaisir, distingua ses pratiques religieuses. Il donnoit dans tout ce qu'on appelle illuminations, visions, révélation. Il se vit obligé pour vivre, d'acquiescer à une ferme, & fit, durant quelques années, son occupation de l'agriculture ; mais les longues prières qu'il récitoit tous les matins à sa famille, & qu'il recommançoit l'après-midi, lui laissoient trop peu de tems pour ses affaires temporelles : ses dettes & sa

embarras ne firent qu'augmenter. Il se proposoit de passer dans les colonies ; mais malheureusement quelques obstacles s'y opposerent. Bientôt même il fut choisi pour Député de la ville de Cambridge, & prit place au Parlement.

Cromwel étoit dans sa quarantieme année, lorsqu'il embrassa la profession des armes. Son génie lui tint lieu de maître & d'expérience : il devint bientôt un excellent Officier. Etant Colonel, il s'attacha à remplir son régiment de fanatiques, dont l'enthousiasme étoit vivement excité par celui de leur Chef. Il prêchoit, prioit, combattoit, & savoit récompenser & punir. Du commandement inférieur, il s'éleva rapidement aux premiers grades ; & ses talens semblerent toujours se développer dans la même proportion que son rang. Ce fut par ses conseils, qu'on établit une nouvelle discipline dans l'armée, où les pratiques propres à nourrir le fanatisme furent observées avec le même soin, que celles qui regardent l'ordre militaire. Les Officiers eux-mêmes exerçoient les devoirs de Prêtres ou de Ministres ; & dans les intervalles de l'action, ils étoient oc-

## 126 SUITE DE L'ANGLETERRE

cupés de sermons, d'exhortations de prières. Leur zèle étoit encore passé par lui du Soldat : on entend le chant des chaumes se mêler au bruit des instrumens de guerre ; & cette armée d'entailles se faisoit nommer l'Armée sainte.

Celle du Nord étoit gouvernée sur les principes de l'art militaire. Je porterai à cette occasion un édit Charles I, qui ordonne le rétablissement de l'ancienne marche des Glois, qu'on dit être encore en usage aujourd'hui pour leur infanterie. Voici les propres termes de l'édit : « La coutume des nations a toujours été d'employer une forme constante de marche, qui distinguât un peuple d'un autre ; & comme la marche Anglaise recon nue par les étrangers étoit pour la meilleure, étoit, par la négligence des tambours & par la longue discontinuation, si fort déclinée de son ancienne gravité, qu'elle paroissoit en danger de se perdre nous avons jugé à propos de la rétablir par le présent édit. En conséquence nous ordonnons à tous les tambours de notre royaume, d'

es Rois s'occupaient à jeter  
ridicule sur l'armée de Cromwel,  
songer combien ils devoient plu-  
a redouter. Le Roi battu par-tout,  
gré les plus grands efforts de valeur,  
contraint de se mettre entre les  
des Ecoffois, qui le livrent enfin  
ouvoir des Parlementaires. Crom-  
leve le masque, & demande la pu-  
on du sang que ce Prince a fait ré-  
lire. Charles est accusé de plusieurs  
es, qui tous paroissent tendre au  
otisme, comme d'avoir pris les  
es contre ses propres Sujets, fait  
riser les membres du Parlement,  
des impôts sans le consentement  
Communes, & extorqué l'argent  
es peuples. On lui reproche son  
hement à l'Episcopat, sa sévérité  
rs les Presbytériens, & f dé-  
ment tronqué sur le Pad e.

## 128 SUITE DE L'ANGLETERRE.

s'opposent à ces vues illégitimes sanguinaires ; mais les Chambres elles-mêmes dispersées par les ordres du Tyran. Pride , autrefois charret devenu Colonel , en fait enfermer de quarante membres , & en écarte viron cent autres. Cet attentat fut tenu en plaisanterie ; on l'appella la dégradation du Colonel Pride. Enfin on n'arrête ces furieux ; le procès du Tyran & sa perte sont résolus.

La Chambre-Haute , composée de seize membres , s'y oppose inutilement. Les Communes s'emparent de l'autorité , & suivent leur entreprise. Cette présomption n'est point le partage des honnêtes seuls : une femme du Comté d'Hereford admise au Conseil de Guerre , communique aux Officiers une révélation assure que leurs mesures sont ratifiées par le Ciel. L'imposture & la fraude appellent les convulsions à leur secours pour séduire le peuple. Ces fausses prophéties , nées dans l'irréligion & l'athéisme , paroissent à leur tour sur la scène , & y jouent leur rôle. Une jeune fille , instruite par ses parens dans l'art d'épouvanter le vulgaire par d'affreux

contorsions, est produite dans l'assemblée, & déclare que la volonté divine est que le Parlement sévisse contre le Roi, & hâte son jugement. Harrisson, fils d'un boucher, alors Colonel, est envoyé avec un détachement, pour conduire le Monarque jusqu'à Londres. Ce Prince s'attend à être assassiné. On lui ôte toutes les marques de la souveraineté; ses domestiques ont ordre de le servir sans cérémonie. Il paroît choqué d'abord de quelques traits durs & familiers. « Rien, dit-il, n'est plus abject, que la Majesté méprisée ».

Le jour fixé pour le jugement, lorsqu'à l'appel des membres, on en vint au nom de Fairfax, une voix se fit entendre du milieu des spectateurs, & s'écria : « il a trop d'esprit pour être ici »; & quand on lut l'accusation contre le Roi au nom du peuple d'Angleterre, on entendit crier par la même voix : « pas » une dixième partie du peuple ». On alloit faire feu sur la loge d'où partoient ces paroles, mais on reconnut que c'étoit miladi Fairfax elle-même, qui avoit eu la fermeté de les prononcer.

Charles refusa de reconnoître la jurif-



230 SUITE DE L'ANGAETERRE.  
diction de cette troupe de forcené  
courage & sa tranquillité d'ame-  
rant ce dernier période de sa vie, si  
admirables, & ne se démentirent  
Les soldats, excités par leurs  
rieurs, se laisserent engager, qu'  
avec peine, à demander haute  
justice. « Pauvres malheureux,  
» Roi, un peu d'argent vous en-  
» dire autant contre vos Chefs.  
peuple au contraire faisoit des  
pour sa délivrance, & versoit de  
mes à son aspect. Un soldat imple  
haute voix le secours du Ciel pou  
fortuné Monarque, est chargé de  
par son Officier sous les yeux mêm  
sa Majesté, qui se contente de r  
senter avec douceur, que le chât  
excede l'offense.

On voulut bien accorder à ce F  
un intervalle de trois jours entre l  
tence de mort & son exécution; &  
remarqua que pendant les trois nu  
dormoit à son ordinaire, quoiqu  
bruit des ouvriers qui dressoient l'  
faud, retentît sans cesse à ses orei  
Je tire le voile sur le reste de c  
freux tableau : l'impression qu'il fit

plus grande partie du peuple , fut prodigieuse. Si l'on en croit quelques relations , plusieurs femmes enceintes se délivrèrent de leur fruit avant le terme. D'autres furent saisies de convulsions. D'autres enfin entrèrent dans une mélancolie , qui les accompagna jusqu'au tombeau. Qu'un Parlement représentant le corps de la Nation , eût chargé de fers son Roi légitime , l'eût fait asséoir sur la sellette , qu'il l'eût interrogé , refusé d'entendre ses défenses , jugé & condamné , c'est à quoi on ne pouvoit réfléchir de sang froid. Quand on songe à ce nombre de têtes augustes , que l'Angleterre a vu tomber sous le glaive de la justice , on regrette que cette partie de son histoire ne soit point écrite par le bourreau , qui a recueilli leurs dernières paroles.

Le corps de Charles fut déposé dans la chapelle de Windsor , d'où l'on dit qu'il fut transféré secrètement , par les Royalistes , à Westminster dans la sépulture des Stuarts. Suivant une tradition , fautive sans doute , lorsqu'en vertu d'un Bill du Parlement , on devoit exhumer le cadavre de Cromwel , pour être

### 132 SUITE DE L'ANGLETERRE.

ignominieusement traîné & attaché au gibet, on prit celui de Charles I, qu'on avoit mis à sa place. La preuve qu'on en apporte, est que lorsqu'on détacha la tête pour être plantée sur un piquet, elle étoit simplement cousue aux épaules. Les uns disent que cette erreur, qui mit le comble à l'ignominie de la royauté, avoit été préparée par Cromwel même ; d'autres, que ce fut un dernier trait de la rage des Puritains à la vue du rétablissement de la Maison Royale.

Quoi qu'il en soit, l'Eglise Anglicane a consacré à l'honneur de Charles I, une fête annuelle, & établi un jeûne général avec un long office, en expiation de la mort de ce Prince. On y prie Dieu « de ne pas redemander à l'Angleterre » le sang de ce saint Roi, qui, marchant » sur les traces de son Divin Maître, est » mort en priant pour ses assassins & » pour ses bourreaux ». On assure que dans sa prison, il dit au Prince de Galles, quelques jours avant sa mort : « j'ai bien » examiné la religion établie en Angle- » terre ; & je la trouve la plus parfaite » qui soit au monde, non-seulement

lres, la statue équestre de ce Mo-  
ue, regardant précisément le lieu  
fut décapité. Dans la chaleur de  
volte, ce monument fut mis à  
here, & adjudé à un ouvrier, qui  
ença qu'il alloit en faire des man-  
de couteau. Il vendit en effet des  
eaux à manches de bronze, qui  
ichirent en peu de tems, chacun  
ant avoir quelques débris de cette  
e. Cependant le coutelier, pré-  
int qu'il pourroit un jour en tirer  
de profit, l'avoit enterrée dans  
jardin; & lors du rétablissement  
Charles II, il la donna à ce  
ce, qui la fit mettre sur un nou-  
piédestal, dans la même place  
le avoit occupée. Une des faces de  
iédestal représente une couronne  
nes, que deux génies paroissent

#### 134 SUITE DE L' 161 TERRE.

catastrophe de ce que infort

Sa mort avoit le champ lit  
Cromwel. Charles II fit d'abord  
ques tentatives ; mais il courut lui  
me les plus grands dangers. La pei  
mort fut prononcée contre tous  
qui lui donneroient un asyle ; &  
promit une forte récompense à  
conque le livreroit au Protecteur  
est contraint de se réfugier che  
payfan qui le reçoit & lui est fidele  
rant plusieurs nuits , il n'a d'au  
que de la paille ; pour se cacher  
il reste vingt-quatre heures sur un  
chêne , & voit sous ses pieds de  
dats empressés à le chercher. De  
se rend chez le Colonel de Lan  
passe pour le domestique de sa  
dans un voyage qu'il fait avec ell  
environs de Bristol. Il prend diff  
déguisemens , manque d'être de  
vert plusieurs fois ; & enfin , après  
tres aventures aussi romanesques ,  
rive heureusement sur les côtes  
Normandie.

Cromwel n'avoit plus qu'un  
faire pour se rendre absolu : c'éto  
casser le Parlement , qui , de son

SUITE DE L'ANGLETERRE. 131

songeoit à se rendre perpétuel. Il va à l'assemblée, accompagné de trois cens soldats. On en place quelques-uns à la porte de la salle; d'autres sous le portique & sous les degrés. Il entre, écoute tranquillement les questions qu'on y agit; & se levant ensuite brusquement, charge cette Compagnie des plus violentes accusations, lui reproche la tyrannie, son ambition, ses oppressions, ses vols publics. Puis frappant du pied, signal auquel les soldats devoient paroître, il commanda à tous les membres de sortir. « Le Seigneur » vous a rejettés, leur dit-il; il a choisi » d'autres instrumens pour achever son » ouvrage. Retirez-vous; faites place » à de plus honnêtes gens, qui seront » fideles à leur devoir ». Il en prit un par l'habit: « tu es, lui dit-il, un cou- » reur de filles; à un autre, tu es un » adultere; à un troisieme, tu es un » ivrogne & un gourmand. Toi, un » voleur, dit-il à un quatrieme »; & ayant fait vider la Chambre par les soldats, il sortit le dernier, & ferma la porte.

Si l'on s'arrêtoit à ces objets d'hor-

136 SUITE DE L'ANGLÈTERRE.

reur , si l'on ne connoissoit que c  
sanglante anarchie & cet abus de to  
les loix , quel homme ne présage  
point la ruine certaine de ce royaume  
Mais vous verrez que c'est précisément  
de cette anarchie , qu'est sorti l'ordre  
& que du sein même de la discord  
de la cruauté , sont nées la paix i  
rieure & la liberté publique.

Un des plus-étonnans contrastes  
l'esprit humain , est l'autorité que  
Cromwel dans les Parlemens & c  
les armées , avec ce galimathias  
surde & dégoûtant , qui régnoit  
tous ses discours. Ils sont au-dessous  
ce que les prophètes des Cévennes  
jamais prononcé de plus bas & de  
extravagant. Ce sont des expressions  
qui n'ont point de sens , & des termes  
de la plus vile populace. C'est  
qu'il parloit dans le Parlement & c  
la chaire ; & peut-être , à la honte  
hommes , est ce ainsi qu'il falloit par  
alors ; car le jargon Presbytérien & c  
folie prophétique étant à la mode ,  
discours raisonnable n'auroit point  
des gens , dont l'enthousiasme a  
éteint la raison.

Cet homme cruel s'amusoit à faire des bouffonneries , même dans les occasions les plus sérieuses. Avant le procès du Roi , les Chefs Républicains s'étoient assemblés pour régler la forme du gouvernement qu'on devoit substituer à la monarchie , Cromwel , dans un accès de gaieté , jeta un couffin à la tête d'un des membres du Conseil. Celui-ci voulut riposter ; mais Cromwel , pour éviter le coup , se précipita sur les degrés , & pensa se blesser. Lorsque la Haute-Cour de Justice signa la sentence de mort de Charles I , Cromwel , prenant la plume à son tour , noircit d'encre le visage d'un des Juges , qui lui rendit la même plaisanterie. Cette Cour , ainsi que le Parlement , n'étoit remplie que d'artisans & de personnes de la lie du peuple , tous fanatiques & illuminés.

Le Protecteur se débattant pour accepter la couronne & le titre de Roi que lui offroit une partie de la Nation , il y eut une négociation particulière , pour marier la plus jeune de ses filles avec Charles II , alors exilé , & privé de tout espoir de recouvrer son royaume. Cette affaire fut concertée avec le Comte



d'Orrery , qui non-seulement avoit gagné la confiance de Cromwel , que Charles lui-même avoit chargés de pleins pouvoirs pour conclure ce traité. Il en fit la proposition au Parlement qui parut d'abord la recevoir avec plaisir ; mais après avoir fait quelques tours dans la chambre , en réfléchissant en lui-même : « jamais , dit-il , Cromwel » Stuard , ne pourra , ni ne voudra » pardonner la mort de son père » est d'ailleurs si débauché , qu'il » perdrait tous ».

Après le décès de Cromwel , son fils , fut élu son successeur , & reçut , en cette qualité , des ordres de tous les ordres de l'Etat , & fut féliciter sur cet événement. Il n'eut pas , dans toutes les troupes , un régiment qui lui refusât son service , & de tout côté , son pouvoir parut dement établi ; mais manquant de force pour s'y maintenir , il fut dépouillé de sa puissance ; & les Anglois fatigués de troubles , se réveillèrent en faveur de Charles , & reprirent le joug royal.

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 139**  
dissément de la famille royale ; & avant d'aller à Pézenas , il fut introduit ,  
un nom emprunté , chez le prince  
Monti , gouverneur du Languedoc.  
Prince qui ne le connoissoit pas , lui  
dans la conversation : « Olivier  
omwel étoit un grand homme ;  
mais son fils Richard est un imbécille ,  
n'avoir pas su profiter de la for-  
ce & des crimes de son pere ».  
Lors qu'on apprit que Charles II ve-  
prendre possession de la Couronne  
d'Angleterre , le peuple charmé de re-  
voir son Maître , donna des marques  
vives de sa joie. On prétend que ,  
les premiers transports de leur  
joie , des ivrognes convinrent de boire  
sur sang à la santé de Sa Majesté , &  
de couper chacun un morceau de leurs  
côtés , pour le faire griller & le manger  
en l'honneur du Monarque : ce qui fut  
exécuté sur le champ.  
Après être arrivé au trône , le premier soin de  
Charles II étoit de venger la mort de son  
père. Il fit faire le procès aux Juges qui  
l'avoient condamné ; & dix des plus cou-  
pables furent mis à mort , sans donner au-  
cune marque de repentir. La plupart

140 SUITE DE L'ANGLETERRE.  
étoient des enthousiastes , & p  
tous gens de la plus basse naissanc

Charles n'étoit pas encore ma  
n'auroit pas trouvé une alliance c  
nable pendant sa disgrâce ; &  
son arrivée dans ses États , il ne  
occupé que des moyens d'affu  
tranquillité de son regne. Voul  
procurer un successeur , il jetta le  
sur l'Infante de Portugal , dont  
ception se fit à Londres avec  
grande magnificence. Ce mari  
diminua rien des intrigues amou  
auxquelles ce Prince se livroit sa  
nagement. Lui & son frere ,  
d'Yorck , qui fut depuis le dév  
ques II , entretenoient un serrai  
breux , où ils recherchoient me  
Duc d'Yorck sur-tout , la beauté  
variété. Je crois , disoit le Roi ,  
ce point , paroissoit plus délicat  
Duc , « je crois que le Confess  
» mon frere lui donne ses Ma  
» pour pénitence ».

Les profusions qu'entraînoie  
galanteries , eurent bientôt ép

Louis XIV souhaitoit ardemment de  
r'avoir en sa possession. Ce trafic hon-  
teux fit perdre au Roi d'Angleterre l'es-  
time de son peuple. Le Comte de Cla-  
rendon fut soupçonné d'avoir participé  
à ce vil marché ; & ayant fait bâtir  
dans ces circonstances un hôtel somp-  
tueux , la critique le nomma *l'Hôtel de  
Dunkerque*.

C'est ce même Clarendon , qui ,  
Chancelier du royaume , fut allier l'at-  
tachement le plus sincere à son Souve-  
rain , avec le zele le plus courageux  
pour la liberté , & osa s'opposer au tor-  
rent d'une Nation enthousiasmée , qui  
prioit le Roi & son Ministre de vouloir  
bien être absolus. Charles ne put lui  
pardonner cette résistance ; & ce ser-  
vice immortel ne fut point senti par  
ses contemporains , qui virent avec plai-  
sir éloigner des affaires , le seul homme  
qui auroit pu corriger le mauvais gou-  
vernement de son Maître. Le Comte ,  
banni de son pays , peu digne alors de  
le posséder , se retira en France , &  
fixa son séjour en Normandie , où il  
composa son histoire admirable des  
guerres civiles d'Angleterre.

Le Duc d'Yorck étoit odieux aux An-

## 142 SUITE DE L'ANGLETERRE.

glois, parce qu'il faisoit professio  
la Religion Catholique; mais malg  
efforts de ses ennemis, il jouiss  
toute l'autorité. Son frere, entière  
livré à ses Maîtresses, se reposoit  
de l'administration des affaires; &  
plaisans disoient à ce sujet: « la Cha  
» des Communes ne veut pas q  
» Duc d'Yorck regne après la mo  
» Roi; mais le Roi, pour lui faire p  
» le fait régner de son vivant ».

Charles, après bien des difficu  
étant venu à bout d'appaier la  
sance du Parlement, entreprit d'a  
ler tous les privileges dont jouiss  
les principales villes du royaum  
commencer par la capitale. Londr  
forcée de remettre les chartes ent  
mains du Monarque; & son exe  
entraîna les autres villes, qui conf  
rent à n'avoir que les immunités  
plairoit à sa Majesté de leur acco  
Le Parlement étoit alors si dévo  
ses volontés, qu'il fut surnommé  
*Pensionnaire.*

Celui qui lui succéda n'apporta  
les mêmes dispositions aux vues d  
Cour. Le fruit de sa premiere délit  
tion fut de supplier le Roi d'éloign

l, pour exclure le Duc du droit à la  
ffion; mais le Roi cassa cette affem-  
& en convoqua une nouvelle qui  
fut pas plus favorable. Charles fut  
les réduire en armant les Torris  
e les Whigs; & l'on ne vit plus  
e troupe d'esclaves, qui baïsoient  
in qui les chargeoit de fers. La So-  
des marchands de Londres, dans  
e de s'attirer la protection du Sou-  
n, lui érigea une statue; mais ce  
ament d'intérêt & d'adulation, dé-  
i par les sentimens unanimes, n'en  
int imposé à la postérité, qui le  
encore avec indifférence.

embrasement de Londres, l'insti-  
a de la Société Royale de cette  
, & l'établissement du Test sont  
époques remarquables du regne  
Charles II. Au mois de septembre  
1666 - 1666 la feu it dans la

**144 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
vage terrible dans cette capitale  
dant trois jours que dura l'incen-  
confuma quatre-vingt-neuf église  
nombre desquelles étoit la cathé-  
& plus de vingt mille maisons, ta-  
bliques que particulieres, qui form  
plus de six cens rues. Le Roi & l  
d'Yorck témoignèrent la plus viv  
sibilité pour les malheureux habi  
plongés dans la consternation ,  
duits au désespoir. On voyoit ces  
Princes continuellement à cheval  
nant des ordre pour arrêter le pr  
des flammes, lesquelles, malgré le  
grands efforts, réduisirent une in  
de familles à l'indigence, & fire  
monceau de ruines, de la ville la  
florissante de l'Europe. Cepend  
peuple ne se laissa point abattr  
cette calamité; & Londres sortit  
cendres avec plus d'éclat que ja  
On la rebâtit sur un nouveau plan  
rendit les rues plus commodés,  
spacieuses; & il fut défendu de s  
vir de bois pour la construction  
édifices.

La populace éleva généralemen  
clameurs contre les catholiques, c  
me auteurs de cet embrasement : cet  
l'impute

roduire contre les Papistes. Ce-  
nt on leur attribua encore cette  
ophe dans une inscription gravée  
e colonne calomnieuse au lieu  
où le feu avoit commencé.

Charles II fonda la Société Royale de  
es, dont le but est de perfection-  
sciences & de rectifier le langage.  
in de cette savante Compagnie  
orries des découvertes nombreu-  
des chefs-d'œuvres dans tous les  
s. Elle réunit les objets que notre  
mie Françoisse, celle des Sciences  
s Belles-Lettres se sont partagés;  
es sciences font son objet princi-  
m y admet des Gens de Lettres &  
udits; mais les Savans l'emportent  
us les autres. Le Roi, en instituant  
Société, fit tout pour l'honneur,  
n pour la fortune de ses Membres,  
urnissent seuls à toutes ses dépen-  
s paient d'abord un droit de bien-  
e, & contribuent annuellement de  
ou quatre guinées par tête, sans  
*me XVII.* G



compter les dépenses extraordinaires que les plus riches fournissent, selon le besoin. Sur ces fonds la Société a fait un cabinet d'histoire naturelle & une bibliothèque qui s'accroissent par les présens qu'elle reçoit de toute l'Angleterre. Chacun se fait honneur d'enrichir ce dépôt de tout ce que le hasard procure de plus singulier & de plus rare. Le lieu où s'assemblent les Académiciens, n'a ni grandeur, ni magnificence. C'est une salle longue, basse & étroite qui n'a de meubles qu'une table couverte d'un tapis vert, quelques sièges de marroquin, & des bancs élevés par derrière. Sur les murs, sont attachées des cadres, les attestations de plusieurs membres de la Société, en faveur de ceux qui se présentent pour y être admis. Si les Postulans sont des étrangers, ce sont des étrangers, membres de l'Académie, qui doivent fournir ces attestations; & elles demeurent exposées, jusqu'à ce que la demande soit admise ou rejetée. La Société a spécialement dans un comité de personnes choisies par les Académiciens. Le Président & les Secrétaires perpétuels sont toujours de ce no-

meurs lavans françois, tels que  
le Voltaire, de Jussieu, de Buffon,  
Mbert, &c. La Compagnie a pour  
une table rase en champ d'ar-  
avec un aigle pour cimier, deux  
s pour supports, & pour devise  
aroles : *nullius in verba*. Si j'en  
quelques Anglois qui m'ont parlé  
tte Société, on n'y trouve plus  
r d'hui qu'un esprit de système,  
génie méditatif, atrabilaire, qu'un  
bizarre, & une sombre imagina-  
plus de savoir que d'élégance,  
le bon sens que d'esprit, plus de  
e que de saillie, plus de profon-  
que de brillant. Tout y est philo-  
e, géométrie, compas, analyse,  
oxe, algebre, calcul. La raison  
urit jamais.

Serment du Test consiste princi-  
ment à déclarer qu'on ne croit  
à la présence réelle dans l'Eucha-  
Le refus de prêter ce serment en-  
: différentes peines, & sur-tout

148 SUITE DE L'ANGLETERRE  
l'exclusion de tous les emplois militaires. Charles II, en montant le trône, permit la liberté de conscience; & cette loi rendit les Catholiques habiles à posséder toutes les charges. La Cour leur étant favorable, auroient bientôt occupé le plus grand nombre; & par une suite nécessaire leurs voix l'auroient toujours emporté sur celles des Réformés. Les Protestants sentirent de quelle conséquence pour eux, de faire révoquer cette loi; & comme ils étoient en petit nombre, ils refusèrent d'accepter des subsides, tant qu'elle subsisteroit. Le Roi préféra l'argent à l'équité, & sacrifia son honneur à son intérêt, dont ses Maîtresses profitèrent à l'ordinaire. On fit alors un nouveau formulaire, auquel seroient obligés de souscrire tous ceux qui avoient du pouvoir dans le gouvernement & à la judicature. Ce formulaire, qui, sous le nom de Test Act, est encore aujourd'hui force de loi, doit principalement le Duc d'York. Le Prince ne pouvant le signer, suivant les principes de sa religion, fut obligé de démettre de sa charge de Grand Maître de l'artillerie, & d'abdiquer le commandement de la flotte Angloise.

qu'aucun Sujet du royaume soit  
yé au-delà des mers. Un magistrat,  
de rigoureuses peines, ne peut  
r au moindre particulier un ordre  
*habeas corpus*, qui oblige le geolier  
oduire les prisonniers dans la cour  
l'ordre porte le nom, & de certi-  
cause de l'emprisonnement. Si la  
n est à trente milles du Juge, cet  
e doit être exécuté dans l'espace  
ois jours, & de même, à propor-  
pour de plus grandes distances.  
ue prisonnier doit être accusé dès  
mier terme après sa détention, &  
au terme suivant. S'il est élargi par  
entence de la justice, il ne peut plus  
nis en prison pour la même faute.  
e loi, qui est particuliere aux An-  
leur fait préférer leur constitution  
à tous les autres gouvernemens.

## 150 SUITE DE L'ANGLÈTERRE.

prétexte que les Comédiens étoient au service du Roi, & faisoient partie de ses plaisirs. Un membre de la Chambre Basse demanda si c'étoient les Acteurs ou les Actrices, qui servoient aux plaisirs de sa Majesté. Le Roi qui, outre ses Maîtresses d'un rang supérieur, entretenoit des Comédiennes, ne prit point cette plaisanterie de bonne grace, & donna ordre à ses gardes de faire à quelque coupable quelque blessure, dont il restât la marque le reste de sa vie.

Les Communes indignées de l'outrage commis envers leurs membres, firent une loi qui rendoit la mutilation de crime capital ; les gardes qui avoient trop bien servi le sentiment du Monarque, furent déclarés incapables du pardon de la Cour.

Ce même Prince voyant un criminel au pilori, demanda de quelle faute on le punissoit ? « C'est, lui répondit-on, » avoir écrit contre vos Ministres » n'écrivoit-il contre moi, répliqua le Roi, il ne lui seroit rien arrivé.

Les choses depuis ont bien changé de face : les écrivains Anglois ont aujourd'hui la liberté d'élever une voix honorable contre le ministère ; & s'ils

rmées, non-seulement sont respon-  
s de leur conduite devant les tribu-  
suprêmes qui les approuvent ou  
s condamnent, les honorent ou les  
ffent ; ils ont des juges plus sévères  
re, qui sont les écrivains, nation-  
en effet dans la Grande-Bretagne.  
guerriers , nos négociateurs , nos  
strats, quelquefois plus malheureux  
coupables , en sont quittes , parmi  
, pour des quolibets, des épigram-  
, & quelques couplets de chanson  
ôt oubliés. Les Auteurs Anglois  
imitent, & ne nous valent pas  
ce petit genre ; mais en récom-  
, ils écrivent sur les affaires publi-  
, & sont à la fois hommes d'Etat &  
de Lettres. Ils dévoilent la témé-  
es entreprises , la fausseté des me-  
, & vengent leurs concitoyens

152 SUITE DE L'ANGLETERRE  
ministère Britannique comme un  
dage affreux , qui ne se soutient  
la corruption des mœurs & la  
des ames ; où les Candidats qui  
aux places , achètent les suffrag  
deniers publics ; où les Ministres  
côté , gagnent à prix d'argent c  
se font élire ; où ces derniers ai  
Ministres à vider les poches  
dont ils ont acheté leur élection

Telle est l'idée que donnent  
vernement d'Angleterre , les é  
qui remplissent les papiers de l  
de leurs réflexions patriotiques  
tres peignent les Ministres , tan  
mant des matelots pour faire de  
que le droit des nations ne peut j  
tantôt imaginant des systêmes po  
menter le nombre des ennemis  
en tems de guerre. L'interrup  
commerce , l'épuisement des fi  
la perte de leur crédit , le renve  
de leur constitution , les défa  
mer ou sur terre , allument , po  
Anglois , une guerre intestine  
leurs gazettes , leurs journaux  
brochures deviennent le cham  
taille. Ils se vengent de la Cou  
Ministres , auxquels ils attribue

, du respect & des égards que le  
Angleterre & ses Ministres n'y  
ont pas eux-mêmes. On fait de  
rien de satyres Louis XIV fut l'ob-  
jet même long-tems après l'entière dé-  
faite du parti Jacobite. Un Anglois,  
allé à Copenhague, fit paroître à  
Copenhague, au retour de son ambassade,  
une relation pleine d'observations saty-  
riques sur le Danemarck, dont le Roi  
fut alors dans la plus grande intimité  
avec la Cour d'Angleterre. Ce Prince  
donna ordre à son Ambassadeur, de de-  
mander à Guillaume III une réparation  
de la part de l'Ecrivain. « Gar-  
dez-vous bien, répondit le Monar-  
che, d'éventer cet ordre; il n'aboutit  
qu'à multiplier les éditions, &  
à augmenter le débit de l'ouvrage ».  
Les estampes excitent encore moins



154 SUITE DE L'ANGLETERRE  
blement déchirés sous les emb  
plus grossiers & les plus barle  
graveur cherche sur-tout à cont  
traits , qui rendent reconnoiss  
personnages qu'il veut immole  
sée publique.

La liberté de la presse est d'au  
nécessaire dans ce royaume ,  
Anglois se relâchoient sur cet a  
partie démocratique de leur gc  
ment seroit bientôt prêt d'exp  
la puissance monarchique. Les l  
& le Roi ont seuls intérêt à la p  
parce qu'elle fera toujours , p  
berté Britannique , le plus sûr  
d'éloigner sa ruine. Plus l'autor  
aura d'observateurs , moins el  
entreprendre contre les peuple

Les Anglois prétendent que l  
qui peuvent être la suite de  
cence , ne balancent pas les av  
« Pour s'en convaincre , dise  
» ne faut que jeter les yeux  
» foule de livres d'agrément ,  
» culent dans notre Isle , & do  
» ne sommes redevables qu'à ce  
» reuse indépendance. D'ailleur  
» me c'est le gouvernement rép  
» qui prévaut parmi nous , nous

SUITE DE L'ANGLETERRE. 155

» obligés , pour notre propre conser-  
» vation , d'avoir toujours les yeux ou-  
» verts sur le ministère , d'écarter tout  
» ce qui conduiroit au pouvoir absolu, &  
» d'assurer , par une attention vigilante ,  
» la fortune & la vie des Citoyens.

» De ces principes d'administration ,  
» il résulte que la liberté de la presse  
» doit être plus grande en Angleterre ,  
» que dans tout autre pays. La puissance  
» royale cherchant toujours à entre-  
» prendre sur celle du peuple , nous ne  
» devons rien négliger pour en empê-  
» cher le progrès ; & nous réussirions  
» mal , si nous n'avions pas un moyen  
» facile de sonner l'alarme dans toutes  
» les parties du royaume. Il nous faut  
» sans cesse exciter l'esprit national  
» contre les entreprises de la Cour ; & il  
» n'y a pour cet effet point de voie plus  
» efficace , que celle de l'impression.  
» Par son secours , tout le savoir , l'es-  
» prit , le génie de la Nation s'emploient  
» pour la liberté commune , & avertis-  
» sent chaque Citoyen des mesures  
» qu'il doit prendre pour sa défense.

» Nous ne devons point appréhen-  
» der les fâcheuses conséquences qui  
» suivoient les harangues d'Athènes &

**156 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

» de Rome. Un homme , dans son  
» net , lit seul & froidement. On ne  
» craindre , ni qu'il contracte l'effroi  
» siasme d'autrui , ni qu'il soit en-  
» par la véhémence de la déclama-  
» Quand même il prendroit , dans ses  
» lectures , une disposition à la révolte  
» il n'a pas sous la main & dans son  
» ment , l'occasion de la faire éclater.  
» La liberté de la presse , quelque  
» qu'on en fasse , ne peut donc être  
» des tumultes populaires. Quand  
» murmures & aux secrets mécon-  
» tens qu'elle peut faire naître ,  
» pas avantageux que , n'éclatant  
» paroles , ils avertissent à tems  
» nistère d'y remédier » ?

Les Anglois n'ont pas toujours usé  
de cette licence. La reine Elisabeth  
permit qu'aux villes d'Oxford , de  
bridge & de Londres d'avoir des  
meries , & défendit la publication  
tous les livres qui traitoient du gou-  
vernement. Ces mêmes défenses  
renouvelées sous le regne suivant  
nul ouvrage ne devoit paroître ,  
sans un sévère examen. Les Minis-  
tres d'Angleterre ont fait , depuis , de  
vains efforts pour rendre à la presse sa

ciennes entraves ; on a vu des imprimeurs arrêtés par ordre du Roi , & remis en liberté avec des dédommagemens considérables , que le gouvernement a été obligé de leur payer. D'autres ont intenté des procès aux Ministres même qui avoient donné de pareils ordres , & les ont gagnés avec dépens. L'Auteur , l'Editeur , l'Imprimeur d'un ouvrage licentieux ne peut être repris que par la loi ; & la loi , qui ordonne la peine du carcan contre les faiseurs de libelles , use d'indulgence lorsque le crime n'est que présumé , c'est-à-dire , lorsque l'intention seule peut être entrevue. Ainsi toutes les fois que l'Auteur ne nomme pas ceux qu'il attaque , il n'est pas censé coupable , quelque claire que soit l'allégorie.

Charles II mourut sans laisser d'enfans légitimes ; & malgré ce qui s'étoit passé pour exclure du trône le Duc d'Yorck , il y monta sans opposition. Il fut couronné sous le nom de Jacques II ; & comme la couronne étoit trop étroite pour sa tête , elle fut chancelante & prête à tomber pendant toute la cérémonie du sacre. Cette circonstance , jointe à la chute d'un carreau de vitre ,

158 SUITE DE L'ANGLETERRE.  
où étoient les armes de ce Prince  
regardée comme le présage d'une  
chaîne disgrâce.

Le Duc de Montmouth , fils naturel de Charles II , forma le projet de trôner ; mais ayant été battu par les troupes du Roi , il paya sa révolte la perte de sa tête. Jacques II , d'abord de cet ennemi , fait publier une déclaration , qui accorde la liberté générale de conscience , & enjoint aux Ecclesiastiques de la lire dans leurs assemblées. Le Clergé désobéit ; & le Roi envoie à la Tour les plus obstinés d'entre les Evêques.

Au milieu de ces contradictions la consolation de voir naître un héritier de son nom ; mais les Anglois refusent de le reconnoître. On conteste la grossesse de la Reine ; & Jacques , pour dissiper ces bruits , fait faire un interrogatoire en forme , où les dépositions de trente témoins constatent la certitude de l'accouchement. Ces témoignages parurent mendifiés ; & la supposée Prince de Galles s'accrédita de plus en plus. Vous vous rappelez cette chose si connue , *A Jacques disoit Louis*  
Les Protestans d'Angleterre vo

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 159**

que Jacques II faisoit ses efforts pour détruire leur religion, inviterent le Prince d'Orange son gendre, à venir les délivrer de la tyrannie d'un Roi catholique. L'Ambassadeur d'Espagne exhortant le Monarque à ne pas se livrer aux conseils des Prêtres : « quoi donc, répondit Jacques, votre Maître ne consulte-t-il pas son Confesseur ? Oui, sans doute, répliqua l'Ambassadeur, & c'est là précisément ce qui fait que nos affaires vont si mal ».

Le Prince d'Orange fut à peine débarqué en Angleterre, que l'infortuné Jacques II se vit délaissé de tout le monde, de sa fille même, la Princesse Anne, pour laquelle il avoit toujours eu la plus tendre affection. « Grand Dieu ! s'écria ce Prince ; prends pitié de moi ! Mes propres enfans abandonnent leur pere ». Vous connoissez la suite de ce triste événement, & la réception que fit Louis XIV à ce Prince malheureux, lorsqu'il arriva à Saint-Germain-en-Laye, accompagné de sa famille désolée. Les Communes déclarerent qu'il avoit violé les loix fondamentales de la Nation, & les traités qui lient les Souverains avec leurs peuples ; que sa

**160 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
fuite supposant une abdication réelle  
le trône vacant , les deux Chambrlans  
d'un accord unanime , avoient déposé  
Couronne au Prince d'Orange.

Ce seroit ici le lieu de vous  
connoître cette assemblée , non  
qu'elle étoit dans ces tems orageux  
mais comme elle existe dans la constitution  
actuelle. Je réserve cette matière  
pour la lettre suivante.

Je suis, &c.

*A Londres , ce 26 juillet 1755.*



## LETTRE CCXIII.

### VITE DE L'ANGLETERRE.

terme de Parlement, que le latin loi Angloise nomme *Parlamentum*, ranger, & vient sans doute du lan-normand, qui fournit encore au-j'hui le texte de toutes les vieilles. Ce seroit une curiosité peu utile, chercher la premiere origine ail-que dans l'italien *Parlar*, d'où s'est é le mot françois *Parler*, & de-là, *ment*. Quelques légistes Anglois le descendre du vieux jargon nor-l, *Parlar de la ment*, *Loqui ex mente*, que c'est un lieu privilégié, où on peut dire librement son avis, e contre le Roi, sans être censuré, quiété.

ette assemblée, espece d'image de tats-Généraux, comprend les trois es du royaume, le Clergé, la No-



162 SUITE DE L'ANGLETERRE  
premiere est composée du Roi,  
ces du sang, & des Seigneurs,  
Pairs, qui sont les deux Arc  
d'Angleterre, les vingt-quatre  
les Ducs, les Marquis, les Co  
Vicomtes & les Barons. Leu  
ne monte guere qu'à deux cen  
gue querelle des maisons d'Yo  
Lancastre ayant causé l'extin  
principales familles qui ont p  
ce sanglant démêlé.

Le droit d'entrer au Parle  
inhérent à la Pairie ; & il l  
également à la personne de co  
possede. Le Roi n'a pas le pou  
suspendre l'exercice ; il ne  
ôté que par un jugement de  
Pairs. Cette dignité est hé  
mais n'appartient qu'aux mâle  
défaut, le Roi peut y nommer  
elle n'est point attachée à u  
elle ne doit être regardée qu  
un titre honorifique. Pour a  
le nombre des Pairies, il fa  
cours des deux puissances. Les  
sont Pairs du royaume, ain  
Princes du sang & le Chancelie  
en cette qualité, qu'ils ont  
Parlement. Les Pairs pren

asseurs des hommes instruits, qui n'ont que le titre de Conseillers, sans aucune voix délibérative.

La Chambre-Basse comprend les Députés des cinquante-deux Comtés du royaume d'Angleterre, & ceux de plus de deux cens villes, bourgs ou villages qui ont droit d'en envoyer; ce qui fait environ cinq cens cinquante membres, parmi lesquels il n'y a point d'Ecclesiastiques. Ils choisissent entre eux un Président, qui, sous le titre d'Orateur, est comme l'ame de l'Assemblée, & l'organe de ses décisions. Aucun d'eux ne perd son droit de séance, que par le jugement de tous les autres; & ce jugement ne peut être ni réformé, ni suspendu par la Cour.

Le Roi a seul le pouvoir de convoquer le Parlement, de le proroger, ou de le dissoudre : sa durée n'est point déterminée. Sous le regne d'Edouard III, il fut fait une loi, qui en ordonne l'assemblée une fois l'an, ou plus souvent, s'il en est besoin. Une autre, sous Charles I, porte qu'il doit au moins exister pendant quinze jours, & ne peut être dissous avant ce terme; une autre, qu'il ne doit pas durer plus de trois ans;

## 164 SUITE DE L'ANGLETERRE.

& une autre enfin, qui le déclare p  
tuel; mais cette dernière n'eut lieu  
tant que la puissance royale fut o  
mée par la démocratique. Une o  
nance donnée sous la Reine Anne, f  
plus longue durée à sept ans, aprè  
quels les membres qui la compo  
redeviennent de simples Citoyen  
il faut que l'autorité royale rassè  
de nouveau les deux Chambres.

Une résolution prise, au comm  
ment de ce siècle, par celle des Co  
nes, porte en substance, que les A  
ont un droit incontestable de prés  
des requêtes au Souverain, pour la  
vocation, l'Assemblée & la dissol  
du Parlement. Lorsque sa Majesté  
le dissoudre, il faut une proclam  
émanée de son Conseil; mais si o  
prolonge seulement, c'est le Chan  
qui indique, en son nom, le jo  
l'on doit reprendre les séances.

Le Roi y préside en personne c  
ses Lieutenans. Pendant sa minor  
en son absence, ceux qui le rep  
tent peuvent ordonner la convoca  
mais toujours au nom du Mon  
Elle doit être faite, au moins qu  
jours avant que commence l'Asse

SUITE DE L'ANGLETERRE. 165

Le Roi envoie, pour la Chambre des Pairs, à chaque Seigneur, soit spirituel, soit temporel, une lettre circulaire qui leur enjoint de se trouver dans tel tems, & en tel lieu qui lui plaît d'assigner, pour conférer sur les affaires de l'Eglise & de l'Etat. Sa Majesté expédie, pour la Chambre Basse, d'autres *missives* adressées au Shérifs, ou Lieutenans de chaque Comté, qui avertissent les peuples de leur district, de choisir deux Chevaliers pour la province, deux bourgeois pour chaque ville, & un ou deux pour chaque bourg, château ou seigneurie qui ont droit de députation. Le style des lettres du Roi est en vieux latin : elles portent la date du jour, du mois & de l'année du regne. Leur plus ancien modele est du treizieme siecle. On y donne aux Archevêques le titre de *Révérends*, celui de *Vénérables* aux Evêques, de *Chers Peres en Jesus-Christ* aux Abbés, dont plusieurs, avant la destruction des monasteres, avoient séance au Parlement. Une possession médiocre, dans le pays où se fait l'élection, suffit pour avoir droit de voter; & un revenu de douze mille francs donne à tout citoyen celui

**166 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

de pouvoir être nommé. Le dernier laboureur, comme le premier gentil-homme, peut y prétendre.

Après l'élection des Chevaliers de chaque Comté, & des Bourgeois de chaque ville, le Shérif envoie leurs noms au Secrétaire de la Chambre des Communes; & du jour de leur départ, jusqu'au moment de leur retour, ils sont exempts, eux, leur famille, leurs domestiques même, de toutes poursuites, saisies, emprisonnement, pour quelque cause que ce soit, excepté pour crime de haute trahison.

Le lieu de l'Assemblée est, pour l'ordinaire l'ancien palais de Westminster. Une fois commencée, elle ne souffre point d'interruption, & se tient tous les jours, le Dimanche même, à l'exception de quelques fêtes solennelles. Les deux Chambres occupent deux salles particulières, garnies de bancs ou de sacs de laine qui en tiennent lieu, & voisines l'une de l'autre. Les Communes siégeoient anciennement avec les Pairs : aujourd'hui ces deux Compagnies ne se joignent que dans des cas importants, & en conséquence d'un ordre du Prince. C'est ce qu'on appelle le Grand Comité.

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 167**

Le jour de l'ouverture, le Roi y assiste presque toujours en personne, avec la couronne, le sceptre, & le manteau royal. De toutes les parures inventées par la mode, il n'en est point qui annonce la Majesté souveraine avec autant d'avantage, que ces augustes & antiques ornemens. Le Monarque s'assied au haut de la Chambre, dans un fauteuil couvert d'un dais. Les Princes sont à ses côtés; & à sa droite, est une chaise de velours, où se plaçoit autrefois le Roi d'Ecosse, lorsqu'on le sommoit de se trouver au Parlement: aujourd'hui elle est occupée par le Prince de Galles. Du même côté, contre le mur, il y a un banc, pour les Archevêques; un autre, un peu plus bas, pour les Evêques en habit de cérémonie, chacun suivant la dignité de son siège, ou son ancienneté. Le Chancelier, le grand Trésorier, le Président du Conseil, le Garde du sceau privé, & les grands Officiers de la Couronne sont assis au pied du Roi sur quatre sacs de laine disposés en quarré. Les personnes d'un moindre rang remplissent le reste du parquet, à la barre duquel, sont debout les députés de la Chambre des Communes.

## 168 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Il ne manque à cette assemblée guise, qu'un lieu qui réponde à sa dignité. Celui où elle se tient ordinairement, est une salle étroite & si peucieuse, qu'une partie des Lords la tenant absolument remplie, ou se confondus avec le peuple qui occupe l'enceinte extérieure du parquet prennent le parti de se retirer. Le Roi lui-même n'arrive à sa place qu'avec peine, & à travers la foule. Les membres sont assortis à la simplicité du lieu par de vieilles tapisseries, qui représentent divers événemens du regne d'Elisabeth. Elles forment toute la magnificence de cette salle.

Lorsque Sa Majesté y assiste en personne, aucun des pairs n'a le chapeau sur la tête : dans son absence, ils font en entrant, une révérence devant le trône, prennent séance & se couvrent. Tous sont vêtus de robes d'écarlate ; mais dans la Chambre-Basse, chacun s'habille selon son goût, & prend sa place sans distinction de rang. Les membres attachés à la Cour, que les opposans appellent le parti de la corruption, se font remarquer par une parure recherchée & des manières aisées.

agréab.

agréables. L'air rude au contraire, & l'extérieur négligé annoncent ces ames républicaines, qui, résistant au ministère, discutent, balancent, décident les intérêts les plus chers de la Nation. Tous les membres ne sont pas également éloquens; on abandonne la parole à ceux qui tiennent ordinairement le bureau; les autres ont, par leur voix, la même part aux décisions.

Avant que de parler d'affaires, les Communes prêtent le serment de fidélité au Roi, en présence d'un Officier de sa Majesté. On dit que les membres de la Chambre-Haute en sont dispensés, parce qu'ils l'ont déjà fait, lorsqu'ils ont été créés Pairs du royaume. Leurs fils puînés n'ont séance que parmi les Communes, où ils se trouvent confondus avec les Députés du peuple.

Le lieu où ils s'affembloit est une vieille chapelle, dont le fond est occupé par un grand vitrage, qui lui donne tout le jour qui l'éclaire. La chaire de l'Orateur placée au bas de cette fenêtre, oblige les spectateurs à tourner les yeux vers ce jour qui les éblouit. Tel est le siege, ou plutôt l'autre rustique & sauvage, où la Majesté du peuple Anglois



vient tenir ses assises. La chaire & bans sont de bois de sapin, ainsi la table ou le bureau, sur lequel est grande masse d'argent doré, placée à-vis de l'Orateur. De quart-d'heure quart-d'heure elle change de place ; il y a des momens où l'huissier l'accroche à l'un des côtés de la table. L'Orateur en use de même ; il ne tient la chaire que pendant l'activité de la Chambre ; & quand elle se forme en conseil il descend, & se jette sur le premier banc qui se présente.

Vous ne sauriez croire combien Assemblées sont bruyantes, & tumultueuses. Chacun s'entretient avec son voisin, & paroît à peine faire attention à ce qui se dit au bureau, excepté dans le cas où les partisans de la question agitée demandent silence. Au milieu de ce bruit continuel, l'Orateur annonce les objets de délibération ; & sa voix fait entendre dans toute la salle ; cet emploi, qui est à la nomination de la Chambre, exige à la fois un bon ton & de forts poumons. Celui qui l'occupe doit être agréé de Sa Majesté, qui ne manque presque jamais de le décorer du titre de Chevalier. Son carac-

SUITE DE L'ANGLETERRE. 171  
argé de peintures relatives à la  
é du peuple Anglois , dont il est,  
elque façon , le représentant. Il  
le salut de tous ceux qui entrent  
a salle , & le rend en ôtant son  
au ; ce qui le tient dans un conti-  
exercice , sans cependant le déran-  
e son travail. Ce qu'on appelle les  
es dans le Parlement , sont des  
es versés dans la connoissance des  
& choisis par les deux Chambres,  
rédiger les actes , leur donner la  
, & y mettre le style.

Messages ou demandes du Roi à la  
bre-Basse sont toujours portés par  
ues grands Officiers de la Couron-  
es qu'ils arrivent, l'huissier va pren-  
masse sur la table , & s'avance jus-  
a porte , dont on ouvre les deux  
rs. Les Commissaires font deux  
ndes salutations, qu'ils réiterent au-  
i de la salle. Arrivés au bureau , ils  
nt une troisieme, exposent le sujet  
ur commission ; & laissant sur la  
le papier qui la contient , ils se  
nt à reculons , en répétant les  
s révérences. Cette cérémonie  
t à peine mériter l'attention des  
ateurs, qui ne l'honorent pas même  
a silence.

172 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Nul ne peut s'absenter sans la permission de sa chambre, revêtue de l'autorité du Prince. Il faut s'adresser à l'Orateur, qui, dans la Cour des Pairs, est ordinairement le Chancelier. La négligence sur ce point est punie d'une amende pécuniaire ou de la prison. En cas d'affaires pressantes, les Seigneurs ont le privilège de commettre un procureur pris de la même chambre, qui, dans les délibérations, donne sa voix par écrit pour la personne absente. Autrefois ils pouvoient constituer un simple Chevalier.

Lorsque le Roi veut haranguer le Parlement, il mande dans la Chambre des Pairs celle des Communes; & c'est à l'une & à l'autre, qu'il porte d'abord la parole par ces mots: *Mylords & Messieurs*. Vers le milieu de son discours, il s'adresse en particulier à la Chambre-Basse, par ces autres paroles: *Messieurs de la Chambre des Communes*; & dit en finissant, *Mylords & Messieurs*, comme au commencement. Quand il ne veut pas haranguer lui-même, c'est le Chancelier qui parle en son nom. L'usage est de remercier Sa Majesté par une Adresse ou placet que

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 173**

les deux Chambres lui présentent séparément dans son palais, & auxquels il répond aussi séparément & par écrit.

Les sujets qui se traitent dans ces Assemblées, ont toujours pour objet le bien de l'Etat. Le Parlement seul a droit de faire de nouvelles loix, d'abroger les anciennes, de les changer en entier, ou de les rectifier en partie; d'établir les impôts, les taxes, les contributions, d'en fixer l'étendue, d'en limiter la durée, d'en prescrire la forme, d'en déterminer la perception. Tout ce qui peut intéresser la sûreté publique, le maintien de la religion, est de son ressort. Les loix du commerce, celles qui regardent le militaire, la marine; celles qui ordonnent la punition des crimes, les récompenses de la vertu, la propriété des citoyens; celles qui fixent les honneurs, les prérogatives, les distinctions, les dignités, les places, les emplois; celles qui procurent l'abondance, préviennent la disette, soulagent les malheureux, arrêtent la licence, répriment la débauche, toutes sont émanées du corps national. C'est encore lui qui accorde les privileges, qui permet les nouveaux établissemens, qui

#### 174 SUITE DE L'ANGLETERRE.

autorise les exportations, qui ordonne les droits d'entrées & de sortie. Et tout ce qui constitue la puissance législative, lui appartient essentiellement.

Lorsque dans l'une des deux Chambres, quelque membre accuse un citoyen d'un crime contre l'Etat, on nomme des Commissaires; & s'ils décident que l'accusation doit être reçue, on leur charge de l'examen du délit. Alors ils ont droit d'ajourner, d'interroger le coupable; & si la faute est capitale la Chambre peut le faire arrêter & emprisonner sans le consentement du Souverain, parce que la prison n'est pas regardée comme une punition, mais comme une précaution prise pour assurer la tranquillité de l'Etat. Le Prince n'a le pouvoir ni de soustraire un criminel au jugement, ni de lui remettre la peine portée par la loi, parce que la loi est au-dessus du Prince; mais il peut suspendre l'instance de sa mort, en accordant s'il le juge à propos, un répit de quinze ou vingt-dix-neuf ans, sans que la sentence soit annullée. En vertu d'une autre loi le coupable ne peut être puni, qu'autant que le Roi a signé sa condamnation.

Les Pairs Ecclésiastiques se ret

## SUITE DE L'ANGLETERRE. 175

qu'il est question d'affaires criminelles, en protestant néanmoins que sans préjudice de leurs droits.

Comme il est permis à chaque membre d'exprimer librement son avis sur la matière proposée, il est aussi sévèrement défendu, même sous peine de punition corporelle, de se laisser emporter à des critiques ou à des injures.

Les Seigneurs doivent voter suivant leur rang, en commençant par les derniers; les Communes donnent leur vote sans distinction. Quand on propose une loi, le Chancelier dit à la Chambre-Haute : « Mylords, voulez-vous l'accepter ou la rejeter » ? Si la majorité des voix l'approuve, on la renvoie à la Chambre-Basse. C'est le Secrétaire des Commandes du Roi, qui est chargé de la lui présenter; & il ne peut la présenter qu'après en avoir demandé & obtenu la permission. Si la loi proposée est prise en considération par cette Chambre, on en fait la lecture; & l'on passe aux opinions. Mais avant que d'entrer aux suffrages, on l'examine avec une grande attention à trois jours différents. Ensuite celui qui veut parler se lève, se tient debout & découvre tant

## 176 SUITE DE L'ANGLETERRE.

qu'il péroré. S'il arrive que plusieurs levent à la fois , l'Orateur décide préférence pour celui qu'il croit s'être présenté le premier. C'est toujours l'Orateur qu'on adresse la parole ; & n'est pas permis d'interpeller, ni même de nommer celui dont on réfute le sentiment. Le même membre ne doit discourir deux fois le même jour sur même affaire.

Les résultats se mettent par écrit & l'on en fait des cahiers auxquels prie Sa Majesté d'accorder son approbation. Ce sont les actes ou bills du Parlement , qui ont force de loi du jour même qu'ils sont arrêtés. Le Roi peut refuser de les approuver , sans donner raison de son refus.

Le Parlement est souverain par la réunion des suffrages des deux Chambres & le consentement formel du Monarque, conçu en ces termes : *le Roi le veut*. Ce qu'il rejette , est marqué par des mots écrits au bas : *le Roi avisera*. Le crédit national des Pairs d'Angleterre se mesure sur leur influence dans la Chambre des Communes ; & cette influence est en raison du nombre de signatures qu'ils comptent dans cette C

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 177**  
bre. Vous sentez combien ils sont intéressés à se ménager la bourgeoisie qui dispose de ces places.

La Chambre haute est la première Cour de justice du royaume, & juge en dernier ressort les appels de toutes les autres. Elle connoît seule des affaires des Pairs, & des crimes dont ils sont accusés; mais dans tout ce qui concerne le gouvernement, ses décrets doivent être confirmés par le Roi & le consentement de la Chambre-Basse. Celle-ci examine la conduite de tous les particuliers, recherche & dénonce les coupables, les fait arrêter s'ils ne sont pas Pairs, & se rend leur partie. Mais sa plus grande prérogative est de pouvoir accorder ou refuser au Souverain les subsides qu'il demande; ce qui donne la plus grande étendue aux affaires dont elle s'attribue la connoissance, & diminue considérablement la puissance royale.

Depuis Guillaume III, l'emploi des subsides a toujours été mis sous les yeux du Parlement; « & afin que vous sachiez, disoit ce Prince, à quoi votre argent est employé, j'ai ordonné qu'on vous en rendît compte toutes les fois que vous le souhaiteriez ».



178 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Charles II avoit déjà tenu le même langage. « Il dépend de vous , disoit-il , de » voir à tous les momens , la dépense » ordinaire de chaque année , & vous » trouverez qu'après avoir satisfait aux » charges indispensables , il ne reste » rien pour les dépenses accidentelles , » auxquelles il n'y a point de royaume » qui ne soit sujet ». Les Communes n'accorderent aucun subside à la Reine Anne, que préalablement elle n'eût fait mettre sous les yeux de la Chambre , l'emploi des sommes qu'elle avoit reçues l'année précédente.

Tous les objets de finance étant du ressort de la Chambre-Basse , elle se trouve , en quelque façon , la maîtresse absolue de la plus grande partie de l'administration. Il est vrai qu'elle est liée au Trône par les chaînes les plus capables d'arrêter les hommes , par la cupidité , l'ambition , l'espérance , & cette foule de passions qui ont leur foyer dans l'intérêt personnel. Par un abus , dont ne cesse de gémir le patriotisme Anglois , le Roi est presque toujours le maître des suffrages qu'il achete du plus grand nombre des membres du Parlement ; & par-là , dit-on , « la forme &

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 179**

» vantée du gouvernement Britannique  
» n'est au fond que spéculative , par la  
» corruption même du corps législateur  
» de la nation. Le Roi commence par  
» s'attacher tous les Seigneurs , dont  
» les terres ont le droit d'envoyer plu-  
» sieurs députés. Il gagne ensuite , dans  
» la Chambré des Communes , les plus  
» capables de défendre avec vigueur  
» les privileges de la Nation. Pouvant  
» être appelés par sa Majesté au rang  
» des Pairs , ou bien ils se tairont pour  
» prix de cette nouvelle dignité ; ou ils  
» prostitueront sans pudeur leur élo-  
» quence en faveur du ministère. Le  
» grand ressort des Anglois , ajoute-  
» t-on , est moins leur attachement à la  
» liberté nationale , que le desir des  
» rangs & des richesses. Ils veulent  
» qu'on les croie peu touchés des bien-  
» faits de la Cour , & font tout ce qui  
» dépend d'eux pour les obtenir ».

Indépendamment de la facilité qu'a le  
Monarque Anglois , avec l'argent de la  
Nation , d'acheter contre elle-même les  
suffrages de ses membres , ce Prince a  
seul le pouvoir de faire la paix ou la  
guerre , de conclure des traités d'allian-  
ce , de recevoir ou d'envoyer des Am<sup>5</sup>

**180 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

basiliadeurs , de faire battre monnoie ; quoique le prix n'en puisse être réglé que de concert avec le Parlement ; d'accorder ou de révoquer les graces & les privileges, de nommer à tous les gouvernemens , à tous les emplois militaires , à toutes les commissions , soit à vie , soit pour un tems. La justice se rend en son nom , il dispose de toutes les charges de judicature , peut présider à tous les tribunaux , est le Chef de la Religion , donne les évêchés & tous les grands bénéfices , & convoque , quand il lui plait , l'assemblée du Clergé , qui , dans toutes les décisions , est soumis à sa volonté. Il a la garde noble & l'administration de tous les biens des pupilles , qui relevent de la Couronne , & peut en employer les revenus à son usage , jusqu'à la majorité de ceux à qui ces biens appartiennent , à l'exception de ce qui est nécessaire pour leur éducation & leur entretien. Ce royaume d'ailleurs est héréditaire , & peut même être possédé par des femmes.

Les personnes qui aspirent aux graces, formeroient autour de sa Majesté une cour nombreuse , si , malgré ce qu'on vient de vous dire , les Anglois ,

## SUITE DE L'ANGLETERRE. 181

peu courtisans de leur naturel , ne regardoient pas le travail comme un moyen plus sûr de parvenir , que l'affiduité auprès du Prince ; si cette affiduité même n'étoit pas envisagée par la plupart d'entre eux comme une bassesse ; & si l'opposition à la Cour n'étoit pas le chemin le plus frayé pour arriver aux grandes places. La Majesté Royale n'en impose point aux Sujets. Il n'est pas de petit bourgeois à Londres , qui ne semble même braver le Monarque. Un charretier ne se dérange point à l'approche du Roi , & se fait gloire de ne pas le saluer. « Et pourquoi le saluerois-je , » dit-il avec insolence ; c'est lui qui me » doit le salut ; il vit à mes dépens ».

Les Anglois , orgueilleux de leur liberté , sont injustes envers leur Souverain , qui est moins l'objet de leur amour que de leur inquiétude. Ils respectent sa dignité & fort peu sa personne. Tous ses pas sont comptés ; toutes ses démarches sont observées. On pèse ses discours , on interprete ses paroles ; & dans ce qu'il dit ou ce qu'il fait , on croit trouver des projets dangereux , & un dessein formé de s'emparer de la toute puissance. Pour se rassurer contre

**182 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
cette inquiétude patriotique , la l  
s'attribue le droit de faire rendre c  
aux Ministres du pouvoir que la  
leur confie. Le chancelier Bacon  
cherché , puni & condamné par l  
lement. Le Lord Clarendon fut a  
jugé & banni du royaume. Presqu  
les Ministres de Charles II furent  
qués par les deux Chambres. C  
conçoit pas qu'un homme raison  
puisse aspirer à des places , que l  
glois regardent comme incomp  
avec les sentimens d'un bon & zé  
toyen. Plus ils supposent un hom  
crédit , plus ils croient la libe  
danger , & conséquemment plus  
firent sa disgrâce. La faveur du l  
ou sa justice , ne fait pas la sûre  
Favori ; le Roi est souvent obli  
l'immoler au vœu de la Nation q  
mande sa perte. Si l'on desire sa p  
tion auprès du Maître , c'est avec  
tere ; on seroit soupçonné d'inf  
si on osoit l'avouer publiquement  
que jour voit éclore des satyres  
mœurs & des critiques de son ad  
tration. S'il les néglige , on y  
foi ; s'il y répond , la justification  
manifeste irrite le peuple & ne l

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 183**  
e pas. S'il est disgracié, la haine se  
ge en mépris ; & il ne regagne  
me de ses Concitoyens , qu'en de-  
ant l'ennemi de son successeur , &  
agoniste de la Cour. Entrer dans le  
stere , c'est s'exposer à perdre toute  
idération personnelle. La vertu la  
éprouvée prend , aux yeux du peu-  
toutes les teintes de l'ambition , de  
rice , de l'adulation , de l'inconfé-  
ce , &c.

Le rôle de Ministre , en Angleterre ;  
aussi difficile que dangereux à rem-

Que de prudence pour plaire à  
l'aitre qui s'irrite des privileges de  
ujets , & porte avec impatience le  
de la liberté nationale ! Quelle fle-  
rité de caractère , pour ménager les  
ites du peuple & l'ambition du Sou-  
in ! Quelle souplesse pour se faire  
partisans , se les conserver & en-  
menter le nombre , sans alarmer le  
opposé ! Quelle dextérité pour  
muniquer ses idées , faire goûter  
opinions , adopter ses projets !  
lle adresse , pour tirer parti de la  
e ou de la foiblesse des ames , de  
vité & de la nonchalance des es-  
, du zele de la religion, du fanatisme

**184 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
de la liberté, des vices, des vertus,  
talens, des lumières, de l'ignominie  
même de toute une nation !

Le Roi d'Angleterre a un revenu  
En 1660, le Parlement passa une loi  
qui le porte à vingt millions, &  
au-delà ; ce qui, joint à quelques  
droits, lui fait une somme d'environ  
trente millions, ou quinze cent  
livres sterlings. Ce Monarque est  
en quelque façon, le pensionnaire de ses  
Sujets. Ce sont eux qui paient les  
dépenses de la Reine, qui fournissent à l'éducation  
des enfans du Roi & de ses frères ;  
ils dotent ses filles & ses sœurs. Il leur est  
assigné pour toutes ces dépenses une liste  
appelée la *Liste Civile*. Elle est approuvée  
par le Parlement à chaque mutation de  
regne, & forme un trésor immense.  
Sur tout si le Souverain n'a point de  
goûts à contenter, de fantaisies à  
faire, de maîtresses à entretenir.  
Sous Charles I, elle ne rapportait que  
la moitié de ce qu'elle produit actuellement ;  
ce regne néanmoins étant troublé,  
les dépenses furent très-considérables.  
Elles furent encore plus par un accident  
extraordinaire : Marie de Médicis

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 185**  
gée de quitter la France , vint chercher un asyle en Angleterre. Pendant trois ans, la Cour lui donna cent livres sterlings par jour pour son entretien ; & cette somme fut prise sur la Liste Civile, sans aucune charge nouvelle , sans aucune plainte sur l'insuffisance des fonds, qui furent singulièrement augmentés sous Charles II. Il est vrai que l'on commença alors de nouvelles dépenses, qui, jusques-là , avoient été inconnues aux Anglois. Les Gardes-du Corps furent institués ; il falloit un douaire à la Reine mere ; & le duc d'Yorck étoit en âge de vivre d'une maniere convenable à son rang. Sous Jacques II, la Liste Civile fut portée à des sommes exorbitantes ; mais sous le regne suivant, on mit un autre ordre dans les finances. On distingua différens objets de dépenses ; & les fonds furent assignés séparément. La Liste Civile ne fit plus que le tiers de ses fonds ; mais elle est aujourd'hui portée beaucoup plus haut que sous les regnes précédens. On dit pourtant que malgré l'énormité de ce revenu , elle est arriérée de plus de douze millions, par la quantité de pensions que le Roi est obligé de faire , pour



**186 SUITE DE L'ANGLETERRE.**  
avoir des créatures dans le Parle

Depuis le regne d'Edouard I, j  
celui des Stuards, les Rois tinrent  
tables aux dépens du peuple ; c'  
dire, que leurs pourvoyeurs prer  
sans payer, dans les villages vois  
la Cour, toutes les provisions de  
régaloient l'état à leur volonté. Jac  
avoit monté sa maison au ton de l  
gnificence Asiatique, ton assorti à  
nité pédantesque de ce minucieu  
narque. Charles II & ses successeu  
tellement diminué ce luxe ori  
que la Cour Britannique n'a aujou  
qu'un air de grandeur sans faste &  
profusion.

Les Officiers qui la composent  
le Grand-Maître & le Grand-Ch  
lan, dont les fonctions sont à pe  
les mêmes qu'en France ; le Chan  
qui, quant aux affaires civiles, est  
le Roi, la premiere personne de l  
juge seul de toutes les affaires p  
devant lui par appel, a le pouvo  
douceir les jugemens prononcés  
loi, préside à la Chambre des Pa  
dispose de tous les bénéfices qui  
le pouillé du Roi, ne passent pa

Maréchal, qui juge des armoiries & des points d'honneur, & a la surintendance des cérémonies publiques ; le Président du Conseil Privé, qui instruit sa Majesté de toutes les affaires dont le Parlement lui a confié l'exécution ; le Grand-Sénéchal, qui ne sert plus qu'au couronnement des Rois, & au jugement des Pairs accusés de crimes capitaux ; & le grand Trésorier, qui administre les revenus du royaume. Depuis plusieurs années cette place est vacante ; ce sont cinq Officiers, appelés Commissaires de la Trésorerie, qui en exercent les fonctions avec un Chancelier de l'Echiquier, charge qui équivaut à celle de Contrôleur Général des Finances. L'office de Grand-Amiral est pareillement vacant, & exercé par sept Commissaires de l'Amirauté. Tous ces grands emplois sont amovibles à la volonté du Souverain, à l'exception de celui de Grand-Maréchal, dont la dignité est héréditaire dans la maison des Howards. Sa Majesté nomme encore son Grand-Ecuyer, le Grand-Maitre de la garde-robe, douze Gentils-hommes de la chambre, & a plus de six cens autres Officiers à son service.

## 188 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Outre l'ordre de la Jarretiere, & j'ai déjà parlé, il y a ceux du Bain du Chardon, composés, l'un de treize & l'autre de treize Chevaliers premier, décoré d'un cordon rouge doit son institution à Richard II, & l'autre à Henri IV, qui étant avec deux femmes veuves venoient demander justice, sortit sur le champ du bain, préférant son devoir à son plaisir, & fonda cet ordre en mémoire de cette bonne action. Celui du Chardon, qui porte le cordon vert, est originaire d'Ecosse ; mais j'ignore à quel temps il a eu sa naissance : les uns le font remonter jusqu'aux Pictes ; les autres croient qu'il a été institué par son institution plus moderne. Ces deux ordres sont incompatibles les uns avec les autres, excepté dans la personne du Roi, qui joint souvent les deux ordres, dont il est Grand-Maître, & celle des Princes ses enfans. On n'exige point de preuves de noblesse pour entrer, quoiqu'ils ne soient composés que de la première noblesse du royaume.

La garde du Roi comprend plus de sept mille personnes ; savoir, une troupe de quarante gentils-hommes, trois cents cinquante haliebardiens, quatre

SUITE DE L'ANGLETERRE. 189  
régiments de Gardes-du-Corps, deux  
régiments de grenadiers à cheval, un régiment  
de cavalerie, & trois d'infanterie.

Les Reines d'Angleterre peuvent faire  
des acquisitions dans le royaume, même  
sans y être naturalisées, & en disposer  
de même. Elles sont les maîtresses d'é-  
voquer leurs causes au tribunal qu'il  
leur plaît de choisir; & si, devenues  
veuves, elles se remarient avec un par-  
ticulier, elles sont toujours traitées en  
souveraines. C'est un crime de haute  
trahison d'attenter à leur honneur ou à  
celui des Princesses royales, même  
sans leur consentement.

Je suis, &c.

*A Londres, ce 30 juillet 1755.*



## LETTRE CCXIV.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**J**E reviens, Madame, au Parlement d'Angleterre ; & je remonte à sa première institution. On en rapporte l'origine aux Princes Saxons. Deux puissances liées, sans être unies, agissant d'accord & séparément, avoient un pouvoir qu'aucun des deux n'osoit enfreindre. Les Seigneurs jouissoient du privilege d'expliquer, de réformer les loix, & d'en créer de nouvelles. Ils s'assembloient dans un lieu désigné par leur Chef, & avoient seuls le droit, avec les Evêques & les Abbés, d'y prendre séance. Eux seuls accordoient au Monarque l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins de l'Etat, & assistoient au Parlement, d'abord pour eux-mêmes, en faisant hommage au Souverain, des terres dont ils étoient en possession ; ensuite pour le peuple, en maintenant ses privileges. Mais lorsque les Communes eurent fait une Chambre à part, ils furent dispensés de veiller à ses inté-

rêts. Le premier soin de ces nouveaux membres , fut de faire revivre une ancienne charte , qui défendoit de lever aucune taxe dans le royaume , sans le consentement des Communes. De-là l'inévitable nécessité où se trouvent aujourd'hui les Rois d'Angleterre, d'avoir recours à cette Chambre pour obtenir des subsides. Ils doivent exposer à l'Assemblée la nature des besoins, produire le bon emploi des secours précédens, en essuyer l'examen qui se fait en leur présence , entendre des altercations & des débats , qui souvent aboutissent à un refus , ou même à des critiques de leur conduite. Tantôt c'est un Ministre qui déplaît , tantôt un Favori dont on a conjuré la perte ; & si l'on a vu des Rois passer du trône dans une prison ou sur un échafaud , le tumulte de la Chambre des Communes a presque toujours donné lieu à ces tragiques événemens.

Il y a plus de cinq cens ans , que le Parlement d'Angleterre étoit déjà divisé en deux Chambres. Celle des Communes fut instituée par Henri III , & principalement par Edouard I , pour opposer un rempart à la Cour des Barons , dont le poids accabloit le trône.

192 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Le peuple n'avoit aucune autorité avant que le pouvoir souverain , truisant ces tyrans factieux , eût aux loix leur force & leur exécution mais devenues , dans la suite recbables à la puissance royale , les Comtes lui ont porté des atteintes irréparables , & sont montées à ce degré de pouvoir, tantôt en obtenant de l'indulgence des Rois , ce que les circonstances ne permettoient pas de refuser , & tantôt en faisant valoir des concessions précieuses , dont la jouissance a formé un argument de prescription. Aujourd'hui la liberté est établie sur un plan solide. L'expérience paroît en avoir démontré les avantages ; le tems lui a donné de la solidité. Ceux qui tenteroient de la renverser , & de rappeler l'ancienne constitution , se verroient , indépendamment des autres imputations plus communes , exposés aux reproches d'innovation & de faction.

Les Anglois peuvent donc être regardés aujourd'hui comme un peuple souverain , qui gouverne l'Etat par ses représentans , & est lui-même l'arbitre de sa destinée. Les privilèges dont il est en possession , ne le rendent dépen-

que de ses propres loix. C'est par leur conservation , qu'il assure sa liberté , & qu'ayant un Roi à sa tête, il goûte néanmoins toutes les douceurs d'un Etat républicain. Les droits de son indépendance ont toujours été liés avec la sûreté du Monarque. Tant que ce dernier maintiendra les avantages accordés par les chartes , le Trône ne sera point ébranlé par des révolutions intestines ; au lieu qu'une expérience funeste a fait voir plus d'une fois , qu'il ne faut entreprendre ni l'abolissement , ni la diminution. La liberté va de pair ici avec la vie ; peut-être même est-elle plus précieuse aux yeux d'un Anglois , toujours prêt à mourir, pourvu qu'il meure libre. Aussi un Roi d'Angleterre , qui connoît bien ses intérêts, ne se brouillera jamais avec son Parlement ; & le Parlement , qui n'aura en vue que le bien public , ne lui disputera point ses prérogatives. Il aimera peut-être mieux les voir s'étendre un peu trop loin, que de rompre une union qui fait le fondement de la prospérité de l'Etat.

Cependant les Anglois ne s'occupent guere que de l'abaissement de la puissance royale ; & les Souverains , de leur



#### 194 SUITE DE L'ANGLETERRE.

côté, font usage d'une politique suivie pour diviser les différens membres de la Nation. Ce systême est de tous les tems ; mais je le crois parvenu à son plus haut degré, par l'appas des richesses, des dignités & des fortunes, que l'on prodigue à ceux dont la Cour achete les votes. Charles II a le premier mis en usage ce moyen ; & depuis plus de quarante ans les Rois n'ont presque pas fait une grâce, qui n'ait été accordée. La liberté Angloise se lime sourdement ; & parce que le peuple n'entend point le bruit de la lime, il croit toujours être libre. Ce qui contribue à l'affermir dans cette idée, c'est qu'on lui laisse l'usage de la clameur. Il est content, parce qu'il a la facilité de briser des vitres, de jeter la boue, & d'investir les Ministres ; mais la vénalité des ames augmente, & casse le crédit de la Cour.

Vous croyez peut-être que ces harangues fortes & énergiques, ces discours véhémens & hardis, qui se prononcent dans la Chambre des Communes, sont toujours l'expression vraie d'un zèle patriotique ? Vous vous trompez : l'espérance d'une pension rend souvent les auteurs plus condescendans aux vol-

tes du Roi, que les membres les plus modérés. Cet étalage pompeux de l'indépendance Britannique, cet emphase que les Anglois mettent dans les éloges qu'ils en font, prouve quelquefois moins leur attachement pour elle, que le desir d'obtenir des graces du Souverain. « Si » j'avois, disoit Guillaume III, assez de » champs à donner, ou si j'étois assez » riche pour faire des pensions, il n'y a » point de Wihgs, dont je ne fisse un » Torris ».

Voilà donc cette fameuse constitution d'Angleterre, où trois puissances luttent sans cesse l'une contre l'autre, plutôt pour leur intérêt propre, que pour celui de la Nation; où en même tems que les satyres sont encouragées par la licence, les représentans du peuple sont vendus à la faveur de la Cour; où la tolérance multiplie les écrits séditieux, nourrit le goût de l'indépendance, donne de la haine pour l'autorité, de l'éloignement pour la soumission; dispose les Sujets à la révolte, & immole la sûreté publique au délire d'une liberté imaginaire: Voilà l'administration qu'on nous donne pour la plus parfaite, & le peuple qu'on nous représente comme le plus sage!

## 196 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Je remarque comme une chose si liere, que plusieurs grandes villes royaume n'envoient point de D<sup>ép</sup> au Parlement, tandis que de sim hameaux ont droit d'en avoir un plusieurs. Les Electeurs font sermer ne pas vendre leurs voix ; & cepen la plupart des Candidats se ruinent à les acheter. Que de basses flatterie prodiguent pas quelquefois ces aspir à ceux dont ils briguent le suffrage bourgeois, l'artisan, le laboureur &c ramper devant eux, des gens qui auparavant ne daignoient ni leur parler les regarder. Ceux-ci les font assie leur table, leur prennent les mains embrassent, leur promettent leur tection, leur offrent leur bourse.

On me racontoit, il y a quelques jours qu'un jeune Anglois voulant être puté, se présenta, chapeau bas, de l'échoppe d'un savetier fort en c dans le bourg, pour le prier de lui ner sa voix. « On verra cela, r » Bourgeois, lui répondit le man » mais avant toutes choses, il faut s » à qui l'on a à faire ; je ne conno » gens que quand j'ai bu avec eux. » cher Monsieur, reprit le suppli

» j'ai pourvu à tout ; il y a chez un tel ,  
 » à telle enseigne , d'excellente biere.  
 » De la biere , répliqua le savetier ? Je  
 » ne bois que du vin , & du meilleur. Eh  
 » bien , soit , dit le Candidat ; venez à  
 » deux pas d'ici. Non , en vérité répon-  
 » dit l'autre ; je ne sors pas de ma bou-  
 » tique : si tu veux boire avec moi , fais  
 » apporter ici ton vin. En attendant ,  
 » assieds-toi ; tiens , voilà un escabeau.  
 » Fumes-tu , prends ma pipe ». Le vin  
 arrive ; on boit ; après quelques rafa-  
 des , le savetier , par une espee de  
 transport , dit à son protégé : « Cama-  
 » rade , donne-moi la main.... baïses-  
 » moi.... bon.... de l'autre côté... à mer-  
 » veille » : puis haussant la voix , il le  
 renvoya en disant : « quoi n'as-tu pas  
 » de honte de tant de bassesse ? J'en rou-  
 » gis pour toi ; tu es Gentilhomme ; tu  
 » veux être membre du Parlement ? J'en  
 » suis plus digne que toi. Sors de ma  
 » boutique , lâche ; tu peux aller ailleurs  
 » mendier des suffrages ; le mien ne sera  
 » pas pour un homme de ton espee ».

Toutes les tavernes sont ouvertes  
 tant que dure l'élection. Chaque con-  
 current a la sienne , & reçoit tout ce qui  
 se présente. Le vin , les liqueurs , la biere

198 SUITE DE L'ANOLETERRE.

y sont prodigués. Des tables couverte de toutes sortes de viandes y sont servies gratuitement. On y chante, on y rit, on s'y enivre, on s'y bat. On y célèbre sur-tout avec beaucoup d'emphase le nom de celui qui fait les frais & les honneurs de la fête. Son moindre vœu est de détester les Ministres, d'être opposé à la Cour, de ne s'occuper que du bien de l'Etat. Il y a tel homme qui dépense jusqu'à douze, quinze, & même mille francs le jour de l'élection ; & en avoit coûté quatre fois autant pour acheter les suffrages. Ce n'est pas que cette place procure absolument de grands avantages ; mais on a la satisfaction de contre-carrer les volontés du Roi ; & c'est pour un Anglois le comble du bonheur.

Dans un corps de plus de sept cent membres qui composent les deux Chambres, il doit se trouver aisément un certain nombre de Citoyens intéressés sur chaque matière. Dans une Assemblée libre, qui décide d'objets importants, les talens, le mérite, la probité prévalent sur le plus grand nombre. Sans

cens membres peut être cet homme.

Que sera ce, si, à toutes ces qualités il joint encore le mérite de l'éloquence ! La Nation en corps aime à être fortement émue. La liberté de l'Orateur flatte la sienne. Les écarts même sont applaudis ; parce que c'est le zèle qui parle , & le besoin qui écoute. Ce n'est pas une Assemblée de tyrans , à qui on ne puisse montrer les objets qu'à travers le nuage de la flatterie ; c'est l'élite d'un peuple libre , au milieu duquel la patrie reçoit , comme dans un temple , les vœux & l'hommage de ses adorateurs. C'est là qu'on vient lui sacrifier son cœur à la face de toute la République ; là que triomphent ses héros, que s'expliquent ses oracles , & que dans le silence des passions particulières , la passion générale parle éloquentement à tous les Citoyens.

Une pareille constitution ne peut manquer de diriger les esprits vers le bien public. L'ambition de parvenir à la considération , fait naître une émulation capable de produire les plus grands effets : tout homme peut raisonnablement aspirer à cet honneur dans un pays où le droit de donner sa voix dans les

Pour vous donner une idée de la manière dont ces Messieurs présentent les questions, j'exposerai vos yeux le précis de deux discours prononcés dans la Chambre des Pairs. L'on examine lequel est le plus utile à l'Angleterre, que le commerce du Levant soit dévolu, par un privilège exclusif, à une compagnie, comme il étoit précédemment, ou qu'il soit mis désormais à tout particulier, à faire pour son compte? Voici ce qui donna lieu à cette discussion.

La Chambre des Communes reçut plusieurs requêtes, dans lesquelles on se plaignoit du dépérissement du commerce de la Grande-Bretagne vers le Levant; & l'on y demandoit qu'il fût fait de nouveaux réglemens, pour le médier. En conséquence, il fut introduit un Bill qui étendoit à tous les ports

bre-Hause croyant y remarquer des inconvéniens, voulut que cette matière fût discutée avec soin.

On reprochoit à la Compagnie d'avoir gêné le commerce, en défendant à ses membres d'envoyer des marchandises en Turquie, ou d'en faire venir de ce pays-là sur d'autres vaisseaux que les siens, tandis qu'elle ne fixoit aucun tems précis, pour leur départ. « Mais » cette défense, disoit le Duc de Bedford qui s'opposoit à la passation du » Bill, produit deux avantages : elle » empêche que les vaisseaux des partisans, étant en trop petit nombre, » ne tombent entre les mains des pirates de Barbarie, & que les marchés, » tant en Angleterre qu'au Levant, ne » soient surchargés de marchandises. Il » faut donc chercher d'autres causes » du déchet de ce commerce ; & une » des principales est l'augmentation de » celui de la France & de ses manufactures. Celles du Languedoc, situées » à la portée de Marseille, envoient » des draps au Levant avec moins de » frais que nous, qui n'avons aucun » port aussi proche ni aussi commode ; » outre que leurs étoffes, étant plus



» fines & de plus belle apparen  
 » les nôtres , plaissent davantage  
 » qu'inférieures en qualité.

» Les François ont encore d  
 » marchandises utiles aux Turc  
 » nous n'avons pas , ou que n  
 » pourrions donner à aussi b  
 » Comme le port de Marseille e  
 » entre l'Amérique & le Levant, e  
 » envoyer de là en Turquie , une  
 » tité immense de sucre , de c  
 » d'indigo qu'on tire de Saint-D  
 » gue ; au lieu que nous sommes c  
 » de faire venir le sucre dans not  
 » pour l'affiner , avant que de l'en  
 » dans le lieu de sa consommation  
 » France a donc sur l'Angleterr  
 » sa situation & ses manufactur  
 » avantage que le Bill proposé n  
 » lui enlever.

» Ce Bill au contraire entraîn  
 » plusieurs inconvéniens : en eff  
 » étoit permis à tous les Sujets d  
 » terre de faire le commerce du L  
 » beaucoup de gens de la lie du  
 » iroient s'établir en Turquie , &  
 » roient , par leur nombre mêm  
 » négoce des petits Marchands du  
 » Ceux-ci , qui ne sont déjà qu

» jaloux des privileges qu'on accorde  
 » aux étrangers , en concevroient du  
 » dépit ; & il seroit à craindre qu'il ne  
 » s'élevât quelque sédition parmi la  
 » populace ; enforte que le gouverne-  
 » ment Turc , tout despotique qu'il est ,  
 » ne seroit peut-être plus le maître de  
 » nous conserver nos immunités. Par  
 » une suite nécessaire , non seulement  
 » le nouveau Bill ruinerait notre com-  
 » merce , mais occasionneroit infailli-  
 » blement la guerre entre les deux na-  
 » tions.

» En supposant même que cela n'ar-  
 » rivât pas , voici un autre inconvé-  
 » nient. Les Juifs nés en Angleterre  
 » sont réputés Sujets de la Grande Bre-  
 » tagne. Ils pourroient donc , en vertu  
 » du Bill , aller jouir en Turquie , de  
 » nos privileges ; & c'est à quoi les  
 » Turcs ne consentiront jamais , eux  
 » qui haïssent cette Nation , & qui l'ac-  
 » cablent de taxes & d'impositions ex-  
 » cessives. Voilà donc un autre sujet de  
 » querelle & de soulèvement. De plus ,  
 » si l'on permet aux Juifs de s'établir au  
 » Levant en qualité de Sujets de la  
 » Grande - Bretagne , ils envahiront  
 » bientôt tout le commerce. Les Juifs

204 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» du pays étant seuls en possession  
» courtage , il est certain qu'aucun d  
» n'adressera des acheteurs aux  
» chands Chrétiens , tant que des  
» teurs Juifs auront des marchandises  
» vendre ; & ceux-ci n'en manqueront  
» jamais , parce qu'ils seront toujours  
» sûrs du débit. Ainsi , dans la supposition  
» que le Bill proposé n'entraînera  
» entièrement la ruine de ce commerce  
» il arrivera du moins , que la Compagnie  
» du Levant ne sera plus composée  
» que de Juifs.

» A ces premiers inconvénients  
» joint un danger très formidable ,  
» lui de la peste , qui se communique  
» souvent par les marchandises que  
» tire de Turquie. Le Bill veut  
» soit permis à toutes sortes de personnes  
» d'emporter , en quelque temps  
» en quelque port que ce soit , toutes  
» sortes d'effets & de denrées , & que  
» l'importation n'est pas prohibée.  
» Après des termes aussi formels ,  
» Consuls ne sont plus les maîtres de  
» pêcher ou de retarder le départ des  
» vaisseaux , quelque raison qu'on  
» de soupçonner qu'ils portent des  
» marchandises infectées. Voilà donc l'

« l'Angleterre sans cesse exposée à recevoir  
 » la peste dans ses ports ».

Ces considérations font conclure au Duc de Bedford, qu'il ne faut pas balancer à rejeter le nouveau Bill. Un autre membre de la Chambre-Haute, Mylord Sandys, en prend la défense, & combat toutes les raisons qu'on vient d'exposer.

« Si la France a enlevé à l'Angleterre  
 » une partie de son négoce en Turquie,  
 » c'est, dit-il, parce que la Compagnie  
 » elle-même y a mis des entraves. Les  
 » Directeurs, par le droit qu'ils ont de  
 » disposer à leur gré de ses vaisseaux,  
 » se sont emparés pour eux & pour  
 » leurs amis, de tout le commerce du  
 » Levant, & ont vendu en Turquie les  
 » marchandises d'Angleterre à si haut  
 » prix, que les François ont été tentés  
 » d'y en porter, & ont pu, sans perte,  
 » les donner à meilleur compte. Com-  
 » me ceux-ci achètent leur laine beau-  
 » coup plus cher que les Anglois, il ne  
 » seroit pas difficile à ces derniers  
 » d'empêcher le débit des étoffes qui  
 » viennent de France. L'avantage du  
 » port de Marseille n'est pas assez grand,  
 » pour contre-balancer la supériorité

» ment imaginaire ; car , première  
» il est peu de gens parmi le petit  
» ple , qui s'avisent d'aller s'établir  
» Turquie. En second lieu , il y  
» peu de Turcs qui tiennent de  
» tiques , & moins encore qui  
» lent de courtage. D'ailleurs  
» suivroit de ce raisonnement ,  
» ne devroit pas non plus envoyer  
» vaisseaux au Levant ; car assurément  
» il n'y a point d'hommes plus propres  
» à prendre querelle que les marins  
» puisqu'il n'y en a point de plus  
» policés. C'est encore une crainte  
» mal fondée , que celle qui regarde  
» Pirates de Barbarie : le gouvernement  
» a pris de sages précautions pour  
» ger ces Corsaires à respecter le  
» lon Anglois. Quant à ce qu'on  
» préhende , que les marchés ne

« Convenient qu'il y auroit à associer  
 « les Juifs au commerce du Levant, à  
 « titre de Sujets de la Grande-Bretagne.  
 « Les Turcs, dit-on, méprisent les  
 « Juifs : mais ne méprisent-ils pas égale-  
 « ment les Chrétiens ? Ceci néanmoins  
 « ne doit s'entendre que de ceux de  
 « leur pays ; car ils ont une toute autre  
 « idée des Chrétiens d'Europe qui trafi-  
 « quent parmi eux. S'il s'établissoit chez  
 « eux des Juifs Anglois, en qualité de  
 « Sujets de la Grande-Bretagne, ils les  
 « considéreroient sans doute comme les  
 « Chrétiens d'Angleterre. Ainsi il n'y a  
 « point de raison de croire que ces  
 « Juifs y causassent aucun soulèvement.  
 « On ne doit pas craindre non plus  
 « qu'ils y ruinent le négoce : ils savent  
 « bien qu'ils n'ont nulle part de meilleurs  
 « établissemens qu'en Angleterre, &  
 « qu'ils y perdroient bientôt tous leurs  
 « avantages, s'ils faisoient des entre-  
 « prises désagréables au peuple, telle  
 « que d'envahir tout le commerce de  
 « la Nation. Il est vrai que les Juifs sont  
 « les seuls courtiers du Levant, mais  
 « qu'on permette indistinctement à tous  
 « les Anglois de passer en Turquie, &  
 « bientôt le peuple qui ira y demeurer,

» vain prétexte ; le nouveau Bill  
» point à notre Ambassadeur à la P  
» ni à nos Consuls qui sont en Tur  
» le pouvoir d'empêcher le départ  
» vaisseaux des places pestiférées  
» Bill n'a donc aucun des inconvé  
» qu'on lui attribue ».

Imaginez vous , Madame , deux  
biles avocats qui plaident pour &  
tre dans une cause célèbre , & c  
réfutent mutuellement avec autant  
force que de politesse : telle est  
que vous devez vous former de ces  
cours prononcés par des Seigneurs  
premier rang. On est étonné de les  
tendre traiter des matières de com  
ce avec la même facilité , que s'ils  
eussent fait toute leur vie une  
particulière.

Après que les deux Lords eurent  
de parler . le Bill fut remis à un Co

un acte du Parlement , qui étend à tous les ports , & permet à tous les Sujets de la Grande Bretagne de négocier en Turquie, avec quelques restrictions qui obvient à tous les inconvéniens. Le Bill proposé passa à la pluralité des voix ; & la Compagnie du Levant demeura supprimée.

Un étranger admis dans la Chambre des Pairs , est également frappé , & de l'éloquence hardie des Seigneurs laïques qui discutent les intérêts de la Nation , & de la contenance silencieuse des Evêques toujours vendus à la Cour , qui se tiennent à leur place immobiles comme des statues. Ils ne prennent aucune part à toutes les questions qu'on agite ; ils attendent , sans proférer une seule parole , la fin de tous les débats , & si l'on en vient aux opinions , alors ils n'ouvrent la bouche , que pour voter en faveur du ministère. Du reste , rien ne les émeut , ni l'intérêt de l'Etat & du peuple , ni même les plaisanteries indécentes dont les accablent les Seigneurs laïques , qui les traitent comme s'ils étoient réellement sourds & muets. On nomme la place où ils sont assis , le bane du silence. Locke les appelloit le



*Caput mortuum* de la Chambre des

Plusieurs personnes ont cru ti dans le gouvernement Anglois image de celui de Rome sous l'aé tration des Consuls. Ces derniers me Chefs de la République , étoi vêtus de l'autorité royale , fa exècuter les loix , & veilloient ta sûreté de la ville , qu'à la tranquil provinces. Ils présidoient aux asse du Sénat , demandoient les opini modéroient les disputes. Ils c quoient les Assemblées du peuple tinoient ses décisions. Le Sénat soit du trésor public , & pouvoit moyen , soutenir à son gré , c échouer une entreprise. Il impo taxes sur les revenus des partic & c'étoit de ce corps , que l'o les grands Officiers de l'Etat.

Le gouvernement Anglois est ment composé de trois parties , monarchique , l'aristocratique & la cratique. Le pouvoir de chacun bien combiné , qu'elles se conti & se soutien nt réciproqueme

cune d'elles peut empêcher les deux autres d'établir des regles contraires au bien de l'Etat ; & il faut un concours unanime , pour qu'un décret ait force de loi.

Mais en comparant la constitution Romaine avec celle d'Angleterre , ne pourroit-on pas y trouver des différences à l'avantage du gouvernement Britannique ? La suprême magistrature à Rome n'étant qu'annuelle , devenoit sujette à une infinité d'inconvéniens ; tel que le tumulte dans les élections ; les vicissitudes dans les Conseils , la corruption des suffrages , & mille autres aussi nuisibles durant la paix que pendant la guerre. La succession héréditaire remédie à tous ces abus , sans nuire à la liberté publique dans la Grande Bretagne , où la Nation a fait un contrat formel avec ses Rois , qui jurent solennellement de la gouverner suivant les coutumes établies. L'homme d'Etat y est responsable de sa conduite , & sujet à un sévère examen ; mais on n'est pas exposé , comme on l'étoit à Rome , aux insultes & aux caprices d'une populace insolente. Le peuple Romain agissoit en corps collectif ; le peuple Anglois agit

212 SUITE DE L'ANGLETERRE.  
par ses représentans ; & vous savez  
la différence de ces deux corps  
même que celle qui se trouve entre  
multitude effrénée & une assemblée  
générale d'hommes sages.

Le privilège d'être jugé par ses  
& l'acte par lequel les Sujets ne peuvent  
être détenus prisonniers sans qu'ils  
fassent leur procès , sont le boulevard  
de la liberté Angloise. La noblesse Romaine  
ne jouissoit pas de la première  
prérogative, puisqu'elle étoit du  
dernier ressort par l'Assemblée générale.  
Les Romains étoient ambitieux & orgueilleux ;  
les Anglois semblent l'être & l'être  
à la fois. Ceux-là vouloient commander ;  
ceux-ci veulent acquiescer. Les premiers,  
nation fière & conquérante , méprisent  
de s'enrichir autrement que par les tributs  
qu'ils imposent aux ennemis vaincus ; les seconds,  
commerçans , aspirent à s'enrichir en  
devenant tributaires de leur commerce avec  
les nations qu'ils ne sauroient vaincre.  
De même que l'ambition des Romains  
ne fut assouvie , qu'après qu'ils

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 213**  
commerce aura absorbé celui de toute l'Europe.

Permettez moi de faire un autre parallèle : c'est celui de l'ancien gouvernement d'Athene , avec la constitution actuelle de la Grande-Bretagne. De tout tems les Athéniens se sont élevés contre l'usage du pouvoir arbitraire, & n'ont voulu reconnoître d'autre autorité que celle des loix. Après le tems de la magistrature , il falloit détailler aux Citoyens la maniere dont on s'y étoit comporté. Tous les membres de l'Etat, quoique de condition différente, avoient un droit égal au gouvernement. L'honneur ne se conféroit pas à la naissance , mais au mérite ; il suffisoit qu'on en fût digne , & qu'on pût être utile à la patrie.

A ces traits vous reconnoissez le peuple Anglois. Vous y voyez sa haine pour le despotisme , & sa passion pour la liberté politique , c'est-à-dire , pour cette distribution de pouvoir , l'objet direct de sa constitution. Les Magistrats sont obligés , comme à Athenes , de rendre compte de leur conduite ; ils peuvent être recherchés & punis pour leurs injustices. Un Citoyen aisé, qui vit sur

ses terres , peut être député & comté ou de sa ville , & être élu  
bre du Parlement.

Combien, par des subsides extraordinaires , les Athéniens n'ont-ils pas flottés en mer , quoique très-petite personne ne seroit remboursée ses avances ? De même les Anglois pour maintenir leur liberté , sauroient leur bien , leurs intérêts chargeroient des plus durs à Athènes possédoit l'empire de la Grèce & se faisoit gloire de ses ports , arsenaux , de ses armées navales. la puissance maritime de la Grande-Bretagne , tant célébrée par ses écrivains tant enviée de ses ennemis. Le titre des Athéniens n'étoit point d'être per une domination injuste , mais de pécher les autres de s'en emparer. L'Angleterre ne se vante-t-elle pas d'être la gardienne de la liberté de l'Europe ; & la protectrice du genre humain ? Les Athéniens , alliés avec les autres républiques , prenoient toujours parti du plus faible pour conserver l'équilibre ; & c'est précisément ce qu'ils font les Anglois dans la plupart de leurs traités. Le peuple d'Athènes enviait

**SUITE L'ANGLETERRE. 215**  
colonies dans les villes désertes,  
et les garde : & non pour les agran-  
dir. La nation Angloise envoie les sien-  
s, moins pour augmenter sa domina-  
tion, que pour étendre son commerce.  
Les Athéniens établissoient chez les peu-  
ples conquis, la même administration  
dans leur République. Les Anglois  
ont adopté aux pays qu'ils ont décou-  
verts la forme de leur gouvernement.  
Leurs lois accordoit des honneurs à ceux  
qui portoient le plus loin l'industrie  
dans les arts & le courage à la guerre.  
Ils ont vu de même ériger au commer-  
ce à Grasham une statue par la même  
manière qu'en éleva au Duc de Malbo-  
rough. Le don de la parole étoit regardé  
par les Athéniens comme le premier des  
talens. Occupé des mêmes objets, il  
a conduit les Anglois aux mêmes ré-  
solutions : les Bolingbrocke, les Sha-  
rkey, les Walpool, les Carteret,  
Pelham, les Pulteney, les Pitt ont  
par leur éloquence les premières pla-  
ces de l'Etat. Les suffrages de la Nation  
en faveur de ces hommes distingués,  
ont souvent emporté sur le vœu du  
Parlement, qui ne trouvoit en eux que  
des contradicteurs de ses vues, & des  
ennemis de son gouvernement. On

216 SUITE DE L'ANGLETERRE  
proposoit des prix à Athenes  
ceux qui auroient le mieux culti  
terres. C'est ainsi qu'en Angl  
l'époque des plus riches réco  
l'acte qui ordonne une grati  
pour l'exportation des grains  
navires nationaux. Les loix At  
nes défendoient de vendre à l'é  
les bois propres à la constru  
vaisseaux. Il est également défen  
tout le district des villes Britan  
de couper aucun des arbres  
pour le service de la marine. A L  
comme à Athenes , les juges ne  
point être permanens , ni les c  
appliqués à la question. On voy  
la salle de l'Aréopage , un sièg  
l'Accusateur , un autre pour l'  
La même chose se pratique en  
terre dans les lieux où l'on juge  
pables.

Il y avoit toujours à gagner p  
Athéniens , à se tenir dans un  
ment continuel ; ils ne trouvoi  
vantage , que dans l'agitation. La  
de parler étoit établie indistinct  
pour tout le monde : l'étranger  
clave y discouroient plus libre  
que ne le fait ailleurs un citoyen.

que particulier s'intéressoit aux affaires publiques comme aux siennes propres, & après les occupations nécessaires qu'exige le soin de la vie, la plus importante pour lui, étoit de connoître les maximes du gouvernement. Un esclave bêchant la terre, détaillait à son maître les articles d'un traité de paix.

De même, l'Anglois, toujours agité par l'inquiétude, toujours remué par quelque grand motif, flotte continuellement entre le calme & la tempête; les vagues des partis le portent sans cesse vers le point d'intérêt qui le touche; par son caractère d'impatience, il n'a de repos dans aucune situation, & ne peut soutenir les délais ou les lenteurs. Il dit & écrit tout ce que les loix ne lui défendent point d'écrire ou de dire; & souvent il est indifférent qu'il raisonne bien ou mal; il suffit qu'il raisonne pour défendre sa liberté.

Dans une pareille constitution, tout le monde est occupé du bien de l'Etat: de là cette multitude d'ouvrages sur toutes les matières qui l'intéressent. Les plus grands génies d'Angleterre n'ont pas dédaigné d'écrire sur le commerce,



## 218 SUITE DE L'ANGLETERRE.

sur le change, sur les monnoies, & sur les dettes de la nation. Les artisans même écrivent, mal sans doute, mais de bonnes choses, sur un métier qu'ils exercent avec intelligence. La foule de ces ouvrages, sans excepter les plus médiocres, sert à mettre la vérité dans un plus grand jour, & à mieux établir les maximes saines dans tous les esprits. Tout est reçu avidement; il est même un grand nombre de ces sortes d'écrits qui ne sont qu'à l'usage & à la portée du peuple. La multitude lit, s'instruit, pense, calcule & se remplit de l'esprit public.

Ce goût pour la politique est généralement répandu en Angleterre, même parmi les femmes. On raconte que le Lord Tyrconnel, élevé en France, étoit venu pour la première fois à Londres à l'âge de trente ans. Las de n'entendre parler dans toutes les maisons que d'affaires d'Etat, il fit arranger un souper de filles, dans l'espérance d'y entendre traiter d'autres matières. Mais à peine étoit-on à table, que la conversation fut mise par ces Demoiselles, sur un objet qui partageoit alors le Parlement, & les partageoit elles-mêmes. En vain il voulut les ramener à des sujets plus

amusans ; elles n'en démordirent point ; & il fut obligé de quitter la partie.

Londres est rempli de raisonneurs politiques , que le feu de l'amour du bien public semble consumer. Chaque profession a les siens ; chaque quartier , pour ne pas dire chaque rue , a son fabricant de projets. De tems en tems ces petits Solons s'assembtent dans une taverne ; & là chacun d'eux propose un système , qui ordinairement est applaudi à raison de son absurdité. La piece de bœuf & les pots à biere qui couvrent la table , occupent dans les premiers momens tous les esprits. Chacun s'empresse de se servir soi-même , & reçoit de son voisin qui vient de boire , le pot dans lequel il boit à son tour , & qu'il repasse à celui qui le suit. L'appétit s'affoiblissant par degrés , le silence diminue à proportion. On ne parle d'abord qu'à son tour ; mais insensiblement , dès qu'on a cessé de manger , tout le monde veut être utile à l'État. L'un commence l'histoire des malheurs du tems , l'autre celle de la tyrannie des Ministres : un troisieme fait un discours touchant sur le dépérissement du commerce & les moyens de le rétablir. A force de parler & de boire ,

## 220 SUITE DE L'ANGLETERRE.

chacun perd ses idées. Les porteurs de projets, criant bien fort pour faire faire silence, tirent leur papier, le lisent, endorment leurs auditeurs, & finissent par dormir eux-mêmes. Le premier qui se réveille appelle ses voisins : tous demandent des pipes, du tabac, de la biere ; & chacun regagne son logis, bien persuadé que cette séance ne peut manquer de tourner à l'avantage de la patrie.

La Grande-Bretagne doit son administration actuelle aux troubles fréquens, aux changemens successifs qui ont fixé l'état de Charles II, de Guillaume III, de la Maison d'Hanovre, ainsi qu'aux différentes capitulations que les peuples ont su se ménager habilement durant ces révolutions. Ce n'est donc qu'après avoir été long-tems déchirés par des divisions intestines, que les Anglois ont acquis le droit d'examiner ce qui peut contribuer à leur utilité ou à leur gloire. Lorsqu'il s'agit de quelque opération proposée par le ministère, ce n'est pas assez de persuader la Nation, il faut la convaincre. Les charmes de l'éloquence ne font même sur elle, qu'une légère impression, s'ils ne sont accompagnés de la démonstration & de l'évidence.

cette forme de gouvernement ne fut  
 lement établie que par l'entière ex-  
 tion des Stuards. La puissance législa-  
 resta alors dans la main du Parle-  
 it, & l'exécutrice dans celle du Roi.  
 puis cette époque, la constitution  
 gloise n'a éprouvé aucune de ces se-  
 sses violentes qui l'avoient dérangée  
 long-tems; & on la voit toujours  
 c le même étonnement, lier en-  
 ble les principes opposés de la mo-  
 chie, de l'aristocratie & de la démoc-  
 ie. C'est précisément parce que les  
 x pouvoirs ne sont pas dans la même  
 n, que les Anglois se donnent pour  
 euple le plus libre de l'Europe. Ils  
 éroient de l'être, si le Roi ou le Par-  
 ent parvenoient à réunir les deux  
 ssances, ou si le Parlement devenoit  
 t à fait aristocratique. Le peuple ne  
 oit plus que l'esclave des Grands &  
 Prince, ou des Grands seuls, qui  
 verseroient le trône & tyrannise-  
 ent le peuple.

C'est donc de cette division d'autori-  
 que naît la liberté nationale. La  
 ambre-Haute, la Chambre-Basse & la  
 ur étant sans cesse occupées à ne pas  
 er trop étendre, à l'un des trois

si jaloux , je ne fais pourtant s'ils absolument les maîtres d'empêcher qu'elle ne passe les bornes que la constitution leur prescrit , & qu'elle soit poussée quelquefois jusqu'à la limite. On est toujours étonné qu'un gouvernement si compliqué ne se détache point par son propre mouvement ; que les ressorts agissent si fréquemment les uns sur les autres , que sa conservation est une espèce de prodige ; au lieu de chercher de l'équilibre de l'Europe , il vroit plutôt s'appliquer à entretenir l'équilibre de ces trois puissances qui se balancent continuellement.

La constitution Britannique est aujourd'hui , que si le Roi est le Chef de la Nation , c'est elle-même qui lui a conféré le titre. Elle peut donc l'en ôter , disent les Anglois ; mais

SUITE DE L'ANGLETERRE. 223  
leurs Rois ne sont pas légitimes. De simples alarmes , des craintes fondées sur de purs soupçons , ou déterminées par des actions équivoques , ne peuvent autoriser des Sujets à se révolter contre leurs Souverains. Lorsque Jean Sans-Terre fit hommage de sa Couronne au Saint-Siege , il fut justement déposé ; & l'élection du fils de Philippe-Auguste devint légale ; mais quand l'ambition de Cromwel fit tomber du trône & monter sur l'échafaud le malheureux Charles I, la Nation le souffrit par foiblesse , & ne l'ordonna pas par justice. Elle fit plus ; elle reconnut ses torts , rétablit le fils , & a depuis , tous les ans , observé un jeûne général , en expiation de ce régicide.

Je suis , &c.

*A Londres , ce 27 juillet 1755.*



## LETTRE CCXV.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**L**E prince d'Orange , usurpateur de la couronne d'Angleterre , régna sous le nom de Guillaume III , mais Jacques II , de qui il avoit épousé la fille , ne renonça point à l'espérance de remonter sur le trône. Personne en effet ne devoit regarder comme une abdication , la fuite d'un Monarque , qui n'avoit quitté ses Etats , que pour empêcher qu'on ne violât dans sa personne les droits les plus sacrés de la royauté.

Il se forme contre le Prince d'Orange une conspiration qui , étant découverte , fait condamner au dernier supplice tous ceux qui y ont eu part. Elle consistoit à attaquer la garde du Prince , à l'enlever lui-même , à le faire passer en France , tandis que son rival reprendroit sa Couronne. Les personnes qu'on fit mourir à cette occasion , attestèrent qu'il n'y avoit jamais eu de projet de tuer le Roi Guillaume , & que le complot étoit même ignoré du Roi Jacques.

Le Chevalier Perkim , monté sur l'échafaud , débute ainsi de l'air le plus serain. « Je n'ai jamais été grand par-  
 » leur ; & occupé maintenant des ma-  
 » tieres de la plus-grande conséquence ,  
 » le laconisme est encore plus nécessaire.  
 » Je me borne donc à protester , que je  
 » n'ai reçu aucun ordre pour attenter  
 » aux jours du Prince d'Orange ».

Jacques II fait distribuer des manifestes dans les principales villes d'Ecosse , pour engager les peuples à épouser sa querelle. L'Irlande se déclare en sa faveur ; & la Cour de France se fait un point d'honneur de lui fournir des secours d'hommes , de vivres & d'argent. On se souvient des paroles de Louis XIV , qui , en lui donnant sa cuirasse , lui dit : « Adieu , Sire ; tout ce  
 » que je puis vous souhaiter de mieux ,  
 » c'est de ne jamais vous revoir ». Malheureusement ses vœux ne sont point exaucés : Jacques , battu , abandonné , pros crit , quitte ses Etats une seconde fois , & vient finir ses tristes jours à Saint-Germain. Il pardonne en mourant au Roi Guillaume la perte de sa Couronne , & recommande à son fils de ne pas sacrifier sa religion au desir de



## 226 SUITE DE L'ANGLETERRE.

régnér. « Préférez, lui dit-il, le soin  
» de votre salut aux vaines grandeurs  
» de ce monde. J'ai trouvé, ajoutoit-il,  
» un sûr asyle dans ces lieux où vous  
» me voyez finir mes jours. On y a eu  
» pour moi tous les égards dus à une  
» personne de mon rang. Un procédé  
» si généreux m'a presque fait oublier  
» tous mes malheurs. Quels sentimens  
» de reconnoissance ne devez-vous pas  
» avoir pour un Monarque qui a pris  
» plaisir à combler votre pere de bien-  
» faits ! La bonté de votre cœur me  
» donne lieu d'espérer que vous ne per-  
» drez jamais de vue les obligations que  
» vous avez à Louis XIV ». Adressant  
ensuite la parole au Nonce du Pape :  
« Je vous prie, Monsieur, continua-t-il,  
» d'assurer sa Sainteté, que je meurs  
» confesseur de l'Eglise Romaine ». La  
religion de ce Prince lui avoit attiré des  
railleries, même de la part de ceux qui  
semblent plus faits pour la respecter.  
M. le . . . , le voyant passer escorté de  
plusieurs Jésuites, dit en levant les  
épaules, « oh ! le bon homme, qui a  
» changé trois royaumes contre une  
» messe » !

Tandis que ce Prince édifioit la Fran-

ce par des vertus chrétiennes, & sa famille par une mort sainte, Marie sa sœur, femme de Guillaume, fonde à Londres une association de personnes pieuses pour la réformation des mœurs. Cet établissement qui subsiste encore avec succès, & a servi de modèle à plusieurs autres de même genre, répandus dans les trois royaumes, est autorisé à punir, par des peines pécuniaires, ceux qui causent du scandale par leur conduite ou par leurs discours, & particulièrement les jureurs. L'amende se paie sur le champ, à moins qu'on n'aime mieux se rendre chez un Juge de Paix, & de-là en prison, si l'on n'a pas de caution à donner. Le produit de ces amendes se porte à la masse de l'impôt établi pour le soulagement des pauvres. Il y a un tarif connu de tout le monde, qui règle ce qu'on doit payer pour chaque délit. Un de ces Censeurs tira dernièrement douze guinées d'un seul homme, pour cinq ou six cens juremens ou blasphêmes qui lui étoient échappés en plein café, & que l'autre avoit comptés, en déchirant chaque fois un morceau d'une gazette qu'il sembloit lire avec beaucoup d'attention.

## 228 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Un des objets de cette Société est aussi la célébration du Dimanche, que les Anglois font profession d'observer avec beaucoup de scrupule. Une dame fut arrêtée dans sa chaise par la populace, lorsqu'elle alloit entrer un Dimanche dans une maison où l'on donnoit à jouer. « Nous savons, Madame, lui dit-on, que vous menez une vie peu édifiante ; votre passion pour le jeu vous fait oublier ce que vous devez au jour du Seigneur. C'est l'intérêt que l'on prend à votre ame, qui vous attire cette petite remontrance ». En même tems on lui présente une Bible ; & on lui fait jurer sur les saintes écritures, de renoncer au jeu pour toujours. On lui dicte les paroles l'une après l'autre ; & après quelque résistance, elle les répète d'une voix intelligible ; & on la force à baiser le saint livre. Croyant en être quitte, elle veut rentrer dans sa chaise ; mais on l'en empêche encore, en lui disant : « Vous n'ignorez pas, Madame, que l'humilité est une vertu agréable à Dieu ; vous n'aurez jamais une plus belle occasion de la pratiquer ; nous allons vous escorter ; contentez-vous de vous faire

» suivre par vos porteurs ». Elle fut ainsi reconduite en grande pompe ; & quand on l'eut remise dans sa maison ; la foule se dissipa.

Après la mort de Jacques II, la Cour de France reconnut son fils sous le nom de Jacques III, pour légitime Roi des îles Britanniques, quoique par le traité de Riswick, elle eût accordé le même titre au Prince d'Orange. Les partisans de la succession protestante en furent indignés ; & ce mécontentement fit naître en Angleterre l'usage des *Adresses*, dont Charles Howard, Comte de Carlisle, fut alors l'inventeur. On appelle ainsi dans la Grande-Bretagne, les suppliques rédigées par les communautés & les villes du royaume, pour informer le Souverain du danger imminent de l'Etat. Des pieces de cette importance, travaillées par des assemblées de gens qui savent que leur salut en dépend, ne peuvent pas contenir une seule phrase ; un seul mot, qui ne soient essentiels.

Guillaume III perd sa femme, première fille de Jacques II, meurt lui-même d'une chute de cheval, est remplacé par la Reine Anne, épouse du Prince de Danemarck, & sœur de Jac-

## 230 SUITE DE L'ANGLETERRE.

ques III, nommé le Chevalier de Saint-George ou le Prétendant. J'ai vu, me disoit un vieil officier Anglois, grand faiseur de digressions, grand conteur d'anecdotes, grand parleur enfin, contre l'ordinaire de sa nation, & d'ailleurs assez bon homme : « J'ai vu les jours brillans de cette Princesse. J'ai servi dans les armées de mer & de terre ; j'ai combattu en Flandres, en Allemagne sous Malborough, en Irlande, en Ecoffe contre le Prétendant, sur mer pour le service de la Compagnie du Sud. J'ai vécu sous les quatre derniers regnes : mais le plus beau, sans compter, le plus glorieux pour l'Angleterre, le plus fertile en événemens, le plus fécond en grands écrivains, est celui de la Reine Anne.

» Son premier soin fut de déclarer la guerre à la France, pour se venger de l'injure que lui avoit faite Louis XIV, en reconnoissant son frere pour Roi d'Angleterre. Rappelez-vous nos succès ; & sur-tout cette fameuse bataille d'Hochstet, où.... mais j'oublie que je parle à un François. Ce que je ne puis oublier, c'est la réponse de notre Général au Duc de Tallard qu'on ve-

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 231**

oit de faire prisonnier. Ce dernier  
it à Malborough : vous avez vaincu  
s hommes les plus braves de l'uni-  
ers. J'espère , répartit Milord Duc ,  
ue vous excepterez ceux qui les ont  
attus. Son retour à Londres fut un  
iomphes. Les rues étoient remplies  
e monde qui s'empressoit à lui don-  
er des marques de son admiration &  
e sa joie. Les félicitations du Parle-  
ment , les remerciemens des villes ,  
s acclamations de toute l'Angleterre  
urent le premier prix de sa victoire.  
a Reine augmenta ses revenus ; &  
a Nation lui fit bâtir à ses frais l'im-  
ense & superbe palais de Bleinhem ,  
infé appelé du nom du village voisin  
Hochstet , qui fut le théâtre de sa  
loire.

• Je l'ai vu ce château , moi qui vous  
arle , continua notre vieux Militaire ;  
a toute la grandeur, toute la magnifi-  
ence d'une maison royale , digne pré-  
ent du peuple Anglois à un héros ,  
honneur de sa patrie. Mais le bâti-  
ment est trop massif ; & l'architecte  
nanquoit de goût. A l'égard de l'inté-  
ieur & de l'ameublement, il seroit dif-  
icile de rien imaginer de plus superbe.

232 SUITE DE L'ANGLÈTERRE.

» La gallerie où est la bibliotheque ;  
» m'a paru le plus beau morceau de tout  
» l'édifice ; elle a cent quatre - vingt  
» pieds de long sur trente-quatre de  
» large. Toutes les pieces sont ornées  
» de tableaux des meilleurs Maîtres , &  
» de tapisseries où est représenté le plan  
» de la bataille. Le palais domine sur  
» une riviere qu'on suit de l'œil à une  
» très-grande distance , & sur une vaste  
» pelouse , du milieu de laquelle s'é-  
» leve une colonne qui rappelle les ex-  
» ploits du Duc de Malborough & la  
» reconnoissance de la Nation. Entre  
» ce monument & le château est un ma-  
» gnifique pont , dont la grandeur ré-  
» pond à la majesté de la scene. La ri-  
» viere , après avoir fait un petit dé-  
» tour , forme un large canal en ligne  
» droite , & se termine par une superbe  
» cascade , précisément dans le lieu où  
» l'on commence à la perdre de vue.  
» Sur un des côtés de ce canal est le  
» jardin. Les rives escarpées sont di-  
» versifiées par des bosquets ; & de  
» l'autre côté se présente , dans le parc ;  
» un amphithéâtre qui est un des plus  
» riches & des plus beaux ornemens  
» de la riviere. Il se continue par une

SUITE DE L'ANGLETERRE. 233

» pente douce jusqu'au bord de l'eau ,  
» où , sans la couvrir de son ombre , il  
» est réfléchi sur la surface. Les environs  
» sont ornés de groupes d'arbres qui  
» bordent différentes pelouses , sur une  
» desquelles étoit autrefois la demeure  
» d'un de nos Rois , fameuse dans nos  
» anciennes chansons , sous le nom du  
» Berceau de la belle Rosamonde. Une  
» source d'eau claire qu'on voit dans cet  
» endroit , porte encore aujourd'hui le  
» nom de cette maîtresse d'Henri II.

» Rosamonde fut la beauté la plus  
» célèbre du douzième siècle. Ce Mo-  
» narque l'aima éperduement ; & pour  
» n'être pas troublé dans ses amours par  
» la jalousie de la Reine Eléonore , cette  
» héritière de Guienne , répudiée par  
» Louis le Jeune , il fit bâtir dans ce lieu  
» une maison en forme de labyrinthe ,  
» où l'on ne pouvoit entrer sans en  
» avoir appris le secret. C'est-là que de-  
» meuroit ordinairement sa Maîtresse ,  
» & qu'Henri passa avec elle les plus  
» doux momens de sa vie. Cependant  
» Eléonore pénétra le mystère , & se  
» servit du moyen qu'Ariane avoit em-  
» ployé pour tirer Thésée du labyrinthe  
» de Minos. Un peloton de fil qu'elle ap-



### 334 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» perçut aux pieds du Roi lui décoi  
» la retraite de sa rivale ; & elle la  
» traita si fort , que cette malheur  
» beauté en mourut de douleur. Elle  
» enterrée dans un couvent de l  
» gieuses , qu'elle avoit enrichi par  
» libéralités , suivant l'usage du t  
» observé alors , même par les maît  
» des Rois. D'autres accusent la R  
» de l'avoir empoisonnée. Cette his  
» a fourni aux Poètes la matiere de  
» sieurs épitaphes , aux Romancie  
» riches épisodes ; & à notre Adiss  
» sujet d'un Opéra.

» Si les Anglois ont gagné la ba  
» d'Hochstet, que le même Adisson  
» lébrée dans ses vers , on peut dire  
» les François réfugiés en ont pa  
» l'honneur avec nous. Ils s'étoien  
» signalés du tems de la révolutio  
» avoient contribué à maintenir le  
» dit du royaume, en mettant leur a  
» dans les fonds publics , où ils av  
» plus de deux millions de livres ste  
» Ils demanderent en conséque  
» que les Anglois ne les regard  
» plus comme des étrangers , & l  
» les incorporât à la Nation. La l  
» y eut égard , & en fit faire la pro

SUITE DE L'ANGLETERRE. 235

» tion au Parlement, qui, après bien  
» des débats, accorda la demande.  
» L'acte en fut dressé & revêtu de toutes  
» les formalités requises. Les Réfugiés  
» furent naturalisés & déclarés habiles  
» à posséder les emplois militaires, les  
» charges civiles, & à être membres du  
» Parlement.

» La victoire abandonna les armées  
» Angloises, quand Malborough cessa  
» de les commander. L'éloignement de  
» ce Général fut l'effet de quelques tra-  
» cafferies de femmes. La Duchesse,  
» fiere de la gloire de son époux, com-  
» mençoit à fatiguer la Reine par ses  
» hauteurs; un incident singulier acheva  
» sa disgrâce. Sa Majesté avoit fait ve-  
» nir pour son usage, quelques paires  
» de gants d'un goût nouveau. La Du-  
» chesse l'ayant su, se rendit chez le  
» marchand, & le pressa si vivement,  
» que cet homme imprudent & foible,  
» lui céda les gants destinés pour la  
» Reine, dans le dessein d'en faire ve-  
» nir promptement de pareils. La vanité  
» de la Duchesse triompha : elle affecta  
» de paroître à la Cour, parée d'un  
» ornement réservé pour sa Majesté.

## 236 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» Ce trait, joint à quelques autres ,  
» renvoyer cette femme orgueilleuse  
» qui avoit encore eu l'insolence  
» laisser tomber, par une méprise volon-  
» taire, une jatte d'eau en présence de  
» la Reine, sur la robe d'une nouvelle  
» Favorite. Elle fut privée de toutes ses  
» charges ; & l'on éclaira de près ses  
» démarches de son mari. On découvrit  
» vrit qu'il cabaloit pour faire échouer  
» les projets du gouvernement. Arrêt  
» indignée lui ôta les emplois, & chassa  
» de la Cour ses créatures.

» Le regne de cette Princesse fut en-  
» core troublé par les tentatives  
» Prétendant, qui cherchoit à recouvrer  
» la Couronne de ses peres. Il y avoit en  
» Ecosse un si grand nombre de Seigneurs  
» favorables aux intérêts de ce Prince,  
» qu'ils entreprirent de le rétablir sur  
» trône. M. Hooke, qui ayant passé  
» France avec Jacques II, y servoit  
» qualité de Colonel, fut un de ceux qui  
» montrèrent le plus d'empressement  
» pour engager la Cour de Louis XIV  
» profiter de ces circonstances. Il étoit  
» parfaitement au fait de ce qui se passoit  
» moit en Ecosse, où il entretenoit

» liaisons avec les principaux Seigneurs  
 » du pays. Ce ne fut qu'en 1705, que  
 » les Ministres parurent écouter favora-  
 » blement son projet, & le chargerent  
 » lui-même du soin d'en ménager l'exé-  
 » cution. Hooke s'acquitta de sa com-  
 » mission avec autant de secret que  
 » d'intelligence, & le compte qu'il en  
 » rendit, fut confirmé par les Députés  
 » que les Seigneurs Ecoffois envoye-  
 » rent en France; mais quelque envie  
 » qu'on eût de réaliser ce projet, la  
 » bataille de Ramillies & la déroute de  
 » Turin déconcertèrent toutes les me-  
 » sures.

» L'affaire fut reprise en 1707.  
 » Hooke partit avec de nouvelles ins-  
 » tructions, & trouva les Ecoffois en-  
 » core mieux disposés que la première  
 » fois. Toutes ces belles apparences dé-  
 » terminèrent Louis XIV à leur en-  
 » voyer des secours; & l'on fit em-  
 » barquer à Dunkerque un corps de  
 » six mille hommes. Le Comte de Gacé  
 » devoit conduire ce détachement, &  
 » accompagner le Prince dans son ex-  
 » pédition qui ne réussit pas. On en  
 » jeta la faute sur le Comte de For-  
 » bin, choisi pour commander l'esca-

» tout le crédit de Madame de  
» non. Ceux qui aiment à croire  
» grands événemens dépendent  
» tites causes , disent que cette  
» qui s'intéressoit au sort des  
» entretenoit une correspondance  
» vie avec la Reine d'Angleterre  
» de Jacques III ; mais qu'étant  
» lui faire une visite à Saint-Germain  
» la Princesse la reçut avec  
» Madame de Maintenon piquée  
» gea sa visite , & dit à haute  
» en descendant l'escalier ,  
» Reine ignoroit la politesse Française  
» mais qu'elle avoit l'air de ne l'être  
» core assez en France , pour  
» tems de l'apprendre. C'est ainsi  
» hauteur de la Mere ruina les  
» du Fils , & que cette imprudence  
» la France même à deux fois  
» la France même à deux fois

SUITE DE L'ANGLETERRE. 239

» Ecoſſois, qui s'étoient concertés avec  
» votre miniſtere pour cette expédi-  
» tion ; mais perſonne ne ſe préſentant  
» pour les accuſer , ils furent élargis &  
» renvoyés faute de preuves.

» La Reine Anne ayant perdu ſon  
» mari, le Prince de Danemarck , &  
» ſon fils unique le Duc de Gloceſter ,  
» ſent revivre en elle les ſentimens  
» d'une ſœur pour ſon frere, le Prince  
» Jacques. Entourée de la faction des  
» Wighs , elle ne s'ouvre ſur ce deſſein,  
» qu'à une Demoifelle qui approchoit  
» de ſa perſonne. Cette confidente en-  
» tre dans ſes vues , & l'encourage à  
» préférer ſon ſang à une maiſon étran-  
» gere. Un docteur nommé Sacheverel,  
» animé par les Torys , prêche en fa-  
» veur de l'obéiſſance que les peuples  
» doivent à leurs Souverains légitimes  
» & héréditaires. Ses diſcours échauf-  
» ferent les eſprits ; & il s'éleva des  
» partis pour & contre , qui produiſent  
» une révolution.

» La Reine ſe délivre de la faction des  
» Wighs ; Walpool eſt entraîné dans  
» leur diſgrace ; Bolingbrooke & le  
» Comte d'Oxford ſont mis à la tête du  
» miniſtere ; mais leur méſintelligence

## 240 SUITE DE L'ANGLETERR

» nuit aux intérêts de la Reine ;  
» pool rappelé , fait paroître  
» ardent pour la maison d'Hanc  
» Ces intrigues de Cour  
» chent pas le gouvernement  
» ler aux intérêts du comme  
» la création de diverses Com  
» Celle du Sud est confirmée  
» blie trois ans avant la mor  
» Reine. Quoiqu'elle ne fasse a  
» ment aucun négoce , l'importa  
» fonds qu'elle a prêtés à l'Et  
» donne une trop grande autorit  
» la passer sous silence.

» Les dettes de la nation An  
» qui, à l'avènement de la Reine  
» la Couronne , étoient déjà trè  
» considérables , s'accumulèrent so  
» regne à un degré si énorme ,  
» Parlement pensa sérieusemen  
» liquider. On commença par ei  
» dre une connoissance exacte ;  
» examen fit connoître que les  
» exigibles de l'Etat montoient  
» millions & demi de livres st  
» Le gouvernement sentant bie  
» n'étoit pas possible , dans les  
» jonctures présentes , d'acquitt

» dette aussi forte , songea à dédomma-  
 » ger d'une autre manière les créan-  
 » ciers. M. Harley , alors Chancelier  
 » du trésor royal , depuis Comte d'Ox-  
 » ford , & premier Ministre , proposa  
 » de leur payer l'intérêt de leurs fonds  
 » à six pour cent , jusqu'à ce que l'on  
 » pût les rembourser ; & pour faciliter  
 » ce paiement , il fut d'avis que ces  
 » mêmes créanciers formeroient une  
 » Compagnie , à laquelle on attribue-  
 » roit le privilege exclusif du commerce  
 » sur les côtes de la mer du Sud. Le Par-  
 » lement goûta ce projet qui présentoit  
 » des avantages assez flatteurs , pour  
 » espérer qu'il seroit agréable à la Na-  
 » tion , & que si ceux qui possédoient  
 » des billets d'Etat , refusoient de s'y  
 » prêter , ils trouveroient aisément à se  
 » défaire de ces effets. Il arrêta donc  
 » que le plan de M. Harley auroit lieu :  
 » en conséquence , le produit des droits  
 » sur les vins , le vinaigre , le tabac ,  
 » les marchandises des Indes , les étoffes  
 » de soie , &c , fut affecté au paiement  
 » des six pour cent d'intérêt. On destina  
 » le surplus à composer un fonds qui se-  
 » roit employé au remboursement du  
 » capital.



» bileté de l'auteur du projet ? Il f  
» servir , à la grandeur de l'Anglet  
» les circonstances même qui dev  
» naturellement y mettre obstacle.

» A peine la nouvelle Associatio  
» elle confirmée par un acte du P  
» ment , que chacun voulut y  
» part. George I, qui avoit succéd  
» Reine Anne , acheta des actions  
» dix mille livres sterlings. Les af  
» des intéressés prenoient une face  
» tageuse ; mais les dettes de la N  
» étoient si considérables , qu'or  
» recours à de nouveaux moyens  
» les acquitter ; c'est ce qui fit naît  
» fameux systême du Sud , qui re  
» vella en Angleterre les mêmes si  
» dont la France avoit été le thé  
» lorsqu'on séduisoit le public en fa  
» des billets de Banque. L'esprit de  
» tige qui avoit troublé Paris un a  
» paravant , passa alors dans la Gr  
» Bretagne.

Le triomphe de la Compagnie de Mer du Sud donna naissance à une infinité de sociétés bizarres, dont les rivains du tems nous ont conservé liste. On en comptoit jusqu'à cent dixante-seize ; & elles avoient chacune leur nom & leur objet particulier. Il y en a quelques-unes que vous garderez comme des plaisanteries, quoiqu'elles se trouvent insérées sérieusement dans cette liste. Telles sont, par exemple, les Compagnies pour l'assurance de la Virginité, pour la recherche du Mouvement perpétuel, pour les fournitures nécessaires aux Funérailles, pour les paniers des femmes, pour fondre la sciure & les copeaux de bois, & les couler en lanches, &c. Les différentes sommes que l'on se proposoit de lever par l'exécution de ces projets chimériques, alloient à plus de trois cens millions sterling. Qui pourroit se persuader que des entreprises aussi dénuées de sens commun, aient pu être imaginées & proposées chez un Nation saine par sa prudence & son habileté dans le négoce ?

» gagea les Lords justiciers à cal  
» plupart de ces Compagnies ; &  
» chute entraîna celle de la Mer du  
» Cette dernière est toujours créer  
» de l'Etat , quoiqu'elle n'exerce  
» aucune espece de trafic.

» Mais je reviens au Prétendant.  
» dant que la Reine & les partisans  
» maison de Stuard concertoient a  
» France pour son rétablissement  
» trône , cette Princesse tomba ma  
» & sa mort ne lui permit pas de n  
» la dernière main à ce grand ouv  
» Walpool mania si bien les es  
» qu'il procura à l'Electeur d'Han  
» qui régna après elle sous le no  
» George I , toutes les assurances  
» tachment de la part de la Char  
» Basse. George de Brunswick éto  
» de la maison de Stuard par sa  
» Sophie , petite fille de Jacques  
» fille d'Elisabeth Stuard , mariée  
» lecteur Palatin.

» Le regne de ce Prince est tr  
» par les partisans du Chevalier de  
» George. Jacques cherche à ju  
» ses droits à la Couronne d'Angle

» tandis que les Ecoffois , arborant son  
 » étendard , combattent avec avantage ,  
 » jusqu'à la funeste journée de Preston ,  
 » où ils sont enfin obligés de céder au  
 » nombre après les plus grands efforts  
 » de valeur. Le Capitaine Farquerson  
 » ayant eu la jambe cassée , fut trans-  
 » porté dans une auberge qui servoit  
 » d'hôpital. Il demanda un verre de vin ,  
 » & dit tout haut : allons , Messieurs , à  
 » la santé de notre Maître. Quoique je  
 » ne puisse plus agir , ma volonté est  
 » toujours la même. Je vous souhaite  
 » toute sorte de bonheur. Il mourut à  
 » l'amputation.

» L'arrivée d'un nouveau corps de  
 » troupes Angloises oblige les Ecoffois  
 » de se rendre. Les prisonniers sont  
 » conduits, les mains liées, à travers les  
 » rues de Londres , & enfermés dans  
 » des prisons différentes. Les Pairs &  
 » les Officiers-Généraux ne sont pas  
 » mieux traités que les soldats. On pré-  
 » sente un mémoire, par lequel on pré-  
 » tend que tout ennemi qui se rend  
 » à discrétion , doit avoir la vie sauve.  
 » C'étoit l'avis de tous les gens de  
 » guerre ; c'étoit l'usage pratiqué chez

» inflexible , ne suivit que les loix  
» justice rigoureuse. Les épouses  
» illustres malheureux mirent to  
» usage pour leur conserver l  
» Elles vinrent en habit de deu  
» yeux baignés de larmes , se jett  
» genoux du Roi. Ce Prince , d'a  
» très-sensible aux charmes du  
» sexe , ne fut point attendri q  
» spectacle si touchant ; & les  
» bles expierent par la mort, le cr  
» leur rébellion.

» Le comte Nilhisdale échaq  
» supplice par la tendresse ingéni  
» son épouse. On avoit permis au  
» mes de voir leurs maris pour le  
» les derniers adieux. Milady Nil  
» entra dans la Tour, appuyée si  
» femmes-de-chambre , un me  
» devant les yeux , & dans l'a  
» d'une personne déçolée. Lor

SUITE DE L'ANGLETERRE. 247

» qu'elle , à changer d'habits , ajoutant  
» que son carrosse le conduiroit au bord  
» de la Tamise, où il trouveroit un bateau  
» qui le meneroit sur un navire prêt à  
» faire voile pour la France. Le strata-  
» gème réussit ; & le prisonnier arriva à  
» Calais le lendemain. La nouvelle de  
» cette fuite s'étant répandue dans Lon-  
» dres , la Cour ordonna qu'on mît la  
» Comtesse en liberté , & lui permit  
» même d'aller rejoindre son mari.

» Parmi les réjouissances qui se firent  
» à l'avènement de George I au trône  
» d'Angleterre , il y eut plusieurs bals  
» masqués. Une Dame suivit ce Prince,  
» comme si elle l'eût pris pour un étran-  
» ger , & l'invita , sous le masque , à  
» boire un verre de vin avec elle. Il y  
» consentit ; & ils allèrent à un des  
» buffets. La Dame se versant une ra-  
» sade , lui dit : allons , masque , à la  
» santé du Prétendant. Ensuite elle en  
» versa une autre qu'elle lui donna. Le  
» Roi la reçut en souriant , & dit : Je  
» bois de tout mon cœur à la santé des  
» Princes malheureux.

» Jacques III fut obligé de sortir des  
» terres de France , & même de la Lor-  
» raine , où le Duc Léopold lui avoit

## 248 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» donné un asyle. Il se fixa enfin , fo  
» le nom de Chevalier de Saint-Georg  
» dans le domaine du Pape , où , par  
» honneurs qu'on lui prodigua , on  
» cha de le consoler des pertes qu  
» souffroit pour sa religion & son at  
» chement au Saint-Siege.

» Une nouvelle conspiration se for  
» contre le Roi d'Angleterre : le Co  
» seiller Lager l'avoit tramée ; mais  
» moment de l'exécution , il fait part  
» son projet à sa Maîtresse , qui le tra  
» & va tout rendre au Ministre. La  
» est arrêté , & perd la tête sur un éc  
» faud. Le Duc de Warthon , le L  
» North se réfugient en France , &  
» là en Espagne. L'Evêque de Rochel  
» Arterbury , qui étoit aussi du comp  
» est condamné au bannissement. V  
» pouvez l'avoir vu à Paris où il  
» mort en 1732 , regretté de tous  
» gens de mérite , & spécialement  
» Gens de Lettres , dont il se fa  
» gloire d'être l'ami.

» La proscription la plus terrible  
» celle qui , sous le regne de Georg  
» suivit la malheureuse expédition  
» prince Edouard, fils aîné du Chev  
» de Saint-George. Depuis son arr  
» en Ecosse , tout avoit concouru :

» voriser son entreprise ; & tandis qu'il  
 » se flattoit des plus douces espérances,  
 » le Duc de Cumberland s'avançoit à  
 » grandes journées vers les frontieres  
 » de ce royaume. Il passa la Spey, se  
 » porta au bord de cette riviere dans un  
 » lieu appellé Culloden , à peu de dis-  
 » tance de l'armée du Prétendant , &  
 » l'attaqua avec vingt mille hommes.  
 » Edouard n'en avoit pas plus de quin-  
 » ze cens de troupes aguerries ; le reste  
 » étoient des montagnards peu disci-  
 » plinés. Ils ne laisserent pas que de dis-  
 » puter , pendant près de trois heures ,  
 » le champ de bataille ; mais la victoire  
 » se déclara enfin pour le plus fort. Le  
 » Duc fit massacrer tous ceux qui , cher-  
 » chant leur salut dans la fuite , tombe-  
 » rent au pouvoir de ses soldats. Plus  
 » de trois mille subirent cette cruelle  
 » destinée , quoiqu'ils eussent mis bas  
 » les armes. Le Prince , qui avoit reçu  
 » une blessure à la cuisse , auroit vrai-  
 » semblablement été pris lui même , s'il  
 » ne se fût jetté dans la riviere , ayant  
 » de l'eau jusqu'au menton , pour éviter  
 » les poursuites de ses ennemis. Lors-  
 » qu'il fut de l'autre côté , il porta des re-  
 » gards languissans sur la scene affli-



250 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» geante qui se passoit à l'autre bord, &  
» fut pénétré de la plus vive douleur, en  
» voyant le carnage affreux, que les  
» vainqueurs faisoient de son arriere-  
» garde.

» Après la disperfion de fa petite ar-  
» mée, le Prétendant erroit fans secours,  
» tantôt avec deux compagnons de fon  
» infortune, tantôt avec un, & quel-  
» quefois réduit à lui-même, pourfuivi  
» fans relâche par ceux qui vouloient  
» gagner le prix mis à fa tête. Ayant un  
» jour fait dix lieues à pied, & se trou-  
» vant épuisé de faim & de lassitude, il  
» entra dans la maison d'un homme qu'il  
» favoit bien n'être pas dans ses intérêts.  
» Le fils de votre Roi, lui dit-il, vient  
» vous demander du pain & un habit;  
» je fais que vous êtes mon ennemi;  
» mais je vous crois assez d'honneur,  
» pour ne pas abuser de mon malheur  
» & de ma confiance. Prenez les lam-  
» beaux qui me couvrent; gardez-les;  
» vous pourrez me les apporter un jour  
» dans le palais des Rois d'Angleterre.  
» Le Maître de la maison, touché  
» comme il devoit l'être, donna tous  
» les secours que fa situation permet-  
» toit, & garda un fecret inviolable.

» Quelque tems après il fut accusé d'a-  
 » voir reçu chez lui le Prince fugitif. Ci-  
 » té devant les Juges, il se présenta avec  
 » la fermeté qu'inspire la vertu, & leur  
 » dit : souffrez qu'avant de subir l'inter-  
 » rogatoire, je vous demande lequel  
 » d'entre vous, si Edouard Stuard se  
 » fût réfugié dans sa maison, eût été  
 » assez lâche pour le livrer ? A cette  
 » question le tribunal se leva & ren-  
 » voya l'accusé.

» Parmi ceux qui ont suivi le parti du  
 » Prétendant, plusieurs ont été enfermés  
 » dans les prisons d'Angleterre, & ont  
 » souffert le dernier supplice. La plupart  
 » écrivoient à leurs femmes, à leurs pa-  
 » rens, à leurs amis, avant que d'être  
 » conduits à l'échafaud, ou faisoient  
 » des discours au peuple, avant que de  
 » mourir. Le Comte de Darwentwater,  
 » Pair de la Grande-Bretagne, & Co-  
 » lonel du régiment de Dillon au ser-  
 » vice de France, fut un de ceux qui  
 » portèrent, sur la fatale tribune, le  
 » courage qu'ils avoient montré dans  
 » les combats. Il avoit déjà soutenu,  
 » en 1715, la cause des Stuards. Il eut  
 » le bonheur d'échapper à la persécu-  
 » tion, & de pouvoir offrir son épée

» prospérité de l'Angleterre ma pa  
» qui ne sera jamais heureuse , qu'  
» avoir rétabli le meilleur & le  
» maltraité des Monarques. Je suis  
» nétre de reconnoissance, d'amo  
» de respect pour le Roi de Fra  
» Louis le Bien-Aimé, titre égale  
» juste & glorieux. Je recommande  
» famille à sa protection royale ; je  
» donne à mes ennemis ; je me re  
» de mes péchés , & recommande  
» ame à Jesus-Christ. La veille il  
» écrit à sa femme à Paris : le mei  
» de vos amis vous dit un éternel a  
» Aimez sa mémoire ; que mes  
» soient hommes comme moi , &  
» filles vertueuses comme vous.

» La mort du comte de Darw  
» water avoit été précédée de celle  
» Lords Kirmanock & Balmarino

» un discours très-prolixé , dans lequel  
 » il disoit beaucoup de choses super-  
 » flues. C'étoit proprement l'histoire de  
 » sa vie, dont il ne faisoit pas grace  
 » d'une seule circonstance. Après avoir  
 » ajusté lui-même sa tête sur le billot ,  
 » & fait le signal qu'il avoit marqué , le  
 » bourreau le manqua , & lui donna le  
 » coup sur l'épaule. Le Lord , se re-  
 » tournant froidement , lui dit avec  
 » douceur : visez donc mieux ».

Jamais homme ne s'est vu dans des circonstances si malheureuses , & n'a eu de plus terribles aventures que l'infortuné Prince Edouard. Il a éprouvé ce que la guerre & la famine ont à la fois & de plus cruel & de plus horrible. Sur mer il est le jouet des vents & des flots ; sur terre , il ne trouve d'asyle que parmi les rochers & dans les cavernes. Chaque homme lui présente un ennemi ; chaque ennemi un assassin. Il passe des mois entiers dans cette affreuse situation , & ne trouve de soulagement , ni dans le sommeil , il ne peut se le procurer , ni dans le secours de ses amis , ils périssent sur l'échafaud.

Sa descente en Angleterre est la vingt-cinquième qui ait été exécutée

Edouard II, le Duc de Lancastre  
successeur de Richard II, les Français  
sous le regne de Charles VII, Mar-  
garete d'Anjou, épouse d'Henri V  
le Comte de Warwick, Edouard I  
comte de Richemont, Lambert  
nell, Perkin Warbeck, Philippe  
Roi d'Espagne, Charles II, Roi d'A-  
ngleterre, le Duc de Montmouth, le Prince  
d'Orange, Jacques II, son fils, le  
Chevalier de Saint-George, & enfin  
le Prince Edouard, dont vous ven-  
rez lire les malheurs.

Je suis, &c.

*A Londres, ce 2 août 1755.*



LETTRE CCXVI.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**L**ES événemens de l'histoire d'Angleterre m'ont conduit jusqu'au regne de George II, qui occupe aujourd'hui le trône de la Grande-Bretagne. Pour joindre la connoissance des lieux à celle des faits, nous allons, Madame, parcourir ensemble différentes contrées de ce royaume, en commençant par la route qui m'a conduit de Douvres dans la capitale.

Douvres est la première ville d'Angleterre, en arrivant de France par Calais, dont elle est éloignée de sept lieues. Elle n'a pour habitans, que des matelots, des voituriers & des aubergistes ; pour fortifications, qu'un vieux château placé sur une hauteur, & regardé comme un ouvrage des Romains. On me parla d'un autre ouvrage qui surpasse tout ce que les Romains ont fait en ce genre : c'est un puits revêtu de pierre de taille, auquel on donne près d'un demi-quart de lieue de pro-

fondeur. On montre dans le château une coulevrine longue de dix-huit p dont les Etats de Hollande ont fait présent à la Reine Elisabeth. La ville est située dans un fond entouré de l'eau. Son port, qui proprement n'est point un, ne présente que les pavots pour le passage d'Angleterre en France; mais à tous momens on voit partir des voitures pour Londres les auberges sont toujours remplies de étrangers. Une chose remarquable, la grandeur demesurée de leurs églises, la magnificence des ornemens dont elles sont chargées, la hauteur des arcs de triomphe qui les soutiennent, & dont la plupart traverse la rue. La foule est si grande dans les tavernes, qu'on y trouve difficilement des lits, & que pour avoir à manger on est quelquefois obligé d'aller même à la cuisine tirer de dessus la braïse les tranches de bœuf qu'on grille; c'est presque l'unique bien cher qu'on s'y procure.

Arrivé à Douvres le samedi, j'écrivis le lendemain matin, à cause d'un de police.

Il est divers moyens de voyager en Angleterre ; la poste est bien réglée partout ; & les chevaux y valent mieux qu'en France. Il y a des voitures qui vont dans toutes les villes à journées ordinaires, & d'autres, qu'on appelle machines volantes, qui font vingt lieues par jour & même plus. J'entrai, moi sixieme, pour une guinée, dans cette espece de diligence ; qui arrive à Londres le soir même. On paie à part pour les malles & pour les domestiques : les uns occupent l'impériale, les autres le siege du cocher où il y a plusieurs places.

Nous formions une troupe de quatorze personnes, y compris nos conducteurs ; & nous n'en étions pas plus rassurés contre les voleurs qu'on dit être répandus sur cette route ; mais nous ne vîmes que ceux qui étoient accrochés à des poutres le long du grand chemin. Ils y figurent en perruque & habit de pied en cape ; car le bourreau ne peut pas profiter de leurs dépouilles. Ils ne s'occupent point, loin d'établir, comme en France, des maréchaussées contre ces voleurs ; ils semblent tirer vanité de leur nombre, & font un plaisir de raconter



leurs exploits. Ils les introduisent jusques sur leurs théâtres, où souvent il leur font jouer un rôle honorable.

Un voleur, nommé Turpin, aussi fameux ici, que Cartouche l'étoit en France, prit à un Gentilhomme son argent, sa montre, sa tabatiere, & exigea sa parole d'honneur, de ne point le dénoncer à la justice. Quelque temps après, se trouvant ensemble aux courses de chevaux, le voleur lia conversation avec son même Gentilhomme, lui proposa même un pari considérable, le perdit & le paya. Peu s'en fallut qu'il ne lui offrit à boire ensemble; ce qu'il auroit peut-être également accepté. Un autre jour, il arrêta sur le grand chemin un homme qu'il savoit être très-riche, qui n'avoit sur lui que six guinées. L'avertit que si, désormais, il lui arrivoit d'avoir la bourse si mal garnie, il lui donneroit cent coups de bâton. Aussi quand on voyage, c'est une attention reçue de mettre à part une douzaine de guinées comme un tribut établi en faveur *Messieurs des Grands-Chemins*; car c'est ainsi qu'on les appelle. Il y a quelques années, qu'ils firent afficher aux portes des gens riches de Londres, des défen

expresses, sous peine de la vie, de sortir de la ville, sans avoir au moins dix guinées dans sa poche & une montre. Lorsque la saison ne permet pas de voyager, ils s'assemblient en troupes, & viennent lever leur impôts jusques dans la Capitale, où la garde s'avise rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Le plus singulier de ces voleurs se nommoit Duval : il avoit à sa suite une troupe de ménétriers, qui jouoient des fanfares aux passans, à qui il demandoit ensuite pour boire avec beaucoup de politesse. Si les voyageurs ne faisoient pas bien les choses, il leur montrait des pistolets. Il obtint trois fois sa grace ; & ce fut avec peine, que Charles II. signa enfin son arrêt de mort. Le poëte Butler, auteur d'Hudibras, a chanté les exploits de cet agréable brigand.

Des maréchaussées pourroient remédier à ces abus ; mais les Anglois redoutent les troupes dont le Roi peut disposer ; & aiment mieux être volés sur les grands chemins, que par les Ministres. D'un autre côté, il ne seroit pas de l'intérêt du Souverain, de laisser un corps d'hommes armés à la discrétion du Parlement.

moins qui puisse lui arriver, c'est  
cevoir la bastonade.

On permet à ces malheureux  
ils sont pris, de se dérober,  
d'eau-de-vie, au sentiment du  
qu'ils méritent, & le peuple  
admire en eux un courage qu'  
doivent qu'à leur ivresse. Il a  
même à ceux qui sont assez i  
pour mourir aussi scélérats qu'  
vécu. Avant l'exécution, & l'  
sont encore prisonniers, les b  
prits de Londres composent d  
plets, qui se chantent dans les ru  
adoucir l'ennui de leur détent  
plus connue de ces chansons  
qui dit : « Alexandre étoit pris  
» milieu de l'univers, le Roi  
» terre l'est dans son Isle, le Sul  
» son ferrail, le Moine dans sa  
» le Savant dans son cabinet

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 261**  
in sont prisonniers , & la terre en-  
re une vaste prison ».  
On ne parle , en Angleterre , dans les  
ages , que d'histoires de voleurs ;  
us les jours les papiers publics pré-  
nt quelque nouvelle aventure de  
nre. On lisoit dans la dernière ga-  
 , qu'un Gentilhomme allant à che-  
Oxford à Londres , fut attaqué  
n homme couvert d'un masque, qui  
manda la bourse en lui présentant  
t d'un pistolet. Le voyageur faisant  
lant de chercher son argent, prit un  
let de poche & le tira sur le voleur ;  
le coup fut mal ajusté , & ne perça  
son chapeau. L'homme masqué fit  
ouvement pour arranger aussi son  
let ; mais il s'arrêta , & demanda  
econde fois la bourse au Gentil-  
ne qui la lui donna. Elle conte-  
plus de cinquante guinées : le Vo-  
en prit douze , rendit le reste au  
geur en lui disant qu'il entendroit  
r de lui avant trois mois ; & il dis-  
t. Au tems annoncé , le Gentil-  
he reçut un paquet , dans lequel  
une boîte d'or avec ce billet :  
honnête voleur qui vous a pris  
ize guinées il y a quelques mois  
le chemin de Londres à Oxford ,

» bourreau ; & c'étoit pour ta  
» action bien généreuse , qu'il en  
» une aussi infame ».

J'ai dit plus haut que nous étions  
personnes dans notre voiture  
François, un Anglois & deux Fla  
L'Anglois ( M. Tounston ) est un  
de Londres, qui venoit des'engager  
une correspondance littéraire avec  
Journaliste de Paris , pour la  
partie Angloise de son journal  
les voyages , comme dans le  
ordinaire de la société , je ne vois  
point de plus grande ressource  
pour l'instruction , soit pour l'agrément  
que la compagnie d'un Homme de  
Lettres. Tous les siècles lui sont  
sens ; tous les lieux lui sont connus  
toutes les langues lui sont propres  
tes les sciences lui sont familières  
tes les matières sont de son ressort

SUITE DE L'ANGLETERRE. 263.  
il joint l'aménité des mœurs aux  
s de l'esprit ; quels que soient ses  
& ses talens , il ne les affiche ja-  
& se montre tout à la fois simple ,  
ste & sensible. C'est par des che-  
de fleurs, qu'il mene les hommes à  
rité ; & il jouit du plaisir délicat  
s'éclairer sans les humilier. Hardi  
me pour exposer le vrai , il fait  
le cri insensé de l'opinion à la  
immortelle de la raison. Ce n'est  
un Misantrope farouche , qui fuit  
multitude qu'il dédaigne ; c'est un  
sophe aimable , qui la suit pour  
présenter la sagesse. Il fait trouver  
laisirs variés, où d'autres ne savent  
qu'une tristesse uniforme ; son  
est plus étendu & plus sûr , sa  
ception plus pénétrante & plus pro-  
e. Il a des dispositions à tout con-  
te , & jouit tour à tour , des sys-  
s de la métaphysique , des précep-  
e la morale , des vérités de la géo-  
ie , des tableaux de l'histoire , des  
es de la poésie , des charmes de l'é-  
ence. Son œil voit tout ; il observe  
La vertu est douce & riante dans  
ouche ; ses paroles sont insinuantes  
gravent profondément. La rapi-

avec autant de facilité que de confiance , fit passer sous nos yeux :  
férens genres de sciences & de  
rature Angloise , les écrivains  
sont distingués , les ouvrages qu'  
produits. Je ne promets pas d'  
rendre tout ce qu'il nous dit d'in-  
fant & d'instructif pendant cette  
je crois pourtant en avoir retenu  
pour en faire la matiere de plu-  
sieurs lettres.

« Toutes les facultés de l'esprit  
» main, disoit M. Tounston, ont eu  
» un grand effort en Angleterre depuis le  
» commencement de ce siècle. Les ma-  
» thématiques ont été perfectionnées  
» les travaux de Saunderson ,  
» Newton , Maclaurin , Smith , & les  
» Simpson. Le premier étoit aveugle  
» & donnoit des leçons d'optique  
» Ayant perdu la vue à l'âge de dix-  
» sept ans par la petite vérole , il ne con-  
» noissoit aucune idée ni de la lumière  
» ni du cou-

» couleurs. On ne lui en fit pas moins  
 » faire ses études ; & ses progrès furent  
 » si rapides dans les sciences & dans la  
 » connoissance des langues savantes ,  
 » qu'il fut bientôt en état d'entendre  
 » Euclide , Archimede & Diophante  
 » dans l'original. Il savoit par cœur les  
 » plus beaux endroits des meilleurs  
 » poètes Grecs & Latins ; mais s'étant  
 » principalement appliqué aux mathé-  
 » matiques , il en pénétra toutes les  
 » profondeurs , & fut jugé digne de les  
 » professer dans l'université de Cam-  
 » bridge. Il y expliqua les ouvrages im-  
 » mortels de Newton , ses principes de  
 » la philosophie naturelle , son arith-  
 » métique universelle , & tout ce que  
 » ce grand Homme a publié sur la lu-  
 » miere & les couleurs. Ce fait ne peut  
 » paroître incroyable , qu'à ceux qui  
 » ignorent que l'optique & toute la  
 » théorie de la vision s'expliquent par  
 » des lignes & des figures qui sont du  
 » ressort de la géométrie. Saunderfon  
 » avoit exécuté , pour son usage , une  
 » arithmétique palpable , c'est à dire ,  
 » une maniere de faire les opérations  
 » de cette science par le seul sens du  
 » toucher. On en voit la description à la



» qui arrivoit dans l'atmosphère  
» étoit averti par les impressions  
» sur son visage , si l'on approchoit  
» lui , ou s'il passoit près d'un  
» Lorsqu'il entroit dans une chambre  
» il jugeoit de sa grandeur par la hauteur  
» de sa marche , & à quelle distance  
» étoit de la muraille. Sa mémoire  
» si prodigieuse , qu'il suivoit les pas  
» habiles calculateurs quand ils  
» vailloient sur des problèmes  
» de géométrie , & corrigeoit sur le champ  
» les fautes qui leur échappoient.

» M. Bradley , connu par une  
» découverte importante sur la progression  
» de la lumière & l'Aberration des étoiles  
» fixes , par sa méthode pour calculer  
» les élémens d'une comète & ses  
» réfractions , a remplacé , en 1749  
» d'astronome du Roi , le célèbre  
» Halley , qui , lui-même , avoit été

our des gens portés à la spéculation, comme le sont les Anglois, il n'est pas étonnant que les mathématiques aient toujours eu tant d'attrait. Elles font partie des connoissances qu'ils acquierent dans la première jeunesse. La géométrie transcendante est due à notre célèbre Newton ; & l'algebre a fait d'étonnans progrès entre les mains de Harris & Wallis.

L'étude de la physique est généralement répandue dans notre Île ; & la nouvelle doctrine de l'électricité y est de la plus grande vogue. On a découvert différentes méthodes pour rendre potable l'eau de mer ; & le Poudoit plusieurs inventions ingénieuses & utiles au savant Etienne Hall. Celle du Ventilateur fut universellement adoptée comme un moyen éternel des services qu'un homme seul, qui mène une vie privée, peut rendre à la société & à l'humanité. M. Hall a la satisfaction & la gloire de voir ses ouvrages sur l'agriculture imprimés aux frais de sa Nation. Ses écrits sur la statique des véhicules & des animaux sont traduits

» terre , plusieurs autres gens  
» distingués dans cette professi  
» que MM. Mead , Huxam ,  
» Pringle , Hunter , Monro , &  
» ham appelé par les médecins  
» des les nations, l'Hypocrate n  
» Mead étoit à Londres ce qu  
» Dumoulin fut à Paris : on ass  
» sa profession lui rapportoit  
» plus de huit mille guinées. Vo  
» rez pas de peine à le croire  
» considérez son habileté , l  
» nombre de ses malades , & su  
» générosité des Anglois. Aussi  
» faire à ses frais , pour être pla  
» le College de la Faculté de L  
» la statue d'Harvée , cet immo  
» teur Anglois , qui découvrit  
» mier la circulation du sang.

» Nous payons nos médecins  
» une visite. On donne une d

» de charlatanisme leur fait prendre  
 » ici, comme chez vous, long tems  
 » avant la nécessité. Ce qu'il y a de sin-  
 » gulier, c'est qu'ils cultivent presque  
 » tous quelque talent qui n'a aucun  
 » rapport avec leur profession. L'un  
 » s'occupe de tableaux, d'antiques ou  
 » d'estampes; l'autre de musique, de  
 » poésie, & même de compositions  
 » dramatiques. Ils portent des habits de  
 » couleur, avec une grande perruque  
 » nouée & l'épée.

» Les médecins Anglois sont les pre-  
 » miers qui, pour prolonger la vie, ont  
 » imaginé de faire passer dans les veines  
 » d'un corps cacochime le sang d'un  
 » animal jeune & frais. Les expériences  
 » se multiplièrent sur des agneaux, sur  
 » des brebis, sur des chiens, sur des  
 » chevaux; & l'on vit des effets sur-  
 » prenans de cette transfusion. De la  
 » Grande-Bretagne cette méthode passa  
 » en France & en Italie. Des animaux  
 » cassés, décrépits & sourds recouvre-  
 » rent les uns l'ouïe, les autres l'agilité  
 » de leurs membres. Il se fit des cures  
 » étonnantes. Enfin Jean Denys, doc-  
 » teur de la faculté de Paris, essaya dans  
 » cette ville l'opération sur un homme;

» riel d'un agneau dans ses vein  
» annonça d'autres expérienc  
» réussirent en Angleterre con  
» France ; mais quelques accide  
» heureux décréditerent la m  
» naissante , & engagèrent le P  
» ensuite sa Majesté Très-Chréti  
» la défendre. Ainsi tomba une p  
» qui méritoit d'être mieux sui  
» eût peut-être produit des eff  
» heureux , si on ne l'eût poir  
» donnée.

» Le grand nombre des h  
» établis à Londres , a contrit  
» progrès de la chirurgie por  
» perfection par MM. Sharpe &  
» felden. Il y a cinquante ans ,  
» meilleurs praticiens étoient d  
» çois ; mais aujourd'hui nous  
» plus que des Chirurgiens de la

» giné. Le meurtre & le larcin au pre-  
 » mier chef étoient également punis de  
 » la potence ; mais pour mettre plus  
 » de rigueur dans la loi contre l'homi-  
 » cide , la sentence des Assassins porte  
 » qu'ils seront disséqués à l'Ecole de  
 » Chirurgie. Le petit peuple a en hor-  
 » reur ce nouveau genre d'ignominie ,  
 » qui peut être , pour plusieurs , un  
 » frein qui les arrête dans le crime.

» Nos apothicaires sont les premiers  
 » appelés auprès des malades. Ils fai-  
 » gnent , purgent ; & s'ils viennent à  
 » bout de guérir , la gloire leur en est  
 » attribuée : dans le cas contraire , ils  
 » exigent qu'on appelle un Médecin qui  
 » veut bien se charger d'une besogne  
 » ordinairement mal commencée.

» Dans un état divisé en factions com-  
 » me l'Angleterre , vous concevez que  
 » la science de la politique ne doit pas  
 » être négligée. Chaque Citoyen est at-  
 » taché à un parti ; & il est difficile que  
 » nos écrits ne se ressentent pas de cette  
 » prévention. Il n'y a guere qu'un étran-  
 » ger qui puisse parler en homme indif-  
 » férent des Wighs & des Torys , des  
 » maisons d'Yorck & de Lancastre , de  
 » Charles I & de Cromwel , des Pres-

» aux affaires de l'Etat , qui n'a  
» l'organe & l'orateur de quelque  
» qui n'ait suivi le sort des Wig  
» des Torys , qui n'ait éprouvé  
» eux les différentes révolutions  
» Cour & du Parlement. De là t  
» vicissitudes dans la fortune des l  
» des Addison , des Swift , des S  
» &c ; tantôt favoris , quelquefoi  
» fidens & conseils d'un Ministre  
» tus d'emplois lucratifs & bri  
» tantôt disgraciés , déplacés , pe  
» tés , selon que le parti gagnoit c  
» doit du terrain : heureux ou m  
» reux , mais toujours honorés  
» leurs protecteurs , ou plutôt leu  
» les Oxford , les Hallifax , les Son  
» les Bolingbroke , &c. Si Po  
» pas aussi joué son rôle sur le  
» des affaires , on ne doit attribue

» insensible à aucune sorte de gloire ;  
 » mais deux obstacles lui fermoient  
 » l'entrée de cette carrière , sa santé &  
 » sa religion. Son état languissant n'étoit  
 » interrompu que par des maladies fré-  
 » quentes & dangereuses ; & , en qua-  
 » lité de Catholique , il étoit exclus des  
 » emplois.

» La métaphysique & la morale ne  
 » sont pas les sciences les moins culti-  
 » vées dans ce royaume. Les Anglois  
 » ont plus écrit sur ces matieres , que  
 » tous les philosophes Grecs qui n'é-  
 » crivoient guere sur autre chose. La  
 » métaphysique sur-tout a fait plus de  
 » progrès depuis cent ans en Angle-  
 » terre , que chez les autres peuples  
 » dans tous les siècles. Locke a répan-  
 » du autant de lumieres sur cette science  
 » que Newton sur la physique. Mylord  
 » Shaftersbury , le docteur Mandeville ,  
 » le professeur Hutchinson , Barkley ,  
 » Cudworth , Clarke , Bolingbroke &  
 » M. Hume , sont des auteurs qu'il n'est  
 » pas permis de n'avoir point lus. Nos  
 » jeunes gens en parlent dans les cafés ,  
 » comme les vôtres s'entretiennent de  
 » vers & de comédies.

» Si je rappelle ici les noms de quel-



**274 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

» ques écrivains qui ont eu l'audace d'at-  
» taquer la Divinité par les principes de  
» l'Athéisme , ce n'est que pour m'élé-  
» ver contre eux , & fronder cette re-  
» ligion décharnée , passez-moi ce ter-  
» me , qui n'a ni culte , ni temples , ni  
» cérémonies , ni mystères , & dont  
» l'Angleterre a peut-être à se repro-  
» cher de n'avoir point assez tôt répri-  
» mé les fureurs. Hobbes, Chubb, Mor-  
» gan , Tindal , Blount , Toland , Her-  
» bert , Wolston , Collins sont les pre-  
» miers Apôtres de cette doctrine dé-  
» testable. Jamais l'incrédulité qui , sur  
» les débris de la foi , prétend affermir  
» son empire , n'éleva sa voix , au siècle  
» même des Celsés & des Porphyres ,  
» avec autant d'audace , que dans les  
» écrits de ces philosophes. Timide &  
» circonspecte dans sa naissance , une  
» certaine retenue régnoit encore dans  
» les ouvrages de ses sectateurs. Ils voi-  
» loient leur marche , enveloppoient  
» leurs principes , & ne laissoient entre-  
» voir que de loin les horribles consé-  
» quences auxquelles ils vouloient ame-  
» ner leurs disciples : mais enhardie par  
» l'étonnante rapidité de ses progrès , &  
» le talent funeste de ses défenseurs ,

» l'impiété ose combattre aujourd'hui  
 » les vérités les plus essentielles, substi-  
 » tuer son obscur flambeau à celui de la  
 » religion, accroître nos ténèbres en  
 » se vantant de nous donner des lumie-  
 » res, & rompre tous les freins du vice  
 » en prétendant briser les entraves de  
 » la raison. Ne croyez cependant pas  
 » que ces infernales productions aient  
 » le foible mérite de la nouveauté ;  
 » elles ne font que reproduire les hy-  
 » potheses insoutenables d'Epicure &  
 » de Spinoza ; & pour ne pas d'abord  
 » révolter les esprits, ce n'est que par  
 » degrés qu'elles développent ces af-  
 » freux systèmes. La spécieuse doctrine  
 » du déisme, jointe à une morale fas-  
 » tueuse & aux avantages exaltés de la  
 » loi naturelle, ouvre les voies à la sé-  
 » duction ; & après y avoir préparé les  
 » lecteurs, une voix ténébreuse s'élève,  
 » & fait retentir cet horrible blasphê-  
 » me : *il n'y a point de Dieu.*

» Ceux qui ne sont point assez insen-  
 » sés pour nier l'existence d'un Premier  
 » Être, se font une Divinité au gré de  
 » leurs caprices, limitant sa puissance,  
 » méprisant sa justice, regardant sa pro-  
 » vidence, sa clémence, ses attributs

276 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» enfin comme autant d'inventions hu-  
» maines , ne laissant à l'Être Suprême  
» que le nom de Dieu , sans jamais  
» lui rapporter aucun des événemens  
» de la vie. Un hasard qu'ils ne peuvent  
» ni comprendre ni expliquer, est pour  
» eux la cause secrète des révolutions  
» qui se passent sur la scène du monde.  
» Ils traitent de fables les seuls livres  
» où la vérité est consignée, exaltent  
» les lumières de la raison, soumettent  
» les dogmes à son tribunal, ouvrent la  
» porte à tous les vices par l'espoir de  
» l'impunité, & ne considèrent l'ame  
» que comme une matière organisée,  
» une faculté sensitive, égale dans l'hom-  
» me & dans la brute, qui perd ses  
» fonctions & son être, dès que la ma-  
» chine vient à se dissoudre. Les biens,  
» les richesses, suivant ces enfans d'E-  
» picure, sont les seules récompenses  
» de l'esprit, du travail, de l'industrie,  
» souvent de la fraude & de l'injustice :  
» les hommes ont imaginé des loix ar-  
» bitraires, qui n'obligent que ceux qui  
» veulent s'y soumettre : le vice & la  
» vertu sont des préjugés inventés par  
» la superstition & la foiblesse : système  
» affreux & désespérant, qui anéantit

» toute vertu , tout sentiment , toute  
» consolation , toute espérance.

» Après avoir prescrit à la Divinité  
» une indifférence tranquille pour ses  
» ouvrages , qui peut les arrêter dans  
» leur course sacrilège ? Tantôt ils met-  
» tent en problème les articles de la  
» Foi ; tantôt ils nient audacieusement  
» les vérités les plus évidentes ; & se-  
» mant de plaisanteries la critique de  
» tous les cultes , sans en excepter celui  
» même où ils sont nés , ils s'en tiennent  
» à la simple loi de la nature , & confir-  
» ment dans l'irreligion , ceux dont ils  
» sembloient ne vouloir d'abord que  
» détruire les préjugés. Comme écri-  
» vains , ils ne doivent espérer aucune  
» gloire ; parce qu'il n'y a point de  
» génie à n'être que hardi , à ne dire  
» que ce que mille autres diroient peut-  
» être beaucoup mieux , s'ils avoient le  
» malheur de penser aussi mal , & la ma-  
» nie de le divulguer. Comme mem-  
» bres de l'humanité , ils ont plus de  
» tort encore , puisque , sous prétexte  
» d'éclairer les hommes , ils les rendent  
» plus malheureux en leur ôtant la  
» seule douceur , le seul soulagement  
» qui les soutienne dans leurs travaux ,

**278 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

» dans leurs besoins , dans leurs infir-  
» mités. Comme citoyens , ils se ren-  
» dent coupables envers la société ,  
» dont ils bouleversent l'ordre en irri-  
» tant le pauvre contre le riche , le foi-  
» ble contre le puissant , en armant des  
» millions de bras qui sont arrêtés par  
» un frein sacré autant que par les loix ,  
» en inspirant aux peuples des idées  
» d'indépendance , qui tôt ou tard  
» les porteroient à se soustraire à toute  
» espece d'autorité. Ainsi au lieu d'éle-  
» ver l'homme , l'incrédulité le dégra-  
» de : au lieu de lui être utile , elle nuit  
» à son bonheur , puisqu'elle dissout les  
» liens de la société , détruit les prin-  
» cipes des mœurs , renverse les fon-  
» demens de la tranquillité publique ,  
» porte dans l'esprit des idées sombres  
» & désolantes , désespere les âmes  
» vertueuses , enhardit les méchans ,  
» constitue les hommes dans un état de  
» guerre , où tout l'avantage est du côté  
» des scélérats , & livre la vertu sans  
» défense à tous les attentats des pas-  
» sions.

» Si la liberté de penser a fait éclore  
» parmi nous des systèmes contraires à  
» la Religion , le zèle des plus savans

» hommes a produit en même tems  
 » d'excellens ouvrages pour la venger.  
 » Dans le reste de l'Europe les Ecclé-  
 » siastiques seuls en sont les défenseurs ;  
 » chez nous les Ecrivains les plus cé-  
 » lebres ont pris la plume pour la sou-  
 » tenir ; & d'autres ont fondé des pla-  
 » ces & des récompenses pour ceux  
 » qui , par les merveilles de la création,  
 » sauroient le mieux prouver l'existence  
 » du Créateur. Ces institutions nous ont  
 » valu la Théologie de l'eau par Der-  
 » ham , celle des insectes par Niewe-  
 » nitz , & d'autres bons livres qui lient  
 » avec succès la Religion à la Physique.  
 » La critique sur cette matiere n'est dan-  
 » gereuse , que par la mal-adresse avec  
 » laquelle la bonne cause est défendue.  
 » Si les armes qu'elle fournit ne sont  
 » point maniées par un bras ferme &  
 » sûr , si la victoire reste douteuse , les  
 » Incrédules triomphent & insultent à  
 » leurs adversaires. Il vaut mieux ne  
 » point combattre , si l'on ne se sent  
 » pas la force de vaincre.

» La morale fait la principale matiere  
 » des sermons anglois ; & l'Archevêque  
 » Tillotson jouit ici de la même répu-  
 » tation que Bourdaloue. Nous avons

280 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» des prédicateurs aussi remplis de zèle  
» & de prétentions à l'éloquence que  
» les vôtres. Leurs auditeurs n'ont pas  
» moins de curiosité à les entendre ; &  
» nos Orateurs savent mieux la piquer  
» & la réveiller. Le mélange du pro-  
» phane , & sur-tout de la politique ,  
» avec la simplicité de l'Évangile, donne  
» souvent à leurs discours un intérêt  
» nouveau, toujours assaisonné de cette  
» liberté, dont l'abus même est encou-  
» ragé par l'impunité. Les sermons sont  
» encore parmi nous un objet de litté-  
» rature ; & nos Journalistes, qui aiment  
» les usurpations comme les autres tri-  
» bunaux, n'ont pas manqué de les attri-  
» buer à leur juridiction. Je ne parle ici  
» que des discours d'Apparat & qui  
» s'impriment ; car, pour l'ordinaire,  
» après que le Prédicateur a dit son  
» texte, il tire de sa poche un cahier  
» d'une demie-heure de lecture. Il lit  
» lentement & sans action. Ce petit  
» sermon est presque toujours moral ,  
» rarement dogmatique.

» La science du droit est d'autant plus  
» importante en Angleterre , qu'elle  
» renferme celle des loix fondamenta-  
» les & de la constitution actuelle. La

SUITE DE L'ANGLETERRE. 281

» profession d'Avocat est un des che-  
» mins les plus rapides pour arriver à  
» la fortune, & même à toutes les char-  
» ges de judicature, qui n'étant point  
» vénales, & pouvant conduire assez  
» promptement aux premières places  
» de l'État, sont l'objet d'une noble  
» émulation. Ceux à qui les richesses  
» permettroient ailleurs de les ache-  
» ter, sont réduits ici à l'heureuse né-  
» cessité de les mériter. Outre la charge  
» de Chancelier, Président né de la  
» Chambre des Pairs, d'autres emplois  
» inférieurs donnent à ceux qui en sont  
» revêtus, le titre de Lord & tous les  
» honneurs attachés à la pairie. Pour  
» y parvenir régulièrement, il ne faut  
» que du mérite. Les talens sont tou-  
» jours une réputation qui entraîne la  
» faveur ; & elle ne sauroit être aveu-  
» gle dans un pays où l'éloquence & la  
» science des loix sont également néces-  
» saires pour ébranler le trône ou pour  
» le soutenir.

» Les grands se proposent de briller  
» dans le Parlement, comme ils espe-  
» rent ailleurs d'acquérir de la gloire  
» par les armes. L'éloquence entre par  
» conséquent dans le plan d'éducation



» Rois & des Seigneurs Anglois  
» écrit ; la liste en fera nombre  
» jettera sans doute sur les C  
» Lettres , un éclat qui leur i  
» peut-être ici plus qu'en Franc  
» Je ne fais si je me trompe ;  
» me semble que la jeunesse d  
» mieux élevée en Angleterre ,  
» ne l'est parmi vous. La raison  
» tirée de la constitution même  
» vernement Britannique. Sa  
» blance avec quelques républic  
» ciennes , & sur-tout avec c  
» Rome , a dû produire à peu  
» même maniere de penser & d  
» & par conséquent influer dan  
» thode d'instruire les jeunes g  
» leur naissance ou leur fortune  
» lent aux emplois publics. U  
» quence mâle , soutenue d'

» chez les Romains, un Citoyen au  
 » comble du crédit & de la considéra-  
 » tion. Il en est de même aujourd'hui  
 » en Angleterre, où le même genre d'é-  
 » tude & de travail est devenu une obli-  
 » gation indispensable pour tout parti-  
 » culier qui veut parvenir aux hon-  
 » neurs.

» Il est peu de nations modernes plus  
 » fécondes en grands événemens, &  
 » dont l'histoire ait été plus souvent  
 » écrite que la nôtre, soit par les An-  
 » glois eux-mêmes, soit par les étran-  
 » gers. Parmi ces derniers, on distingue-  
 » ra toujours votre Pere d'Orléans, qui,  
 » dans ses Révolutions d'Angleterre, a  
 » mis tant de précision, & de profon-  
 » deur. Nous estimons encore Rapin  
 » Thoiras, mais nous croyons, comme  
 » vous, qu'il seroit plus digne d'éloge,  
 » si son histoire n'avoit pas été rédigée  
 » par un Protestant que les malheurs de  
 » sa secte avoient aigri. On s'accorde à  
 » donner la préférence à l'ouvrage im-  
 » mortel de M. Hume. Cet Historien  
 » profitant de toute la liberté dont jouit  
 » la presse en Angleterre, soutenu par  
 » un génie ferme & vigoureux, a déve-

284 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» loppé les annales de la Nation , &  
» tracé le tableau de sa constitution  
» avec le pinceau du patriotisme. L'élo-  
» quence & la majesté , l'art de peindre  
» les hommes , joint à une connoissance  
» profonde des affaires , brillent dans les  
» écrits de Mylord Clarendon ; mais s'il  
» a l'éloquence de Tite-Live , on lui  
» reproche d'en avoir aussi la supersti-  
» tion ; son histoire est pleine de pré-  
» sages & de revenans.

» Nos faiseurs de Romans s'atta-  
» chent à décrire les mœurs des diffé-  
» rentes conditions ; & un moyen sûr  
» de les connoître , est de lire celui de  
» Tom-Jones par Fielding. M. Richard-  
» son s'est proposé d'intéresser les  
» passions en faveur de la vertu , & a  
» rempli cet objet estimable dans Pa-  
» mela , Clarisse & Grandisson , genre  
» d'ouvrage extraordinaire & nouveau ,  
» dans lequel , à travers beaucoup de  
» minuties & de superfluités , on dé-  
» couvre un système sublime de mo-  
» rale , & une profonde connoissance  
» du cœur humain. Le défaut ordinaire  
» de nos Romanciers est de ne jamais se  
» renfermer dans leur sujet ; de vouloir

SUITE DE L'ANGLETERRE. 285

» tout peindre ; de se promener dans  
» toutes les différentes conditions de la  
» vie , pour en tracer les ridicules , &  
» de violer trop souvent les regles de la  
» vraisemblance.

» Les langues savantes sont très-cul-  
» tivées dans ce royaume. Au sortir des  
» basses classes , on envoie les jeunes  
» gens dans les universités d'Oxford &  
» de Cambridge , où les premières étu-  
» des roulent sur l'hébreu , le grec & le  
» latin. Ces connoissances nous ont  
» valu de très-bonnes traductions des  
» meilleurs auteurs de l'antiquité. Per-  
» sonne , chez nous , n'est au-dessus de  
» ce genre de travail , parce que les pre-  
» miers génies de l'Angleterre s'y sont  
» appliqués. L'Homere de Pope , le  
» Virgile de Dryden , l'Horace de  
» Francis , la Pharsale de Rowe , le Lu-  
» crece de Creech valent presque des  
» originaux. Vous placez en France les  
» traducteurs dans la dernière classe de  
» la littérature ; & vous les regardez  
» comme des esclaves qui méritent à  
» peine que la République des Lettres,  
» en faveur de quelques productions  
» de leur génie , les déclare affranchis.

## 286 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» Il est vrai que la plupart de vos tra-  
» ductions ont été malheureusement fa-  
» briquées par des gens qui , n'ayant au-  
» cun talent pour produire, se sont per-  
» suadés en avoir assez pour faire passer  
» dans leur langue le feu & l'élévation  
» des Auteurs Grecs ou Latins , qu'ils  
» ont rendus ennuyeux , souvent ridi-  
» cules ; reproche qu'on ne sauroit faire  
» aux autres nations , sur-tout aux An-  
» glois , quand on a lu l'Enéide de Dry-  
» den & l'Illiade de Pope. Tous les bons  
» livres , soit d'instruction soit d'agré-  
» ment, mis au jour dans les pays étran-  
» gers , sont sur le champ transportés  
» dans notre idiome ; ce qu'il ne faut  
» cependant pas regarder comme une  
» chose merveilleuse ; car ces sortes de  
» versions en général , demandent peu  
» d'esprit & de génie , à moins qu'il ne  
» s'agisse d'un ouvrage de poésie ou d'é-  
» loquence. Les langues modernes étant  
» à peu près toutes sur le même ton ,  
» c'est un petit mérite de passer , avec  
» quelque succès , de l'une à l'autre.

» Les écrits périodiques sont une au-  
» tre branche de notre littérature , dont  
» l'origine n'est pas plus ancienne que la

SUITE DE L'ANGLETERRE. 287

» guerre civile. Le parti de Charles &  
» celui de Cromwel, également inté-  
» ressés à justifier leur conduite par des  
» relations favorables à leurs vues, fai-  
» soient imprimer à Londres & à Ox-  
» ford tout ce qu'ils jugeoient à propos  
» de communiquer au Public. Sous  
» Charles II, les nouvelles & les dis-  
» cours politiques paroissoient sur des  
» papiers séparés, où l'on gardoit en-  
» core quelques mesures, & soit que la  
» Nation conservât un reste de retenue,  
» soit que l'autorité fût assez forte pour  
» tenir les Ecrivains en respect, les  
» grands noms y étoient ménagés, &  
» les plus grandes affaires traitées avec  
» quelque sorte d'égards : mais sous le  
» regne de Guillaume III, & pendant  
» les premières années de celui de la  
» Reine Anne, la licence ne connut  
» plus de bornes.

» Jusques-là, il n'étoit question que  
» d'affaires politiques ou civiles; ce fut  
» l'ingénieux Steele qui, sous le titre du  
» *Babillard* & du *Spéctateur*, introduisit  
» cette autre espece d'écrits périodi-  
» ques, dont le but est d'instruire en  
» amusant. Morale, religion, politique,  
» science, beaux arts, commerce, litté-  
» rature, plaisanterie, tout étoit du res-

## 288 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» fort de cet agréable & judicieux écri-  
» vain, qui promenoit l'attention de ses  
» lecteurs sur des sujets sacrés ou profa-  
» nes, sérieux ou badins, & passoit de  
» l'immortalité de l'ame, aux coëffures  
» des dames, de la bonté de Dieu, à l'e-  
» xercice de l'éventail, de la dévotion, à  
» la maniere de placer une mouche, de  
» la Providence, aux grandes jupes de  
» baleines, &c. Tantôt il attaquoit avec  
» force les vices de ses compatriotes ;  
» tantôt il frondoit avec légèreté leurs  
» défauts & leurs ridicules. Tous les  
» états de la vie fournissoient matiere à  
» sa critique ; & ne se contentant pas de  
» déclarer la guerre à son pays, il faisoit  
» aussi, de tems en tems, des incursions  
» sur la France. Mais il ne vous repro-  
» che que des défauts dont vous conve-  
» nez vous-mêmes, & ne prétend pas  
» même envelopper tous les François  
» dans ses censures. Il condamne cet  
» usage assez ordinaire d'attaquer une  
» société, ou tout un peuple, pour les vi-  
» ces de quelques particuliers : conduite  
» barbare, dit cet Auteur, & comparable  
» à celle de Caligula, qui souhaitoit que  
» le peuple Romain n'eût qu'une tête,  
» pour la pouvoir abattre d'un seul  
» coup. » Les

SUITE DE L'ANGLETERRE. 289

» Les Anglois regardent ce genre d'ou-  
» vrage comme très-utile aux mœurs.  
» C'est une espece de cours de morale ,  
» qui rend les bons principes plus po-  
» pulaires , & répand l'instruction sous  
» le voile de l'amusement. C'est une  
» sorte de censure publique , qui frappe  
» les vices à leur naissance , en armant  
» la sagesse contre la folie de tous les  
» traits du badinage & de la raison. Une  
» chose particuliere à ce pays , est que  
» chacun y puisse librement étaler ses  
» travers ou reprendre ceux d'autrui ; &  
» l'on peut dire de la Grande-Bretagne ,  
» que la moitié de la Nation fournit les  
» ridicules , & que l'autre les met en  
» œuvre. Ses vertus ou ses défauts  
» offrent à la curiosité publique un spec-  
» tacle qui n'est jamais interrompu ; &  
» le fort de sa morale n'est pas plus un  
» secret pour l'Europe que celui de sa  
» politique.

» Dans la multitude de nos Feuilles  
» Périodiques , celles qui ont paru à  
» Londres sous le titre du *Monde* , mé-  
» ritent un des premiers rangs. On y  
» trouve de l'esprit & de la philosophie ,  
» de la morale & de la satire , la con-  
» noissance générale des hommes & la



» ceux qui y travaillent. On ne  
» eux, les noms d'un Comte de  
» terfield, d'un Comte de Bath  
» Comte de Corck, de M. de Wa  
» de M. de Boyle, & d'autres per  
» illustres, associés aux noms  
» connus de quelques Gens de L  
» Ceux d'entre vos Seigneurs  
» çois, qui n'ont conservé de l'an  
» noblesse, que l'orgueil & le mé  
» la littérature, trouveront, sans  
» extraordinaire, que des hom  
» tachés par leur rang & leur é  
» fonctions les plus importante  
» baissent à écrire de petites Fe  
» mais qu'ils sachent que dans u  
» où le gouvernement fait, de l'  
» du bien public, une passion pop  
» rien n'est petit de ce qui porte  
» caractère d'utilité. Le plus bel a  
» des gens de qualité en Angleter

« citoyens, rougiroient-ils de les éclairer  
 « & de les instruire ? Comment les let-  
 « tres aviliroient-elles ceux qui les cul-  
 « tivent chez un peuple, où les lumieres  
 « & les talens conduisent si souvent  
 « des hommes privés aux premiers em-  
 « plois du gouvernement ?

« Parmi les modeles dont je viens de  
 « parler, on vit naître d'autres feuilles  
 « hebdomadaires, qui firent leur unique  
 « objet de la politique. Il n'y en a point  
 « qui ait approché de la réputation des  
 « *Lettres de Caton* ; & ce qu'il y a de re-  
 « marquable, c'est qu'elles valurent à  
 « leur auteur l'héritage d'un riche parti-  
 « culier, qui, sans l'avoir jamais vu, le  
 « fit en mourant son légataire universel.

« Le nombre des écrivains dans ces  
 « différens genres, s'est tellement multi-  
 « plié, qu'on en compte aujourd'hui  
 « plus de cent, qui donnent régulière-  
 « ment au public, chaque mois, chaque  
 « semaine, chaque jour, leur feuille de  
 « politique, de morale, de littérature,  
 « de plaisanterie, de critique, dont les  
 « unes contribuent à l'opulence, à l'a-  
 « musement, les autres à la gloire, à  
 « l'instruction des isles Britanniques.  
 « Ceux-ci s'appliquent à faire connoître

» Mais que les premiers nous p  
» tent des remarques fines & sa  
» sur les livres , les seconds nous  
» nissent des réflexions sensées &  
» fondes sur les hommes. Le série  
» le badin , l'utile & l'agréable y  
» vent place également. Les Nég  
» y apprennent l'arrivée & le  
» des vaisseaux ; les Gens de Let  
» font insérer leurs productions ,  
» vans leurs observations, les poli  
» leurs réflexions , les libraires l  
» des ouvrages qu'ils impriment.  
» le répertoire des traits que se l  
» réciproquement les différens  
» On y lit des anecdotes piquant  
» testament des pendus , leurs  
» mots ; car l'Anglois qui vit triste  
» attache un grand prix à savoir  
» avec gaïeté. Il y a des gens qui  
» sent que ces gazettes : le matin

SUITE DE L'ANGLETERRE. 293

» l'on s'occupe encore de cette même  
» lecture.

» Ces feuilles journalieres ont un  
» autre genre d'utilité. A-t-on quelque  
» avis à donner ou à demander ? on se  
» sert de cette voie. Une femme desire  
» d'épouser un homme qu'elle n'est  
» point à portée de voir ; elle fait infé-  
» rer, dans la premiere Feuille, une an-  
» nonce conçue en ces termes : « Si le  
» jeune homme qui ramassa tel jour le  
» mouchoir d'une dame au parc Saint-  
» James, n'est point marié, & qu'il  
» ait dans le cœur les sentimens qu'elle  
» croit avoir lus dans ses yeux, il n'a  
» qu'à donner un état de ses biens, faire  
» connoître ses qualités personnelles ,  
» indiquer sa demeure ; & la Dame lui  
» fournira les occasions d'obtenir sa  
» main ».

» Une autre emploie cette tournure.  
» Une veuve de trente ans, dont la  
» condition est honnête, les biens con-  
» sidérables, la figure passable, veut s'u-  
» nir à un homme qui en ait quarante ;  
» dont le tempérament n'ait point été  
» altéré par la débauche ; qui soit de  
» moyenne taille, jouisse d'une bonne  
» réputation, ait eu une éducation hon-

294 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» nête , & qui ait voyagé. On n'exig  
» pas de bien , pourvu qu'il ait d'ailleur  
» les principales qualités qui font l  
» bons maris ».

» Un Officier de distinction fit impr  
» la note suivante. « Un Militaire âg  
» mais riche & avancé dans les grade  
» a résolu de prendre une femme qui  
» débarrasse de tous les soins domes  
» ques , & l'aide à passer agréablement  
» le reste de sa vie. Il donnera la pré  
» rence non à la beauté ni à la jeunesse  
» mais à celle qui , avec de la douceur  
» des manieres prévenantes , de l'édu  
» cation , des sentimens , possédera a  
» d'attraits pour entretenir , dans  
» vieillard , la chaleur nécessaire  
» ressorts du plaisir , de la santé & d  
» vie ».

» Comme ces annonces sont t  
» communes dans les Gazettes, les l  
» qui desirent des maris , celles qui c  
» chent des amans , ne manquent p  
» de paroître aux promenades  
» l'espérance d'y rencontrer de  
» chercheurs de femmes. Les Angl  
» de bonne foi conviennent qu'il ne  
» arrive guere de jeter les yeux  
» les papiers publics , sans un si

» desir de voir si elles ne seroient point  
 » devenues la divinité de quelque ai-  
 » mable inconnu.

» Le Spectateur, le Causeur, le Tu-  
 » teur, le Vagabond, l'Aventurier, le  
 » Penseur, le Connoisseur, le Magazin,  
 » la Chronique, l'Inspecteur, le Don-  
 » neur d'avis ou Moniteur, &c, ne sont  
 » que des titres indifférens, sous les-  
 » quels on rassemble un certain nombre  
 » d'écrits en tous genres. La maniere  
 » dont se forment la plupart de ces col-  
 » lections est toute simple : un Auteur  
 » s'annonce par quelques essais ; & dès-  
 » lors il ouvre un bureau où les gens d'es-  
 » prit envoient leurs contributions pour  
 » l'amusement de tous & l'honneur d'un  
 » seul. Ainsi quand on dit, par exemple,  
 » qu'Adisson composoit le *Spectateur*,  
 » le *Tuteur*, &c, c'est-à-dire, qu'il étoit  
 » seulement l'Auteur d'une partie des  
 » écrits imprimés sous ces titres, l'Edi-  
 » teur de tout le reste.

» En fait d'ouvrages de cette nature,  
 » le grand art étant de saisir les sujets à  
 » la mode, les vaudevilles du jour, on  
 » peut les regarder en général comme  
 » les annales de la société & les regis-  
 » tres des conversations angloises. Tous

» le philosophe étudie l'homme  
» anecdotes de la vie commun  
» concevez donc que ces rec  
» sont que des especes d'ouvi  
» marqueterie , dont les di  
» pieces n'ont entre elles d'au  
» port, que d'être voisines les  
» autres, & de faire partie d  
» tout.

» Plus il y a de ces sortes d'éc  
» une nation, plus les person  
» sont chargées, s'appliquent à  
» poser avec soin. S'il n'y av  
» journal en Angleterre, il au  
» cessairement beaucoup de v  
» seroit peut être très-mal fait  
» titude du débit endormiroit  
» & lui feroit négliger son trav  
» gouvernement permet plus  
» vrages de ce genre, soit po  
» dre le trafic de notre libra

» dont la Nation retire le plus de gloire.  
 » D'ailleurs les papiers publics sont une  
 » branche considérable de notre com-  
 » merce intérieur. On peut en juger  
 » par ce qu'ils rapportent à l'Etat, &  
 » par les bénéfices qu'ils procurent aux  
 » personnes qui s'y trouvent intéres-  
 » sées. Chaque feuille de gazette est  
 » sujette au droit du timbre, qui n'étant  
 » que d'un demi-sol, produit cependant  
 » plus de cent mille livres sterlings.

» Le grand débit de ces imprimés est  
 » une suite du caractère inquiet du peu-  
 » ple, & de l'idée où il est, qu'il doit  
 » s'intéresser à tous les événemens pu-  
 » blics & avoir part au gouvernement.  
 » Les payfans même veulent savoir ce  
 » qu'on fait à la Cour, ce qu'on dit à la  
 » ville; & il faut qu'ils soient bien pau-  
 » vres, pour ne pas se procurer cette  
 » satisfaction.

» Ce qui contribue sur tout à la  
 » vente de ces sortes d'ouvrages, c'est  
 » l'esprit de critique, & le ton de mali-  
 » gnité qui y regnent; car le Public qui  
 » feint d'en être indigné, s'en amuse  
 » réellement; & si le goût de la sa-  
 » tyre, si les querelles littéraires dont  
 » il se plaint, sont à la mode, c'est à



» de leurs productions, qu'un sou-  
» de se plaindre des usages qu'il  
» lui-même introduits dans sa Co  
» Public veut être l'objet de to  
» genres de productions, & rire d  
» travagances qu'il inspire. Qu'il  
» d'aimer ces disputes; qu'il n'et  
» pas le sujet de ses entretiens; qu'i  
» pas l'air d'y applaudir, bientôt l  
» vain qui veut lui plaire, sentir  
» suffisance de ce moyen, & saura  
» ner ailleurs son génie. En un mo  
» satyres caractérisent moins la  
» gnité des auteurs, que celle d  
» blic. Veut-il se connoître lui-mêm  
» voir ce qu'il est, ce qui l'affect  
» qu'il aime, qu'il considère le go  
» minant de la littérature; comme  
» une glace fidele, il y verra sa re  
» blance; & s'il se fâche de nos  
» relles. ie comparerai sa colere

» Nos Anglois se permettent de tout  
 » dire dans leurs écrits ; & l'esprit de  
 » parti qui préside à leur éducation , la  
 » mélancolie de leur tempérament , la  
 » violence de leurs affections , tout les  
 » porte à la satire ; & leurs libelles  
 » sont plutôt dictés par la haine qu'ils  
 » ont pour les gens en place , que par  
 » l'amour du bien de l'état. La main de  
 » l'autorité n'ose s'armer pour les punir ; le peuple prend sous sa protection les Ecrivains dont la méchanceté  
 » le divertit ou l'amuse ; & les honnêtes  
 » gens condamnent la faute , sans en  
 » permettre le châtiment. Si l'on arrête  
 » le coupable , le cri général de la Nation s'élève aussi tôt pour lui faire  
 » grace. On n'a d'ailleurs rien à dire à  
 » l'Auteur des satyres les plus diffamantes , pourvu qu'il ne nomme pas la  
 » personne qu'il déchire ; du reste , il  
 » peut la désigner par les traits les plus  
 » caractéristiques , & même , de peur  
 » qu'on ne s'y trompe , par la première  
 » & la dernière lettre de son nom. Les  
 » juges sont les seules personnes de l'Angleterre , qui ne doivent point entendre le sens de l'Auteur , toutes les fois  
 » qu'il est question de lui faire son pro-

» qui troublent l'harmonie du gouvernement ».

Notre arrivée à Cantorbery intercepta cette savante & agréable condition. Nous descendîmes de voiture le tems qu'on prit pour changer de chevaux & se rafraîchir , je l'employai à faire quelques tours dans la ville ne me parut ni grande ni belle , quoiqu'elle fût très-considérable autrefois , & une des plus florissantes du royaume. Elle est encore assez peuplée ; & l'on y fait un gros commerce , sur-tout en étoffe de laine. Elle est située sur la Stoure dans une charmante position. On y compte quatorze paroisses , une école royale & plusieurs hôpitaux.

La Reine Elisabeth confirma la dignité de primat d'Angleterre à l'Archevêque de Cantorbery contre l'Archevêque

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 301**  
loi sévère. Avant le schisme d'Hen-  
ri, il faisoit profession de la règle  
de Benoît ; & des Moines de cet  
ordre desservient sa cathédrale.

Le palais de Lambeth, construit sur  
une île vis-à-vis de Westminster, est  
le lieu ordinaire des Archevêques  
d'Canterbury, que leur primatie & la  
jurisdiction qui y est attachée, occupent  
tous les soins de leur diocèse. On y  
voit de grands bâtimens, des promena-  
des sur les bords de la rivière, une église  
cathédrale, & une chapelle particulière.  
On y annonce la maison d'un grand  
seigneur. La bibliothèque appartient à  
l'archevêché ; & depuis un siècle les  
rois y ont fait des augmentations  
considérables. Plusieurs manuscrits, dont  
il possédoit une ample collection,  
ont été enlevés & dissipés par les parti-  
sans de Cromwel, qui, prenant pour  
ennemis tout ce qui étoit écrit en  
caractères gothiques, les détruisoient par  
la voie de religion. Les tableaux, les  
statues furent enveloppés dans  
une proscription générale. Parmi les  
livres rares qui se conservent encore  
dans la bibliothèque, on montre un  
manuscrit qui porte la date de 1415, & qui

grotesques de la plus grande légèreté  
du plus vif éclat de couleur. La plus  
singulière de toutes ces figures, soit  
l'idée qu'elle présente, soit par la  
manière qu'elle occupe, offre les deux  
extrêmes d'un homme, perchées sur deux  
basses, & surmontées d'une tête.  
C'est une bizarre & indécente représentation  
voit au bas du Canon, c'est-à-  
dire dans l'endroit précisément où s'ou-  
vre le missel, lorsqu'on le portoit à  
suivant la liturgie Romaine.

L'autorité des Archevêques de  
Cantorbery a son fondement dans le  
droit de Légats nés du Saint-Siège, de  
jouir avant le schisme. Jus-  
qu'au règne du dernier des Edouards, il  
appartenoit à l'Angleterre ses Grands-  
Evêques, que les Rois choisissoient  
habituellement dans l'ordre épiscopal.  
L'archevêque de Cantorbery étoit al-

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 303**

à un évêché, faisoit battre monnoie ; une foule de vasseaux relevoient immédiatement de sa crosse ; & toutes ses terres étoient exemptes de la juridiction du Roi , & de celle de l'Ordinaire. Ce Prélat donne tous les dimanches à Lambeth un dîner de trente couverts ; où il rassemble des ministres , des gens d'université , & des étrangers. La piece de résistance est toujours un long de bœuf qui pèse au moins trente livres.

L'église métropolitaine de Cantorbéry est un édifice gothique en forme de croix , bâti dans le même goût , dans le même tems , & peut-être par les mêmes ouvriers que celle de Rouen. On m'y fit remarquer les tombeaux de plusieurs Rois de Kent , & , si je ne me trompe , quelques gouttes de sang de S. Thomas, son ancien Archevêque.

Je suis , &c.

*A Londres , ce 5 août 1755.*



## LETTRE CCXVII.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**N**ous remontâmes en carrosse; & la vue de la campagne fit tomber la conversation sur les objets dont elle offroit le spectacle. On n'a pas une idée juste de la Grande Bretagne, lorsqu'on se la représente perpétuellement obscurcie par la vapeur du charbon de terre. Des fleuves & des rivières coulent au milieu de superbes prairies, enrichies de troupeaux, ornées de jeunes ormes, & tapissées d'une herbe fine & tendre. Les montagnes sont couronnées de chênes toujours verts, & les champs couverts d'épis, qui, au moindre souffle, offrent en s'ondoyant l'image d'un fleuve agité. S'il n'y a ni oliviers ni vignes qui décorent ces campagnes fertiles, les arbres sont chargés d'autres fruits, qui ne présentent pas un coup d'œil moins riant. L'abondance éclate de toutes parts; les habitans sont d'une propreté singulière; la liberté se peint sur les visages; les

SUITE DE L'ANGLETERRE. 305

mans ont un air d'opulence, qu'on voit point ailleurs parmi les gens de état ; & dans quelques lieux que l'on se, on ne trouve de maisons ruinées, & celles de quelques anciennes abbayes.

Quel tableau plus agréable, que celui de campagne animée par des travaux ; enrichie de ses productions, & fondée par les soins & l'industrie du cultivateur ! Les laboureurs eux-mêmes, si habitué à ce spectacle, n'y sont point insensibles. La répugnance qu'ils ont la plupart à venir dans les villes, & le désir qu'ils font paroître de les quitter, l'empressement de revoir leurs champs rustiques, sont des preuves incontestables, que ce sentiment vainqueur agit puissamment sur leur âme. Un instinct secret, un attrait confus se joint encore à leur félicité, en revoyant les moissons, ces fruits, ces productions ; enfin, auxquelles se joint presque toujours, en Angleterre, le plaisir de la variété, si peu connu des habitans de campagnes ; & vous savez qu'il n'est que ce sentiment n'embellisse : c'est le charme aux lieux les plus arides, fertilise le sol le plus ingrat,



» tous sont bornés par un petit  
» d'arpens qu'il tient de ses pères  
» plaît à respirer dans sa propre  
» son air natal ; à qui ses trou-  
» fournissent du lait, ses champs  
» ses moutons des habits, ses ar-  
» l'ombrage en été, du feu en  
» qui, sans inquiétude, voit s'  
» rapidement les heures, les jo-  
» années ; qui jouit de la santé d'  
» & de la paix de l'ame, & fait mé-  
» nocence des mœurs aux plaisirs  
» nature ! Parmi les citoyens d'  
» on ne voit qu'anarchie, ivresse  
» vaine foi ; au lieu qu'ici tout est  
» bon ordre, la sobriété, la candeur

Un habitant de Londres a  
fondé à l'église de saint Léonard  
qu'on y fasse tous les ans un  
sur l'agriculture & les avantages  
boueurs de sa nation. S'ils font

ticulière ; que les fortunes sont plus  
sûres , plus assurées ; que l'arbitraire  
les écrase point ; qu'ils ne paient  
en proportion de leurs facultés ;  
un voisin avide ou jaloux n'entre-  
nd point d'exercer contre eux sa cu-  
rité ni sa vengeance ; qu'un collecteur  
peut augmenter le poids de leurs  
impôts ; qu'un Seigneur orgueilleux , un  
noble , un parvenu n'osent porter  
ombrage à leur fortune , les humilier ;  
les battre , les dépouiller ; en un mot ,  
qu'ils jouissent des droits les plus  
chers à l'humanité , de la propriété , de  
la liberté.

Les Seigneurs Anglois ne représen-  
tent ni à la ville ni à la Cour ; mais ils  
se dédommagent dans leurs terres ,  
ils ont des châteaux superbes , un  
nombreux domestique , un équipage de  
royauté , &c. Ils sont à la campagne ce  
qu'étoient nos Seigneurs François avant  
le Cardinal de Richelieu les eût  
tenus près du trône , pour les ruiner ,  
avilir & les soumettre. D'où il résulte  
que les denrées se consomment dans  
le lieu où elles croissent , & que le  
propriétaire , sûr de son débit , sans être  
obligé de se déplacer , cultive son champ

### 308 SUITE DE L'ANGLETERRE.

avec plus de soin. Il fait d'ailleurs que si l'intempérie des saisons renverse les espérances, son maître, témoin & touché de son malheur, ne manquera pas de venir à son secours. « Ah ! si vous » les voyiez, me disoit notre Anglois, » ces Lords respectables, chéris, adorés » de leurs vassaux, & dont le cœur ne » connoît d'autre besoin, que celui de » répandre des bienfaits ! Il suffit d'être » malheureux pour en être connu ; & » le luxe qui les accompagne, n'exclut » ni la bonté, ni la franchise, ni les » vertus aimables de l'hospitalité. Je les » ai vu traverser leurs terres comme un » fleuve qui répand l'abondance ; j'ai vu » à leur passage le laboureur suspendre » ses travaux, & ses enfans courir au- » devant d'eux, embrasser leurs ge- » noux, & la joie peinte sur le visage, » la vue attachée sur leurs Maîtres, les » suivre des yeux, les bénir, & se re- » mettre au travail. Les jours où les oc- » cupations champêtres sont interrom- » pues, toute la jeunesse accourt autour » d'eux au son des fifres & des tambours. » Les garçons leur demandent leurs » maîtresses, les filles leurs amans ; & » bientôt unis par l'hymen, ils donnent

à leurs Seigneurs de nouveaux sujets,  
qui jouiront un jour du même bonheur.

» Au reste ces Rois de la campagne  
» n'y sont honorés, considérés, qu'à  
» proportion du bien qu'ils y font. Le  
» culte cesse où finissent les bienfaits;  
» & l'on se dispense à leur égard de  
» cette crainte, de cette admiration si  
» ordinaire chez les autres peuples. On  
» ne tient pas plus à eux, qu'ils ne tien-  
» nent à la Cour; & on les laisse seuls  
» jouir tristement de leurs prérogatives.  
» Aussi leur arrive-t-il le plus souvent,  
» ce que disoit un d'entr'eux : on ne  
» peut nous arrêter pour dettes; mais  
» nous ne trouvons point de crédit.  
» Pour tout serment nous ne sommes  
» obligés de jurer que sur notre hon-  
» neur; mais peu de gens veulent nous  
» croire. Il y a une loi qui défend de mal  
» parler de nous; mais il nous arrive,  
» comme à d'autres, d'être battus dans  
» les rues. Notre naissance nous donne  
» entrée au Parlement; mais ce n'est  
» pas tout-à-fait notre Chambre qui  
» gouverne; les affaires de conséquence  
» se décident presque toujours par les  
» Communes ».

### 310. SUITE DE L'ANGLETERRE.

Nous côtoyâmes des bois de haute-futaie , aussi fournis que les quarts de réserve des forêts de France les mieux tenues ; ils appartiennent à l'Archevêque & au Chapitre de Cantorbery. Le chêne , l'orme , le frêne sont les principaux arbres qui croissent en Angleterre. Ils fournissent des bois propres pour les édifices & pour la construction des vaisseaux. Plusieurs ouvriers y trouvent la matière de différens ouvrages , dont la plupart forment autant de branches de commerce.

La Grande-Bretagne a été long-tems couverte de bois ; elle en est aujourd'hui fort dégarnie. Les réglemens qui tendent à leur conservation , sont tous les jours éludés par des permissions particulières qui y dérogent. Mais si les vastes forêts qui couvroient ce pays anciennement , ont en partie disparu , les bosquets , dont les collines sont couronnées , les haies dont les prés & les champs sont par tout environnés , sont plus de plaisir à la vue , & prouvent à la fois la richesse du terrain & l'industrie de ceux qui le cultivent. Ce qui contribue sur-tout à la beauté de cette campagne , c'est le grand nombre de

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 311**

& de maisons charmantes dont  
est meublée. Sans être aussi magnifi-  
que les nôtres, elles sont si jolies,  
si bien ornées, qu'elles forment de toutes  
les aspects les plus rians.

Nous rencontrâmes quelques églises  
cathédrales d'ancienne construction,  
situées en platte-forme bordée de  
hautes murailles, qui annoncent qu'elles jouis-  
sent des droits de seigneurie. Les fer-  
mes qui bordent & avoisinent les che-  
mines, sont bâties de brique, couvertes  
de tuiles, & éclairées par des croisées  
colorées. L'aisance intérieure répond  
à celle du dehors. Les paysans, les voi-  
sins sont vêtus de drap, avec une  
gilette & de bonnes bottines. Le  
seigneur du fermier prend son thé avant  
d'aller à la charrue. Les femmes,  
les filles ne se contentent pas de s'ha-  
biller, elles se parent. L'hiver elles ont  
de longs manteaux de drap pour se mu-  
nir contre le froid, l'été des chapeaux  
de paille pour se garantir du soleil. L'es-  
prit d'opulence dont elles jouissent,  
leur permet de ménager leur teint  
qu'elles ont en général assez beau. Il est  
commun de les voir occupées à des ouvra-  
ges pénibles. En France une jeune vil-

### 312 SUITE DE L'ANGLETERRE.

geoise n'est qu'une paysanne ; ici c'est une bergere de roman.

C'est sur-tout aux Courses de chevaux , qu'on s'apperçoit de l'aisance des habitans de la campagne. Il ne s'en fait aucune , où l'on ne trouve deux mille villageois , dont la plupart ont en croupe leur femme, leur fille ou leur maîtresse. Ils doivent une partie de leur bonheur à la maniere dont sont assis les impôts : les terres seules en sont chargées ; le fermier ne paie ni taille , ni industrie , ni cette foule de droits moins onéreux par leur quotité , qu'inquiétans par leur perception. Il n'a point à craindre que les améliorations tournent contre lui-même ; elles sont au contraire récompensées par le gouvernement. L'abondance , il est vrai , rend le paysan Anglois fier , superbe , insolent , égal à son Seigneur qui mendie son suffrage pour les élections. Il n'a aucun rapport avec le Roi , qui n'est à ses yeux que le Pensionnaire de la nation ; & il ne connoît d'autre autorité que celle des loix , qu'il fait même éluder avec de l'argent.

Les grands chemins ruinés par les guerres civiles , & négligés jusqu'au  
regne

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 313**  
regne de George II, ont été, sous ce Prince, pris en considération par le Parlement. Ils sont bons en été, mais impraticables en hiver : ce qui rend les chaises de postes très-rares ; & dans bien des endroits on ne va pas en carrosse sans quelque danger. On se plaint que les actes du Parlement, qui ordonnent la réparation des chemins, ne servent qu'à enrichir les personnes qui en ont l'entreprise, & à faire payer aux passans des droits qui vont rarement à leur destination.

Si vous demandez la raison de ces abus, les Anglois vous répondent qu'ils sont inévitables dans un pays libre. Puis ils nous objectent nos corvées qu'ils regardent comme une vexation tyrannique (1), qui accable l'humanité, produit du relâchement dans les travaux, & fait un tort irréparable à l'agriculture. « Vous êtes obligés, nous disent-ils, de vous en rapporter à des Subdélégués, ou mal instruits, ou qui, pour ne pas se compromettre avec les Seigneurs des terres, n'osent donner un état exact de la véritable force

---

(1) Depuis cette lettre écrite en 1755, les Corvées sont été entièrement supprimées en France.



» Les travaux sont dirigés par  
» queurs qui ont l'inspection sur u  
» taine étendue de terrain. Ce se  
» core des payfans payés , à ta  
» mois, intéressés par conséquent  
» durer l'ouvrage, & qui, loin d'  
» les corvoyeurs , autorisent les  
» resse ou leur négligence. Guidé  
» esprit de cupidité , l'Entrepre  
» sert souvent des matériaux po  
» ouvrages particuliers , & les fai  
» duire par les corvéables , à qu  
» indifférent de les transporter d  
» lieu plutôt que dans un autre.  
» rendent sur le chemin le plu  
» qu'ils peuvent , & trouvent le  
» cuse dans l'éloignement. Par la  
» raison , ils s'en retournent de  
» heure , & se gardent bien de tra  
» avant que d'être tous rassembl

SUITE DE L'ANGLETERRE. 315  
inconveniens en Angleterre, où il n'y  
a ni corvées, ni Ingénieurs des ponts  
& chaussées. Les grands chemins y  
sont moins coûteux, moins néces-  
saires qu'en France, parce que les  
transports considérables se faisant par  
mer, nous avons peu besoin de rou-  
liers. Chaque village a une barrière  
qui se ferme devant chaque voiture;  
& l'on paie suivant le nombre des  
chevaux qui forment l'attelage. Le  
prix est affiché sur un poteau planté  
à ce dessein; & l'argent est employé  
ou doit l'être à la réparation du che-  
min. Il n'est ni rang ni dignité à l'abri  
de ces péages; le Roi lui-même y est  
soumis; & la barrière se fermeroit  
devant son carrosse, si ses Officiers  
ne payoient d'avance ».

Les grandes routes ne sont ni alignées  
ni tirées au cordeau. La propriété est  
une chose si sacrée en Angleterre, que les  
ont l'ont mise à l'abri de toute atteinte  
non-seulement de la part des Inspec-  
teurs, mais du Roi même. Ces chaussées  
ont dans toute leur largeur un trottoir  
un peu élevé pour les gens de pied;  
sans les endroits où le terrain trop  
etroit n'a pu se prêter à cet arrange-

### 316 SUITE DE L'ANGLETERRE.

ment , les propriétaires des champs voisins sont obligés de permettre le passage sur leurs terres ; mais ils réparent ce petit dommage par le soin qu'ils prennent de les cultiver.

Les Anglois sont peut-être le peuple de l'Europe , qui s'est le plus appliqué à l'agriculture , & a imaginé les méthodes les plus propres à la perfectionner. Des hommes de génie , uniquement livrés à cette science , n'ont épargné ni frais , ni recherches , ni expériences , pour trouver le moyen de donner au sol la plus grande fécondité , & doubler , tripler même les revenus sans augmenter les dépenses. Les découvertes les plus heureuses sont celles de M. Tull , dont le système n'a pas moins de partisans parmi nous , que chez les Anglois.

Les principes fondamentaux de cet Ecrivain cultivateur se réduisent à bien préparer son champ , à choisir de bonne semence , à la distribuer convenablement , à disposer le terrain de la manière la plus avantageuse , & à cultiver les plantes , dès qu'elles commencent à se montrer. « La nourriture de ces plantes , » répandue dans toutes les parties de la » glebe , y seroit inutilement , dit M. » Tull , si elles ne pouvoient la recueil-

» lir. Il est donc essentiel de disposer la  
 » terre de façon , qu'elles aient la faci-  
 » lité de profiter de cette nourriture.  
 » Pour cela , il en faut tellement diviser  
 » les molécules , qu'elles laissent entre  
 » elles une infinité de petits espaces ,  
 » où les racines puissent s'insinuer &  
 » puiser facilement les sucs nourriciers.  
 » On procure cette division de deux  
 » manieres , ou par la fermentation ; en  
 » mêlant du fumier avec la terre , ou  
 » par les labours , en brisant méchan-  
 » quement les molécules ; mais il est  
 » plus avantageux d'augmenter la ferti-  
 » lité par les labours , que par les fu-  
 » miers qui altèrent toujours un peu la  
 » qualité des productions. D'ailleurs on  
 » n'est pas maître d'en avoir par-tout ,  
 » autant qu'on en auroit besoin ; au  
 » lieu qu'on peut toujours répéter les  
 » labours , sans craindre de nuire à la  
 » bonté du grain. Les engrais peuvent  
 » bien , à la vérité , fournir quelque  
 » substance à la terre ; mais par les la-  
 » bours réitérés , on en expose successi-  
 » vement les différentes parties aux in-  
 » fluences de l'air , du soleil & de la  
 » pluie ; ce qui la rend très-propre à la  
 » végétation. De plus le fumier attire

» du fumier , & n'ont aucun de  
» convéniens. On ne sauroit do  
» les multiplier ; & c'est un de  
» essentiels de la nouvelle mét

Le choix des semences est  
un objet digne d'attention. Il  
croit qu'il faut toujours les ti  
meilleurs terrains , choisir les p  
velles , & acheter par préfér  
bled des glaneuses. Comme il a  
cucilli épi par épi , il est très  
mauvaises graines ; quant à la  
de le distribuer , l'Auteur pro  
instrument qu'il appelle un Sem  
dont il donne plusieurs descrip  
suffit de vous dire , Madame , pe  
en faire prendre une légère id  
ce Semoir étant tiré par un  
chevaux , forme des rigoles , e  
quelles il fait tomber la quant

» Poignée est plus forte que l'autre ; &  
 » **G** le grain est menu , il en tient une  
 » plus grande quantité dans la main du  
 » Semeur. D'ailleurs si le champ est ra-  
 » boteux & plein de mottes , la plus  
 » grande partie de la semence s'amasse  
 » dans les fonds ; & il en reste peu sur  
 » les éminences ; d'où il résulte que la  
 » distribution est très-inégale. Enfin on  
 » est obligé d'employer trop de grain ;  
 » parce que, comme il est enterré à dif-  
 » férentes profondeurs , celui qui l'est  
 » trop ne leve point , tandis qu'une  
 » partie qui reste hors de terre , est  
 » mangée par les oiseaux ».

Ce n'est pas seulement dans la ma-  
 nière de semer , que M. Tull s'écarte  
 de la méthode ordinaire : il propose en-  
 core un arrangement particulier dans  
 la distribution du terrain. Il veut qu'on  
 divise un champ en planches & en plat-  
 tes-bandes ; que sur chaque planche  
 on sème deux ou trois rangées de grain ;  
 qu'entre chaque rangée , il y ait une sé-  
 paration de sept à huit pouces ; & que  
 les plattes-bandes , c'est-à-dire , l'es-  
 pace vuide qui sépare les planches , aient  
 environ quatre ou cinq pieds de lar-



» on reviendra de cette préven  
» considérant que chaque grain  
» ment aura produit vingt ou  
» tuyaux , au lieu qu'il n'en  
» que deux ou trois en suivant la  
» usitée. S'il étoit possible de d  
» ces trente tuyaux dans les  
» bandes, la terre paroîtroit au  
» verte , que si l'on avoit semé  
» naire toute l'étendue du chan  
» cette différence néanmoins,  
» épis sont plus gros dans la  
» nouvelle, & remplis de ble  
» formé : il s'ensuit que la réc  
» réellement plus abondante ».

Ce n'est pas assez d'avoir b  
paré la terre ; il faut encore cul  
plantes, par de fréquens lab  
mesure qu'elles croissent , &  
point abandonner, qu'elles n  
parvenues à leur parfaite r

» empêchent de répandre leurs semen-  
 » ces & de se multiplier d'une façon  
 » nuisible , outre que ces graines mêlées  
 » avec le bled le déprécient considéra-  
 » blement. Il n'est point à craindre que  
 » ces sortes de labours nuisent aux ra-  
 » cines du froment ; parce qu'il est prou-  
 » vé par expérience , que pour une  
 » que l'on coupe , il en revient plu-  
 » sieurs nouvelles , qui sont plus pro-  
 » pres à tirer les suc de la terre. Ainsi  
 » le nombre des bouches ou des suçoirs  
 » est augmenté par une cause qui sem-  
 » bloit devoir les diminuer. Enfin ces  
 » racines s'étendant jusqu'aux plattes-  
 » bandes , en tirent encore beaucoup  
 » de nourriture ; parce qu'on a grand  
 » soin d'entretenir ce terrain vuide  
 » dans une culture parfaite ».

C'est aux Anglois que nous devons  
 les premiers progrès de la bonne agri-  
 culture. Les disettes , autrefois si fré-  
 quentes dans ce royaume , montrèrent  
 à ce peuple marchand & guerrier , que  
 pour exécuter ses grands desseins de  
 commerce , il falloit se procurer une  
 subsistance indépendante de ses voisins.  
 Après la longue guerre civile entre  
 Charles I & son Parlement , l'Angle-



### 322 SUITE DE L'ANGLETERRE.

terre se trouvant épuisée, on travail-  
avec ardeur à réparer ses pertes par u-  
commerce étendu ; & pour y parve-  
nir, on le fonda sur une bonne culture.  
Les Savans détruisirent les préjugés en  
introduisant de meilleures méthodes ;  
& le Gouvernement établit une police  
favorable au Cultivateur. C'est depuis  
cette époque, qu'on peut dater la gran-  
deur, la richesse & la puissance de la  
Grande-Bretagne. On fait qu'une ré-  
colte médiocre de ce pays fournit, pen-  
dant trois ans, une nourriture suffi-  
sante à ses nombreux habitans.

Cette Isle contient plus de cinquante  
millions d'arpens de terres labourables.  
Ses principales productions sont le  
bled, le chanvre, le lin, le safran, le  
houblon, les fruits & la réglisse. Il y a  
bien des pays où les champs à froment  
rendent plus que dans celui-ci ; mais  
ils sont presque tous sujets à des re-  
tours de mauvaises années, qui dimi-  
nuent considérablement l'avantage de  
leur fertilité. Il est rare, au contraire,  
que l'Angleterre souffre de l'inconstance  
de ses récoltes. Aussi a-t-elle toujours  
assez de bled de reste, pour en remplir  
de vastes magasins qu'elle ouvre lorsque

la France , l'Espagne & le Portugal éprouvent quelque disette. Les fermiers sont dans l'usage de vendre leur grain avant que de le faire sortir de leur grange. Ils en prennent une poignée dans un linge , vont au marché ; & sur cet échantillon , ils concluent avec les Marchands qui s'y rencontrent. Croiriez vous qu'il se consomme dans la Grande-Bretagne , tant pour la biere double que pour la distillation , plus de trente millions de boisseaux d'orge ou de froment , sans parler de ce qu'on emploie pour la petite biere , dont on fait usage à tous les repas. Le seul impôt qui se leve sur la biere forte , rapporte par an huit cens mille livres sterlings à l'Etat. La paille est la matiere de plusieurs manufactures. On en fabrique des chapeaux dont le débit est fort augmenté, depuis que les Dames Angloises ont cessé de porter ceux qui viennent des isles Bermudes.

Le Gouvernement encourage & récompense l'exportation des grains hors du royaume. On a supputé ces sortes de gratifications ; & l'on a trouvé qu'elles montoient , année commune , à plus de deux millions de notre monnoie. Aussi

aux dépens des autres nations. fois c'étoit nous qui vendions des aux Anglois ; mais aujourd'hui négoce est restreint par des régl qui le gênent, ce sont eux qui pendent en France & dans tout rope.

Par un effet de la gratificatio je viens de parler , la Grande tagne a changé de face. Un sol in des pâturages arides sont deven champs fertiles & de riches p. Depuis 1689 , il n'y a pas eu d'a que le Parlement n'ait passé qui vingt actes particuliers , pour per d'enclorre des communes ; & ces ainsi mises en valeur , ont triplé venu. La culture n'a pas pu augm fans employer plus d'hommes , c vaux , de bœufs & de mouton labourer & engraisser les terres.

SUITE DE L'ANGLETERRE. 325  
heureuse. Les campagnes désertes eurent de nouvelles habitations, & ressemblerent à un immense jardin par l'effet naturel de cette heureuse activité qui caractérise le peuple Britannique. L'abondance regne toujours dans un état, où la culture est en honneur : pour faire naître l'industrie, il suffit de lui promettre des récompenses. La nature n'est pas plus prodigue pour les Anglois, que pour les autres nations ; leur climat n'est pas plus favorable ni leur sol plus fertile que celui des autres pays ; mais un arpent travaillé par des mains laborieuses, rapporte plus qu'un vaste champ lâchement cultivé par un peuple paresseux.

Plus j'avançois vers la Capitale, plus je voyois les campagnes étaler cette majesté champêtre, où les Grands, indépendans de la Cour, ont sagement fixé la sphere de leur orgueil & de leurs plaisirs. Le Monarque voudroit en vain les tirer de leurs châteaux par l'appas de ses faveurs, pour les priver de l'amour des peuples, & les dépouiller de l'intérêt qu'ils prennent à leurs Vassaux en les attachant à sa personne : ils préféreroient de régner à la campagne, dont

### 326 SUITE DE L'ANGLETERRE.

leur présence ennoblit les travaux & contribue à sa fécondité.

Ainsi, de nos jours, cette Isle fortunée a découvert sur la surface de ses terres, une mine nouvelle d'une possession plus précieuse, que celle des trésors de l'Amérique. Sa culture & ses récoltes n'ont plus eu de bornes, dès que ses laboureurs ont été sûrs d'une consommation certaine. En place de vastes greniers de prévoyance & de ressource, elle a des plaines immenses, dont le produit se renouvelle & s'accroît toutes les années. Un des avantages dont elle peut sur-tout se glorifier, soit qu'elle le possède en plus grande abondance que les autres nations, soit qu'elle l'emporte par l'excellent usage qu'elle fait en faire, ce sont les marnes dont on trouve tant de différentes sortes, qu'il n'y a pas de nature de terre, qu'elles ne puissent rendre fertile.

La partie de l'agriculture, qui comprend le gouvernement des bestiaux, sert de fondement au commerce intérieur. Ceux qui y ont le plus de rapport, sont les bœufs, les moutons, les chevaux, les daims, les cerfs, les porcs, les chiens & les chevres. Les gros bœufs

d'Angleterre se tirent des comtés de Lancastre & de Sommerfet; mais les meilleurs, pour le goût, sont de la province de Buckingham. Les fermiers allaitent les veaux avec beaucoup d'attention : le soin qu'ils en prennent est presque un art chez eux. Le commerce que produisent les bœufs du pays, consiste principalement en viandes salées, dont on se sert pour avitailler les vaisseaux. Il s'en fait une exportation considérable, tant en France qu'aux colonies Angloises de l'Amérique. Celle du beurre, des cuirs, du suif & du fromage est prodigieuse; & il y a des foires très-célebres pour la dernière de ces denrées. Le seul comté de Chester, dont le fromage passe pour le meilleur de toute l'Isle, en envoie trente mille tonnes à la foire de Stourbridge. Celui qui se fait au village de Chadder approche fort du Parmesan; tout le lait de cette paroisse, par un accord passé avec les habitans, est destiné pour cet usage. Les comtés de Suffolck, de Cambridge, & le duché d'Yorck fournissent le meilleur beurre; celui de Cambridge sur-tout est fort estimé.

### 328 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Presque tout le bœuf salé que consommoit la marine Angloise , lui étoit fourni anciennement par les Irlandois. Leur pays , riche en pâturages , produisoit beaucoup plus de bestiaux qu'il n'en falloit , pour nourrir les habitans ; mais ils manquoient de grains , & l'Angleterre leur en procuroit. Il en résultoit pour cette Isle une plus grande population ; car la terre que l'on cultive en grains , emploie plus de bras , que celle qui est réservée pour la nourriture des troupeaux. Aujourd'hui nos Insulaires semblent préférer les nombreux bestiaux aux nombreuses charues : dans plusieurs contrées les terres ne sont plusensemencées ; ce sont des prairies couvertes de bœufs & de moutons. Les habitans y sont peut-être plus riches qu'ils n'étoient ; mais les hommes y sont plus rares. Pour peu que ce goût se communique , la plus grande partie de l'Angleterre ne produira plus de grains ; & loin d'en vendre à l'étranger , à peine en restera-t-il pour elle-même.

La laine , la chair & les peaux de moutons sont encore des objets d'un trafic prodigieux. Pour vous donner quelque idée de la multitude surpré-

### SUITE DE L'ANGLETERRE. 329

ite de bêtes à laine qu'on élève dans Grande-Bretagne , il suffit de vous e que le nombre des toisons qui se pènt chaque année , monte à plus trente millions , & chaque toison rnit au moins quatre livres de laine. 'occasion d'une gageure , on a dressé état des moutons qui se trouvent aux irons de Dorchester à deux lieues ronde ; & l'on en a compté plus six cens mille.

De si nombreux troupeaux ne pou- t , sans des frais immenses , être mis s des étables , on ne les y retire en an tems dans la plupart des provin-

Pour les garantir de la rigueur des ers , on les enduit , de la tête aux ls , d'une composition de goudron le graisse bouillis ensemble ; mais e que cette précaution n'empêche que plusieurs ne meurent de froid , enduit gâte les laines dont il ne se che que très-difficilement. Les pro- es les moins propres , par leur sté- , à nourrir des bêtes à laine , vou- se procurer un avantage que leur se la nature , ont fait des pâturages des terrains arides & sablonneux



330 SUITE DE L'ANGLETERRE.

en y semant du treffle & du sain-foin; & quand l'herbe manque, on la remplace par des navets. Les moutons les mangent dans le champ même qu'on veut échauffer & engraisser.

Les Anglois étoient déjà si jaloux de leurs troupeaux sous le regne d'Henri VI, que ce Prince défendit de transporter aucun mouton hors du royaume, dans la crainte que si l'espece se multiplioit au-delà de la mer, la nation ne se vît privée de son commerce de laine, le plus considérable qu'elle fit alors. Cette défense renouvelée sous les regnes suivans, subsiste encore. Le contrevenant perd, pour la première fois, tous ses biens, est détenu en prison pendant un an; & à la fin de l'année on lui coupe la main en plein marché. Cette main est ensuite clouée à un poteau dans un endroit apparent; & en cas de récidive, ce malheureux est puni de mort. Comme on ne connoît guere de laines supérieures à celles d'Angleterre pour la fabrique des draps, l'importance de s'en assurer la possession exclusive, est ce qui a déterminé le ministère à imposer des peines si rigou-

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 331**  
reuses pour des fautes , en apparence ,  
si légères.

Ces fabriques tiennent le premier  
rang parmi les manufactures de la  
Grande-Bretagne. On y fait des étof-  
fes propres pour tous les climats , &  
si fines , qu'elles peuvent tenir lieu  
de celles de soie , de coton & de fil. On  
a poussé l'industrie jusqu'à en faire de  
la dentelle & des rubans. La ville d'Ex-  
cester vend toutes les semaines pour  
plus de dix milles guinées de serge &  
d'étoffes croisées. Les pays où les An-  
glois envoient leurs draps , sont la Tur-  
quie , l'Allemagne , la Norvege , la Mos-  
covie ; l'Espagne , l'Italie , le Portugal  
& les Indes. Il y a des calculateurs qui  
prétendent que le total de ces différen-  
tes ventes va au-delà de cent soixante  
millions , en y comprenant ce qui se dé-  
bite dans le pays.

Ces peuples ne connurent pas d'a-  
bord toute l'étendue de leurs richesses.  
Ils ne savoient que se nourrir de la  
chair , & se couvrir de la toison de  
leurs troupeaux. Ils vendirent long-  
tems leurs laines aux Hollandois & aux  
Flamands , qui seuls avoient des manu-

Elles furent favorisées par Henri VIII mais elles ne prirent un établissement solide , que sous le regne d'Edouard VI. L'industrie ouvrit les yeux à tous les sujets sur les avantages qu'ils pouvoient retirer de leurs bestiaux ; celui de les nourrir de leur chair fut regardé comme un des moindres : les manufactures , le commerce , l'agriculture & les arts furent portés à un degré de perfection inconnu jusqu'alors.

Henri VIII est le premier qui donna des réglemens touchant les bestiaux du royaume. Le propriétaire ou le fermier d'un parc d'un mille d'étendue étoit obligé d'y entretenir deux jumens par un autre statut , il est défendu de laisser couvrir ces jumens par les vaches d'une structure au-dessous de treize pieds , mesurés depuis le sommet de la tête jusqu'à la

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 333**

ierre. On en vend beaucoup aux nations voisines ; & l'on en transporte dans les colonies. Les plus estimés naissent dans la province d'Incoln. Ceux qui élèvent ces animaux , font couvrir les juments par des chevaux Barbes, Turcs ou Napolitains ; & c'est à cette méthode, que les Anglois reconnoissent avoir leurs Guildings , dont on vante sur-tout la vitesse. La célèbre course de Fontainebleau à Paris en une heure quarante-sept minutes & demie , est une preuve de leur étonnante célérité.

C'est sur-tout à New-Market, village à deux lieues de Cambridge , dans les mois d'avril & de septembre , que ce sont , pendant quinze jours , les plus fameuses courses de toute l'Angleterre. Le Roi y a une petite maison ; & les plus grands Seigneurs s'y rendent de toutes les provinces du royaume. Là les rangs sont confondus ; & la qualité de Citoyen suffit pour avoir droit d'entrer en lice. L'Artisan dispute le prix au Gentilhomme & le gagne. Les carrosses qui ont amené une partie des assistans , sont rangés sur trois ou quatre files, sans embarras , sans tumulte , & sur-tout , sans prétention de préséance.

un tel doux & si l'on regarde  
évolutions de tous les spectateurs  
dans un cercle de deux ou trois n  
suivent la course avec intérêt ; e  
ner la vive curiosité des uns  
transports turbulens des autres  
témoin des cris & des mouve  
violens de ceux qui s'intéresser  
paris ; c'est , pour ainsi dire , la  
sésentation d'une bataille , dont on  
sans en éprouver la terreur & les  
gers ; & l'on ne peut disconvenir  
pareil tableau ne soit digne d'a  
toute une nation.

Ces Courses , qui occasionnent  
gageures considérables , divisent  
deux partis tout ce qui se trouve  
sent. C'est un jeu de hasard de  
dangereux , & qui ruine plusieurs  
milles : mais il entretient aussi  
coup de monde . & fait refluer tou

le plus important , par les fréquens voyages de la Noblesse dans ses terres , par la consommation des denrées du pays. L'argent gagné se dépense sur les lieux même en fêtes & en divertissemens ; & cette espèce de manie produit en-lors un bon effet , en y conservant des sommes immenses qu'absorberoit la capitale.

Le lieu où se fait la Course , est environné de poteaux qui en défendent l'entrée aux assistans ; & quelquefois il n'y a ni lice ni barriere : les chevaux courent au milieu de la foule , qui ne s'écarte qu'autant qu'il est nécessaire , pour leur livrer passage, en les animant du geste & de la voix. Le cheval part trois fois d'un endroit marqué & revient de même. Le prix ne s'adjuge qu'à celui qui , dans ces trois courses , arrive deux fois le premier au but ; & s'il est vainqueur dans les deux premières , la troisième n'a pas lieu.

Avant la Course , le cavalier , la selle & tout l'équipage du cheval sont pesés sous les yeux des Juges, afin que la charge soit égale pour tous les chevaux admis à cet exercice. Vous n'imaginez pas la vitesse de ces animaux ; ils semblent

l'air , le manche du touet fixe en  
La victoire est due souvent à la  
noissance qu'ils ont de leur mer  
& à la direction qu'ils lui donnent  
poussant ou la ménageant à prop

Le Vainqueur arrivé au but ,  
peine se tirer de la foule qui le fé  
le caresse , l'embrasse avec une es  
de cœur difficile à exprimer. On  
cueille avec des acclamations  
donneroit à peine à l'homme qui  
le mieux servi la patrie. Le chevi  
vient lui-même un animal de distind  
son nom & sa victoire sont anno  
avec pompe dans tous les écrits  
blicas ; on grave son portrait ; les  
tilshommes de campagne en tap  
leurs cabinets , les aubergistes  
hôtelleries ; & le graveur débite  
promptement une estampe de

Un auteur Anglois a proposé par souscription un livre intitulé : « Histoire de tous les chevaux qui ont remporté le prix à New-Market & autres Courses célèbres d'Angleterre, depuis leur établissement jusqu'à la présente année, avec leur généalogie, & leurs portraits en taille-douce. On y a joint les noms des Palfreniers qui les ont montés, & des Seigneurs à qui ils ont appartenu; & pour l'instruction du lecteur, on y rend le compte le plus exact de toutes les gageures considérables qui ont été faites pour & contre chaque cheval ».

L'extérieur de ces animaux n'en annonce pas toujours la valeur. Ils sont absolument efflanqués; & la tête qu'ils portent en avant au bout d'un cou très-longé, leur ôte toutes les graces, dont la première est de bien tenir la tête. Cette race est néanmoins la plus estimée; & en général, les Anglois ont pour les chevaux une affection si particulière, qu'il leur arrive rarement de les frapper; le grand fouet de baleine dont sont armés les charretiers & les cochers, leur sert à les diriger plutôt par des signes, que par des coups. On ne leur parle



gne , toute l'attention qu'on a  
eux. Un laboureur amene son c  
chez le maréchal, l'attache à un ar  
lui parle , le careffe , ôte son hat  
lui met sur les yeux ; & le tenant  
tête , il continue à lui parler , à l  
ter tant que dure l'opération. Ces  
traitemens rendent les chevaux  
dociles qu'amis de l'homme. Lors  
carrosse superbement attelé s'arrê  
porte d'une maison , les enfans vie  
jouer avec eux ; & ces animaux leu  
dent leurs careffes. Ils s'en faut bien  
ait les mêmes égards pour les ânes,  
l'on est dans l'usage de couper les  
les au niveau de la tête ; ce qui le  
nature la phyfionomie de la mani  
plus frappante & la plus ridicule.

Les Anglois , qui ont écrit sur t  
fortes de matieres , font spéciale  
très riches en limon, en argile &c.

vous en exceptez ceux du docteur :  
 lalles & de M. Tull, ce sont des riches-  
 es dont ils ne peuvent guere jouir, soit  
 par le dégoût qu'emporte avec lui un  
 amas confus de connoissances sans mé-  
 thode, d'expériences sans philosophie,  
 de raisonnemens sans pratique ; soit par-  
 ce que ces ouvrages contiennent une in-  
 finité d'erreurs répétées successivement,  
 que les yeux seuls de l'expérience peu-  
 vent distinguer de la vérité. Cependant  
 on trouve rarement ici de ces esprits su-  
 perficiels, qui se font gloire de les dédaig-  
 ner, & leur préfèrent la lecture des  
 vers ou des romans. Ce qui peut con-  
 tribuer à l'aisance des citoyens, faciliter  
 & multiplier les commodités de la vie,  
 paroît en Angleterre aussi noble & plus  
 important, que des madrigaux, des  
 scenes rimées, & des aventures fac-  
 tices. On se garde bien d'attacher une  
 idée de bassesse à des objets que les Hé-  
 siode, les Virgile, les Rapin, les Va-  
 niere ont jugé dignes d'être chantés par  
 leurs Muses immortelles.

Je suis, &c.

*A Londres, ce 10 août 1755.*

**A**PRÈS divers propos sur la beauté  
la variété de la campagne , nous  
mes notre première conversation  
le discours tomba sur le génie  
langue Angloise. « Cette langue  
» M. Tounston , semble participe  
» liberté du peuple qui la parle. Se  
» à peu de règles , elle n'a ni dé  
» sons, ni distinctions de genres, n  
» que point de conjugaisons. Mai  
» principes de notre grammaire s  
» petit nombre , continua-t-il , la  
» prononciation des mots est un ob  
» presque insurmontable pour ce  
» veulent apprendre l'Anglois. C  
» peut fixer au juste la quantité de  
» syllabes sont susceptibles ;  
» qu'une oreille délicate distingue  
» cette prononciation, plusieurs e  
» d'élévation & d'abaissement de

SUITE DE L'ANGLETERRE. 341

» dans le discours familier comme on  
 » le lit : au lieu qu'un François a beau  
 » savoir lire l'anglois , à peine peut-il  
 » reconnoître , dans la conversation ,  
 » quelques-uns de ces sons qu'il arti-  
 » culoit dans les livres ; parce qu'il y a  
 » une très grande différence entre le  
 » discours soutenu , où chaque mot  
 » doit être prononcé suivant sa valeur  
 » syllabique , & le discours ordinaire ,  
 » où la prononciation n'est réglée que  
 » sur une valeur arbitraire. Les Fran-  
 » çois ont beaucoup plus de longues  
 » que de breves , & les Anglois plus de  
 » breves que de longues. Il arrive donc  
 » que les uns & les autres , en em-  
 » ployant les mots communs aux deux  
 » langues , comme *sentence* , *action* ,  
 » *oracle* , sont fort étonnés de ne point  
 » s'entendre , parce que les Anglois ,  
 » par une certaine vibration de la voix ,  
 » rendent rapides ou extrêmement  
 » breves , les mêmes voyelles que les  
 » François alongent en appuyant sur  
 » elles. Aussi la plupart de ceux qui  
 » étudient l'anglois , se contentent-ils  
 » de savoir le lire & de l'entendre ; ra-  
 » rement se hasardent-ils à le parler. On  
 » peut donc goûter tous les ouvrages

### 342 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» composés dans cette langue , s'en ser-  
» vir soi même pour écrire , & ne pas  
» comprendre un mot lorsque des An-  
» glois s'entretiennent ensemble. Ce  
» contraste vient de ce que ces peuples  
» ont changé leur prononciation , sans  
» changer leur orthographe.

» S'il est vrai , comme le disent quel-  
» ques historiens , que les premiers habi-  
» tans de l'Angleterre sont sortis de l'Ar-  
» ménie , l'idiome qu'on parloit alors ,  
» a dû conserver de l'analogie avec les  
» langues orientales , & n'avoit assuré-  
» ment aucune ressemblance avec celle  
» qu'on parle aujourd'hui. Les Romains  
» ne fournirent qu'une partie de cette  
» Isle , & n'y eurent qu'un petit nombre  
» d'établissmens ; cependant ils y in-  
» troduisirent l'usage de la langue la-  
» tine ; mais à l'exception des colonies  
» & des villes où séjournoient les gar-  
» nisons , les Bretons qui leur étoient  
» soumis , ne parloient qu'un jargon  
» corrompu des deux idiomes.

» Les Saxons s'étant rendus maîtres  
» de l'Angleterre , y apportèrent leur  
» langage , qui se répandit prompte-  
» ment par-tout , excepté dans le pays  
» de Galles , où l'ancienne langue se

SUITE DE L'ANGLETERRE. 343

» conserve encore. Celle des Saxons  
» étoit dure , irréguliere , pauvre , sans  
» système , & telle que peut l'avoir un  
» peuple barbare & guerrier. On doute  
» même qu'ils eussent alors un alpha-  
» bet ; mais à l'arrivée du moine Saint-  
» Augustin , ils commencerent à la po-  
» lir ainsi que leurs mœurs. Elle s'étei-  
» gnit insensiblement vers le tems de  
» Guillaume le Conquérant ; & l'an-  
» glois moderne sortit de ses cendres.

» On vit ensuite paroître le pere de  
» la poésie Angloise , le célèbre Chau-  
» cer , qu'on lit encore avec plaisir ,  
» moins à la vérité pour l'agrément du  
» style , que pour la beauté des images  
» & la délicatesse des pensées. Thomas  
» Morus , fameux par ses malheurs plus  
» encore que par son Utopie , contri-  
» bua beaucoup , au commencement  
» du seizieme siecle , à polir la langue  
» qui étoit encore agreste. Jusqu'alors  
» on n'avoit osé écrire en anglois que  
» des vers , des lettres familières , des  
» ouvrages frivoles ; le latin seul pa-  
» roissoit digne d'exprimer ce qui ap-  
» partenoit à la philosophie & au  
» raisonnement. Ce préjugé qui a été  
» celui de tous les peuples à la renaîs-

» Chancelier Bacon est le pre  
» lui ait donné un caractère de  
» de noblesse, quoique son f  
» encore dur & guindé. Milt  
» gernoon, Sidney & Clare  
» ajoutèrent de nouvelles  
» Elle fit ensuite des progrès  
» nels jusqu'à la grande révol  
» 1642. Il est vrai que le regn  
» ques I est un mauvais interval  
» dant lequel on peut se plain  
» lement de l'esprit & du style  
» gnoient parmi nous; mais c  
» fut corrigé sous son successeur  
» joignoit à plusieurs qualités  
» tes, une inclination extrême  
» pour les sciences.

» Depuis la fatale époque  
» guerres civiles, je doute si la  
» tion de notre langue n'a pas

» gage particulier, qui se glissa dans tous  
 » les écrits, & dont on ne se défit qu'a-  
 » près bien des années. Charles II, suivi  
 » d'une multitude de gens qui l'avoient  
 » accompagné dans ses voyages, nous  
 » apporta tant d'usages étrangers, que  
 » la Cour devint la plus mauvaise école  
 » d'Angleterre pour l'élocution ; & ce  
 » mal , qui s'est perpétué, durera aussi  
 » long-tems , qu'on négligera de faire  
 » prendre une bonne teinture de savoir  
 » & de goût à la jeune Noblesse, avant  
 » que de l'introduire dans le monde.  
 » Les conséquences en sont sensibles  
 » dans les comédies & les autres Pieces  
 » qui ont été composées depuis ; on  
 » y trouve tant de mots nouveaux, tant  
 » de tours affectés , que si le bon goût ,  
 » qui commence à naître , n'en faisoit  
 » rejeter un grand nombre , on auroit  
 » de la peine à les entendre.

» Ceux qui ont le plus contribué à  
 » l'altération de notre langue, sont les  
 » poètes, qui, pour se ménager du tra-  
 » vail, ont introduit la barbare coutu-  
 » me d'abrégér les mots, afin de les ren-  
 » dre propres à la mesure de leurs vers.  
 » Pour raccourcir une syllabe, ils ont  
 » joint les consonnes les plus difficiles



### 346 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» à prononcer, sans les séparer par une  
» seule voyelle ; & sous prétexte que  
» les mots sont languissans lorsqu'ils  
» sont articulés dans toute leur lon-  
» gueur, ils ont établi cet usage jusque-  
» dans la parole : la plupart de nos L-  
» vres sont pleins de ces abréviations.

» Cette disposition continuelle à ra-  
» courcir les mots par le retranchement  
» des voyelles, nous ramene à la bar-  
» barie des nations septentrionales  
» dont toutes les langues ont le même  
» défaut. Les François., les Espagnols  
» les Italiens, quoique descendus com-  
» me nous des peuples du Nord, ne  
» prononcent l'anglois qu'avec une ex-  
» trême difficulté, tandis que les Alle-  
» mands, les Suédois, les Danois le  
» parlent aisément, parce qu'il appro-  
» che plus de leur langue par la multi-  
» tude & la dureté des consonnes.

» Cependant si la nôtre est encore  
» éloignée de la perfection à laquelle  
» elle peut atteindre, j'ose croire que  
» nos bons Ecrivains seront toujours  
» lus avec estime, & qu'il n'y a point  
» de vicissitude qui puisse leur ravir l'im-  
» mortalité. Swift se plaignoit de ce  
» qu'un établissement semblable à votre

» Académie Françoisé , dont l'objet est  
 » de perfectionner le langage , ne s'é-  
 » toit point encore formé parmi nous :  
 » L'Angleterre auroit actuellement un  
 » dictionnaire qui fixeroit les doutes de  
 » ses écrivains , & faciliteroit notre  
 » idiome aux étrangers.

» La liberté que se donnent nos poë-  
 » tes , de retrancher les voyelles qui les  
 » embarrassent, rend notre versification  
 » si aisée , que le Parnasse anglois sera  
 » toujours un des plus fréquentés de  
 » l'Europe. Dans nos poëmes épiques &  
 » dramatiques , nous avons secoué le  
 » joug de la rime ; nous nous y soumet-  
 » tons encore dans les autres genres ; &  
 » notre versification rimée est à peu près  
 » la même que la vôtre , avec cette diffé-  
 » rencé , que la distinction des rimes  
 » masculines & féminines n'a aucun  
 » lieu dans notre poésie , & que vous  
 » faites plus d'usage que nous des rimes  
 » mêlées. Nous n'employons presque  
 » jamais le vers Alexandrin ; nous lui  
 » préférons celui de cinq pieds ; & tan-  
 » tôt nous plaçons , comme vous , le  
 » repos à la quatrième syllabe , tantôt  
 » à la sixième , & quelquefois au mi-  
 » lieu du vers : mais pour lui donner

### 348 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» plus d'harmonie & de variété, ces différentes pauses ne doivent pas être continuées plus de trois fois de suite ; de peur de lasser l'oreille par une mesure trop continue. Nous répétons aussi de tems en tems trois fois la même rime, & c'est la manière dont nous fermons ce qu'on appelle une tirade. Ces trois derniers vers contiennent ordinairement une maxime ; & l'on ne doit s'en servir que pour les endroits qui ont quelque beauté. Nous comptons pour rien les E muets, quelque part qu'ils se trouvent ; & c'est ce qui donne à notre langue la dureté qu'on lui reproche. Un autre défaut de notre versification est de permettre l'*Hiatus*. Pope est de tous nos poètes celui qui en a fait le moins d'usage.

» Nous regardons Chaucer comme le créateur & le père de la poésie nationale. Le lieu de sa naissance est aussi incertain que la patrie d'Homère ; plusieurs comtés d'Angleterre se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. On sait qu'il vivoit au quatorzième siècle sous les règnes d'Edouard III, de Richard II & d'Henri IV, dont il fut le Poète,

» l'allié & l'ami. La poésie fut sa prin-  
 » cipale occupation ; c'est le Ronsard  
 » de la Grande-Bretagne , mais avec  
 » plus de mérite que celui de France.  
 » Il respire dans ses ouvrages cette  
 » naïveté qui fait le caractère de la lit-  
 » térature naissante, comme la prodi-  
 » galité du bel esprit en présage la dé-  
 » cadence.

» Dans ses voyages, Chaucer s'étoit  
 » lié d'amitié avec Pétrarque ; mais  
 » tandis que ce dernier créoit , pour  
 » ainsi dire , la langue & la poésie tof-  
 » cane , les progrès des arts étoient  
 » beaucoup plus lents en Angleterre.  
 » Dans les Contes du poète Britanni-  
 » que , les Prêtres & les Moines ne pa-  
 » roissoient pas moins souvent sur la  
 » scène , que dans ceux de Bocace. Il  
 » en vouloit sur-tout aux fraudes pieu-  
 » ses qui , dans ces siècles d'ignorance ,  
 » défiguroient la religion. La plupart de  
 » ses autres poèmes sont des allégories  
 » dans le goût de celles de Pétrarque.  
 » Il écrivit aussi plusieurs élégies sur des  
 » sujets tirés de la fable ou des romans  
 » de son tems. Il composa des poésies  
 » morales & chrétiennes pour des Prin-  
 » cesses ses protectrices. Il fit des fables,

### 350 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» des ballades , des chansons ; & le  
» style enjoué , sérieux , tendre & ga-  
» lant lui fut également familier. Un  
» monument élevé à sa gloire dans l'ab-  
» baye de Westminster , l'offre sans  
» cesse aux yeux de la Nation & des  
» étrangers. Un autre monument en-  
» core plus durable est une très-belle  
» édition de ses œuvres en un volume  
» in folio , avec une explication des  
» expressions surannées ; car les An-  
» glois d'aujourd'hui ont de la peine à  
» l'entendre.

» Si de Chaucer je passe tout d'un  
» coup au Poëte Spenser , qui ne vint  
» que deux siècles après , ce n'est pas  
» que ce long espace ait été absolument  
» vuide de génies & de talens. Il s'éleva  
» de tems en tems quelques poëtes qui  
» soutinrent la réputation des Muses  
» Angloises ; mais depuis Chaucer , leur  
» gloire ne fut pas portée plus haut ,  
» que le point où il l'avoit laissée. Cet  
» honneur étoit réservé à Spenser qui  
» excella dans tous les genres , & fut  
» comme le fondateur du second âge de  
» notre poésie. Son origine paroît assez  
» obscure. Il naquit à Londres , fit ses  
» études à Cambridge , & n'eut d'appui

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 351**

» que son talent. S'étant retiré à la cam-  
» pagne chez un ami , il devint amou-  
» reux de cette Rosalinde qu'il a tant  
» célébrée dans ses poésies pastorales ,  
» & dont il ne chanta que les rigueurs.  
» Cette belle inhumaine ne se laissa  
» point de fournir matière aux plaintes  
» touchantes, dont ce Poète malheu-  
» reux remplissoit ses tendres Eglogues.

» Spenser rechercha la protection de  
» Sidney , le Mecene des beaux-esprits  
» de son tems , & lui-même très-bel  
» esprit. Avant que de se présenter, il  
» voulut le prévenir en sa faveur , &  
» lui envoya le chant de son poème de  
» la *Reine des Fées*, où se trouve l'ad-  
» mirable description du Désespoir. Sid-  
» ney en eut à peine lu quelques stan-  
» ces , que dans le transport de son ad-  
» miration , il ordonna à son Intendant  
» de porter cinquante guinées à la per-  
» sonne qui lui avoit remis ces vers.  
» Mais continuant de lire , & son ex-  
» tase augmentant à chaque page , il  
» ajouta encore cinquante guinées. En-  
» fin la surprise de l'Intendant lui faisant  
» différer de porter cet argent , il y en  
» joignit cent autres , & dit à cet hom-  
» me d'affaires : « courez vite , car si

**352. SUITE DE L'ANGLETERRE.**

» vous tardez davantage & que je continue de lire , je serai peut-être tenté de lui envoyer tout mon bien ».

» Depuis ce moment, le Poëte fut admis dans la société du Courtisan , qui le présenta à Elisabeth dont il étoit le favori. Cette Princesse accorda à Spencer le titre pompeux de Poëte Lauréat , espece de charge qui subsiste toujours à la Cour d'Angleterre , & dont M. Cibber fait aujourd'hui les fonctions. Elles consistent à composer tous les ans une Ode ou une Cantate pour l'anniversaire de la naissance du Roi. Ce titre de Poëte en charge parut si ridicule à Pope , à Swift & à quelques autres beaux esprits de Londres , qu'il devint l'objet de leurs plaisanteries ; & le Poëte Royal fut immolé à la risée publique dans le fameux poëme de la Dunciade.

» Le début de Spenser sembloit lui ouvrir le chemin de la fortune ; mais le Grand Trésorier Cécil , ministre avare, dur & peu sensible aux charmes du bel esprit , laissa le Poëte avec sa patente sans pension & sans subsistance. Pénétré de sa situation , ce dernier ne manquoit aucune occasion de

» la déplorer ; mais privé de son appui  
 » le Chevalier Sidney, qui étoit alors  
 » occupé dans les négociations ou à la  
 » guerre, il ne recevoit du Ministre que  
 » des désagrémens & des refus. Son at-  
 » tachment pour le Comte d'Essex fut  
 » une des principales causes de la haine  
 » de Cécil, & des différentes disgraces  
 » qu'il lui fit effuyer. Son indigence ne  
 » finit qu'avec sa vie ; mais il fut en-  
 » terré à Westminster avec les Rois. Le  
 » ton du sentiment regne dans ses ou-  
 » vrages, où la vérité des peintures  
 » produit une douce illusion. On se  
 » croit transporté dans un séjour d'en-  
 » chantemens, entouré de Nymphes, &  
 » en conversation avec les Graces. Ce  
 » Poète a beaucoup d'invention, de  
 » grandeur & de feu, & encore plus  
 » d'irrégularité & d'inégalité. Son poë-  
 » me de la *Reine des Fées* est en douze  
 » chants, ou pour mieux dire, en douze  
 » poëmes, chaque chant ayant son  
 » héros.

» Le protecteur de Spenser, Philippe  
 » Sidney, un des plus grands hommes  
 » que l'Angleterre ait produit dans le  
 » seizieme siecle, étoit d'une naissance  
 » illustre, & contemporain de l'Auteur



354 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» du Roman d'*Astrée*. Sydney avoit com-  
» posé le Roman de l'*Arcadie*. Ces deux  
» ouvrages sont du même genre, & ont  
» conservé leur réputation chez les  
» deux peuples. Des Rois & des Ber-  
» geres, des Princesses & des Bergers  
» y paroissent tour à tour sur la scène  
» & souvent ensemble. Celui de l'Au-  
» teur Anglois fut entrepris pour justi-  
» fier la condamnation de Marie Stuard,  
» Reine d'Ecosse.

» Johnson, qui vivoit dans le même  
» tems, composa des tragédies & des  
» comédies qui eurent alors beaucoup  
» de vogue. Fletcher & Beaumont ses  
» contemporains, ont travaillé dans le  
» même genre; mais Shakespeare, qui  
» écrivoit dans le même siècle, est le pre-  
» mier auteur de la Grande-Bretagne  
» pour le théâtre. Jamais poète ne fut  
» plus inégal; & lorsqu'il est mauvais, il  
» l'est si singulièrement, qu'il est inimita-  
» ble dans ses défauts comme dans ses  
» beautés. Quiconque possède bien son  
» Shakespeare, en connoît mieux les  
» cerveaux Anglois; car son génie est le  
» génie de toute l'Isle. J'en tire la preuve  
» de ce qu'il est encore l'idole de la  
» Nation. Ou elle ne lui trouve point de

» défauts, ou si elle lui en reconnoît ,  
 » elle les aime , & seroit fâchée qu'il  
 » ne les eût pas. Les autres grands Poë-  
 » tes des regnes d'Elisabeth & de Jac-  
 » ques I, tels que Fulk , le lord Brook  
 » & le Comte Stirling , n'ont de Sha-  
 » kespeare que ses difformités.

» Buchanan , qui florissoit alors , n'a  
 » composé qu'en latin. Il avoit appris  
 » cette langue à Jacques I qui la parloit  
 » assez correctement. Ce Monarque exi-  
 » geant un jour , à son lever , de l'Ambassadeur d'Espagne , qu'il lui répon-  
 » dît en latin , le Ministre , peu habitué  
 » à cet idiome , eut le malheur de faire  
 » quelques solécismes qui exciterent de  
 » grandes huées. L'Ambassadeur confus  
 » se retira , & rencontrant Buchanan ,  
 » lui reprocha d'avoir fait un pédant de  
 » son maître. Un pédant , reprit le  
 » Poète ! apprenez que je bénis Dieu ,  
 » de ce que j'en ai pu faire quelque  
 » chose. Ces dernières paroles mon-  
 » trent jusqu'à quel point , alors , nous  
 » portions déjà en Angleterre la liberté  
 » de parler de nos Rois ».

» Milton , que vous ne connoissez  
 » en France que depuis que son poëme  
 » du *Paradis perdu* a été traduit en votre

### 356 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» langue, a le premier trouvé l'art de  
 » donner de la force & de la cadence  
 » à nos vers non rimés. Il a transmis dans  
 » cette production, les beautés d'Ho-  
 » mere, de Virgile & du Tasse; & l'on  
 » a même prétendu qu'il n'étoit qu'un  
 » compilateur & un plagiaire. Un Cri-  
 » tique Anglois, Guillaume Lauder, a  
 » osé avancer & soutenir que ses com-  
 » paraïsons, ses descriptions, ses dis-  
 » cours, ses ornemens enfin sont pris  
 » de différens Poètes modernes, d'où  
 » Milton n'a fait, pour ainsi dire, que  
 » les copier & les traduire; que dans  
 » tout son ouvrage, il n'y a pas une  
 » seule idée, dont il soit l'inventeur;  
 » qu'il s'est approprié jusqu'aux défauts  
 » même de ses originaux; que ses deux  
 » premiers chants sont les mêmes que  
 » ceux de la *Sarcothée* de Masenius;  
 » que c'est dans le poëme de ce Jésuite  
 » Allemand, qu'il a puisé l'idée du pa-  
 » lais, de l'habillement, du char de Lu-  
 » cifer, du combat des Anges, du dis-  
 » cours de Satan à son conseil, de la con-  
 » fusion qui se répandit dans la nature  
 » après la chute du premier homme,  
 » des comparaïsons avec Pandore,  
 » Xercès, Charlemagne; que la tragédie

SUITE DE L'ANGLÈTERRE. 357

» de l'*Exil d'Adam*, par Grotius, lui a  
 » fourni aussi beaucoup de matériaux,  
 » tels que l'entretien du Premier Hom-  
 » me avec l'Ange sur la création du  
 » monde, la description du serpent qui  
 » a séduit Eve, la belle priere que celle-  
 » ci adresse après sa chute à son époux  
 » qui veut l'abandonner, & la sortie  
 » d'Adam du paradis; que l'invention  
 » des armes à feu parmi les Diables, est  
 » tirée de la *Guerre des Anges* du pro-  
 » fesseur Saxon Taubmann, &c. En un  
 » mot, M. Lauder ôte à Milton tout ce  
 » qui constitue le vrai génie, & sou-  
 » tient que les endroits les plus vantés  
 » de son poëme, ne sont que des orne-  
 » mens qu'il a pillés de côté & d'autre.

» Les Anglois se sont fortement éle-  
 » vés contre ces accusations; & Milton  
 » a trouvé parmi eux de zelés défen-  
 » seurs, qui croient avoir convaincu  
 » l'agresseur d'ignorance & de mauvaise  
 » foi. Le *Paradis perdu* resta dans l'obf-  
 » curité, jusqu'à ce que le lord Somers  
 » eut deffillé les yeux de sa Nation, &  
 » lui eut ouvert un trésor qu'elle possé-  
 » doit sans le savoir.

» Cowley a aussi composé un poëme  
 » épique, dont le sujet est tiré de l'his-

### 358 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» toire sainte : ce sont les *Infortunes de*  
» *David* , où l'on remarque quelque  
» imagination. Il montra du goût pour  
» tous les genres de poésie , excepté  
» pour le dramatique , & fut dans tous,  
» un auteur médiocre. Quelques traits  
» anacréontiques plaisent par leur faci-  
» lité & leur enjouement ; mais ses ou-  
» vrages , en général , ne présentent  
» que des sentimens forcés , de languis-  
» santes allégories , & des pointes ou af-  
» fectées , ou plates , ou ridicules. Dans  
» une ode intitulée l'*Extase* , il appelle  
» saint Paul le Christophe Colomb du  
» grand univers , parce que cet apôtre  
» a découvert un troisieme ciel , comme  
» Colomb un nouveau monde. Cowley  
» fut employé dans des affaires impor-  
» tantes par les Rois Charles I & Char-  
» les II , auxquels il parut toujours fidé-  
» lement attaché : ce dernier l'honora,  
» jusqu'à sa mort , de son estime & de  
» ses bienfaits.

» Emond Waller, l'Ovide & le Chau-  
» lieu de l'Angleterre , étoit contem-  
» porain de Voiture , de la Fontaine ,  
» de Saint-Evremont , & de la célèbre  
» Duchesse de Mazarin , avec lesquels il  
» entretenoit des relations. Il étoit ga-

» lant dans ses mœurs & dans ses écrits,  
 » où l'on reconnoît un esprit délicat &  
 » élevé. Il a fait des vers à l'honneur de  
 » tous les Princes, sous lesquels il a vé-  
 » cu; & comme Charles II lui repro-  
 » choit qu'il en avoit composé de meil-  
 » leurs pour Cromwel que pour lui;  
 » c'est, répondit Waller, que les poètes  
 » réussissent mieux dans les fictions que  
 » dans les vérités. Son Ode du Triple  
 » Combat est ingénieuse: il suppose que  
 » trois femmes, la Duchesse de Mazarin,  
 » la Duchesse de Portsmouth, & une  
 » autre qu'il nomme Chloris, se dispu-  
 » tent à l'envi le cœur de Charles II:  
 » l'amour refuse de se déclarer; il craint  
 » que celles qu'on aura négligées ne  
 » cessent de lui être fidelles.

» Waller eut à Londres la même ré-  
 » putation dont Voiture jouissoit à Pa-  
 » ris; & je crois qu'il la méritoit mieux.  
 » Voiture vint dans un tems où l'on sor-  
 » toit de la barbarie: on vouloit avoir  
 » de l'esprit; & l'on cherchoit des tours  
 » au lieu de pensées. Né avec un génie  
 » frivole & facile, il fut le premier qui  
 » brilla dans cette aurore de votre litté-  
 » rature. Waller meilleur que lui, n'é-  
 » toit pas encore parfait. Ses poésies

### 358 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» toire sainte : ce sont les *Infortunes de*  
» *David* , où l'on remarque quelque  
» imagination. Il montra du goût pour  
» tous les genres de poésie , excepté  
» pour le dramatique , & fut dans tous,  
» un auteur médiocre. Quelques traits  
» anacréontiques plaisent par leur faci-  
» lité & leur enjouement ; mais ses ou-  
» vrages , en général , ne présentent  
» que des sentimens forcés , de languis-  
» santes allégories , & des pointes ou af-  
» fectées , ou plates , ou ridicules. Dans  
» une ode intitulée l'*Extase* , il appelle  
» saint Paul le Christophe Colomb du  
» grand univers , parce que cet apôtre  
» a découvert un troisième ciel , comme  
» Colomb un nouveau monde. Cowley  
» fut employé dans des affaires impor-  
» tantes par les Rois Charles I & Char-  
» les II , auxquels il parut toujours fidé-  
» lement attaché : ce dernier l'honora,  
» jusqu'à sa mort , de son estime & de  
» ses bienfaits.

» Emond Waller, l'Ovide & le Chau-  
» lieu de l'Angleterre , étoit contem-  
» porain de Voiture , de la Fontaine ,  
» de Saint-Evremont , & de la célèbre  
» Duchesse de Mazarin , avec lesquels il  
» entretenoit des relations. Il étoit ga-

» lant dans ses mœurs & dans ses écrits,  
 » où l'on reconnoît un esprit délicat &  
 » élevé. Il a fait des vers à l'honneur de  
 » tous les Princes, sous lesquels il a vé-  
 » cu; & comme Charles II lui repro-  
 » choit qu'il en avoit composé de meil-  
 » leurs pour Cromwel que pour lui;  
 » c'est, répondit Waller, que les poètes  
 » réussissent mieux dans les fictions que  
 » dans les vérités. Son Ode du Triple  
 » Combat est ingénieuse: il suppose que  
 » trois femmes, la Duchesse de Mazarin,  
 » la Duchesse de Portsmouth, & une  
 » autre qu'il nomme Chloris, se dispu-  
 » tent à l'envi le cœur de Charles II:  
 » l'amour refuse de se déclarer; il craint  
 » que celles qu'on aura négligées ne  
 » cessent de lui être fidelles.

» Waller eut à Londres la même ré-  
 » putation dont Voiture jouissoit à Pa-  
 » ris; & je crois qu'il la méritoit mieux.  
 » Voiture vint dans un tems où l'on sor-  
 » toit de la barbarie: on vouloit avoir  
 » de l'esprit; & l'on cherchoit des tours  
 » au lieu de pensées. Né avec un génie  
 » frivole & facile, il fut le premier qui  
 » brilla dans cette aurore de votre litté-  
 » rature. Waller meilleur que lui, n'é-  
 » toit pas encore parfait. Ses poésies



» vain & de bon poëte. C'est  
» Critique des Anglois, que  
» même ait souvent donné  
» critique. Il s'accommodoit  
» beaux endroits de vos Poëtes  
» manquoit pas ensuite de c  
» dans une préface, la piece  
» dont il avoit emprunté les  
» traits. Plus il devoit à un Auto  
» ger, plus il affectoit, pour m  
» cher son larcin, d'en parler  
» pris; bien différent de nos  
» qui sont du moins très-polis  
» l'ordinaire, à l'égard de ce  
» dévalisent. L'orgueil Anglo  
» dire que Dryden déroboit vo  
» vains, comme ceux qui voler  
» fans des gueux, pour avoir  
» de les mieux habiller.

» Le premier ouvrage qui

» sion de l'avènement de Charles II au  
 » trône d'Angleterre. Il en fut récom-  
 » pensé par la charge de poëte de la  
 » Cour, à laquelle on joignit celle d'His-  
 » toriographe. Il entra ensuite dans la  
 » carrière dramatique ; & chaque année  
 » il donnoit une ou deux pièces de théa-  
 » tre. *Aureng-Zeb*, la *Conquête de Gre-*  
 » *nade*, *Antoine & Cléopâtre* sont celles  
 » qui eurent le plus de succès.

» Dryden a aussi écrit sur la théologie,  
 » sur la politique, sur les arts ; mais de  
 » tous ses travaux littéraires, ceux qui  
 » ont le mieux établi sa réputation, sont  
 » ses traductions en vers d'un grand  
 » nombre de Poëtes Latins. J'ai déjà  
 » parlé de celle de Virgile qui fut son  
 » chef-d'œuvre. Une partie de Juvénal,  
 » Perse entier, presque tout Ovide, les  
 » fables anciennes & modernes, tirées  
 » d'Homere, de Bocace, de Chaucer,  
 » se succéderent rapidement.

» Ce Poëte n'eut jamais d'autre  
 » croyance que celle du trône Anglican  
 » sous Charles II, Catholique sous son  
 » successeur, il traduisit la vie de saint  
 » Xavier par le Pere Bouhours, & écri-  
 » vit contre l'Eglise Romaine. Guillau-  
 » me III lui ayant ôté sa charge d'His-

362 SUITE DE L'ANGLETERRE:

» riographe , & la pension qui y étoit  
 » attachée , cet Auteur se trouva réduit  
 » à une médiocrité voisine de l'indi-  
 » gence. On remarque dans ses idées ,  
 » la grandeur , le brillant & la fécondité  
 » de l'imagination ; dans ses vers , la  
 » douceur , la force , l'harmonie , la  
 » facilité , la richesse des rimes ; dans sa  
 » prose , la clarté , le nombre , les gra-  
 » ces & les ornemens , sans l'emphase  
 » boursofflée du style poétique.

» Otway a composé une multitude  
 » de pieces de théâtre , parmi lesquelles  
 » on distingue principalement l'*Orphe-*  
 » *lin* , *Venise sauvée* , & *Don Carlos*. Ce  
 » n'est point un Poète du premier or-  
 » dre ; mais peut-être eut-il fait plus de  
 » progrès dans cet art , si ses débauches  
 » ne l'eussent tué à trente-cinq ans.  
 » Quelque beautés qu'il y ait dans ses  
 » ouvrages , il s'y est glissé des irrégula-  
 » rités & des bouffonneries dignes des  
 » farces monstrueuses de Shakespeare.  
 » Dans sa *Venise sauvée* , le vieux SENA-  
 » teur Antonio mord les jambes de sa  
 » maîtresse , lui donne des coups de pied  
 » & des coups de fouet , contrefait le  
 » taureau & le chien , & se livre à toutes  
 » les singeries , à tous les délires d'un

» vieux ( Le Poë Lee mou-  
 » tra des talens si mé res pour le  
 » dramatique , qu'il ite à peine  
 » qu'on en fasse m  
 » Le théâtre Angl ( redevable à  
 » Congrève de ses eures comédies.  
 » Ses pieces sont : es de caracteres  
 » nuancés avec u extrême finesse ,  
 » sans aucun mé mauvaises  
 » plaisanteries. On y voit par tout le  
 » langage des honnêtes gens avec des  
 » actions de frippon. Le mérite & la ré-  
 » putation de ce Poëte l'éleverent à des  
 » emplois honorables. Il quitta les Mu-  
 » ses de bonne heure , & se contenta de  
 » composer , dans l'occasion , quelques  
 » pieces fugitives que l'amitié ou l'a-  
 » mour lui arrach . Le *Fourbe*, le  
 » *Vieux garçon* , *Am pour amour* ,  
 » *l'Epouse du matin* , le *Ci n monde*  
 » sont les titres de ses pri les co-  
 » médies.  
 » Farquhar avo t un génie plus véri-  
 » tablement comi , que les plus esti-  
 » més de ses rivaux ; l'étoit resserré  
 » par la médiocrité de son état. Avec la  
 » fortune de Steele ou de Congrève , il  
 » auroit peut-être mieux écrit qu'aucun  
 » d'eux. On voit dans son *Chevalier*

» de son héros un Chevalier Er  
» rien , courant les provinces  
» terre , parlant & agissant en  
» quence des principes dont il es  
» redressant les prétendus torts  
» firent à ses yeux , & établissi  
» tout la réforme & le rigori  
» nouveau Don Quichotte a  
» Sancho - Pança. Ralph est l  
» d'Hudibras : on en fait expresse  
» pendant, pour l'opposer à son  
» & comme le bon sens de Sanc  
» traiste merveilleusement avec l  
» de Don Quichotte , il n'y a d  
» rien de plus plaisant , que le  
» dont Ralph accable Hudibras  
» dispute.

· » Charles II étoit si enthousi  
» ce poëme, qu'il le savoit par c  
» citoit des morceaux à chaque  
» l'avoit toujours dans sa poche

SUITE DE L'ANGLETERRE. 365

» mauvais Poètes, n'auroit pas laissé Ho-  
» mere dans l'indigence ; au lieu qu'on  
» reproche au Roi de la Grande Breta-  
» gne , de n'avoir pas tiré Butler de la  
» misere.

• » La guerre civile , qui fait le sujet du  
» poëme d'Hudibras, fut allumée par une  
» ligue prétendue sainte , pareille à celle  
» qui enfanta , parmi vous , les troubles  
» prétendus saints du regne d'Henri III.  
» Comme celle-ci fut antérieure , on  
» peut croire qu'elle servit d'exemple à  
» l'autre. En France , les Catholiques se  
» liguerent pour détruire le Calvinisme,  
» & sous ce prétexte , pour renverser  
» Henri III du trône , en éloigner Henri  
» IV, & peut-être pour les faire mourir  
» l'un-&l'autre. En Angleterre, les Pres-  
» bytériens se réunirent pour abolir l'é-  
» piscopat & la monarchie qui en étoit  
» le soutien. Ces deux factions eurent  
» le même enthousiasme, la même cruau-  
» té. Toutes deux causerent la désola-  
» tion des deux royaumes & le meurtre  
» des deux Rois. M. de Voltaire a chan-  
» té, en vers héroïques , la ligue Fran-  
» çoise , & l'auteur d'Hudibras , en vers  
» burlesques , celle des Anglois.

• » Mylord Bolingbroke avoit aussi cul-

» il ne tenoit auurement qu'à  
» faire , à l'exemple du Cardinal  
» che lieu, des admirateurs parmi  
» de lettres, dont la place étoit  
» pour le moins autant que la p  
» Il se contenta de les protéger  
» combler de bienfaits, de les e  
» même de préférence dans le  
» publiques ; & il n'eut lieu qu  
» louer.

» Ce fut lui qui envoya en  
» poëte Prior , fils d'un Men  
» qualité de plénipotentiaire, i  
» vailler à la paix. Addison pré  
» me au parti des Whigs , & le  
» utilement , que leur recon  
» l'éleva au poste brillant de  
» d'Etat : exemples mémorab  
» pres à dissiper la prévention  
» guoit les Ecrivains dans leu  
» en les décidant ineptes pour

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 367**

» cultiver leur raison , pouvoient être  
» regardés comme incapables d'affaires,  
» qui ne demandent que de la raison &  
» de l'esprit.

» En France , les Gens de Lettres sont  
» caressés , recherchés , récompensés ;  
» mais cet état qui mene à des pen-  
» sions , semble fermer la route à tous  
» les emplois. C'est le contraire dans la  
» Grande-Bretagne : le gouvernement  
» ne s'intéresse point au sort d'un Hom-  
» me de Lettres qui n'est qu'Homme de  
» Lettres ; mais s'il a du génie pour l'ad-  
» ministration, son talent ne sera pas une  
» raison pour l'en exclure. Trois grands  
» poètes , Johnson , Butler & Dryden  
» sont morts de faim presque à la lettre :  
» mais Adisson fut ministre d'Etat ; &  
» Prior qui, de garçon cabaretier s'étoit  
» fait poète , de poète devint Plenipo-  
» tentiaire. Un courtisan lui montrant  
» à Versailles les victoires du Roi pein-  
» tes par le Brun , demanda si l'on  
» voyoit ainsi les exploits de Guillau-  
» me III dans son palais. Non , répon-  
» dit-il ; les monumens des grandes ac-  
» tions de mon Maître se voient par-  
» tout ailleurs que chez lui. Ce fut à  
» Prior , & non pas à Mylord Stairs ,



» d'Odes , de Balades , de piéc  
» créontiques , dans lesquelles  
» ve un esprit fin & délicat , un  
» nation brillante & un goût  
» Je ne compte pas dans ce ne  
» parodie de l'Ode de Boilea  
» prise de Namur. Les Anglois a  
» pris cette ville , nos poètes tri  
» rent à leur tour , mais ils ne g  
» ni modération ni décence d  
» satyres. Celle de Prior con  
» préaux , contre vos Généraux  
» Louis XIV est si outrée , que  
» permettrois pas d'en citer une  
» Quoique le génie des An  
» porte plutôt à suivre l'impet  
» Pindare , qu'à goûter les gr  
» nacréon, ce dernier a cepend  
» vé parmi nous quelques imita  
» Poëte le plus connu en ce ger

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 369**  
aux esprits de son tems. Il est aussi  
auteur de plusieurs contes , & en  
particulier de celui de l'*Hermite*, dont  
ce roman de Zadig paroît être une  
imitation , & que Parnell avoit lui-  
même imité d'une histoire tirée du  
seul Howel , laquelle se trouve aussi  
dans le Talmud.

Richard Steele , dont vous con-  
noissez les ouvrages de philosophie  
de critique , débuta dans les lettres  
par un poëme sur la mort de la Reine  
Marie , épouse de Guillaume III , &  
continua par des comédies qui réussis-  
sent , telles que le *Tendre époux* , les  
*mans menteurs* , le *Deuil à la mode* ,  
c. Il fut le camarade d'école , en-  
suite l'ami intime d'Addison , & son  
associé dans différens ouvrages.

Ce dernier , un des plus beaux gé-  
nies & des plus dignes hommes qu'ait  
produits l'Angleterre , se fit d'abord  
connoître par des poésies latines. Il  
cultiva ensuite les Muses Angloises , &  
composa plusieurs poëmes que nous  
gardons comme des chefs-d'œuvre.  
La tragédie de Caton , qui passe pour la  
plus régulière du théâtre Anglois , a été  
traduite dans toutes les langues. Bo-

370 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» lingbroke, dans le tems de sa plus  
» grande faveur, assistant à une repré-  
» sentation de cette piece, les Whigs  
» qui partageoient la gloire d'un ou-  
» vrage enfanté dans le sein de leur par-  
» ti, & faisoient contre le ministere des  
» allusions malignes des plus beaux en-  
» droits de la tragédie, affecterent de  
» redoubler leurs applaudissemens, sur-  
» tout aux tirades susceptibles d'appli-  
» cations. Non content d'y joindre les  
» siens, le Ministre fit venir dans sa  
» loge l'Acteur qui avoit joué le rôle de  
» Caton, le loua publiquement, & lui  
» donna cinquante guinées.

» Les écrits en prose d'Adisson sont  
» des modeles de goût, de raisonne-  
» ment & de style. On vendoit par jour  
» en Angleterre vingt mille feuilles du  
» *Speçtateur*, auquel il travailloit avec  
» son ami. Cependant, sans vouloir at-  
» taquer la réputation de cet ouvrage,  
» il faut convenir qu'on le réduiroit au  
» moins à la moitié, si l'on retranchoit  
» les froids allégories, les caracteres  
» insipides, les portraits trop chargés,  
» & les lieux communs de morale qui  
» en ren lent la lecture languissante.

» Le Chevalier Denham, outre sa

» tragédie intitulée le *Sophi*, s'est fait  
 » un nom par plusieurs piéces de poésie.  
 » *Sa Montagne de Cooper* est pleine d'i-  
 » dées brillantes & de descriptions d'a-  
 » près nature; mais la netteté & la pré-  
 » cision sont les qualités principales qui  
 » manquent à ce Poète.

» Samuel Garth, docteur en Méde-  
 » cine, se distingua autant par ses talens  
 » pour la poésie, que par son habileté  
 » dans sa profession. Il fut mériter la fa-  
 » veur de Guillaume III par des louan-  
 » ges données avec esprit, & profita de  
 » son crédit pour l'avancement d'un  
 » projet charitable, dont il étoit un des  
 » premiers auteurs. C'étoit l'établisse-  
 » ment d'une pharmacie publique dans  
 » le college de médecine à Londres, où  
 » les pauvres pussent avoir des consul-  
 » tations gratuites & des remèdes à  
 » meilleur compte. Les Apothicaires,  
 » & même quelques Médecins se récriè-  
 » rent contre ce projet, & l'attaquèrent  
 » par toutes sortes de moyens odieux  
 » & méprisables. Le Docteur Garth  
 » voulut les punir par le ridicule dans  
 » un poëme en six chants, que nous  
 » mettons à côté de votre *Lutrin*. Le  
 » succès en fut prodigieux; & les édi-

» contre les Courtisans & les Min  
» Il eut d'abord soixante repré  
» tions , & fut repris avec le mê  
» cès. Il se répandit bientôt par t  
» royaume ; & on le joua jusqu'à  
» ou quarante fois dans les princ  
» villes. On imprima sur les éve  
» les plus jolis airs de la piece ;  
» grava sur les écrans. L'Actrice q  
» présentoit le principal rôle de fe  
» fit la plus grande fortune , & dev  
» sujet de tous les entretiens. Les  
» lui firent la cour ; son portrait  
» toutes les boutiques ; on écrivit  
» on lui adressa des vers ; on publi  
» bons mots ; enfin Myfs Fenton ép  
» publiquement le Duc de Bulton  
» des plus grands Seigneurs de la C  
» de-Bretagne.

» Gay fit un second opéra dans le

» du théâtre , le Lord Chmbellan en  
 » défendit la représentation ; & l'on pré-  
 » tend que l'Auteur en mourut de cha-  
 » grin. Ses fables manquent d'invention  
 » & de sel ; les réflexions en sont trop  
 » longues ; & la chute n'en est point  
 » heureuse. Gay ne ressembloit à la Fon-  
 » taine, que par une indolence excessiye,  
 » & une entiere indifférence pour ses  
 » intérêts. On préfere ses pastorales à  
 » toutes ses autres productions ; & par-  
 » mî ses poésies diverses, il y en a quel-  
 » ques-unes d'un tour heureux &  
 » agréable.

» Mylady Montaigu , par une singu-  
 » larité bizarre , a fait des *Eglogues de*  
 » *Ville & de Cour*, qui portent le nom des  
 » six jours de la semaine. Dans la pre-  
 » miere intitulée *le Lundi & l'Anti-*  
 » *chambre*, une femme-de-chambre se  
 » plaint que sa maîtresse l'a chassée pour  
 » en prendre une autre. Dans *le Mardi*,  
 » ou *le café de Saint James*, deux jeunes  
 » gens prétendent l'emporter l'un sur  
 » l'autre en bonnes fortunes. Le plus  
 » avantageux se vante que toutes les  
 » femmes boivent à sa santé. L'autre ré-  
 » pond que boire à la santé de quelqu'un  
 » n'est pas toujours une faveur, &c.

### 374 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» Vous connoîtriez imparfaitement  
 » les œuvres de Pope , si vous n'en ju-  
 » giez que sur les traductions qui en ont  
 » été faites en votre langue. J'en excepte  
 » les deux versions de l'Abbé du Resnel,  
 » l'une de l'*Essai sur l'Homme*, l'autre de  
 » l'*Essai sur la Critique*. Quoique peu  
 » littérales , elles ont fait la réputa-  
 » tion du Traducteur, comme les deux  
 » ouvrages Anglois avoient mis leur Au-  
 » teur au rang des plus beaux génies de  
 » la Grande-Bretagne. On trouve de  
 » l'invention, de l'ordre, du dessein, des  
 » pensées , des images dans la *Boucle de*  
 » *Cheveux enlevée*, & des plaisanteries  
 » agréables sur les femmes. Ce poëme  
 » est parmi nous , ce que Vert-Vert est  
 » en France, avec cette différence, que  
 » l'Auteur Anglois présente des ima-  
 » ges plus libres. Pope peint avec des  
 » traits de feu, les combats de l'amour  
 » & de la grace dans son épître inimita-  
 » ble d'Héloïse; mais ce qui lui procura  
 » le plus de gloire & lui suscita plus d'en-  
 » vieux & par conséquent plus d'enne-  
 » mis , est son excellente traduction  
 » d'Homere , pour laquelle toute l'An-  
 » gleterre souscrivit , & où l'on re-  
 » trouve les richesses , la force , la ma-

SUITE DE L'ANGLETERRE. 375

» jecté de la poésie grecque. Pope n'eut  
 » pas la fermeté de mépriser les traits  
 » de la satire, & y parut trop sensible.  
 » Il est vrai qu'on le déchira cruelle-  
 » ment : on le traita d'ignorant, d'âne,  
 » de fou, de monstre, d'homicide, d'em-  
 » poisonneur, de traître, uniquement  
 » parce qu'il avoit fait une bonne tra-  
 » duction de l'Iliade. Il perdit patience,  
 » & fit cette fameuse *Dunciade* qui lui  
 » causa tant de chagrin. Pope est sans  
 » contredit, de tous nos Ecrivains, ce-  
 » lui qui a mis le plus de correction &  
 » d'exactitude dans ses ouvrages. On y  
 » trouve un esprit élevé, un discerne-  
 » ment juste, un jugement solide. Il ne  
 » cede à aucun de ses prédécesseurs, &  
 » surpasse tous ses contemporains.

» Le seul écrit qui puisse donner au  
 » Docteur Swift un rang parmi nos Poë-  
 » tes, est l'histoire de ses amours, ou,  
 » pour mieux dire, de son indifférence  
 » pour une femme qui brûla pour lui  
 » d'une passion inutile. Il y a dans cette  
 » production intitulée *Cadenus & Va-*  
 » *nessa*, ainsi que dans ses autres poésies,  
 » de l'imagination, des vers heureux,  
 » mais trop d'écarts & trop de négli-  
 » gence. Ses ouvrages en prose les plus



### 376 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» connus sont les *Voyages de Gulliver*,  
» le *Conte du Tonneau*, la *Guerre des li-*  
» *vres*, l'art de méditer sur la *Garde robe*,  
» & l'*Hôpital des Fous*. La plupart de  
» ces titres vous indiquent dans quel  
» genre écrivoit ce Docteur, que sa  
» tournure d'esprit a fait appeller le Ra-  
» belais de l'Angleterre. Ses œuvres sont  
» des traités de politique & de théolo-  
» gie sous un verni de badinage plus  
» mordant qu'ingénu, & où l'on cher-  
» cheroit en vain de la légèreté & de la  
» délicatesse.

» La mort nous a enlevé à l'âge de  
» trente-deux ans, l'Auteur des trois  
» poèmes *Pomone ou le cidre*, la *Bataille*  
» *de Bleinhem* ou d'*Hochstet*, & le *Pré-*  
» *cieux Chelin*, propres à donner une  
» idée avantageuse de notre poésie, si  
» l'on y trouvoit moins de traits d'une  
» imagination déréglée. Philips avoit  
» formé son goût par la lecture des ou-  
» vrages de Chaucer, de Spenser & de  
» Milton. Les plaintes d'un homme ré-  
» duit à une extrême indigence font la  
» matière du troisième poème; les titres  
» des deux premiers en annoncent suffi-  
» samment le sujet. Dans le second,  
» on trouve des éloges excessifs de la

SUITE DE L'ANGLÈTERRE. 377

» nation Angloise, & beaucoup de traits  
 » contre la France. C'est par ce même  
 » esprit de partialité, ou plutôt par une  
 » dépravation de goût, que dans le poë-  
 » me de Pomone, Philips préfère le cidre  
 » aux meilleurs vins de votre pays.  
 » Jean Wilmot, comte de Rochester;  
 » le libertin le plus spirituel, & le plus  
 » aimable Seigneur de la Cour de Char-  
 » les II, fit, à l'âge de douze ans, une  
 » piece de vers sur le rétablissement de  
 » ce Prince. Devenu dans la suite un de  
 » ses favoris, il composa contre lui des  
 » satyres qui le firent exiler. Il se con-  
 » sola de sa disgrâce par d'autres satyres  
 » & des vers licencieux. Les plaisirs &  
 » la débauche ruinerent sa santé; & il  
 » mourut à trente-trois ans. Quoiqu'il  
 » eût fort maltraité les femmes dans ses  
 » ouvrages, une femme cependant com-  
 » posa après sa mort une idyle en son  
 » honneur. Dans une satyre sur l'Hom-  
 » me, le comte de Rochester peint l'hu-  
 » manité avec les plus noires couleurs.  
 » Celle du Mauvais Repas est une imi-  
 » tation de la satyre de Despreaux sur le  
 » même sujet. Dans une autre, le Sei-  
 » gneur Anglois tourne en ridicule tous  
 » ceux qui prennent les eaux de Tund-  
 » brige.

### 378 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» Le célèbre Auteur du poëme des  
» *Quatre Saisons*, l'Ecoffois Tompson,  
» ne composoit, dit-on, que lorsqu'il  
» étoit ivre; & cette ivresse le menoit  
» souvent au-delà de l'ivresse poétique.  
» Ses autres productions sont le *Château*  
» *de l'Indolence*, plein de bonne poésie &  
» d'excellentes leçons de morale, le poë-  
» me de la Liberté, quelques Tragédies,  
» & des Odes d'un genre médiocre.

» Les pensées nocturnes de notre  
» Docteur Young, curé de Welwin,  
» sont des ouvrages mélancoliques,  
» dont on ne trouve point de modèles,  
» ni même d'exemples dans les autres  
» langues. Une vie troublée par la perte  
» d'une épouse vertueuse & de deux  
» enfans qui lui étoient chers, le jetta  
» dans une tristesse profonde, dont les  
» accès nous ont valu son beau poëme  
» des *Nuits*. Cet ouvrage moral, inté-  
» ressant & philosophique, est le plus  
» original de tous ceux qui sont sortis  
» de sa plume; mais le faux bel esprit, le  
» trivial, le gigantesque gâtent souvent  
» les beautés sublimes de cette étonnante  
» production. Il employoit ordinaire-  
» ment plusieurs heures du jour à se pro-  
» mener dans le cimetière de son église.

» Son poëme fait deviner qu'il se levoit  
 » souvent pendant la nuit , pour recom-  
 » mencer ses promenades Poétiques ;  
 » aussi , en poursuivant l'homme dans  
 » sa carriere , lui montre-t-il à chaque  
 » pas le malheur & le tombeau.

» Je ne parle pas de quelques pieces  
 » de théâtre , composées par ce Poëte  
 » ecclésiastique : elles sont , ainsi que ses  
 » autres poésies , trop au-dessous de la  
 » réputation de leur Auteur. Young est  
 » un homme de génie dans toute la force  
 » du terme. Il n'a qu'un défaut, qu'on re-  
 » proche, au reste, à tous ses compatrio-  
 » tes, excepté Pope & Adisson , c'est de  
 » manquer de goût. Mais l'Auteur des  
 » Nuits n'en est pas moins admirable ; il  
 » nous jette malgré nous dans une mé-  
 » lancolie profonde , d'où résultent , &  
 » plus de sensibilité pour nos semblables,  
 » & plus d'amour pour la vertu.

» Il semble d'après ce que je viens de  
 » dire, qu'on pourroit ranger les poëtes  
 » Anglois en quatre classes. Dans la pre-  
 » miere, on placeroit Shakespeare, Spen-  
 » cer, Milton, Young, comme des poëtes  
 » pathétiques & sublimes par excellen-  
 » ce, & à quelque distance, Otway, Lée  
 » & même Soutern. Dans la seconde,

**380 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

» ceux qui avoient le génie vraiment  
» poétique , mais dans un degré plus  
» modéré, tels que Dryden , Donne ,  
» Denham, Couley, Pope & Congreve.  
» Ceux que distinguoit un heureux tour  
» d'esprit, un goût fin & décidé pour les  
» ouvrages de société, comme Waller,  
» Prior, Gay, Parnell, Swift, Fenton, &c.  
» formeroient le troisieme rang ; & l'on  
» mettroit dans le quatrieme les versifi-  
» cateurs , c'est-à-dire , ceux dont les  
» rimes heureuses & une expression fa-  
» cile font le seul mérite. De ce nombre  
» feroient Pitt, Sandys, Fairfax, Broome,  
» Buckingham & Landown ».

En promenant ainsi nos idées sur les  
différens genres de poésie , & voya-  
geant, pour ainsi dire, avec les plus  
beaux génies de la Grande-Bretagne,  
nous nous trouvâmes , sans nous en  
être presque apperçus , au milieu de  
Rochester , à la porte de l'auberge où  
nous descendîmes pour dîner. En atten-  
dant qu'on se mît à table, je fis quelques  
tours dans la ville , & l'eus bientôt  
toute parcourue. Son pont, sur le Med-  
way, est un des plus beaux d'Angleterre.  
Cette riviere qui forme un demi-cercle,  
renferme un magasin de vaisseaux & de

SUITE DE L'ANGLETERRE. 381  
provisions pour les armer. La ville, qui  
a le titre de comté, est ancienne &  
médiocre. L'Evêque, dont elle est le  
siège, ne jouiroit pas d'un gros revenu,  
si l'on n'y réunissoit le doyenné de  
Westminster. A quelque distance est le  
bourg de Chatam; ou, pour mieux  
dire, ce bourg, joint à Rochester, ne  
forme plus qu'une même ville.

Je suis, &c.

*A Londres, ce 15 août 1755.*



## LETTRE CCXIX.

## SUITE DE L'ANGLETERRE.

**D**E retour à l'auberge on m'annonça deux Anglois arrivant de Londres, qui desiroient manger à notre table. M. Tounston en fit les honneurs ; & bientôt une confiance mutuelle bannissant toute contrainte, vous eussiez dit que nous avions toujours été amis, Anglois & François ; chacun usa de la même liberté, de la même franchise, que si nous n'eussions fait qu'une même nation.

On n'a pas encore bien développé l'origine de ce mélange d'estime & d'antipathie que les deux peuples semblent avoir l'un pour l'autre. Aux yeux d'un François, l'Angleterre est le séjour de la singularité, de la fierté & de la jalousie ; aux yeux d'un Anglois, la France est celui de la frivolité, de l'inconstance & des modes ; aux yeux du philosophe, la France & l'Angleterre sont, comme tous les lieux du monde, le pays des vertus, du mérite, des sottises & des vices.

Le peuple Anglois est notre rival

# SUITE DE L'ANGLETERRE: 383

le tous les tems : tous les genres , tous  
 es talens qui menent à la réputation ,  
 l les partage avec nous , ou plutôt il  
 nous les envie. Cette rivalité a produit  
 entre eux & nous une émulation , dont  
 es bons esprits ont profité ; mais une  
 antipathie violente a toujours prévalu.  
 Tandis que l'Angleterre nous envoie  
 les admirateurs , la jalousie s'égaie sur  
 ses ridicules , sans songer que ces ridi-  
 cules trouvant leurs premiers censeurs  
 dans le sein même de notre Capitale.  
 Mais si nous sommes l'objet des satyres  
 qui amusent le Public de Londres , un  
 autre Public nous venge par les voya-  
 ges qu'il fait en France , par l'étude de  
 notre langue & de nos mœurs , par la  
 lecture de nos livres , & par l'avantage  
 même qu'il en retire. Nous avons aussi  
 des gens qui savent apprécier le mérite  
 des Anglois , en convenant néanmoins  
 de l'espece d'aversion qui existe réel-  
 lement entre les deux peuples.  
 Nous recherchâmes la cause de ce  
 sentiment injuste , & nous prîmes en  
 voir la première origine dans les voya-  
 ges & les succès des Normands. Le  
 souvenir de tant de vices & de  
 France , l'aspect de tant de ruines qui



quentes batailles, qui, sans rien de  
servirent à fomenteur, à nourrir  
timent trop enraciné. Le tems  
querelles presque continuelles, si  
après que les Normands eurent con  
l'Angleterre, ne firent qu'accroître  
inimitié; & nos Ancêtres ne virent  
dans leurs voisins, que des usurp  
prêts à s'étendre à leurs dépens.

La répudiation d'Eléonore de Ca  
ne par le Roi de France, fut une  
source de cette antipathie. Un Roi  
gleterre, plus ambitieux que dé  
plus touché des grands domaines  
cette Princesse galante, que sensible  
honte dont la courtoit une con  
scandaleuse, l'épousa sans amour  
prit, par foiblesse; toutes les im  
sions qu'elle voulut lui donner. La  
forte fut celle de la haine pour le P

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 385**

jeance de leur Reine, conçurent dans leur cœur ce germe d'inimitié qu'ils inspirerent à toute la Nation. Il se développa principalement sous Edouard III. Les guerres que ce Prince suscita injustement à la France, aliénèrent les deux peuples. Humiliés par la perte des batailles de Crecy, de Poitiers & d'Azincourt, les François conserverent le souvenir de leur honte, lors même qu'ils l'eurent effacée par leurs victoires; & les Anglois, forcés de céder à notre bravoure, emporterent dans leur Isle, avec le regret de leurs défaites, un ardent desir de les réparer.

Depuis cette alternative de honte & de gloire pour les deux Nations, il a toujours régné entre elles une rivalité qui ne s'est affoiblie, que lorsque l'une & l'autre se sont crues intéressées à s'opposer aux entreprises d'un ennemi commun. L'Espagne, devenue l'objet de la jalousie des autres puissances, vit naître entre la France & l'Angleterre, un commencement d'union qui auroit duré plus long-tems, si le regne de Louis XIV, préparé par le ministère de Richelieu, n'eût pas élevé les François au-dessus de tous leurs rivaux. Notre

trône d'Espagne , tant de gloire  
de puissance furent pour les An  
aiguillon , qui réveilla dans les  
ce sentiment d'animosité qui les  
rendus si long-tems nos ennemis  
qu'ils aient presque toujours  
agresseurs , ce sont eux toute  
ont le plus fortement conservé  
haine nationale , que nous n'av  
mais porté si loin à leur égard  
feroit moins vive de leur part ,  
étions moins riches , moins p  
moins industrieux.

Cette jalousie est encore exc  
l'énormité des impôts qu'on paie  
gleterre , par la cherté des vivres  
tout par le peu d'avantage des  
facturiers , comparé au bien-être  
jouissent ceux de France , où les  
font à meilleur compte , où l'in

SUITE DE L'ANGLETERRE. 387  
leur état naturel de foiblesse avec  
ce état de force; ce sont les moyens  
que nous avons de réparer nos infor-  
mes, comparés à leur peu de ressource  
à leurs disgraces; c'est la situation  
instante de notre commerce, mise en  
balance avec le dépérissement de celui  
de la Grande-Bretagne; c'est sur-tout  
pendant que nous avons sur toutes  
les nations de l'Europe. Vous ne sau-  
rez croire de quel œil ils regardent  
notre influence sur les mœurs, sur les  
coutumes, sur les modes des autres peu-  
ples: notre prospérité les afflige plus,  
ils ne se réjouissent de leur bonheur.  
Quand elle aura sur eux la même su-  
periorité, deviendra comme nous l'ob-  
jet de leur aversion. Depuis que l'Es-  
pagne prend un soin plus particulier de  
son commerce, de sa culture, de sa po-  
pulation, de sa marine, elle commence  
à exciter leur jalousie; & pour peu que  
son esprit d'activité & d'industrie continue  
à s'animer, elle ne tardera pas à par-  
tir avec nous cette même haine  
que le Portugal élève des manufactures  
dans ses provinces, qu'au lieu d'appeler  
des ouvriers Anglois, il en demande  
de la France, & bientôt vous verrez

Le païsage de nos Refugies  
Grande-Bretagne offre une au  
de cette inimitié nationale. I  
pour la plupart, à l'état de men  
aux bassesses que suggere la mi  
lasserent enfin la charité des  
qui s'accoutumerent sans pein  
tous les François dans ces m  
Londres est encore le refuge  
queroutiers de France , & de n  
qui , ayant des affaires sérieux  
mêler avec la justice, cherch  
mettre à couvert de ses pours  
pareils sujets sont-ils capables  
venir, en faveur de leur Nation  
ple chez lequel ils trouvent u  
Une troupe d'escrocs acheve  
ces fugitifs ont commencé:  
restent en Angleterre tant qu'il  
vent des dupes. D'autres , après  
représenté quelques tems. finit

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 389**  
font des titres pour nous mépriser  
pour nous haïr.

Attirez à cela l'attention qu'ont tous  
auteurs qui travaillent pour le théâ-  
le Londres, de consacrer dans cha-  
piece, une ou deux scènes à la charge  
François dont ils font des Marquis  
bles. On nous représente comme  
gens mal faits, petits, tortus, mal  
ffés, mal vêtus & mourant de faim.  
s le cabinet d'histoire naturelle  
ford, on montre, parmi les curio-  
, une paire de sabots que l'on ap-  
les souliers de France. On a plus  
e fois déclamé au Parlement contre  
ouliers de Bois, qu'on donne pour  
tribut distinctif de notre Nation. Le  
le croit que tous les François res-  
blent à ces malheureux, qui, dans  
afés de Londres, lui inspirent moins  
itié que de mépris; & c'est d'après  
que les Ecrivains Anglois peignent  
mœurs. Dans une de leurs pieces un  
Marquis laisse tomber un morceau  
omage en tirant son mouchoir de sa  
ie. Pendant la dernière guerre, le  
ernement avoit fait mettre, dans  
age, une hideuse figure de Capu-  
que l'on promenoit de province

Le passage de nos l'étugiés  
Grande-Bretagne offre une au  
de cette inimitié nationale. I  
pour la plupart, à l'état de men  
aux bassesses que suggere la mi  
lasserent enfin la charité des  
qui s'accoutumerent sans pein  
tous les François dans ces m  
Londres est encore le refuge  
queroutiers de France , & de n  
qui , ayant des affaires sérieux  
mêler avec la justice , cherch  
mettre à couvert de ses poursu  
pareils sujets sont-ils capables  
venir , en faveur de leur Nation  
ple chez lequel ils trouvent u  
Une troupe d'escrocs acheve  
ces fugitifs ont commencé:  
restent en Angleterre tant qu'il  
vent des dupes. D'autres , après  
sont égarés sur les ténèbres éternelles

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 389**  
s'en font des titres pour nous mépriser  
ou pour nous haïr.

Joignez à cela l'attention qu'ont tous les Auteurs qui travaillent pour le théâtre de Londres, de consacrer dans chaque piece, une ou deux scènes à la charge des François dont ils font des Marquis ridicules. On nous représente comme des gens mal faits, petits, tortus, mal chaussés, mal vêtus & mourant de faim. Dans le cabinet d'histoire naturelle d'Oxford, on montre, parmi les curiosités, une paire de sabots que l'on appelle les souliers de France. On a plus d'une fois déclamé au Parlement contre les Souliers de Bois, qu'on donne pour l'attribut distinctif de notre Nation. Le peuple croit que tous les François ressemblent à ces malheureux, qui, dans les cafés de Londres, lui inspirent moins de pitié que de mépris; & c'est d'après eux que les Ecrivains Anglois peignent nos mœurs. Dans une de leurs pieces un petit Marquis laisse tomber un morceau de fromage en tirant son mouchoir de sa poche. Pendant la dernière guerre, le gouvernement avoit fait mettre, dans une cage, une hideuse figure de Capucin, que l'on promenoit de province



certaines familles, que des Ang  
deshérité leurs fils, pour avo  
une perruque à bourse; d'aut  
jamais voulu manger avec des  
notre Nation.

L'exemple & l'éducation f  
mer cette haine jusques dans  
des enfans. Lorsqu'on croyo  
cette même guerre, que nous p  
une descente sur ces côtes,   
garçon de neuf ans écoutoit  
plus grande attention les r  
que l'on faisoit sur cette nouv  
leve de sa chaise, s'approche d  
& lui dit: « si les François vier  
» emmeneront-ils des enfans a  
» Pourquoi cette question, ré  
» pere? C'est, répliqua le petit  
» en serrant les poings, que j  
» trai de bon cœur avec ces p  
» ... Toute l'Assemblée fi

SUITE DE L'ANGLETERRE. 391  
porteurs de chaise, & tous les journa-  
rs répandus dans les rues de Lon-  
es, sont ceux qui mettent le moins  
bornes à cet excès d'animosité qui  
ir fait déployer sur nous toute leur  
solence. L'injure la plus forte dans  
ir opinion, & en même tems la plus  
dinaire, est *French Dog*, chien de  
ançois, *God Damn*, Dieu te damne.  
i reste, nous aurions tort de nous  
iendre, puisque les autres étrangers,  
les Anglois eux-mêmes ne sont pas à  
bri de cette grossiereté. Demandez-  
it une rue : si elle est à droite, ils  
adiquent à gauche, ou vous renvoient  
main en main à leurs camarades. Les  
vestives les plus atroces assaisonnent  
s politesses. Pour en être assailli, il  
est pas nécessaire de lier conversation  
ec eux ; il suffit de passer à leur por-  
e. Charles II qui prenoit plaisir à se  
miliariser avec eux, leur disoit des  
jures & s'en faisoit dire ; & c'est ce qui  
nd encore sa mémoire si chere au petit  
uple. Ce Prince étoit noir de visage ;  
il venoit de mettre sur les cheminées  
l'impôt dont tout le monde murmu-  
it. Ayant provoqué quelques bate-  
rs sur la Tamise, ceux-ci ripostèrent ;

### 392 SUITE DE L'ANGLETERRE:

le Roi répliqua & crut avoir vaincu ses adversaires , lorsqu'un d'eux le déconcerta en l'appellant Ramoneur de cheminées. Charles décontenancé resta court , ne fut que rire ; & cette victoire , qui fit grand plaisir aux bateliers , les consola de l'impôt.

Répondre à cette canaille , c'est souvent lier partie pour se mesurer à coups de poings. La police de Londres laisse un champ libre à ces sortes de combats très-fréquens parmi le peuple , & quelquefois entre les honnêtes gens , qui , par forme de récréation , veulent battre ou être battus. Les Atheletes quittent leurs habits , souvent même la chemise pour ne pas les salir ni les déchirer , & en même tems pour avoir les bras plus libres & agir avec plus de vigueur. Le Comte de Saxe , depuis Maréchal de France , ne dédaigna pas de mesurer ses forces avec un boueur de Londres , dans ce genre d'escrime. Il laissa venir son homme , le prit par le chignon , & le jeta dans son tombereau rempli d'une boue liquide. Le peuple attroupé , témoin & charmé de sa victoire , le porta glorieusement jusqu'à son hôtel , espece de triomphe non moins flatteur

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 393**  
peut-être pour ce héros , que la couronne de laurier qu'il reçut à l'opéra , de la main de nos actrices , à son retour de Fontenoi.

Le petit peuple est le juge né de ces sortes de combats , dont une des premières loix est de durer jusqu'à ce que l'un des champions s'avoue vaincu, soit en demandant la paix , soit en restant à terre sans se relever , en refusant les secours des spectateurs toujours prêts à remettre le plus foible sur ses pieds.

On se bat rarement jusqu'au sang , & jamais jusqu'à la mort ; car le meurtre passe ici pour le plus grand de tous les crimes. Le préjugé que les loix ont établi à cet égard est si profondément enraciné , qu'il est rare que les voleurs même de grands chemins se rendent coupables d'homicide. La ville de Londres , où il n'y a ni garde ni guet pendant la nuit , où presque personne ne porte l'épée excepté les médecins , est cependant , de toutes les capitales de l'Europe , celle où il se commet le moins d'assassins. Les loix contre le meurtre , aussi sévères qu'exactement observées , sans distinction d'états ni de personnes , sont l'unique défense de cette grande cité.

R v.

### 394 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Dans les émotions les plus vives , la populace attroupée menace froidement , pille tranquillement les maisons , jette quelques pierres ; & si elle se voit environnée de troupes , elle demeure en respect , ainsi que la milice qui l'entoure , dans la crainte mutuelle de répandre le sang.

Le goût pour les combats à coups de poings tient tellement au caractère de cette Nation , que dans les pensions & les écoles , les enfans de la première noblesse se font de fréquens défis , & se battent suivant toutes les règles de l'art. On voit des Pairs de la Grande-Bretagne descendre de leur carrosse pour faire le coup de poing avec un charretier qui refuse de se ranger. Un Chevalier Baronnet étoit un si grand partisan de cette science, qu'il avoit fait un livre sur cette partie de la gymnastique Angloise , & l'enseignoit même gratuitement à ses voisins. Un Lord s'entretenant avec lui sur cette matière , il le saisit à l'improviste , & le jeta par-dessus sa tête. Froissé de sa chute , le Lord se relève avec colère ; & le Baronnet lui dit froidement : « il faut que j'aie bien de l'amitié pour » vous ; car vous êtes le seul à qui j'aie » montré ce tour-là ».

Cette maniere de se battre est très-ancienne en Angleterre. Dans la fameuse entrevue de François I avec Henri VIII à Boulogne, ce dernier prit un jour le Roi de France au collet, & lui proposa de lutter. Le défi accepté, Henri donna deux crocs en jambe à son adversaire ; mais François I les esquiva, & renversa le Monarque Anglois.

Il n'est aucun rang, aucune dignité qui puisse mettre à Londres un galant homme à l'abri des insultes de la populace ; & cependant rien n'égale l'attention des cochers & des charretiers à prévenir entr'eux les embarras presque inévitables au milieu du flux & reflux perpétuel de voitures, dans les rues les plus fréquentées, & la plupart très étroites. Leur prompte disposition à se détourner, à reculer, à s'ouvrir, à se prêter la main sans dire un seul mot, empêche que les embarras ne dégénèrent en querelles, en injures, en batteries meurtrières. Aux fêtes publiques, aux cérémonies qui attirent la multitude, les carrosses se placent, s'arrangent, se traversent, & sont toujours prêts au premier ordre, sans gardes, sans ordonnateurs qui président à cet arrangement. Quel-

### **396 SUITE DE L'ANGLETERRE:**

que grande que soit la foule, les enfans, les personnes de petite taille sont sûrs d'y trouver des attentions. Tous s'empres- sent à leur ouvrir le passage, à les élever même pour qu'ils soient plus à portée de voir. Les avenues & les portes du lieu où se donne la fête, sont gardées par des gens armés, non de fusils ou de hallebardes, mais de grands bâtons creux qui font beaucoup de bruit & peu de mal.

La politesse, les égards, les prévenances des honnêtes gens, de la bourgeoisie même, & des plus petits marchands en boutique dédommagent & consolent les étrangers de l'insolence de la lie du peuple. Comme on ne suppose pas que ce soit le plaisir qui nous attire en Angleterre, on s'en fait un de tromper agréablement notre attente. On regarde notre curiosité comme l'effet de notre estime pour la nation; on tâche de la justifier; & comme on croit que l'on n'y vient que pour voir des Sages, chacun cherche à donner l'idée la plus avantageuse de sa raison & de son amour pour l'humanité. Quelque pressé que paroisse un honnête homme que vous rencontrez dans la rue, à la première

question que vous lui faites ; il vous répond , se détourne souvent pour vous indiquer ce que vous demandez , ou vous mettre sous la conduite de quelqu'un , que son chemin paroît mener où vous avez à faire. On trouve ces mêmes attentions dans toutes les boutiques. Le marchand détache son fils ou son valet pour vous servir de guide & quelquefois d'interprete ; car depuis quelques années, toutes les petites écoles de Londres enseignent le françois concurremment avec la langue du pays ; ce qui prouve du moins que l'antipathie Britannique ne s'étend pas jusques sur notre idiome. Ce sont les Suisses Protestans des Cantons où l'on parle françois qui enseignent cette langue dans les écoles Angloises. On leur doit la justice de convenir que plusieurs d'entre eux , principalement parmi ceux de Berne ou de Geneve, l'écrivent & la parlent mieux que la plupart des Parisiens ; mais le plus grand nombre ont l'accent désagréable du bas peuple de la Franche-Comté , & apprennent à leurs élèves un françois que personne n'entendrait à Paris.

Une manie presque universelle parmi



### 398 SUITE DE L'ANGLETERRE.

les Anglois est de refuser leurs suffrages à toutes les productions des sciences & des arts, dès qu'ils croient qu'un François en est l'auteur. Sans cette injuste prévention, ils pourroient adopter plusieurs de nos usages qui leur seroient avantageux ; mais il suffit qu'ils nous appartiennent, pour qu'ils les rejettent ; & si quelqu'un de la Nation s'avisait même d'y applaudir, il s'en faudroit peu qu'on ne le regardât comme un rebelle ou comme un traître ; & jamais il ne pourroit espérer d'être élu membre du Parlement.

Si les Anglois portent plus loin que nous cette aversion héréditaire, c'est en partie l'effet de leur politique sans cesse occupée à l'entretenir. Ils pensent qu'il est de leur intérêt de rendre odieuse une puissance qui les alarme. Des Ecrivains vendus au ministère ont imbu la Nation de ces principes, qu'on ne peut guere accorder avec le mépris qu'ils nous témoignent. Les Gens de Lettres, c'est-à-dire, ceux qui, dans tous les pays du monde, sont censés avoir le plus de politesse, de modération & de philosophie, consacrent leur prévention & leur ressentiment

par des invectives. Les expressions dures & libres, qui se trouvent si souvent dans leurs écrits, lorsqu'il est question de la France, & même jusques dans les harangues qui se font au Parlement, ne peuvent être qu'un défaut de goût, & un reste de cette ancienne rusticité des Anglo-Saxons, dont les Anglois modernes font si ridiculement parade. Il est à croire que le cœur y a peu de part; car je ne connois point de Nation qui se vante de connoître mieux les droits & d'exercer plus généreusement les devoirs de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, cette antipathie du peuple Anglois paroît d'autant plus incurable, qu'elle est utile aux différens partis qui divisent ce royaume. S'il est de leur intérêt d'avoir la guerre, on excite la jalousie de la Nation en exagérant l'étendue de notre commerce, en grossissant nos forces maritimes, en nous supposant une ambition insatiable & sans bornes. Les honnêtes gens feignent de condamner cette animosité, & s'en défendent même ouvertement. Pourquoi donc ces mauvaises plaisanteries, ces critiques ameres, ces fatyres injustes que leurs Ecrivains se permet-

#### 400 SUITE DE L'ANGLETERRE.

tent contre nous ? Pourquoi , dès que sur la scène dramatique , on introduit un François ridicule , le parterre & les loges battent-ils des mains en signe d'applaudissemens ? Pourquoi , sous le nom d'*Anti-Gallican*, s'est-il formé parmi eux une espece de Société , dont le but est d'encourager les objets d'émulation qui peuvent élever l'Angleterre au-dessus de la France ? Pourquoi les deux Cours s'aigrissent-elles , en tems de guerre , par des écrits qui blessent même la Majesté Royale ? Ces sortes de mécontentemens ne devroient jamais avoir de témoins : & c'est obscurcir la splendeur du trône , que d'y répandre les nuages des injures : les Sujets ne sont déjà que trop portés , par la nature même de leur état , à jouer malignement de la foiblesse des Rois.

C'est au théâtre qu'éclate principalement cette haine nationale , à laquelle il faut pourtant convenir , comme vous l'allez voir , que les personnes de distinction refusent quelquefois de prendre part. Vous connoissez peut-être le fameux ballet des *Fêtes Chinoises* , qui eut un succès si brillant à Paris. Le célèbre Garrick , Acteur & Directeur d'un des

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 401**  
spectacles de Londres , invita le Sieur Noverre à le faire représenter sur son théâtre. Le Roi étoit dans sa loge ; & sa présence contint pendant quelque tems les turbulens du parterre , qui avoient juré de ne pas laisser finir le Ballet. Les applaudissemens partirent d'abord ; mais ils furent mêlés de trois ou quatre coups de sifflets & d'autant de voix glapissantes , qui répétoient par échos : « point » de Danseurs François ». La noblesse & tous les honnêtes gens redoubloient leur approbation pour étouffer le bruit des cabaleurs. Le Roi sortit fort satisfait du Ballet, & très-mécontent du manque de respect de son peuple.

Un autre jour on donna la seconde représentation. La salle fut pleine à trois heures. Toute la noblesse s'y trouva pour contenir la cabale devenue plus nombreuse. A la levée de la toile, les gens payés pour siffler firent un tapage affreux. Les Lords sautèrent dans le parterre , & fondirent sur eux le bâton à la main ; les dames , loin d'être effrayées de cette horrible batterie , montroient du doigt ceux qu'il falloit assommer. Le sang couloit par-tout ; la danse cessa ; & la Noblesse chassa tous les mutins estro-

#### 402 SUITE DE L'ANGLETERRE.

piés. On recommença le Ballet ; les battemens de mains furent universels ; & sur-tout plus de siffleurs ; ils étoient chez le chirurgien.

A la troisième représentation , qui étoit le jour de la première séance du Parlement, le peuple furieux profita de l'absence des Pairs , & siffla tout à son aise. Il arracha les bancs , les jeta dans le parterre sur les gens du parti opposé, cassa les glaces & les lustres , & tenta de monter sur le théâtre pour massacrer tous les Acteurs ; mais par l'ordre qui regne dans l'intérieur de ce spectacle , en trois minutes les décorations furent enlevées , & les trapes prêtes à jouer pour engloutir les mutins.

Cette scène , qui dura une partie de la nuit , recommença plus vivement le surlendemain. La Noblesse entra dans le parterre l'épée à la main , & chassa les plus factieux. Elle s'étoit saisie d'un des chefs de la cabale , & le tenoit suspendu en l'air pour l'étrangler ; mais Garrick s'éleva de l'orchestre , & cria pour le sauver : quoiqu'il ne le connût pas : « Messieurs , ne lui faites point de mal ; » c'est mon ami ». Il fut lâché sur le champ : ce qui prouve également, & la

façon de penser de cet Acteur, & la déférence qu'on a pour lui en Angleterre.

On écouta la piece avec assez de tranquillité, mais à l'ouverture du Ballet, le bruit & le tumulte recommencerent. Les Lords descendent des balcons au théâtre, dont les planches étoient hérissées de pointes de fer. L'un d'eux défie le peuple; on lui jette une pomme pourrie au visage; il s'élance avec fureur dans l'assemblée; les autres le suivent. Des bras, des jambes, des têtes cassés, des gens à demi-écrasés sous les bans, les danseurs cachés dans des coins, tel est le spectacle qui s'offre en un instant. Les mutins sont chassés; le parterre se vuide; les Lords remontent sur le théâtre, & présentent la main aux gens de leur parti, pour les faire monter avec eux.

Mais tandis qu'ils rallient les Acteurs dispersés, de nouveaux combattans descendent des troisiemes loges: le Ballet commence; le théâtre est couvert de plusieurs boisseaux de pois mêlés de petits cloux: les Lords les balaient avec leurs chapeaux; on en jette d'autres. Une troupe de bouchers force les portes du parterre, se déclare pour

#### 404 SUITE DE L'ANGLETERRE.

la Noblesse, & frappe à droite & à gauche sur les tapageurs qui sont enfin obligés de céder ; mais on cessa, pour la conservation des habitans de cette Capitale, de donner le Ballet qui avoit divisé toute la ville pendant quinze jours, & fait répandre des torrens de sang.

Plusieurs années avant que M. No-verre vînt à Londres, M. Monet avoit déjà essayé d'y établir une comédie Française, & essuyé les mêmes disgraces. D'abord on inonda ses Acteurs d'un déluge d'écrits satyriques, avant-coureurs de l'orage terrible qui se préparoit. C'est d'un François, qui étoit lui-même comédien de cette troupe, que je tiens les détails dont vous allez lire le récit.

« La toile se leve ; & dans l'instant ;  
» nous sommes accablés d'une grêle de  
» pommes, de pierres, d'oranges, de  
» chandelles, & étourdis d'un bruit affreux de sifflets. Quelques-unes de nos  
» Actrices s'évanouissent ; les autres, en  
» tournant leurs regards vers la France,  
» laissent échapper leurs brillantes idées  
» de fortune. Notre succès dépendoit  
» de la première représentation ; &  
» nous nous étions bien promis, que

SUITE DE L'ANGLETERRE. 405

» quelque chose qui arrivât , nous ne  
» quitterions point la partie. Ainsi ,  
» malgré cet horrible tintamarre , nous  
» nous avançons , une Actrice & moi ,  
» sur le bord de la scène , & nous met-  
» tons en devoir de commencer. Le  
» tumulte redouble ; des loges on des-  
» cend dans le parterre ; du parterre on  
» monte dans les galleries. Le Gentil-  
» homme est confondu avec le fave-  
» tier ; mille épées brillent & se croi-  
» sent au milieu des cris , des huées &  
» des gémissemens. On se bat à coups  
» de cannes ; on s'arrache les cheveux ,  
» les perruques , les cravattes. La No-  
» ble & la garnison font , pour nous  
» soutenir , des exploits qu'on ne con-  
» noît qu'à Londres. Figurez-vous voir  
» un Duc se colleter avec un porte-faix ,  
» l'affommer à coups de poignards , & ce-  
» lui-ci ne se rendre que quand les for-  
» ces & la voix lui manquent.

» Cependant nous continuons de  
» jouer , ou plutôt de gesticuler à tort  
» & à travers. Il y eut un moment de  
» silence ; & nous crûmes les mutins  
» apaisés. Chacun alloit s'asseoir , &  
» se disposoit à nous écouter , quand ,  
» tout-à-coup , on apperçoit un spectre



406 SUITE DE L'ANGLI TERRE.

» hideux , ou qui paroît tel à son visage  
» déchiré & aux ruisseaux de sang qui  
» coulent sur ses habits. Il monte sur  
» un banc au milieu du parterre , mon-  
» tre ses plaies & excite le peuple. Le  
» combat se renouvelle avec plus de  
» fureur ; on prend pour arme tout ce  
» qui s'offre sous la main. Les chan-  
» delles , les fouliers , les canifs , les  
» perruques trempées de sueur & de  
» sang tombent à côté de nous & sur  
» nous.

» Nos partisans craignoient , avec rai-  
» son , que les ennemis ne songeassent  
» à nous envelopper par derrière : pour  
» prévenir cet accident , cinq ou six  
» Mylords suivis bientôt de cent au-  
» tres Gentilshommes , s'élançant l'é-  
» pée à la main , du fond du parterre  
» sur la scène , & forment un rempart  
» pour nous garantir de toute insulte.  
» Au même instant , un des chefs du  
» parti contraire demande audience : on  
» l'écoute ; une voix tremblante fait  
» entendre ces mots : « nous sommes  
» vaincus par la force ; cédon , mes  
» amis ; c'est moi qui vous en prie ». A  
» peine a-t-il fini de parler , que l'orage  
» se dissipe : on achève la grande pièce ;

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 407**

» la petite est écoutée avec attention ;  
» & l'on nous reconduit dans nos mai-  
» sons avec une escorte.

» Le lendemain , comme on crai-  
» gnoit le même désordre , les Officiers  
» & la Noblesse se rendirent de bonne  
» heure au spectacle , & s'emparèrent  
» du milieu du parterre. Ils étoient sans  
» épées , mais avec de forts & courts  
» bâtons. Ils entourèrent un Juge de  
» Paix qui arriva , & lut un acte du Par-  
» lement , par lequel on défendoit les  
» épées & le tumulte , sous peine de la  
» vie. On cria vive le Roi ; & la piece  
» commença ; mais malgré le Juge de  
» Paix & son acte , nous fûmes salués  
» des sifflets & des hurlemens de la po-  
» pulace. Nos protecteurs tomberent  
» aussi-tôt sur nos ennemis sans leur  
» donner le tems de respirer. L'action  
» dura peu , mais fut vive. Représen-  
» tez-vous une troupe de cyclopes frap-  
» pant à coups redoublés sur des en-  
» clumes. On cria de nouveau Vive le  
» Roi ; & les deux pieces furent enten-  
» dues & applaudies.

» Quelques séditieux voulurent en-  
» core troubler les représentations sui-  
» vantes ; mais nos partisans avoient si

408 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» bien pris leurs mesures, qu'en moins  
» de deux minutes on s'empara des mu-  
» tins. Un de ces tapageurs, armé d'un  
» énorme sifflet qu'il avoit fait faire ex-  
» près pour se distinguer, étoit tapi  
» dans un coin du parterre où il se  
» croyoit bien caché; mais malheureu-  
» sement il avoit été trahi. On le guet-  
» toit; & dans l'instant qu'il embou-  
» choit l'instrument, il reçut sur le vi-  
» sage un coup de poing qui lui fit en-  
» trer le sifflet jusqu'au milieu du go-  
» sier. Au moyen de ces petites exé-  
» cutions, les Acteurs jouent tranquil-  
» lement; & nous avions tout lieu de  
» nous flatter que nous aurions désor-  
» mais le succès le plus paisible, lors-  
» qu'un incident nous obligea de dis-  
» continuer.

» Il fut question de l'élection d'un  
» membre du Parlement pour la ville  
» de Westminster. Mylord Trent. . . .  
» d'une des meilleures maisons d'Angle-  
» terre, étoit sûr de presque tous les  
» suffrages. On lui demanda en pleine  
» assemblée, s'il n'étoit pas du nombre  
» de ceux qui avoient souscrit pour l'éta-  
» blissement d'une Comédie Française  
» à Londres. Il protesta qu'il n'en étoit  
» rien,

» rien. On exigea son serment : il le  
 » fit & le répéta même pour plus grande  
 » notoriété. Un apothicaire prit la pa-  
 » role , & jura que non-seulement My-  
 » lord étoit un des souscripteurs , mais  
 » encore qu'il l'avoit vu mettre l'épée  
 » à la main contre ses compatriotes , &  
 » s'étoit lui-même trouvé dans la mê-  
 » lée. Il n'en fallut pas davantage pour  
 » irriter tous les esprits : un murmure  
 » insultant s'éleva dans l'assemblée : le  
 » bruit de l'action de Mylord & de son  
 » prétendu faux serment se répandit  
 » dans toute la ville. Le peuple rem-  
 » plissoit les rues , criant à haute voix :  
 » point de parjure , point de Comédiens  
 » François ». Ces mots devinrent le re-  
 » frein de mille chansons. On inséra  
 » dans les papiers publics la copie d'un  
 » acte du Parlement , qui condamne les  
 » parjures au pilori. Cet acte fut affiché  
 » dans tous les carrefours & à la porte  
 » de Mylord Trent. . .

» Enfin on lui suscita un concurrent ;  
 » & le peuple se rendit en foule à la  
 » maison d'un homme qui ne s'atten-  
 » doit pas à l'honneur qu'on vouloit lui  
 » faire. Aussi fut-il surpris de la propo-  
 » sition qu'il rejetta d'abord , fondant

» à leurs frais , & faisoient v  
» leur désintéressement. Ils se  
» rent dans toute la ville , &  
» à crier : point de Mylord  
» Les spectacles publics étoi  
» rompus par les mêmes clai  
» l'on ne souffroit point que  
» mençât une comédie , qu'ai  
» les spectateurs n'eussent répé  
» mes cris. On jettoit des loge  
» par terre une foule d'imprim  
» s'arrachoit , & qui faisoient  
» dépens de Mylord. Son riva  
» traire , qui ne manquoit pas  
» voir dans la loge la plus di  
» étoit reçu au bruit des ap  
» mens. La tempête cessa enfin  
» se calmerent ; & Mylord , pa

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 411**  
tre théâtre ; & nous fûmes seuls les victimes de l'antipathie nationale ».

Malgré les divisions les plus fortes en apparence , il existe entre la France & l'Angleterre , faites pour se respecter , un sentiment d'estime qui les rapproche. Si dans des tems de trouble ce sentiment échappe au vulgaire des deux pays , la politique éclairée ne le perd jamais de vue ; & souvent elle en emprunte des moyens de conciliation , lors même que les querelles paroissent les plus envenimées. Tel est sans doute , chez les deux peuples , un des motifs de cette émulation qui subsiste entre eux avec tant de vivacité. Elle ne s'est point bornée aux seuls ouvrages de littérature , dont ces deux nations ont donné , dans chaque genre , des modèles au reste de l'Europe. La rivalité d'intérêt les a conduites à vouloir approfondir leurs forces respectives , à étudier le système , les inconvéniens & les ressources de leurs gouvernemens ; elle a porté leur curiosité jusques sur des objets moins vastes , tels que les événemens journaliers , les mœurs & les usages qui leur sont particuliers. C'est ce sentiment de curiosité qui tient ouvertes , dans Lon-

S ij

folie de ces Insulaires pour les m  
France. Elles étoient déjà telles  
vogue dans le dernier siècle , q  
ouvriers alloient dans nos mai  
res , pour y étudier nos goûts ,  
seins , nos étoffes ; mais ces voy  
coûtoient fort cher , étoient f  
lité ; car à peine les Anglois av  
monté leurs métiers pour imiter  
voyoit dans nos fabriques , e  
pays étoit inondé d'étoffes noi  
qu'on préféroit à celles d'An  
déjà passées de mode. Les Lyon  
jettoient tant de variété , les  
mens étoient si fréquens , que  
nufactures Britanniques tombero  
le plus grand discrédit.

C'est de la France encore , que  
Anglois tiennent leurs modes  
n'ont de préférence qu'au dé  
nâtres. Ces peuples connoissent

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 413**

parviendront jamais à déraciner de l'Isle le goût de nos modes , de nos usages , de nos bijoux. Leur amour propre est pour nous ; & ils seront toujours tributaires de notre luxe.

D'un autre côté, ne semblons-nous pas si nous-mêmes ne vouloir plus suivre leurs usages ? Notre goût pour leurs vices n'est-il pas aujourd'hui plus vif que jamais ? & comme cette vivacité ne nous ôte point de milieu , nous avons adopté , avec la même fureur , leur maniere de penser & la forme de leurs vices. C'étoit peu de dévorer leurs livres , de les traduire , de les apprendre par cœur , de les imiter , nous pouvons plus souffrir que ce qui en fait l'empreinte. Nous pensons , nous vivons , nous jouons , nous mourons Angloise. Nous avons changé notre caractère national , nos mœurs , notre éducation , contre quelques réflexions sombres , quelques drames lugubres , quelques romans atroces.

Il n'est pas jusqu'à nos femmes & nos enfans , qui ne soient entichés de cette Anglomanie. Le chapeau est devenu la coëffure favorite des Petites-maitresses , & la perruque ronde celle



#### 414 SUITE DE L'ANGLETERRE.

de nos Petits-Maîtres. Les Dames Angloises vont à pied le matin dans les rues de Londres, & se promènent seules au parc Saint James. Nos femmes de Paris veulent les imiter ; & les hommes du bon ton ont tous des chevaux Anglois, des voitures à l'Angloise & des fracs. Ils essaient d'établir des courses à l'exemple de celle de New-Market, font des gageures, boivent du ponche, mangent le rosbif & le pouding, préfèrent le vin de Bordeaux au vin de Champagne , & se battent avec les fiacres. Le ton de dissertateur devient celui de tous les cercles ; on y analyse le droit des peuples & des souverains ; on y calcule la force des empires ; on y pèse les intérêts des nations. L'agriculture , le commerce , la population , font des objets intéressans pour toutes les sociétés , & les sujets chéris de tous les entretiens. Les femmes même paroissent s'en occuper , & semblent vouloir persuader qu'elles en possèdent tous les principes. Nos politiques , par des critiques outrées , des déclamations violentes , croient seuls mériter le titre de patriotes. Censeurs impitoyables du gouvernement , ils voudroient qu'on réformât le code

SUITE DE L'ANGLETERRE. 415

François sur celui de l'administration Britannique ; qu'on changeât notre manière de vivre contre celle des Anglois ; qu'au milieu de Paris , on ne suivît plus que les mœurs & les usages de Londres ; & nos beaux esprits ne font point de difficulté de préférer Shakespeare à Corneille , Otway à Racine , Gay à la Fontaine , & Pope à Voltaire.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans les ouvrages Anglois beaucoup de génie , d'imagination & de feu ; mais il faut convenir aussi , que ces qualités brillantes sont obscurcies par le défaut de méthode & de goût. Presque tous ces écrits sont marqués au coin du désordre & de l'imperfection. Le sujet principal est surchargé d'idées étrangères , répandues avec profusion , amenées sans ménagement , distribuées sans intelligence. En Angleterre un trait neuf & hardi est toujours bien reçu , quelque part qu'il se trouve ; en France , le beau même ne plaît qu'autant qu'il est à sa place. Serait-ce que le génie Anglois seroit trop libre , ou le goût François trop gêné ? Pour en juger , on n'a qu'à comparer les écrits de nos voisins & les nôtres avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Si

#### 416 SUITE DE L'ANGLETERRE.

nous approchons, plus que les Anglois ; de la perfection de ces grands modeles, c'est à nous à rester comme nous sommes , & à nos rivaux à se corriger. On a mis leurs livres en parallele avec la forme de leur gouvernement & les trois pouvoirs qui se réunissent à Westminster. La Majesté royale est représentée par les traits sublimes qui leur échappent ; la Chambre des Pairs par les sentimens nobles qu'ils expriment , & celle des Communes par les petits objets qu'ils s'amuse à peindre , par les idées triviales qu'ils ne savent point rebuter, par la bassesse des originaux qu'ils mettent sous nos yeux. Leur Mont Parnasse est un Mont Etna, qui vomit de la cendre , de la fumée & des flammes. Dans un bloc informe de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée : la difficulté est de l'en tirer : tout l'art consiste à ôter l'enveloppe qui la couvre. Cette idée peut s'appliquer à presque tous les livres Anglois. Sous une rude écorce , c'est à-dire , avec de grands défauts dans la forme , ils ne laissent pas de contenir de grandes beautés. Il n'est question que de trouver une main assez habile pour enlever cette

écorce, c'est-à dire, pour établir l'ordre, retrancher les superfluités, corriger les traits, & ne laisser voir enfin que ce qui mérite effectivement de l'admiration. C'est le service qu'ont rendu à la plupart des ouvrages de cette Nation, les Auteurs François qui les ont traduits dans notre langue.

Les Anglois manquent de cette correction, de cette élégance, de cette délicatesse de goût & de style, qui caractérisent nos écrivains. Ils ignorent l'art des transitions, s'élancent par bonds & par sauts, & songent moins à la beauté de la construction, qu'à celle des pensées. Ici l'on ne demande jamais si un livre est bien écrit, si l'auteur est un homme de mérite; mais si l'ouvrage contient des vues nouvelles, des observations utiles? Les Gens de Lettres ne sont recherchés dans aucune bonne maison. Les femmes ne leur communiquent ni leur goût ni leurs graces naturelles. C'est dans leur commerce, que les Auteurs François perdent leur rudesse; & faute de les fréquenter, ceux d'Angleterre manquent de ces fleurs qui font le charme des ouvrages Italiens & François.

#### 418 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Les Anglois sont persuadés que  
maniere d'apprécier leurs produ  
n'est fondée que sur l'ignorance c  
est de leurs coutumes & de leurs m  
« Peu d'étrangers , disent-ils , vie  
» nous visiter dans notre Isle ;  
» connoissent par conséquent ni  
» caractère , ni nos usages , ni n  
» vers , ni nos ridicules , ni nos sc  
» pouvons-nous donc espérer q  
» ouvrages qui les peignent , p  
» plaire à ceux qui n'ont jamais  
» originaux ? Les François son  
» heureux à cet égard : tous les p  
» de l'Europe voyagent chez e  
» sont à portée , en considérant le  
» dèles , de sentir la justesse e  
» bleaux ».

Je suis, &c.

*A Londres , ce 19 août 1755.*



LETTRE CCXX.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

**L'**IMPARTIALITÉ qui régnoit dans nos entretiens, ne permettoit pas de distinguer qui de nous étoit Anglois ou François. On parla avec la même liberté du caractère des deux peuples ; mais je me borne à ce qui regarde les habitans de la Grande-Bretagne.

On peut les diviser en deux nations : l'une est celle des sages : le prestige ne peut rien sur elle. Juste dans ses vues, mesurée dans ses démarches, elle laisse courir devant elle la foule qui se précipite. Voilà les véritables Anglois, dignes de la réputation qu'ils se sont acquise dans l'Europe. Ils sont l'appui de leur patrie qu'ils honorent, & en composent la plus saine partie.

L'autre est cette multitude inconsidérée, qui se laisse emporter par l'opinion & subjugué par la haine. Assemblage tumultueux de toutes sortes de partis mus par diverses intrigues, dont les Chefs ont chacun des intérêts per-

#### 420 SUITE DE L'ANGLETERRE.

sonnels ; ce n'est point une Nation *qui* consulte , qui réfléchit , qui délibère ; c'est un peuple qui crie , qui s'agite , qui s'enivre de l'idée d'un commerce universel , & voit déjà celui de ses voisins anéanti , leurs ports détruits , & la Grande-Bretagne , souveraine des mers , seule maîtresse des deux mondes.

Les Anglois diffèrent des autres peuples par des mœurs & un tour d'esprit particuliers , qui sont en partie l'effet du gouvernement , en partie celui du climat & du sol. Comme le gouvernement se croit chargé des plus grands intérêts de l'Europe , chaque citoyen y ayant part , se pénètre de sa propre importance , & prend cet extérieur grave , qui tient au sentiment d'un bonheur solide. D'un autre côté , comme le pays produit en abondance des alimens de toute espèce & qu'il n'y croît point de vin , les habitans sont plus sujets à la gourmandise qu'à l'ivrognerie. La viande mêlée dans l'estomac avec la bière qui leur sert de boisson , doit fournir nécessairement des suc bilieux & mélancoliques , qui augmentent encore cette sévérité apparente , que les étrangers prennent pour de la férocité. Il n'est

Cependant pas de peuple plus humain ; & ils en donnent l'exemple même à leurs ennemis ; mais ils manquent de cette douceur d'esprit , de cette gaieté d'humeur , qui font le charme de la société. Ce caractère , qui distingue notre Nation , passe à leurs yeux pour de la folle ; & plusieurs d'entre eux nous le reprochent , sinon comme un vice , du moins comme un ridicule. Adisson nous appelle un peuple comique , & prétend , Madame , que cette gaieté est un des plus grands obstacles à la sagesse de votre sexe. Selon les Presbytériens , qui sont les gens les moins gais de l'Angleterre , une femme qui rit pêche contre la pudeur ; & eux-mêmes semblent avoir fait serment de ne jamais rire. On cite des familles entières , où de pere en fils , personne n'a ri. Le badinage même est si peu naturel à ces Insulaires , que la plupart de ceux qui se le permettent , ont la plus mauvaise grace d'en user. Ils n'ont ni le talent de plaisanter , ni le bon esprit de soutenir la plaisanterie. Ils détestent les diseurs de bons mots ; & s'il arrive que quelqu'un s'en permette , le railleur & celui qu'on raille commencent par ôter leur



**422 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

habit , se mettent en chemise , & se battent à coups de poings , jusqu'à ce que le plus foible demande quartier.

Avec de pareilles dispositions , il n'est pas étonnant que les vapeurs soient si communes dans cette Isle. Les brouillards dont ce pays est environné , l'humidité qu'y entretient l'air de la mer , en donnant aux campagnes une verdure admirable , agissent nécessairement sur le tempérament , & conséquemment sur le caractère des habitans. La fumée du charbon de terre qui remplit l'atmosphère de Londres , peut aussi être comptée parmi les causes physiques de cette mélancolie. Ces peuples ne sont gais , que lorsque le vin a surmonté la tristesse. Aussi leur joie est-elle toujours bruyante , & dégénere ordinairement en une espèce de fureur. On casse les verres ; on brise les assiettes ; on renverse autant de liqueur qu'on en boit : heureux quand il n'y a point de sang répandu. En grimaçant on jure sans être en colère , & le tout pour se faire la réputation d'un homme de bonne compagnie.

Avec ce caractère triste & féroce , l'Anglois a reçu de la nature une profondeur de génie capable des plus fortes

méditations. Sérieux & appliqué, il s'en fait une habitude, un plaisir & presque un besoin. Mais s'il se livre à ses pensées, ce n'est point avec cette légèreté d'esprit, cette vivacité d'imagination, qui glisse comme en se jouant sur la superficie des objets dont elle emporte la fleur : c'est plutôt avec une ardeur de courage, qui dévore les difficultés, qui les cherche avidement, pour avoir le plaisir où la gloire de les surmonter. Il se distingue sur-tout par son exactitude dans le raisonnement ; & nous-mêmes nous appellons ce peuple assez généralement la Nation des Philosophes. Cette supériorité de raison est l'ouvrage de la liberté. Les Anglois suivent la vérité par-tout où elle les conduit, sans être effrayés des résultats ; & comme ils n'en redoutent point le pouvoir, ils s'abandonnent aux plus secrets mouvemens de leurs pensées.

On a long-tems douté si cette passion pour l'indépendance est un pur effet du hasard, ou si elle résulte de l'influence du climat. Si l'on fait attention à quelques especes d'animaux que produit l'Angleterre ; si l'on considère leur impétuosité, leur courage, leur

cette fierté qui se manifeste, soit p  
peu d'égards pour les Grands , l  
leur sensibilité sur tout ce qui  
leur indépendance , soit enfin p  
forte de férocité , qui ne les qu  
même dans les plaisirs. Cet orgi  
ne souffre rien & prend ombr  
tout , les a garantis plusieurs  
l'esclavage. Ajoutez à cela de  
richesses jointes à une mauvaie  
tion , une licence qui naît de l'im  
& une forte prévention pour leur  
Ces gens sont en effet tellement  
de l'amour national , que je ne p  
les efforts qu'ils font pour la sp  
& la prospérité de leur empir  
surprise , sans admiration , san  
drissement , & sur-tout sans u  
très-vif que mes compatriotes  
un jour les imiter.

dans cette Isle. Les Danois & les Normands, les partisans d'Yorck & de Lancastre s'en sont disputé la conquête, sans que le patriotisme se soit élevé pour la liberté. A ces querelles sanglantes succéderent d'autres querelles non moins sanglantes de religion, dont les droits sacrés ne tenoient pas plus à l'amour national, que les prétentions des deux Roses. Ce motif n'a donc sauvé ni la patrie, ni la couronne, ni la religion, toujours sujettes, chez ce peuple inconstant, à toutes les révolutions que l'erreur & l'ambition sont capables de faire naître. Il est vrai que l'esprit de division, qui est comme naturel en Angleterre, n'en exclut pas totalement le patriotisme; mais c'est un grand vice dans le patriotisme Anglois, de ne pas bannir ces divisions qui ont si souvent déchiré la patrie.

Si l'on remonte au tems des guerres civiles, on y trouve, comme une suite nécessaire de la forme du gouvernement, l'origine de presque toutes les factions qui se sont élevées dans ce royaume. Le peuple possédoit de très-beaux privilèges, mais n'en jouissoit pas; le Roi avoit de très-grandes prérogatives, &

#### 426 SUITE DE L'ANGLETERRE.

râchoit encore de les augmenter. Henri VIII & Elisabeth assoupirent l'esprit d'indépendance ; les entreprises téméraires de Charles I le réveillèrent, & exciterent d'une part une résistance vigoureuse, de l'autre une condescendance aveugle & timide. La Nation alors se divisa : la moitié prit le parti de la Cour, l'autre moitié celui du peuple. Ceux-ci voyoient, dans les prétentions du Parlement, le maintien de la constitution ; ceux-là crurent en apercevoir la chute dans les entraves qu'on sembloit donner à la royauté. Les partisans de la Cour se distinguèrent par la longueur des cheveux, & prirent le nom de *Cavaliers* ; les Parlementaires porterent les cheveux courts ; & on les appella les *Têtes rondes* ; car ce pays, toujours divisé en factions, a de tout tems eu des marques distinctives pour les reconnoître, telles que les Roses Blanches, les Roses Rouges, &c. Du tems d'Adisson, une mouche placée à droite ou à gauche sur le visage d'une femme, désignoit le parti qu'elle vouloit suivre ; & au premier aspect, on savoit à quoi s'en tenir.

On reconnoît aujourd'hui à d'autres

indices, les partisans de la Cour & ceux de la liberté. Ces derniers portent un habit simple & uni, passent leur vie à la chasse, dans les cafés ou à la taverne, se nourrissent de bœuf, de pouding & de fromage de Chester, mangent avec des couteaux ronds & des fourchettes à deux dents, boivent de la bière forte tous dans le même pot & à la ronde, ont de la vigueur & de l'embonpoint, ne se levent ni quand ils vous abordent ni quand ils vous quittent, vous prennent la main, la serrent jusqu'à vous faire crier, vous la seconent jusqu'à vous faire trébucher, vous laissent prendre vous-même votre chaise, ne vous reconduisent point quand vous sortez, & ne se disent ni votre serviteur, ni votre ami. Leurs femmes vont le matin à pied, avec un tablier de baptiste, un petit chapeau de paille, & un seul laquais, se promener au parc Saint-James, se font habiller par des femmes & jamais par des valets-de-chambre.

Au contraire, si vous voyez un Anglois qui ait l'air maigre, foible, usé comme nos Seigneurs; s'il a chez lui des femmes à la mode, à sa table des en-

428 SUITE DE L'ANGLETERRE.

trées, des entremets à la Françoisé; s'il se fait habiller, servir, coëffer par un tailleur, un valet de-chambre, un per-ruquier de Paris; si, dès qu'il vous aperçoit, il s'incline profondément, vous fait mille révérences, vous reçoit au milieu de l'appartement; à coup sûr, vous pouvez dire que cet homme est du parti de la Cour, & soumis aux volontés des Ministres. Sa femme ne connoît que les étoffes de France, & ne porteroit pas une blonde, pas un ruban de la fabrique d'Angleterre.

Dans toutes sortes d'états, les enfans sucent, pour ainsi dire, ce même esprit avec le lait; & à peine ils savent bégayer quelques mots, qu'on leur apprend les termes d'*Opposition* & de *Corruption*, par lesquels on désigne les deux partis. Chaque faction a ses auberges affidées; & si un membre du Parlement est opposé à la Cour, il est obligé de choisir celles qui sont connues pour être dans les mêmes intérêts, de souffrir que l'Hôte, toujours zélé pour l'Opposition, se mette à table avec lui, de boire à sa santé dans le même pot, & à celle des ennemis du ministère. Cet homme souvent le personnage le plus impor-

tant du lieu, est presque toujours le dépositaire des brigues secrètes qui se forment chez lui pour les élections. Aussi quelque grossier, quelque brutal qu'on le suppose, il faut écouter ses raisonnemens extravagans, & avoir même l'air d'y applaudir; car si l'on aspire à quelque considération, & qu'on ne veuille pas faire sa cour au Roi, on est obligé de la faire au peuple. On ne peut pas non plus se dispenser de se pourvoir de toutes les provisions dont on a besoin, auprès des marchands du même parti; & si malheureusement un valet prenoit une livre de sucre chez un épicier qui tient pour le ministère, le Maître seroit regardé comme un homme livré à la Cour, & perdrait tout crédit dans sa province.

Tel est le caractère du peuple Anglois, qu'il faut toujours un nouvel aliment à cet esprit de division qui l'agite sans cesse dans les choses même les plus frivoles. Il suffit qu'une partie de la Nation ait adopté un sentiment, pour que l'autre aussi-tôt en embrasse un tout opposé. Lorsque des sectes nouvelles dans la religion, ou des opinions contraires dans la politique n'occupent point leur



L'année dernière un procès entre une Bohémienne & une fille, mit en mouvement tout de Londres. Le Public fut par la faction poussée si loin, que le Maire se vit forcé de se justifier par écrit dans une apologie adressée aux habitans de la cité. La petite fille étoit la Bohémienne de l'avoir dépouillée, & tenue enfermée pendant trois semaines avec si peu de nourriture, qu'elle étoit presque à mourir de faim. Il y eut des témoins pour la fille ; & la Bohémienne fut condamnée à mort ; mais ayant obtenu pour l'exécution de son supplice des protecteurs, firent à la fin condamner la petite fille au même supplice comme parjure. Chacun des deux partis combla de bien sa protégée. La Bohémienne étoit la femme de

vés & débités dans tout le royaume, es estampes insérées dans les ouvrages périodiques. Les deux factions entrent des volumes sans nombre ; is d'autres objets de dispute mirent à cette querelle ridicule , pour faire ce peut-être à quelque autre plus exagante.

Dans les divers partis qui divisent la Grande-Bretagne, les uns s'engagent par passion , par oisiveté , par ennui , autres par intérêt , par mécontentement , ou par quelque autre motif personnel. Celui de la Cour préfère le calme à l'agitation , la paix à la guerre ; plus politique que la faction contraire , il sait supporter l'injure avec tranquillité , repousser les attaques avec ménagement , répondre avec douceur aux invectives. Les partisans de l'Opposition sont hardis dans la dispute , véhémens dans le propos , & connoissent ni politesse ni égards. Les uns & les autres se disent attachés au maintien de la liberté : les premiers la voient jamais en danger ; les seconds la croient toujours en péril. Les uns cherchent à alarmer le peuple ; les autres s'efforcent de le calmer ; &

#### 432 SUITE DE L'ANGLETERRE.

tous, pour leurs propres intérêts, se servent de ses préjugés, de sa foiblesse & de son ignorance. Il est vrai que ses clameurs sont rarement à redouter ; ce sont les couplets des François contre les Ministres : mais s'il se fait entendre quelque bruit sourd ; si le mécontentement se peint sur les visages ; si au lieu de cris aigus, on ne laisse échapper que des paroles mal articulées, c'est alors que l'orage se forme ; & il ne tarde pas à éclater. Le silence morne & farouche du peuple mécontent est toujours l'avant-coureur des révolutions.

Le ministère Anglois , continuellement occupé à lutter contre les factions domestiques , a peu d'avantage quand il est question de faire échouer les entreprises d'un voisin ambitieux. Ce qu'il auroit de ressource , pour soutenir au dehors les intérêts du Souverain, il est obligé de l'employer au dedans , à les défendre contre un parti qui travaille sans cesse à les ruiner. D'ailleurs il ne peut traiter dans les Cours étrangères avec assez de confiance ; car d'être soutenu par le Roi , est une raison souvent d'être désavoué de la Nation. Vainement il prend les mesures les plus  
sages ;

sages ; la faction contraire les rend presque toujours inutiles.

Il faut pourtant convenir que , pour l'ordinaire , les divers partis se réunissent lorsque la Cour vise au pouvoir absolu , ou que le bien public se trouve joint à celui des particuliers. Une invasion projetée par une puissance voisine, le commerce envahi par une nation rivale , attirent communément & réunissent l'attention des factions les plus opposées. Celle de la Cour pense plus à la défense de l'Etat, qu'aux graces du trône : le parti du peuple cesse de s'occuper des entreprises du ministère , & songe moins à la conservation de la liberté , qu'à la sûreté du pays. Tous les Anglois sont alors citoyens ; tous se rallient sous l'étendard de la Couronne. Aussi chaque fois que leur haine pour l'ennemi commun les a fait triompher des divisions intestines , on les a vu se rendre redoutables à l'Europe ; mais lorsqu'ils cessent d'être en guerre avec leurs voisins , ils recommencent à se la faire à eux-mêmes.

La haute idée qu'on leur donne continuellement de leur nation , leur inspire un souverain mépris pour toutes les

**434 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

autres. Ils sont persuadés qu'il n'y a nulle part de meilleure constitution , de loix aussi sages, de plus grands talens, de vertus plus sublimes. Tout l'effort de l'esprit humain , selon les Anglois , ne peut imaginer une forme de gouvernement plus parfaite ; c'est la seule qui ait su mettre le trésor de la liberté au dessus des atteintes du despotisme. Ils tiennent aux défauts même de leur constitution, autant qu'à ses avantages les plus essentiels ; & telle est leur prévention en faveur de leurs loix , que si elles entraînent des abus , ils les croient inévitables. Autant ils sont idolâtres de leurs inventions & de leurs découvertes, autant ils affectent de dépriser les productions & les chefs-d'œuvres des autres pays. Ils ne supposent pas, par exemple, qu'on puisse comparer Descartes à Newton , le Tasse à Milton, Corneille à Shakespeare ; & ceux même qui ont le plus vécu parmi nous, sont quelquefois ceux qui nous rendent le moins de justice.

Chaque Citoyen étend à soi-même la bonne opinion qu'il a de sa Nation. Il triomphe dans les victoires , porte le deuil des disgraces , & s'épuise en ressources pour soutenir les succès, pour

SUITE DE L'ANGLETERRE. 435

ser les avantages , pour réparer les es. Les hommes dont les services , connoissances , les talens ont illustré igleterre, y jouissent de ce respect, de hommages qui sont la plus douce , lus glorieuse récompense du mérite.

palais des Grands, les maisons du ple , les cabarets même & les guinttes sont ornés à l'envi de leurs traits ou de leurs bustes ; & si l'on y marque quelques illustres étrangers , n'est que pour servir de cortège à nglois qu'ils veulent honorer. Ils sont qu'en sous ordre ; celui-ci tient jours le premier rang. Milton donne sur Homere , Virgilè , le Tasse , Camoens ; Shakespeare sur Sophocle , ripide , Plaute , Térence , Lope de ga , Corneille , Racine , Crébillon , oliere ; leurs Auteurs moraux sur onfucius , Nicole , Bossuet , Bourdaie , Fénélon ; Bucanan sur Thucyle , Polybe , Xenophon , César , te-Live , M. de Thou ; Newton sur thagore , Archimede , Descartes , epler , Gassindi , Huygens ; & Boyle Pascal , Toricelli , Galilée , &c.

Quelques prévenus que soient les nglois en faveur de leur patrie, il

on en voit quelques-uns à  
bonne foi, qu'ils n'ont rien de  
digne dans leur pays. Le Lord  
après avoir admiré en Sorbonne  
le beau du Cardinal de Richelieu  
chez Girardon, l'embrassa  
d'enthousiasme, le loua de même  
supplia d'accepter une bour-  
se, qu'il avoit jettée sur  
cet Artiste.

Les honneurs rendus pub-  
liquement aux grands hommes plutôt  
qu'aux grands Rois, les exploits de  
guerrriers, mis sous les yeux du  
peuple sans aucun rapport aux Souv-  
erains qui ils tenoient le commandement  
ont un autre effet de cet orgueil  
national, que les Anglois entretiennent  
perpétuellement dans le cœur de leurs  
citoyens. De tous tems ces Insti-

de Chypre & d'Ecosse. Un marchand de vin eut l'ambition de leur donner à manger. Il les invita ; ils acceptèrent ; & il s'affit à table avec les quatre Monarques.

Ces peuples sont braves autant que fiers ; & ils le prouvent par le mépris qu'ils font de la mort. Un de leurs corsaires , blessé mortellement dans un combat , fit apporter un hautbois , & joua pour encourager ses gens , jusqu'à ce que l'haleine lui manquât avec la vie. Pendant la guerre des Espagnols & des Hollandois dans les Pays-Bas , l'animosité étoit si grande , qu'on faisoit pendre les prisonniers des deux partis. Il y avoit parmi les Espagnols un soldat Anglois , qui tira des premiers ; délivré du danger , il proposa à un Espagnol de tirer pour lui , moyennant dix écus. La proposition fut acceptée ; & le sort le favorisa une seconde fois.

Malgré ce courage féroce , ces Insulaires paroissent en général peu touchés de la gloire des armes. Leur bon sens & la prospérité dont ils jouissent dans leur Isle , les éloignent des guerres étrangères ; & le titre de grand capitaine n'est pas celui dont ils font le plus



Les vertus & les talens militaires ne jouissent pas même toujours des récompenses qui leur sont dues. Une suite d'exploits n'est pas un titre pour être admis dans le sanctuaire de la gloire. Les récompenses réservées au guerrier sont prodiguées à des orateurs politiques obscurs par eux-mêmes. Le guerrier rentre dans le néant, & n'est plus à la tête des armées. Le même homme qui commande, il faut qu'il se fasse combattre l'ennemi, qu'il se fasse d'une foule d'envieux que la calomnie suscite, & dont toute l'occupation est de faire naître des obstacles, l'alarme & la discorde, d'ébranler la confiance du soldat, & de troubler les opérations du Général. Il y a, au commencement de la carrière d'un homme célèbre, que son

de l'Etat; & il ne put vaincre la cabale d'une femme. Malborough encourut la disgrâce de la Reine; mais trop grand pour être puni, il eut le repos pour châ-timent.

La bravoure Angloise ne consiste pas à se défier l'épée à la main : mais si le duel est rare chez ces peuples, ils ne s'en ti- rent pas avec moins de gloire lorsqu'ils s'y trouvent engagés. La manière dont ils aiment à manifester leur courage, est de faire hardiment une bonne action, d'oser dire la vérité, & de suivre la raison contre le préjugé, la coutume & la foule. Malheureusement ils ne comptent ni les égards ni les attentions parmi les devoirs; ils dédaignent d'ac- quérir ces manières polies & infinuantes, que, par un excès contraire, les François mettent quelquefois à la place des sentimens & de la vertu. Les Anglois ne regardent la politesse que comme un joug incommode; & dans ce pays de la liberté, on n'entre dans aucune société, qu'à condition de n'être assu- jetti à aucune contrainte. Ce que nous appellons un homme aimable, passe à Londres pour un homme frivole; & ce qui nous paroît agrément, n'est que

**440 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

folie aux yeux d'un peuple qui ne s'attache qu'au solide. Rien ne lui donne du crédit que la richesse ; c'est par-là qu'un Pair du royaume tient tête aux Ministres , & que le Négociant devient membre du Parlement.

Ce que Virgile a dit des anciens Bretons , qu'ils étoient divisés d'avec tout l'univers par la mer qui les environne , est encore plus vrai de la division que la politique a mise entre les Bretons modernes & les autres hommes. Plus on étudie le caractère & le génie de ces Insulaires , plus il semble que l'on soit en droit de ne les point regarder comme faisant partie de cette république universelle , qui embrasse dans son sein toutes les nations. Au lieu d'adopter cette maxime du vieillard de Térence : « je suis homme ; & rien de ce qui » touche l'humanité ne m'est étranger », ils ont substitué celle-ci plus conforme à leur politique : « je suis Anglois ; & » tout ce qui ne l'est pas , est pour moi , » comme s'il n'existoit point ».

Cette indifférence pour les autres peuples a tellement fortifié leur attachement pour leur pays , qu'en cessant d'être citoyens du monde , ils croient être deve-

mus d'excellens patriotes. Ils n'en sont cependant ni moins curieux de voyager, ni moins observateurs de ce qui se fait hors de leur isle. Mais c'est, en général, le goût de presque tous les Européens, de se rapprocher les uns des autres, & de communiquer plus particulièrement entre eux. On les voit se faire part de leurs lumières, de leurs découvertes, de leurs richesses. C'est l'image d'une grande famille, dans laquelle il survient quelquefois des débats, des discussions, tels qu'on en voit naître entre les parens les mieux unis ; mais ces querelles passagères n'empêchent pas que les membres de cette vaste société ne s'estiment, ne se recherchent, ne se visitent, ne s'accueillent & ne s'empressent de faire voir mutuellement ce qu'ils ont de singulier, de rare & d'utile.

Les Anglois voyagent beaucoup & souvent trop tôt ; plusieurs de leurs écrivains se sont élevés contre cet abus, mais ne l'ont point corrigé. La multitude de jeunes Lords qui vont à Paris, est peut-être ce qui redouble la fureur des Anti-Gallicans. On remarque pourtant une grande diffé-

#### 442 SUITE DE L'ANGLETERRE.

rence entre un Anglois qui a voyagé , & un autre qui n'est point sorti de son pays. L'aisance , la politesse , l'usage du monde distinguent le premier : accoutumé à paroître dans toutes les compagnies , il n'est emprunté dans aucune. L'autre au contraire est gêné par-tout : ses efforts pour être poli , ajoutent encore à son embarras : il veut être aimable , il n'est que ridicule ; & comme il est impossible qu'il ne s'en apperçoive pas lui-même , sa crainte redouble ; il s'en lasse ; il recherche la société de ses inférieurs , ou ne voit parmi ses égaux , que ceux avec qui il peut être libre. De-là ces goûts grossiers , ces débauches honteuses , dans lesquels on perd la santé , l'honnêteté & la raison.

Ces peuples n'ont chez eux ni discipline , ni encouragement , ni émulation , ni exemples ; point d'Académies pour les exercices de la jeune Noblesse , point de conférence pour perfectionner les arts & le langage , point d'école pour cultiver le caractère qu'un honnête homme doit apporter dans le monde. Il faut qu'ils aillent ailleurs remplir ces différentes parties de leur

éducation; mais au lieu de s'occuper de choses sérieuses, ils songent plutôt à prendre les airs, les manières de ceux avec lesquels ils se trouvent: & trop jeunes pour pouvoir choisir, ils copient tout ou choisissent mal. Souvent les gouverneurs à qui on les confie, ne sont pas eux-mêmes de meilleurs guides. Tirés de la poussière des collèges, comment formeroient-ils leurs disciples à une politesse qui leur est étrangère, & au ton du monde qu'ils ne connoissent pas? En général les Anglois ont je ne sais quoi de rude dans leur contenance, qui donne de la roideur à tous leurs mouvemens. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits, ou la noblesse à l'avantage de la taille. Leurs entretiens, leurs écrits, leurs vertus même, tout se ressent de la rudesse de leur caractère.

Leurs passions sont violentes, & prennent souvent de fortes teintes de cette férocité. C'est à elles sans doute, qu'on doit attribuer cette maladie cruelle, cet ennui de vivre, ce goût enfin pour le suicide, dont on raconte des faits si fréquens, si singuliers, si funestes. Un homme entre dans

**444 SUITE DE L'ANGLETERRE:**

la chambre de ses deux fils , dont le plus âgé n'a que douze ans. Il les force de prendre chacun un pistolet chargé de trois balles , & leur ordonne de tirer l'un sur l'autre. Ceux ci effrayés se jettent aux genoux de ce pere barbare , qui , peu sensible à leurs pleurs , prend son épée , & menace de les égorger , s'ils refusent d'obéir. Ils cedent avec effroi , tirent en même tems , & tombent baignés dans leur sang. La mere accourt au bruit , voit son mari contemplant d'un oeil farouche ses fils expirans , & l'arrache par ses cris à cet affreux spectacle. Il s'élance sur elle , lui plonge son épée dans le cœur , l'en retire pour l'enfoncer dans le sien , & vit encore assez de tems pour raconter son désespoir & ses crimes.

Un autre voulant quitter la vie , & n'ayant pas le courage de se donner la mort , entre avec un fusil dans une maison de jeu , couche en joue un des assistans , le tire , le renverse , & s'approchant , lui dit avec sang-froid : « Je » vous assure , Monsieur , que je ne » vous en veux aucunement ; vous ne » m'avez jamais offensé ; & je ne vous » avois même jamais vu. Mais j'avois

» pris le parti de tuer quelqu'un pour  
 » me faire pendre. Je suis fâché que le  
 » hasard soit tombé sur vous ; car vous  
 » me paroissez un aimable homme ».  
 On arrête le coupable ; on instruit son  
 procès ; & il reçoit la mort avec la même  
 tranquillité qu'il l'avoit donnée.

Un François se promenant seul dans  
 le parc Saint-James , est abordé par  
 un Anglois qui le salue , & lui dit sans  
 le connoître : « Chaque pas que je fais  
 » me conduit à la mort. Votre phyfio-  
 » nomie me plaît ; recevez ce paquet ;  
 » mais j'exige que vous ne l'ouvriez  
 » que chez vous ». L'Anglois s'éloigne  
 alors ; & le François n'a rien de plus  
 pressé que de se rendre à son logis. Il  
 trouve dans le paquet environ mille  
 guinées ; & pénétré de reconnoissance,  
 il revient dans le parc , cherche avec  
 empressement son bienfaiteur , & voit  
 qu'on le retire du canal où ce malheu-  
 reux venoit de se noyer.

Un Anglois d'une naissance illustre ,  
 extrêmement riche , dans la force de  
 l'âge , & sans infirmité , a une femme  
 encore jeune , qui réunit à la sagesse  
 les agrémens de la figure & de l'esprit :  
 il en est tendrement aimé : ses enfans



#### 446 SUITE DE L'ANGLETERRE.

ont ces heureuses dispositions qui annoncent un mérite supérieur : il n'a rien à se reprocher dans sa conduite ; & il s'est acquis l'estime générale. Avec tant d'avantages vous vous figurez peut-être qu'il est heureux ? Point du tout : il s'ennuie de vivre & se donne la mort.

Un Officier, auquel il passa par la tête de se brûler la cervelle , se préparoit à cette grande action , lorsqu'un pauvre l'aperçut au moment qu'il appuyoit le pistolet sur son front , & le lui arracha. L'Officier mit l'épée à la main , & voulut le percer. Le pauvre , sans s'effrayer , lui dit : « frappez ; je crains » aussi peu la mort que vous ; mais j'ai » plus de courage. Il y a vingt ans que je » vis dans la peine ; & j'ai laissé à Dieu » le soin de mettre fin à mes maux ». Rendu à lui-même , & pénétré du discours de son libérateur , l'Officier l'embrassa , lui donna sa bourse , & se retira persuadé que ce malheureux étoit plus courageux que lui , & plus raisonnable.

On remarque que l'automne est la saison de l'année , où les gazettes présentent une plus longue liste de gens qui se sont débarrassés volontairement

9

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 447**  
du fardeau de la vie. Le mois dernier, un Journaliste rapportant plusieurs exemples de ces sortes de morts, remarqua que la chose étoit d'autant plus extraordinaire, que la saison de se tuer n'étoit pas encore arrivée.

L'église Anglicane a dans sa liturgie une oraison particulière, que ses Ministres récitent sur ceux qu'une mélancolie exaltée porte à s'ôter la vie. On y prie Dieu « d'accorder au malade l'esprit de patience & de consolation ; » de le soutenir contre les tentations » dont il est assailli ; de dissiper le trouble de son ame ; de ne point éteindre » la meche qui fume encore, & de » rendre à celui pour qui on l'invoque, » la paix, la sérénité & la joie qui l'ont » abandonné ».

Les loix contre le suicide ont été très-rigoureuses en Angleterre. Comme elles avoient à combattre le goût national, il étoit juste qu'elles aggravassent les peines contre un crime devenu trop commun. Le cadavre d'un homme qui se tuoit lui-même, après avoir été traîné sur la claie, devoit être enterré dans le carrefour le plus voisin de sa maison, au point de jonction

#### 448 SUITE DE L'ANGLETERRE.

des quatre ruisseaux de ce carrefour, dans une fosse en forme de puits, où on le jettoit la tête en bas; mais ces mêmes loix n'ayant pu arrêter le mal, céderent à l'habitude; & l'on regarde aujourd'hui l'homme qui se tue, plutôt comme un malade à plaindre, que comme un criminel à punir. On se contente d'en faire mention dans les papiers publics; & cet article n'est pas celui qui fournit le moins de matière aux Journalistes, tant ce barbare usage est en honneur parmi les Anglois. On permet à des Ecrivains dangereux de le louer comme une vertu nationale; & l'on regarde comme une marque de courage, ce qui n'est peut-être qu'un témoignage de faiblesse.

« Il étoit las de la vie; il en est sorti,  
» disoit un pere quand on lui annonça  
» que son fils unique venoit de se noyer  
» volontairement dans la Tamise. Cher-  
» cher son bien & fuir son mal en ce qui  
» n'offense point autrui, c'est, ajouta-t-  
» il, le premier droit de la nature. Notre  
» vie n'est rien aux yeux de la raison; &  
» quand nous quittons notre corps, nous  
» ne faisons qu'ôter un vêtement incom-  
» mode. Un esclave chargé d'un habit qui

SUITE DE L'ANGLETERRE. 449

» le gêne, le quitte pour mieux faire son  
» service ; & il seroit injuste de l'en pun-  
» nir. Le seul moyen qu'ait trouvé la rai-  
» son pour nous soustraire aux maux de  
» l'humanité est de nous détacher des  
» objets terrestres ; & si nos passions &  
» nos erreurs font nos infortunes, nous  
» devons naturellement chercher à nous  
» en délivrer. Tant qu'il nous est bon  
» de vivre, nous le désirons fortement :  
» il n'y a que le sentiment des maux  
» extrêmes, qui puisse vaincre ce desir ;  
» & chez tout homme censé, le droit  
» de renoncer à la vie, en précède  
» toujours de beaucoup la tentation ».

C'étoit par de pareils sophismes, que ce pere cruel se consolait de la mort de son fils ; comme si la vie étoit une chose dont nous pussions disposer à notre gré. Dieu nous ayant placés dans ce monde sans notre consentement, comment, sans son congé, prétendons-nous en sortir ? N'est-ce pas nous soustraire à ses loix ? N'est-ce pas nous révolter contre la Providence ? Le Ciel nous impose, avec la vie, une tâche pour la remplir, de quel droit croyons-nous pouvoir nous en dispenser ? Dire qu'il est permis de se donner la mort, c'est dire qu'il est per-

**448 SUITE DE L'ANGLETERRE.**

des quatre ruisseaux de ce carrefour, dans une fosse en forme de puits, où on le jettoit la tête en bas; mais ces mêmes loix n'ayant pu arrêter le mal, céderent à l'habitude; & l'on regarde aujourd'hui l'homme qui se tue, plutôt comme un malade à plaindre, que comme un criminel à punir. On se contente d'en faire mention dans les papiers publics; & cet article n'est pas celui qui fournit le moins de matière aux Journalistes, tant ce barbare usage est en honneur parmi les Anglois. On permet à des Ecrivains dangereux de le louer comme une vertu nationale; & l'on regarde comme une marque de courage, ce qui n'est peut-être qu'un témoignage de faiblesse.

« Il étoit las de la vie; il en est sorti,  
» disoit un pere quand on lui annonça  
» que son fils unique venoit de se noyer  
» volontairement dans la Tamise. Cher-  
» cher son bien & fuir son mal en ce qui  
» n'offense point autrui, c'est, ajouta-t-  
» il, le premier droit de la nature. Notre  
» vie n'est rier aux yeux de la raison; &  
» quand nous quittons notre corps, nous  
» ne faisons qu'ôter un vêtement incom-  
» mode. Un esclave chargé d'un habit qui

» le gêne, le quitte pour mieux faire son  
 » service ; & il seroit injuste de l'en pu-  
 » nir. Le seul moyen qu'ait trouvé la rai-  
 » son pour nous soustraire aux maux de  
 » l'humanité est de nous détacher des  
 » objets terrestres ; & si nos passions &  
 » nos erreurs font nos infortunes, nous  
 » devons naturellement chercher à nous  
 » en délivrer. Tant qu'il nous est bon  
 » de vivre, nous le désirons fortement :  
 » il n'y a que le sentiment des maux  
 » extrêmes, qui puisse vaincre ce désir ;  
 » & chez tout homme censé, le droit  
 » de renoncer à la vie, en précède  
 » toujours de beaucoup la tentation ».

C'étoit par de pareils sophismes, que ce pere cruel se consolait de la mort de son fils ; comme si la vie étoit une chose dont nous pussions disposer à notre gré. Dieu nous ayant placés dans ce monde sans notre consentement, comment, sans son congé, prétendons-nous en sortir ? N'est-ce pas nous soustraire à ses loix ? N'est-ce pas nous révolter contre la Providence ? Le Ciel nous impose, avec la vie, une tâche pour la remplir, de quel droit croyons-nous pouvoir nous en dispenser ? Dire qu'il est permis de se donner la mort, c'est dire qu'il est per-

450 SUITE DE L'ANGLÈTERRE:

mis de tromper sa destination. L'homme doit à la société sa conservation, ses talens, ses lumieres, son travail, & à la patrie tout ce qu'elle a droit d'exiger d'un citoyen.

L'étude & l'amour des lettres ne sont point un préservatif contre ce malheureux goût qui porte l'Anglois à se détruire. Les annales de la littérature Britannique sont remplies de pareils exemples. Je ne rappellerai que celui de Thomas Créech, auteur d'une excellente traduction en vers & en prose du Poëte Lucrece, avec des notes. Amoureux d'une femme qui ne répondoit point à ses feux, il se pendit de désespoir.

Le changement de climat n'est pas non plus un remede contre ce *Splen* funeste, qui fait tant de ravages dans la Grande-Bretagne. Toutes les nations regardent Paris comme le sanctuaire des plaisirs & des amusemens. La vivacité de l'air, l'agrément des compagnies, la variété des spectacles, le bruit des nouvelles, le fracas du grand monde, mille scenes intéressantes qui se succèdent chaque jour, tout cela n'est point capable de tirer un Anglois de la mélancolie qui le dévore. Son ame enveloppée de

nuages sombres , ne fait s'ouvrir ni aux charmes de la gaieté , ni aux graces piquantes d'une ingénieuse conversation.

On ne connoît point à Londres tous ces avantages de la société. Les livres sont l'unique ressource des gens oisifs ; & les femmes qui ne s'entendent pas flatter continuellement , sont obligées de recourir aussi à la lecture. Tous s'appliquent aux lettres par désœuvrement , par une curiosité naturelle aux esprits inquiets , ou par la nécessité de paroître instruits. Leur caractère les porte au silence , & le silence au goût de l'étude. Vivant , conversant peu les uns avec les autres , ils ont besoin , pour remplir les vuides de leur vie , de lire & même de faire des livres. De-là ce déluge d'insipides productions, qu'augmente encore l'usage où l'on est à Londres, de traduire toutes les brochures de Paris.

Par la même raison , la curiosité est une passion très-vive chez les Anglois. Lorsque Théodore , Roi de Corse , fut parti de cette ville pour son expédition , le particulier chez qui il avoit logé , accablé par l'affluence de monde qui vouloit voir la chambre de ce prétendu Monarque , imagina de ne la montrer



452 SUITE DE L'ANGLETERRE.

que pour de l'argent. Il se borna à un scheling par personne; & en peu de tems, il amassa douze cens guinées.

Un mauvais plaisant avoit fait afficher aux coins des rues de cette capitale, « qu'à tel jour, à telle heure, & à » tel théâtre, un homme entreroit dans » une bouteille qui peut contenir une » pinte ». Les plus honnêtes gens d'Angleterre, séduits par la passion pour le singulier, se rendirent à ce spectacle; payerent l'entrée; & quand la salle fut remplie, le charlatan se présentant sur le bord du théâtre, dit que dans aucun cabaret de la ville, on n'avoit pu trouver une bouteille qui contînt l'exakte mesure d'une pinte; qu'ainsi on demandoit pardon aux spectateurs; qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient; & il disparut au même instant. Le parterre se voyant trompé, entra en fureur, fit tapage, brisa les bancs, les décorations; & dans le tumulte, les uns perdirent leurs épées, d'autres leurs perruques, leurs chapeaux, &c; mais l'argent ne put être rendu; & le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader, sans qu'on ait pu le découvrir.

**SUITE DE L'ANGLETERRE. 453**

L'Angleterre est le pays de l'Europe où l'on se pique le plus d'être original. L'un avec cent mille livres de rente, affecte de se couvrir d'un drap plus grossier que celui de ses valets ; l'autre, d'une naissance distinguée, aime à se confondre avec les porteurs de chaise, & se vante d'en connoître mieux qu'eux la langue & les usages. Des habits recherchés, un équipage lesté, des bijoux de toute espece, de l'ambre, des mouches, un ton précieux, peu d'esprit, beaucoup de jargon, tel est à peu près un petit-mâitre François. On croit communément que ceux de Londres ne sont que de ridicules copies des nôtres ; c'est tout le contraire. Une perruque courte & sans poudre, un mouchoir de couleur autour du cou, une veste de matelot, un bâton fort & noueux, un ton & des discours grossiers, l'affectation des airs, & l'imitation des mœurs de la plus vile populace ; voilà ce qui constitue le petit-mâitre Anglois.

La plupart regardent ces singularités comme un effet glorieux de la liberté Britannique, & sont plus flattés de paroître extraordinaires que raisonnables.

#### 454 SUITE DE L'ANGLETERRE.

Il y a des traits qui , sans sortir de l'ordre commun , en imposent aux sages même , par la maniere seule dont ils sont présentés. Un habitant de Londres, qui n'avoit point d'enfans , donna aux pauvres tout son bien par son testament ; & cette action qui , quoique très-louable en elle-même , n'avoit cependant rien de bien rare , fut célébrée pendant plus d'un mois dans tous les papiers publics, uniquement à cause de cette tournure singuliere : « j'institue » pour mes héritiers , ceux qui ont » faim , ceux qui ont soif , ceux qui sont » nus , &c ».

Un homme , en sautant un fossé , s'étant cassé une jambe , se coupa l'autre par amour de l'uniformité ; & cette action , annoncée avec éloge dans les journaux , fut reçue avec une admiration qui ne fut pas infructueuse pour son auteur.

Les Anglois sont , en général , moins frappés du beau & du vrai , que du singulier & du fantasque. Sous Charles II, les ennemis du comte de Danby voulurent lui faire son procès à la Chambre des Pairs ; le comte de Carnavan , par un discours aussi extraordinaire qu'im-

SUITE DE L'ANGLETERRE. 455

attendu, trouva le secret de détourner  
 l'orage. « Mylords, dit-il, je connois  
 » les suites fâcheuses de ces sortes de  
 » poursuites, & le sort funeste de ceux  
 » qui les ont entreprises. J'en pourrois  
 » citer plusieurs exemples anciens; mais  
 » je ne remonterai pas plus haut qu'à  
 » la fin du regne d'Elisabeth. En ce tems,  
 » le comte d'Essex fut poursuivi par  
 » Sir Walter Raleigh; & vous savez ce  
 » qui est arrivé à Sir Walter Raleigh,  
 » Mylord Bacon poursuivit Sir Walter  
 » Raleigh; & vous savez ce qui est ar-  
 » rivé à Mylord Bacon. Le duc de Buc-  
 » kingham poursuivit Mylord Bacon;  
 » & vous savez ce qui est arrivé au  
 » duc de Buckingham. Le comte de  
 » Strafford poursuivit le duc de Buc-  
 » kingham; & vous savez ce qui est  
 » arrivé au comte de Strafford. Sir  
 » Harry-Vane, poursuivit le comte de  
 » Strafford; & vous savez ce qui est ar-  
 » rivé à Sir Harry-Vane. Le Chancelier  
 » Hyde poursuivit Sir Harry-Vane; &  
 » vous savez ce qui est arrivé au Chan-  
 » celier Hyde. Le comte de Danby a  
 » poursuivi le Chancelier Hyde; qu'ar-  
 » rivera-t-il au comte de Danby? C'est  
 » ce que votre décision va nous ap-

#### 456 SUITE DE L'ANGLETERRE.

» prendre : en attendant , que celui  
» qui veut poursuivre le comte de  
» Danby paroisse ; & il ne me sera pas  
» difficile de lui prédire ce qui lui arri-  
» vera à lui-même ». A ce discours sin-  
gulier , le duc de Buckingham qui avoit  
dressé toute sa batterie , aussi décon-  
certé que surpris , s'écria : « cet homme  
» est inspiré » ! & l'affaire n'alla pas  
plus loin.

L'amour des folles gageures est un  
autre goût national , que les plus sages  
loix de la Grande-Bretagne n'ont en-  
core pu abolir. Plusieurs actes du Par-  
lement passés sous les regnes de Char-  
les II & de la reine Anne , déclarent  
nuls tous les paris qui excèdent dix  
livres sterlings ; & il est dit qu'ils pour-  
ront être répétés en justice par ceux  
qui les auront payés ; mais ces sortes  
de répétitions sont rares , & les loix  
mal observées. Ce qui doit surpren-  
dre , c'est le faste avec lequel certains  
Anglois publient des gageures qui enga-  
gent toute leur fortune. Elles roulent  
souvent sur des choses ridicules , com-  
me de faire soutenir à des oyes une  
marche réglée & suivie pendant plu-  
sieurs lieues ; de marcher soi-même à  
quatre

quatre pattes , & d'arriver plutôt au but , qu'un cheval qui iroit à reculons. Un jeune Lord se vante de courir aussi vite & plus long-tems qu'un des meilleurs chevaux d'Angleterre ; & lorsqu'il s'engage à fournir de pareilles courses , il s'y prépare par des saignées , des médecines , des sueurs violentes , & acquiert ainsi , aux dépens de sa santé même , la réputation d'être le premier coureur du pays. Un autre parie mille guinées , qu'il fera courir un espace de vingt-neuf cens milles , en vingt-neuf jours successifs , par vingt-neuf chevaux montés par un seul homme ; de sorte que chaque cheval fera cent milles par jour. La bonne opinion qu'un gentilhomme a de son cheval , lui coûte souvent une bonne partie du revenu de ses terres. Un artisan risque , sans répugnance , le fruit de plusieurs années de son travail ; & tel vous propose de parier dix louis contre un , à qui il ne restera plus rien s'il vient à les perdre. La façon d'affirmer une chose en Anglois , est de dire , dix contre un , que cela est vrai.

Accoutumés à calculer les probabilités dans les événemens dépendans de

le jeu est il plutôt une étude qu'un amusement ; & ils font sage de consulter , sur le hasard , ceux qui ont le plus d'expérience en ce genre. Ils ont calculées de tous les coups de dés à l'infini ; & ceux qui se défient de leur mémoire , ont la précaution de les cacher dans leurs poches.

Ces détails sur le génie , l'éducation & le caractère des Anglois , ont été la conversation pendant tout le voyage. Le maître de l'auberge ne parlait que par la coutume , que pour faire les honneurs de sa maison , recevoir nos compliments , & nous offrir sur sa bonne chère , & boire avec nous le punch & le vin de Bordeaux. On trouve sur toutes les routes qui mènent aux grandes villes , d'excellentes hôtelleries , où l'on est servi avec la même exactitude & la même

guere que les voitures publiques ou ses propres chevaux, elle se fait honneur de payer en raison de sa qualité & de son rang.

Après avoir quitté la ville de Rochester, nous eûmes sur notre droite la Tamise, dont les bords couverts d'une riantte verdure, sont irrégulièrement plantés de très-grands arbres. Des felouques, des navires marchands, des vaisseaux de haut bord montent & descendent majestueusement sur ce fleuve, où la mâture & les voiles se confondent agréablement avec le feuillage.

On étoit alors dans la saison des foins, dont la premiere fauchaison se fait communément au mois de mai. Les pluies du solstice, qui manquent rarement en Angleterre, produisent un second fannage, toujours suivi d'un troisieme quand l'automne est favorable. Ces deux ou trois récoltes donnent un foin petit, foible & très-souple, que les fermiers amassent en meule dans leurs cours; & cette maniere de l'exploiter, leur fait gagner les frais des bâtimens destinés ailleurs pour le rassembler & le garder. Sa finesse & l'humidité de l'air, auquel il est immédiatement exposé, le



460 SUITE DE L'ANGLETERRE.

maâtiquent en quelque sorte & en forment un corps qui se coupe par bande perpendiculaires, plus ou moins large suivant le besoin. Partagées ensuite transversalement, elles donnent de petites bottes, dont la digestion se fait plus aisément que celle du foin ordinaire; mais elles sont moins substantielles. Les Anglois prétendent y gagner, soit parce que les prairies ainsi exploitées rendent davantage, soit parce que les chevaux nourris de ce foin se portent mieux, & conservent plus long-tems leur légèreté & leur vigueur.

De Rochester à Londres, où nous arrivâmes avant la nuit, nous parcourûmes un terrain mêlé de sable & de craie, où l'on rencontre fréquemment des communes couvertes de buissons. On les abandonne aux pauvres de chaque communauté, qui, à en juger par la grosseur & l'épaisseur de ces brossailles, doivent être fort rares dans ce canton.

Je suis, &c.

*A Londres, ce 24 août 1755.*

Fin du Tome XVII.

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*Contenues dans ce Volume.*

### L E T T R E C C V I I I .

#### L' A N G L E T E R R E .

<b>P</b> as de Calais.	Page 5
L'Angleterre étoit-elle une presqu'île ?	6
Comment l'isthme se seroit-il rompu ?	7
Quand ce pays fut-il habité ?	ibid.
Divers noms de l'Angleterre.	8
Mœurs de ses anciens habitans.	ibid.
Les Druides ; leurs premiers magistrats.	9
Comment les Bretons faisoient la guerre.	10
Ces peuples sont soumis aux Romains.	11
Se révoltent & se soumettent de nouveau.	12
Attaque & défense d'Anglesey.	13
Les Druides y sont immolés.	14
Muraille bâtie par les Romains.	15
Les Pictes ou Ecoffois.	ibid.
Les Bretons sont abandonnés des Romains.	16
Ils sont pillés par les Ecoffois.	17
Colonie d'Anglo-Saxons.	ibid.
Elle s'empare de toute l'île.	18
Le vaillant Arthur.	ibid.
Ce que c'est que l'Heptarchie.	ibid.
Egbert , roi de tout le pays.	19

Établissement de la religion chrétienne.	<i>ibid.</i>
Le denier de saint Pierre.	20
Pélage , hérésiarque Anglois.	21
Sa vie & ses voyages.	22
Exposition de ses hérésies.	23
Leur condamnation à Rome.	24
L'enchanteur Merlin.	25
Invasion des Danois.	<i>ibid.</i>
Alfred le Grand leur résiste.	26
Il regne & donne des loix.	<i>ibid.</i>
L'étendard nommé Réafen.	27
Regne de Canut , prince Danois.	<i>ibid.</i>
Mœurs des Anglo-Saxons.	28
Dérèglement des ecclésiastiques.	<i>ibid.</i>
Loups détruits en Angleterre.	29

## L E T T R E   C C I X .

## S U I T E   D E   L' A N G L E T E R R E .

Ce pays est conquis par les Normands.	30
Loix de Guillaume le Conquérant.	<i>ibid.</i>
Loix du Couvre-feu.	31
Regne odieux de Guillaume le Roux.	32
Regne orageux de Henri I.	33
Regne des Plantagenets.	34
Martyre de S. Thomas de Cantorbery.	35
Richard , dit Cœur-de-lion.	36
Jean Sans-Terre déposé.	<i>ibid.</i>
La Grande Charte.	37
Respect des Anglois pour cette piece.	38
Regne méprisable d'Henri III.	39
Mépris des Anglois pour leurs rois.	<i>ibid.</i>
Regne d'Edouard I.	40

## DES MATIERES. 463

Chambre des Communes.	<i>ibid.</i>
Regne foible d'Edouard II.	41
Déposition & mort de ce prince.	<i>ibid.</i>
Beau regne d'Edouard III.	42
Régence de sa mere.	<i>ibid.</i>
Bataille de Crecy , anecdotes.	43
Siege de Calais.	44
Bataille de Poitiers,	<i>ibid.</i>
Mort d'Edouard III.	45
Ordre de la Jarretiere.	<i>ibid.</i>
Regne malheureux de Richard II.	46
Déposition de ce prince.	47
Il est assassiné dans sa prison.	48
Princes Anglois seconds de leur nom.	<i>ibid.</i>
La bataille d'Azincourt.	49
Henri V proclamé roi de France.	<i>ibid.</i>
Malheurs de la France.	50
Délivrance d'Orléans.	<i>ibid.</i>
Regne d'Henri VI.	51
Commencement des deux Roses.	<i>ibid.</i>
Marguerite d'Anjou.	52
Le Comte de Warwick.	<i>ibid.</i>
Le fils du Duc d'Yorck proclamé roi.	53
Ses victoires meurtrieres.	54
Malheurs de Marguerite d'Anjou.	<i>ibid.</i>
Mariage d'Edouard IV.	55
Henri VI tiré de sa prison.	56
Défaite de Warwick & de Marguerite.	57
Mort tragique d'Henri VI.	58
Mort du Duc de Clarence.	59
Mort d'Edouard IV.	60
Le Duc de Glocestre usurpe le trône.	<i>ibid.</i>
Ses cruautés envers ses neveux.	61
Regne de la maison de Tudor.	62
Richemont sous le nom d'Henri VII.	63

## L E T T R E   C C X.

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

<b>G</b> ÉNÉALOGIE d'Henri VII.	65
Son indifférence pour les femmes.	66
Le faux Edouard VI.	67
Le faux duc d'Yorck.	ibid.
Ses succès malheureux.	68
La fièvre Angloise, maladie.	69
Avarice du roi Henri VII.	70
Dilemme de l'archevêque Morton.	ibid.
Mariage de Catherine d'Aragon.	71
Mort d'Henri VII.	72
Ambassadeurs envoyés à Naples.	73
Portrait de l'héritière de ce royaume.	74
Divorce d'Henri VIII.	75
Ce prince épouse Anne de Boulen.	76
Il est excommunié.	77
Il persécute les Catholiques.	ibid.
Il chasse les moines d'Angleterre.	78
Fait brûler les reliques de S. Thomas.	79
Il épouse plusieurs femmes.	ibid.
Ordre de sa succession.	80
Anne de Boulen est décapitée.	81
Sort de Jeanne Seymour.	82
Il répudie la princesse de Cleves.	ibid.
Catherine Howard est décapitée.	83
Il épouse Catherine Parre.	84
Mort & caractère de ce prince.	85

## LETTRE CCXI.

## SUITE DE L'ANGLETERRE.

<b>R</b> EGNE d'Edouard VI, fils d'Henri VIII.	86
La religion sous ce règne & les suivans.	87
L'église Anglicane.	<i>ibid.</i>
Les Evêques.	88
Les Presbytériens.	89
Les Puritains.	90
Les Indépendans.	<i>ibid.</i>
Poëme contre les Enthousiastes.	91
Mort d'Edouard VI.	92
Mort de Jeanne Gray.	<i>ibid.</i>
Règne de Marie d'Angleterre.	93
Mort de l'archevêque Cranmer.	<i>ibid.</i>
Persecution contre les hérétiques.	94
Marie épouse Philippe II.	95
Cette princesse se croit grosse.	96
Règne d'Elisabeth.	97
Ses sentimens en fait de religion.	<i>ibid.</i>
Sa politique à cet égard.	98
Elle affermit la religion Anglicane.	99
Ce qu'elle dit au Chancelier Bacon.	100
Ce qu'elle répond au Parlement.	<i>ibid.</i>
Ce que dit d'elle Sixte-Quint.	101
Elle défait la flotte invincible.	102
Mort de Marie Stuart.	<i>ibid.</i>
Elle avoit épousé François II.	103
Ses regrets de quitter la France.	<i>ibid.</i>
Jalousie d'Elisabeth.	104
Soupçons contre Marie Stuart.	105
Elisabeth aime le comte d'Arundel.	106

Brouilleries de ces deux amans.	107.
Mort du comte d'Essex.	<i>ibid.</i>
Regrets de la Reine.	<i>ibid.</i>
En quoi consistoit son amour.	108
Le Parlement est très-soumis.	<i>ibid.</i>
Despotisme d'Elisabeth.	109
Changement sous les regnes suivans.	110
Regne glorieux d'Elisabeth.	111

## L E T T R E   C C X I I .

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

<b>R</b> EGNE & caractère de Jacques I.	112
Jeux de mots de ce prince.	113
Mot d'Henri IV à son sujet.	114
Conjuration des poudres	115
Mépris de Jacques pour les femmes.	116
Ses favoris.	<i>ibid.</i>
Robert Carre.	<i>ibid.</i>
George Villiers de Buckingham.	117
Les amours de ce favori.	118
Les Whigs & les Torys.	119
Despotisme de Jacques I.	120
Henri, fils aîné de Jacques I.	121
Charles, son second fils.	122
Ecrivains sous ce regne.	<i>ibid.</i>
Regne orageux de Charles I.	123
Commencemens de Cromwel.	<i>ibid.</i>
Cromwel en France.	124
Son caractère.	<i>ibid.</i>
Ses grades militaires.	125
Ancienne marche des Anglois.	126
Cromwel accuse son roi,	127

## DES MATIERES. 467

Son armée se saisit de Charles I.	128
Ce qui se passe au Parlement.	129
Charles I condamné à la mort.	130
Exhumation de son corps.	131
Fêtes instituées à l'honneur de ce prince.	132
Sa statue mise à l'enchere.	133
Remise sur un nouveau piedestal.	<i>ibid.</i>
La tête de Charles II mise à prix.	134
Cromwel maître du Parlement.	135
Comment il se rend despote.	136
Ses bouffonneries.	137
Il refuse sa fille à Charles II.	<i>ibid.</i>
Richard son fils lui succede.	138
Mot du prince de Conti à son sujet.	139
Avènement de Charles II au trône.	<i>ibid.</i>
Il venge la mort de son pere.	<i>ibid.</i>
Galanteries & profusions de ce prince.	140
Exil de Mylord Clarandon.	141
Le Duc d'Yorck hait des Anglois.	142
Autorité absolue de Charles II.	<i>ibid.</i>
Le Duc d'Yorck quitte l'Angleterre.	143
Embrasement de Londres.	<i>ibid.</i>
On 'attribue aux Papistes.	144
Société royale de Londres.	145
On y reçoit des étrangers.	146
Le serment du Test.	147
La loi d' <i>habeas corpus</i> .	149
Loi contre la mutilation.	150
Liberté de la presse.	151
Ecrits contre le ministère.	152
Ecrits contre les étrangers.	153
Avantages de cette liberté.	154
Elle est nécessaire en Angleterre.	155
Les abus n'en sont pas à craindre.	156
Les ministres ont voulu la restreindre.	157



Le Duc d'Yorck monte sur le trône.	158
Révolte du Duc de Monmouth.	<i>ibid.</i>
Naissance du Prince de Galles.	<i>ibid.</i>
Jacques II détrôné.	159
Le Prince d'Orange élu roi.	160

## L E T T R E    C C X I I I .

*SUITE DE L'ANGLETERRE.*

<b>L</b> Le Parlement d'Angleterre.	161
Dignité de la Pairie.	162
La Chambre Basse ou des Communes.	163
Convocation du Parlement.	<i>ibid.</i>
Sa durée.	164
Formule de convocation.	165
Le Parlement occupe deux salles.	166
L'assemblée des Pairs.	167
Lieu où se tient cette assemblée.	168
Vêtement des membres du Parlement.	<i>ibid.</i>
Serment de fidélité.	169
Salle où s'assemblent les Communes.	<i>ibid.</i>
Combien ces assemblées sont bruyantes.	170
Messages ou demandes du roi.	171
Les absences sont punies.	172
Les harangues du roi.	<i>ibid.</i>
Affaires qui se traitent au Parlement.	173
Affaires criminelles.	174
Manière de voter.	175
Les actes ou bils du Parlement.	176
Prérogatives de la Chambre-Basse.	177
Elle accorde ou refuse les subsides.	178
Comment la Cour gagne les suffrages.	179
Pouvoirs réservés au roi seul.	180
On a peu d'égards pour Sa Majesté.	181

## DES MATIERES. 469.

ministres sont souvent inquiétés.	182
gers de leur place en Angleterre.	183
enus du roi.	184
iste civile.	185
enne dépense de la table royale,	186
ids officiers de Sa Majesté.	187
es du chardon & du bain.	188
arde du roi.	189
aines d'Angleterre.	<i>ibid.</i>

## LETTRE CCXIV.

### SUITE DE L'ANGLETERRE.

IGNE du Parlement d'Angleterre.	190
oir de la Chambre des Communes.	191
origine & ses progrès.	192
té du peuple Anglois.	193
ours en opposition avec la Cour.	194
ilité des ames.	195
elles faites dans les élections.	196
ire à ce sujet.	197
lecteurs achètent les suffrages.	198
ie fait l'éloquence au Parlement.	199
ment on agite les questions.	200
ions sur le commerce du Levant.	201
s du déchet de ce commerce.	202
ut rendre ce commerce libre.	203
ivénients qu'on y trouve.	204
ation de ces inconvénients.	205
cause est plaidée pour & contre.	208
ce des évêques vendus à la Cour.	209
ois comparés aux Romains.	210
tence des deux gouvernemens.	211

Suite de ce parallele.	216
Anglois comparés aux Athéniens.	213
Goût des Athéniens pour la politique.	215
Même goût général dans les Anglois.	216
Les affaires se traitent à la taverne.	217
Suite du parallele.	218
A quoi l'Angleterre doit son état actuel ?	220
Ce qui assure sa liberté.	221
Elle dégénere en licence.	222
De qui le roi tient sa couronne.	223

## LETTRE CCXV.

### SUITE DE L'ANGLETERRE.

CONSPIRATION contre Guillaume III.	224
Descente de Jacques II en Angleterre.	225
Il vient mourir à S. Germain-en-Laye.	226
Association pour réformer les mœurs.	227
Zeile pour la célébration du dimanche.	228
Naissance de l'usage des adresses.	229
Mort de Guillaume III.	<i>ibid.</i>
Regne de la reine Anne.	230
Succès de Malborough contre la France.	231
Le château de Blenheim.	<i>ibid.</i>
Description de ce château.	232
Histoire de Rosamonde.	233
François réfugiés en Angleterre.	234
Disgrace de Malborough.	235
Tentative du Prétendant.	236
La France la favorise.	237
L'entreprise ne réussit point.	238
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
La reine est favorable au Prétendant.	239

## DES MATIERES. 471

Création de la compagnie du Sud.	240
Chacun veut y avoir part.	242
Créations de sociétés bizarres.	243
Mort de la reine.	244
George de Brunswick lui succede.	<i>ibid.</i>
Nouvelle tentative du Prétendant.	245
Elle est très-malheureuse.	<i>ibid.</i>
Sort funeste de ses adhérens.	246
Aventure du roi au bal.	247
Conspiration du conseiller Lager.	248
Expédition du prince Edouard.	<i>ibid.</i>
Il est vaincu à Culoden.	249
Sa vie errante en Ecosse.	250
Sort funeste de ses adhérens.	251
Leurs discours sur l'échafaud.	252
Malheurs du prince Edouard.	253
Diverses descentes en Angleterre.	254

## LETTRE CCXVI.

### SUITE DE L'ANGLETERRE.

<b>R</b> EGNE de George II.	252
La ville de Douvres.	<i>ibid.</i>
Ses hôtelleries.	256
Voitures publiques.	257
Crainte des voleurs.	<i>ibid.</i>
Le fameux voleur Turpin.	258
Un autre nommé Duval.	259
Les Anglois n'ont point de maréchaussées.	<i>ibid.</i>
Les voleurs tuent peu en Angleterre.	260
Prisons & exécutions.	<i>ibid.</i>
Histoire des voleurs.	261
Mérite des gens de lettres.	262

Les mathématiques en Angleterre.	264
L'aveugle Saunderson.	265
L'astronome Bradley.	266
Physiciens Anglois.	267
Les médecins Anglois.	268
La transfusion du sang.	269
Chirurgiens Anglois.	270
Les apothicaires.	271
L'étude de la politique.	<i>ibid.</i>
Gens de lettres admis aux affaires.	272
Métaphysiciens Anglois.	273
Ecrivains impies.	274
Leurs écrits dangereux.	275
Exposition de leurs dogmes.	276
Envers qui ils se rendent coupables.	277
Effets de leurs écrits pernicioeux.	278
Ecrivains défenseurs de la religion.	279
Prédicateurs Anglois.	280
Utilité de la science du droit.	281
Instruction de la jeunesse.	282
Historiens Anglois.	283
Romanciers de cette nation.	284
Etudes des langues savantes.	285
Traducteurs Anglois.	<i>ibid.</i>
Ecrits périodiques d'Angleterre.	286
Quel est leur objet actuel.	287
Richard Steele.	288
Liberté des feuilles périodiques.	289
L'ouvrage intitulé <i>le Monde</i> .	<i>ibid.</i>
Les plus grands seigneurs y ont travaillé.	290
Réflexions à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Les <i>Lettres de Caton</i> .	291
Grand nombre d'Auteurs périodiques.	<i>ibid.</i>
Utilité de ces sortes d'ouvrages.	292
Avis qu'on y insere.	293

## DES MATIÈRES. 473

Ce qu'y cherchent les Anglois.	294
Leurs différens titres.	295
Ces écrits satisfont tous les goûts.	296
Leur concurrence sert à les perfectionner.	<i>ibid.</i>
Ils forment une branche de commerce.	297
Tout le monde les lit.	<i>ibid.</i>
Doù nait leur malignité.	298
Ce qui en autorise la licence.	299
La ville de Cantorbéry.	300
Dignité de son archevêque.	301
Description du palais de Lambeth.	<i>ibid.</i>
Sa bibliotheque.	<i>ibid.</i>
Missel singulier.	302
Anciennes prérogatives de l'archevêque.	<i>ibid.</i>
L'église métropolitaine.	303

## LETTRÉ CCXVII.

### SUITE DE L'ANGLETERRE.

<b>D</b> escription de la campagne en Angleterre.	304
Sort des laboureurs Anglois.	305
Fondation d'un discours à ce sujet.	306
Les seigneurs Anglois dans leurs terres.	307
Combien ils y sont aimés.	308
Pourquoi il y en a que l'on néglige ?	309
Bois qui croissent en Angleterre.	<i>ibid.</i>
Le pays en produit moins qu'autrefois.	310
L'aisance des laboureurs.	311
A quoi ils la doivent ?	312
Les grands chemins.	313
Les corvées en France.	314
Les Anglois en sont exempts.	315
Ils s'appliquent à l'agriculture.	316

Principes de M. Tull.	<i>ibid.</i>
Exposition de son système.	317
Le choix des semences.	318
Distribution du terrain.	319
Multiplication des labours.	320
Epoque de la bonne culture.	321
Productions de l'Angleterre.	322
Consommation du grain.	323
La culture est encouragée.	<i>ibid.</i>
Terres mises en valeur.	324
Avantages qu'elles produisent.	325
Le gouvernement des bestiaux.	326
Ce qu'en retire le commerce.	327
Ils font négliger le labourage.	328
Nombreux troupeaux de moutons.	329
Loix sévères à ce sujet.	330
Fabrique d'étoffes de laine.	331
Leur origine.	332
Règlement touchant les haras.	<i>ibid.</i>
Courfes de chevaux.	333
Spectacles de ces courfes.	334
Gageures quelles occasionnent.	<i>ibid.</i>
Loix de ces courfes.	335
Honneurs rendus aux vainqueurs.	336
Description des chevaux.	337
Combien on les ménage.	338
Ouvrages Anglois sur l'agriculture.	339.

## L E T T R E C C X V I I I .

## S U I T E D E L' A N G L E T E R R E .

D E la langue angloise.	340
Difficulté de la parler.	341

## DES MATIERES.

origine & ses commencemens.	475
où elle se polit.	342
où elle se perfectionne.	343
de sa décadence.	344
de sa durée.	345
té de la versification angloise.	346
ète Chauceer.	347
ere & sujets de ses poésies.	348
ète Spenser.	349
e de la Reine des Fées.	350
Laureat, ou poëte de la Cour.	351
ere des poésies de Spenser.	352
, auteur du roman de l'Arcadie.	353
ète Johnson & autres.	354
s de Buchanan.	<i>ibid.</i>
ote.	355
s perdu de Milton.	<i>ibid.</i>
n accusé de plagiat.	356
s de Cowley.	357
ète Emond Waller.	358
n accusé de plagiat.	359
ouvrages en prose & en vers.	360
utimens sur la religion.	361
ere des ouvrages d'Otway.	<i>ibid.</i>
dies du poëte Congreve.	362
dies du poëte Farquhar.	363
d'Hudibras par Butler.	<i>ibid.</i>
Angloise & Françoisse.	364
d Bolingbroke.	365
ète Prior , négociateur.	366
ions à ce sujet.	<i>ibid.</i>
e Prior.	367
e Louis XIV.	<i>ibid.</i>
e de Prior.	368
s anacréontiques de Parnell.	<i>ibid.</i>
	369



Comédies de Richard Steele.	<i>ibid.</i>
La tragédie de Caton par Adisson.	370
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Le spectateur par Adisson.	<i>ibid.</i>
Poésies du chevalier Denham.	371
Poème de Samuel Garth.	<i>ibid.</i>
L'opéra des gueux de Gay.	372
Ses fables & autres ouvrages.	373
Eglogues de Mylady Montaigu.	<i>ibid.</i>
Les œuvres de Pope.	374
Satyres faites contre lui.	375
Poésies de Swift.	<i>ibid.</i>
Ses autres ouvrages.	376
Poésies de Philips.	<i>ibid.</i>
Satyres du comte de Rochester.	377
Les saisons de Tompson.	378
Les nuits d'Young.	<i>ibid.</i>
Caractère de cet ouvrage.	379
Quatre classes de poètes Anglois.	380
La ville de Rochester.	381

## L E T T R E   C C X I X .

## S U I T E   D E   L' A N G L E T E R R E .

<b>A</b> NTIPATHIE des Anglois & des François.	
	382
Causes de cette antipathie.	383
Répudiation d'Eléonore de Guienne.	384
Les batailles de Créci , de Poitiers , &c.	385
Grandeur de Louis XIV.	<i>ibid.</i>
Succession d'Espagne.	386
Autres causes de jalousie.	<i>ibid.</i>
Anglois jaloux de l'Espagne , &c.	387

## DES MATIERES. 347

Réfugiés, escrocs, aventuriers François.	388
Idée que les Anglois ont des François.	389
François rendus ridicules au théâtre.	<i>ibid.</i>
Hais même des enfans.	390
Grossiereté de la populace de Londres.	391
Anecdote de Charles II à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Combats à coups de poings.	392
Anecdote du Maréchal de Saxe.	<i>ibid.</i>
Les meurtres sont rares à Londres.	393
Les Pairs se battent avec les charretiers.	394
Anecdote d'un baronet.	<i>ibid.</i>
Anecdote de François I & d'Henri VIII.	395
Egards que les charretiers ont entr'eux.	<i>ibid.</i>
Police dans les fêtes.	396
Honnêteté envers les étrangers.	<i>ibid.</i>
Ecoles Françaises à Londres.	397
Prévention des Anglois contre nous.	398
Ils la manifestent grossièrement.	399
Utilité qu'ils en retirent.	<i>ibid.</i>
Personne n'en est exempt.	400
Elle éclate sur-tout au théâtre.	<i>ibid.</i>
Histoire du ballet de Noverre.	401
Tumulte qu'excite ce ballet.	402
La noblesse le protege.	<i>ibid.</i>
Combat des loges & du parterre.	403
Troupe de Monet à Londres.	404
Autre combat à ce sujet.	405
Les nobles remportent la victoire.	406
Le combat recommence.	407
La troupe discontinue de jouer.	408
Histoire de Mylord Trantham à ce sujet.	409
Cabale du peuple contre lui.	410
Il en triomphe enfin.	<i>ibid.</i>
Les Anglois & les François s'estiment.	411
Folies des Anglois pour nos modes.	412

Notre Anglomanie.	413
Ses effets.	414
Caractere des ouvrages Anglois.	415
Maniere de les juger.	416
Maniere de les corriger.	417
Pourquoi les Anglois manquent de goût.	418

## L E T T R E   C C X X .

## S U I T E   D E   L' A N G L E T E R R E .

<b>D</b> ISTINCTION de deux sortes d'Anglois.	418
Caractere de ces peuples.	420
I.es Anglois rient peu.	421
Caractere de leur joie.	422
Ils se livrent à la méditation.	423
Pourquoi ils aiment l'indépendance.	424
Leur amour patriotique.	<i>ibid.</i>
Il n'éteint point les divisions.	425
Marques qui distinguent les factions.	426
Portrait des partisans de la liberté.	427
Portrait des partisans de la Cour.	428
Chaque parti a ses auberges affidées.	429
Esprit de division chez les Aglois.	<i>ibid.</i>
Anecdote à ce sujet.	430
Caractere des deux partis.	431
Mécontentement du peuple.	432
Le peu de ressource du ministère.	<i>ibid.</i>
Quand est-ce que les partis se réunissent.	433
L'Anglois se préfere aux autres peuples.	434
Honneurs rendus aux grands hommes.	435
Combien l'Anglois estime les talens.	436
Ces peuples s'égalent aux souverains.	<i>ibid.</i>
Ils sont braves autant que fiers , exemples.	437

## DES MATIERES. 479

Il font peu touchés de la gloire des armes.	<i>ibid.</i>
Le peu de crédit des gens de guerre.	438
Disgrace de Malborough.	439
En quoi consiste la bravoure Angloise.	<i>ibid.</i>
Les Anglois dédaignent la politesse.	<i>ibid.</i>
Ils n'estiment que ce qui est Anglois.	440
Leur goût pour les voyages.	441
Ils en profitent peu , & pourquoi.	442
Leur goût pour le suicide.	443
Divers effets de ce goût funeste.	444
L'automne est la saison du suicide.	446
Priere de la liturgie Anglicane.	447
Loix rigoureuses contre le suicide.	<i>ibid.</i>
Sophismes des Anglois sur le suicide.	448
Réfutation de ces sophismes.	449
L'étude ne remédie point à ce mal.	450
Ni le changement de climat.	<i>ibid.</i>
Les Anglois s'appliquent à l'étude.	451
La curiosité est très vive chez eux.	<i>ibid.</i>
Divers exemples.	452
Divers traits d'originalité.	453
Testament singulier.	454
Discours plus singulier au Parlement.	455
L'amour des folles gageures.	456
L'Anglois calcule les probabilités.	457
Auberges d'Angleterre.	458
Pays de Rochester à Londres.	459
Maniere de recueillir le foin.	<i>ibid.</i>

*Fin de la Table.*







